LES

GRANDS ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES
AVEC DES VARIANTES
UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

VICTOR HUGO

LÉGENDE DES SIÈCLES

NOUVELLE SÉRIE

V

Publiée avec le Concours de l'Académie Française.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

[illegible]

LES

GRANDS ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

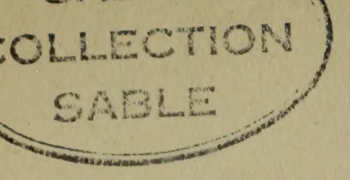
DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

Publiée sous la Direction

de

GUSTAVE LANSON

Sur "la Commune" p. 1115



COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. AD. RÉGNIER

Membre de l'Institut.

BOSSUET : *Correspondance.* Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française, par MM. Ch. Urbain et E. Levesque. 15 volumes.

CORNEILLE (P.), par M. Ch. Marty-Laveaux. 12 volumes et un album.

FÉNELON, par M. A. Cahen. *Les aventures de Télémaque.* Deux volumes.

LA BRUYÈRE, par M. G. Servois. 6 volumes et un album.

LA FONTAINE, par M. Henri Régnier. 11 volumes et un album.

LA ROCHEFOUCAULD, par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault. 4 volumes et un album.

MALHERBE, par M. Ludovic Lalanne. 4 volumes et un album.

MOLIÈRE, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 volumes et un album.

PASCAL (Blaise) : *Œuvres* publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents, introduction et notes. 14 volumes.

Première série : Œuvres jusqu'au Mémorial de 1654 par MM. Léon Brunschwicg et Pierre Boutroux. 3 volumes.

Deuxième série : Œuvres depuis le Mémorial de 1654. Lettres provinciales. Traité de la Roulette, etc., par MM. L. Brunschwicg, Pierre Boutroux et Félix Gazier. 8 volumes.

Troisième série : *Les Pensées*, par M. Léon Brunschwicg. 3 volumes.

RACINE (Jean), par M. P. Mesnard. 8 volumes et un album.

RETZ (Cardinal de), par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 10 volumes.

— Supplément à la Correspondance, par M. Claude Cochin. 1 volume.

SAINT-SIMON : *Mémoires.* Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de suites et appendices par M. de Boislisle, avec la collaboration de MM. L. Lecestre et J. de Boislisle. En vente : Tomes I à XXXVI, et tables des 28 premiers volumes (2 vol.).

Les tomes suivants sont en cours de publication.

SÉVIGNÉ (Mme de). Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis, par M. Monmerqué. 14 volumes et un album.

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. G. LANSON

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
Directeur de l'École Normale supérieure.

LAMARTINE : *Méditations poétiques*, par M. G. Lanson. 2 volumes.

VICTOR HUGO : *La Légende des Siècles*, par M. Paul Berret. 2 volumes.

— *La Légende des Siècles* (nouvelle série), par M. Paul Berret, 3 volumes

— *Les Contemplations*, par M. Joseph Vianey. 3 volumes.

Chaque volume ou album. . . 35 fr.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

VICTOR HUGO

LÉGENDE DES SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES
AVEC DES VARIANTES,
UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

PAUL BERRET

Publiée avec le Concours de l'Académie française

NOUVELLE SÉRIE

V

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1925

XIX

TOUT LE PASSÉ
ET
TOUT L'AVENIR

TOUT LE PASSÉ ET TOUT L'AVENIR

NOTICE

Le poème de l'*Évolution*, qui reçut plus tard le titre de *Tout le Passé et tout l'Avenir*, est, en l'année 1854, la profession de foi la plus complète du philosophe de Jersey, dont l'activité cérébrale et les visions apocalyptiques s'exaltaient sous l'influence de tables tournantes[1].

Le poème de l'*Évolution*, exclu des *Contemplations* parce que tantôt il aurait fait double emploi avec la *Bouche d'Ombre* et tantôt serait entré en contradiction avec elle, est avant le *Satyre* et *Pleine Mer-Plein Ciel* un premier essai d'unification des doctrines hugoliennes.

Il est la suite de *Dolor* et d'*Horror*, qu'il reprend dans ses premières parties, qu'il complète dans la troisième.

Il n'y a pas de doute à avoir à cet égard : *Dolor*, *Horror*, l'*Évolution* sont une même série ascendante vers l'optimisme, vers la théorie de

1. Nous ne reviendrons pas ici sur des faits que nous avons depuis longtemps et maintes fois signalés : en 1910 dans la *Philosophie de V. Hugo*, Paris, Paulin, 1910; en 1920 dans l'*Introduction* à la *Légende des Siècles* (1859), Collection des Grands Écrivains de la France, p. XXIII-XXV; en 1922 dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, 1er août. La philosophie de V. Hugo n'est pas issue des révélations des tables tournantes : nous avons indiqué comment elle dérivait des doctrines Saint-Simoniennes, et nous l'avons montrée en germe dans la pensée de V. Hugo dès avant l'exil (*La Philosophie de V. Hugo*, p. 43-44). Comme le dit fort bien, d'accord avec nous M. Vianey, et précisément à propos de *Tout le Passé et tout l'Avenir* : « Si Hugo ne doit pas sa doctrine aux expériences spirites, ce sont elles qui l'incitent à philosopher. » Les *Contemplations*, Collection des Grands Écrivains, tome Ier, Introduction, p. XXXIV.

la réconciliation universelle, dans l'amour, de tous les êtres et de tous les mondes.

Le manuscrit de l'*Évolution* porte en tête le chiffre III : il nous semble que *Dolor* et *Horror* devraient être les deux premières pièces [1].

Les variantes du titre sont caractéristiques : la première est *Contre et Pour* ; *Contre* c'est le scepticisme et le pessimisme ; *Pour*, c'est la foi en Dieu et l'optimisme de « l'hymen » universel. La seconde, *Dialogue avec le spectre*, relie directement l'*Evolution* avec le poème *Un spectre m'attendait* ainsi qu'avec le début d'*Horror*

Esprit mystérieux qui le doigt sur la bouche
Passe...

Ces spectres, ces esprits mystérieux ce sont ceux que V. Hugo a cru entendre dans sa table tournante [2].

*
* *

Le poème de l'*Évolution* daté du 17 juin 1854 est la suite des poèmes entièrement écrits en mars sous cette même influence des évocations spirites. De mars à la fin de l'année 1854 [3], il y a crise religieuse dans l'âme de V. Hugo : il va du pessimisme, du scepticisme et de la révolte à l'optimisme, à la foi et à la soumission [4]. Cette ascension ne se fait pas d'un essor continu : il y a des fluctuations, des élans, puis des régressions. C'est l'étrange palpitation d'une pensée qui se cherche, qui s'effare, et ne se retrouve enfin qu'après avoir essayé son vol dans des directions diverses.

Tout d'abord, il déclare la guerre aux athées ; peut-être faut-il faire intervenir dans ces poèmes, où le philosophe développe avec complaisance les arguments des contempteurs de la divinité, un certain dilettantisme littéraire : *Dieu éclaboussé par Zoïle* [5], l'*Ane* et plus d'un passage du poème de *Dieu*, nous décèlent avec quelle verve amusante et amusée V. Hugo prend plaisir à varier, sur ce sujet, la satire et l'invective.

Au surplus, en proie à l'horreur sacrée du mystère, il est con-

---

1. Les trois manuscrits sont de même encre et de même papier.

2. M. Gustave Simon a récemment publié les procès-verbaux des séances de Jersey. *Les Tables tournantes de Jersey*. Procès-verbaux des séances présentés et commentés par Gustave Simon. Paris, Conard, 1923.

3. Une partie des pièces écrites de mars à fin juin 1854 ont été publiées dans les *Contemplations*. L'*Évolution* (7-17 juin) fait partie de la *Légende des Siècles* de 1877 ; *Inferi*, du 11 juin, n'a paru que dans la *Légende* de 1883.

4. Plus tard, à l'époque du *Satyre*, son déisme fera corps avec son panthéisme.

5. Cf. la note des vers 34-36.

vaincu qu'il remplit une mission ; c'est aux poètes, croit-il, aux prophètes et aux grands génies qu'il appartient de venger l'homme du crime, du mal et de l'erreur[1], et, bien qu'il ait dans cette affirmation autant de préoccupation politique que de croyance philosophique, elle ne pose pas moins, à la base des méditations qui vont suivre, ce principe que la découverte de la vérité n'appartient qu'au génie.

Pendant quelque temps, le poète-philosophe se contente d'interroger le mystère :

> Est-ce à moi que tu parles, nature,
> En cette obcurité ?
>
> *Les Quatre Vents de l'Esprit,* III, 17.
> *Promenade avant l'aube,* 17 mars 1754
>
> Que me voulez-vous donc, oiseaux des branches noires
> Chanteurs mystérieux ?
>
> *Les Quatre Vents de l'Esprit,* III, 22.
> *Lueur à l'horizon,* 18 mars 1854.
>
> Qui donc passe au-dessus de nous ?...
>
> *Toute la Lyre,* III, 11, 8 avril 1854.

Et, de plus en plus, l'enveloppement, l'envoûtement, peut-on dire, de l'âme de V. Hugo par les esprits des morts l'incline à d'effrayantes visions métaphysiques, d'où il s'efforce de dégager un système.

Mors (14 mars 1854) traduit à la fois l'effroi du poète et sa croyance à l'immortalité de l'âme :

> Tout était sous ses pieds, deuil, épouvante et nuit...
> Derrière elle, le front baigné de douces flammes
> Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

Dolor appuie la foi du poète en Dieu sur la douleur elle-même.

> Quand notre orgueil le tait, notre douleur le nomme.
>
> *Dolor,* 30 mars 1854.

Les athées ont donc tort de faire de la souffrance humaine un argument contre Dieu : en vérité, les cris de haine qu'ils élèvent contre le Créateur ne sont que la vaine protestation de leur sensualité et de leur orgueil.

Mais le lendemain, 31 mars, le pessimisme étreint de nouveau l'âme du Croyant : « *Horror* est un poème terrible : car nulle part n'ont été étalés avec plus d'éloquence les mystères de notre condition, l'insuffisance de notre pensée, la stérilité de nos souffrances, l'effroyable aveuglement de notre justice, l'éternel recommencement de

---

1. *Les Quatre Vents de l'Esprit,* I, 3. *O sainte horreur du mal,* 17 février 1854, III, 1. *Je suis fait d'ombre et de marbre,* 3 avril 1854.

notre politique, le piétinement sur place de notre humanité qui se croit en marche[1]. »

Un mois plus tard, 29 avril, dans *A la fenêtre pendant la nuit*, affirmation que Dieu renouvelle les mondes ; et le 30, le poète convaincu que le Mal est puni, ébauche dans *Pleurs dans la Nuit* un étrange système de métempsycose, prélude de la *Bouche d'Ombre* : les âmes des tyrans pourraient bien être emprisonnées dans des pierres :

Homme et roche, exister, noir dans l'ombre vivante !
Songer, pétrifié dans sa propre épouvante...
Être pris, ouragan de crimes et d'orgies
Dans l'immobilité.

Voici mai : au souffle du zéphyr, les spectres s'envolent ; la contemplation est une cure, et le poète a suffisamment contemplé : *Contemplation : Consolation*, c'est le titre et le sujet de la pièce qu'il écrit le 18 mai 1854, et qui est une sorte de palinodie, si l'on songe à *Dolor* :

Que la douleur est courte et vite évanouie !...
La contemplation berce, apaise et console.

Toute la Lyre, III, 26.

Il ne songe plus qu'à s'ébattre dans le printemps, et il écrit pour le *Théâtre en liberté* cette fantaisie gouailleuse qui a nom la *Forêt mouillée*.

Cependant les esprits ne l'ont pas abandonné pour longtemps : ils reviennent le saisir au début de juin ; tous les fantômes de *Dolor*, *Horror* et de *Pleurs dans la Nuit* réapparaissent et toutes les idées de la série lugubre fermentent de nouveau dans l'imagination du poète ; agrandies et complétées, ces idées revêtent une expression précise dans l'*Évolution* et dans *Inferi*[2].

*
* *

Dans la première partie de l'*Évolution*, titre caractéristique, l'être mystérieux, l'archange qui entretient le poète reprend et développe les reproches faits à Dieu et à la création par l'orgueil de l'homme, et l'on retrouve là une grande partie des idées d'*Horror* en même temps que les remontrances faites dans *Dolor*[3] aux mortels qui proclament :

---

1. J. Vianey, *Les Contemplations*. Collection des Grands Écrivains de la France, Paris, Hachette, 1922. Introduction, p. xxxvi.

2. A la date même où sont composés les poèmes de l'*Évolution* et d'*Inferi*, en ce début de juin 1854, le 9, le *Journal de l'Exil* mentionne : « Les tables sont agitées de nouveau. »

3. V. Hugo reprenait très consciemment pour la *Légende des Siècles* les

« Jouir est tout : le Ciel est vide. » L'esprit mystérieux répète en effet longuement les griefs exprimés par les vivants, « ces myopes » : « — Le monde est monotone, l'homme ne peut rien pour le changer. La création est mal faite ; Dieu se cache ; partout le Mal accompagne le Bien. Pourquoi Caïn auprès d'Abel ? Dieu n'est qu'un

Idiot éternel que l'immensité porte
Et qui rêve ayant l'ombre en sa prunelle morte,
Au cou, ce goître, l'univers. »

Non ! riposte l'esprit,

... La création est une apothéose ;

Et, si l'homme s'acharne à l'outrager, c'est parce qu'il est sensuel, cruellement égoïste, et orgueilleux jusqu'à mériter d'être douché par le Niagara. Et l'Esprit, après avoir évoqué la beauté des spectacles de la nature, reprend ses invectives contre l'homme méchant, avare, hypocrite, tartufe accompli dans ses pratiques religieuses, et contre l'Église bâtisseuse de pagodes éphémères, ou constructrice de bûchers. En contraste, il chante un hymne pour la glorification de Dieu, ennemi du Mal, équitable et souverain vengeur, qui enferme les méchants dans les bagnes monstrueux des univers punis [1]. Mais que les hommes prennent garde au milieu de leurs orgies :

L'ange justicier ouvre ses yeux sinistres,

et l'on entend sur les marches

Les lourds talons du Commandeur [2].

La réponse du poète-philosophe à l'archange constitue la seconde partie : cette seconde partie justifie le titre de la pièce, l'*Évolution* ; et ce n'est qu'en vue d'une nouvelle conclusion qu'ont été reprises par l'archange les idées qui hantaient l'âme du poète depuis les premières séances d'évocation des esprits. C'est au tour de V. Hugo de faire la leçon à l'Esprit : « L'homme a *évolué*. Tout d'abord il n'est pas si coupable que tu le prétends ; la primitive humanité a des excuses : elle a été bien peu privilégiée ; elle a souffert, elle a été persécutée. Mais les prophètes sont venus [3] et maintenant le passé

---

idées des *Contemplations* : dans une table provisoire, établie en 1867, il se proposait de donner pour titre à l'un des chapitres : *Tous les Spectres revenus*. Cf. *Légende des Siècles* de 1859, tome I[er], Introduction, p. XLI.

1. C'est la théorie développée dans *Inferi*, 11 juin 1854.

2. Cf. dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, III, 1, 3 avril 1854. Voir la note du vers 444.

3. Cf. dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 3, 17 février 1854. Voir la note des vers 461-492.

s'en va. » « Nous luttons, nous vaincrons » : l'univers s'épanouira « dans l'immensité comme une fleur énorme » :

> Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie...
> Nul être, âme ou soleil, ne sera solitaire,
> L'avenir, c'est l'hymen des hommes sur la terre
> Et des étoiles dans les cieux.

*
* *

Cette analyse était nécessaire pour montrer le rapport des idées de l'*Évolution*, non seulement avec les précédentes doctrines du poète en 1854, mais encore avec toute la philosophie des *Mages*, de la *Bouche d'Ombre*, de *Magnitudo Parvi* en 1855, du *Satyre* et de *Pleine Mer-Plein Ciel* en 1859. Peut-être était-il utile aussi de ramener à leurs éléments essentiels les idées de V. Hugo dont on risque, tant elles sont revêtues d'images éblouissantes et divergentes, de ne pas percevoir tout d'abord le lien logique[1]. La *Légende des Siècles* de 1877 contient, ainsi que celle de 1859 avec le *Satyre* et *Pleine Mer-Plein Ciel*, un exposé de la métaphysique et de la foi hugoliennes : l'*Evolution*, c'est la porte d'entrée de la dernière partie du recueil, où, à l'exception de quelques récits purement épiques, les questions sociales et morales vont prendre une place de plus en plus prépondérante.

---

1. Ce lien logique, tout au moins dans le détail du développement, n'est pas toujours très serré, et le poète a pu, sans inconvénient pour la suite des idées, transposer un certain nombre de strophes : c'est ainsi que la strophe 4 (vers 19-24) était d'abord la strophe 8 avant le vers 49 ; la strophe 18 (vers 102-197), d'abord 16 suivait le vers 90 ; la strophe 20 (vers 115-120) occupait la place des vers 102-107 ; la strophe 87 (vers 445-450) précédait d'abord le vers 486 ; la strophe 106 était la strophe 108 ; la strophe 107 était la strophe 106 ; et la strophe 108, la strophe 104. Nombreuses sont aussi les additions marginales, où sont créées de nouvelles images pour une idée déjà exprimée.

TOUT LE PASSE ET TOUT L'AVENIR*

L'être mystérieux qui me parle à ses heures
Disait :

*

— Vivants ! l'orgueil habite vos demeures.
Il fait nuit dans votre cité !
Le ciel s'étonne, ô foule en vices consumée,
Qu'il sorte de la paille en feu tant de fumée,
De l'homme tant de vanité !

Tu regardes les cieux de travers, triste race !
Tu ne te trouves pas sous l'azur à ta place.
Tu te plains, homme, ombre, roseau !
Balbutiant : Peut-être, et bégayant : Que sais-je ?
Tu reproches le soir à l'aube, au lys la neige,
Et ton sépulcre à ton berceau !

---

* Titre sur première feuille séparée : III. L'Évolution.
L'édition Ollendorff de la *Légende des Siècles* indique de plus Dialogue avec le spectre, Contre et pour.
1. L'être mystérieux qui [lui] parle...
2. ...Vivants, *le mal* habite
4. ...ô race au néant consumée.

---

1. Cf. le début des différentes parties de Dieu et dans les *Contemplations* le début des pièces VI, 3, 15, 16, 18 qui toutes rapportent l'apparition d'un esprit ou d'un spectre à la vue ou à l'imagination du poète.

2. Le penseur cherche l'homme et trouve de la cendre ;
Il trouve l'orgueil froid...
Dolor, v. 49-50.

Tu reproches à Dieu l'œuvre incommensurable.
Tu frémis de traîner sur ton dos misérable
Tes vieux forfaits mal expiés,
D'être pris dans ton ciel comme en un marécage,
Et de sentir, ainsi qu'un écureuil en cage,
Tourner ta prison sous tes pieds !

Homme, si tu pouvais, tu tenterais l'espace.
Ce globe, si ta force égalait ton audace,
S'évaderait sous ton orteil,
Et la création irait à l'aventure
Si ton souffle pouvait, ô folle créature,
Casser l'amarre du soleil !

Car rien n'est à ton gré ; tout te met mal à l'aise.
Ce coin du ciel est donc fait de plomb, qu'il te pèse !
Oh ! tu voudrais rompre le sceau !
Comme tu frapperais dans tes mains, ombre frêle,
Pour la faire envoler de sa branche éternelle,
Si la terre était un oiseau !

Hautain, dédaignant tout, que ta nef vogue ou sombre,
Tu voudrais t'en aller dans le désert de l'ombre,
Fuir, comme fuyaient les Hébreux.

13-18. Addition marginale.

20-21. *Le monde,* si ta force égalait ton audace,
S'échapperait
S'ébranlerait sous ton orteil

et, sur un premier brouillon, p. 430 du ms. :

La terre
L'univers, si ta force égalait ton audace,
S'ébranlerait sous ton orteil

25. Car rien n'est à *leur* gré; tout *les* met mal à l'aise

29. ... de *la* branche éternelle

31. *Les menaces de Dieu* (non continué)
[Et menaçant ton Dieu]

Tu dis : Rien de nouveau ! tu dis avec colère :
Toujours la même aurore ! et l'étoile polaire
T'ennuie, ô pauvre œil ténébreux.

Tu t'irrites d'être homme, oubli, poussière, atome ;
D'ignorer quel épi tu portes, ô vil chaume !
D'être une algue dans le reflux ;
De trembler comme un cerf que suit une lionne,
Et d'être, sous le ciel qui reste et qui rayonne,
Celui qui passe et qui n'est plus ;

---

même
34-35. Toujours la [vieille] aurore !
et, sur un premier brouillon, p. 430 du ms. :

Le bleu des cieux te lasse et tu dis en colère :
Toujours *le* même *azur* !

Ce brouillon est lui-même issu d'une note en coin de page :

tu t'ennuies à la même place
et l'étoile polaire
t'ennuie, ô pauvre œil hébété

37. Tu [t'indignes] d'être homme, oubli, [chimère], atome !
[que voit]
40. De trembler comme un cerf *aux dents d'*une lionne

34-36. Dans un poème intitulé *Dieu éclaboussé par Zoïle*, publié dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 42, on retrouve ce thème intarissablement développé avec la verve comique et truculente d'un Maglia :

Vieux grand-père en enfance, il ne sait qu'une fable...
Quoi ! l'été ! puis l'hiver ! toujours ce répertoire !...
Il est temps que ce Dieu repeigne et reverdisse
Le pré que six mille ans a brouté la génisse...

Il est difficile d'assigner une date précise à *Dieu éclaboussé par Zoïle* ; le manuscrit est composé de fragments, pour la plupart collés, écrits sur des papiers différents et de différentes écritures : mais le ton général n'est point en désaccord avec celui de certaines pièces écrites en 1854 : *Acte d'Accusation*, *La Forêt mouillée*. M. G. Simon croit qu'au moins en partie *Dieu éclaboussé par Zoïle* fut écrit pour DIEU.

Quant à l'idée première, elle est dans Lucrèce :

Nam tibi prœterea quod machiner inveniamque
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.
Liv. III, v. 931-932.

Et de ne pouvoir pas faire avec tes menaces,
Avec tes doigts crispés et tes ongles tenaces,
Ta sagesse et ta passion,
Tes faux temples, tes faux soleils, tes faux tonnerres,
Tes meurtres, tes fureurs, tes crimes et tes guerres,
Un pli dans la création !

*

Ces myopes, jugeant le monde à leur optique,
Disent : — « Tout est manqué, la mer épileptique
« Bave sur les écueils grondants ;
« La nuit fait le hibou si le jour fait le cygne,
« La mort, chienne de l'ombre, à qui Satan fait signe,
« Tient l'âme humaine entre ses dents.

« Que nous veut la planète ? et le globe ? et la sphère ?
« Un monde est un néant. Dieu ne savait que faire,
« Et bâillait, seul dans son réduit,
« Quand, semant au hasard son œuvre et ses paroles,
« Il jeta dans les cieux toutes ces outres folles,
« Ivres de vent, pleines de bruit.

---

47. *Tes princes,* tes fureurs
Correction marginale biffée :
Avec tes attentats, tes crimes et tes guerres,
49. Les myopes, jugeant *l'abîme* à leur optique,
57. Et *s'ennuyait* dans son réduit
60. *Pleines* de vent, pleines de bruit.

43-48. Même idée dans *Dolor,* à propos de Dieu :

Nous crispons sur ce nom nos doigts pleins de colère ;
Rage d'enfant qui coûte cher !
Et nous nous figurons, race imbécile et dure,
Que nous avons un peu de Dieu dans notre ordure
Entre notre ongle et notre chair !
v. 61-66.

58. Si l'on met à part l'image qui renouvelle pittoresquement l'idée, c'est ce que dit Lamartine dans *Le Désespoir* :

... la nature au néant arrachée
S'échappa de ta main comme une œuvre ébauchée.
Méditations poétiques, VII, novembre 1818.

« Qu'est-ce qu'un Dieu masqué dans l'incompréhensible ?
« Pourquoi le bien voilé ? Pourquoi le mal visible ?
« Pourquoi tant de brume autour d'eux ?
« Pourquoi tant de fléaux sur la terre indignée ?
« Et pourquoi voyons-nous ces toiles d'araignée
« Dans le crépuscule hideux ?

« Pourquoi le dur taureau qui frappe à coups de corne ?
« Pourquoi l'impur typhus sorti du marais morne
« Où jadis l'hydre s'embourbait ?
« Christ voyait ; à quoi bon aveugler Pythagore ?
« Le lys est beau ; pourquoi créer la mandragore
« Des gouttes de sang du gibet ?

61-84. Addition marginale.
61-62. *Pourquoi se masque-t-il* dans l'incompréhensible ?
Pourquoi le *beau* voilé ? Pourquoi *l'affreux* visible ?
67. Pourquoi le *noir* taureau
71. Le lys est *pur* ;

---

61. Cf. dans l'*Espoir en Dieu* d'Alfred de Musset cette apostrophe à Dieu :

Puisque tu te laisses comprendre
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi ?

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre
Nous en voyons trop ou trop peu.

Poésies nouvelles, février 1838.

La succession des *Pourquoi*, chez Musset et chez V. Hugo, crée une ressemblance d'allure assez frappante.

62-63 et variante. De même, dans le *Mont des Oliviers*, Alfred de Vigny, exposant par la bouche du Christ

l'accusation
Qui pèse de partout sur la création,

reproche à Dieu de n'avoir pas révélé à l'homme

Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles.

Revue des Deux Mondes, 1er juin 1843.

64. C'est cette indignation qui fait le sujet du *Désespoir*, dont le premier titre était : *Ode au malheur*. Cf. notamment les strophes 3, 4 et 5.

« L'azur est radieux ; mais pourquoi le nuage ?
« L'amour rit ; mais pourquoi la douleur, ce péage ?
« Pourquoi Caïn auprès d'Abel ?
« Pourquoi livrer l'esprit de l'homme au trouble immense,
« Et faire tournoyer l'alphabet en démence
« Dans la spirale de Babel ?

« Pourquoi la pourriture et pourquoi les décombres ?
« Pourquoi le mille-pieds traînant ses pattes sombres ?
« Pourquoi la ronce qui nous hait ?
« Pourquoi l'épine au seuil des bois, comme une lance ?
« Pourquoi la mort ? Pourquoi l'espace, ce silence ?
« Pourquoi l'univers, ce muet ?

« On comprend le printemps, l'aube, le nid, la rose ;
« Mais pourquoi les glaçons ? Pourquoi le houx morose ?
« Pourquoi l'autour, ce criminel ?
« Pourquoi cette ombre froide où le jour se termine ?
« Pourquoi la bête fauve, et pourquoi la vermine ? »
— Pourquoi vous ? répond l'Éternel.

*

Ainsi parlent ces fous malheureux. Pour ces hommes
Qui ne t'épèlent pas, mystère en qui nous sommes,
Et qui regardent sans les voir

80. Ms. : millepieds
83. Pourquoi *l'infini,* ce silence ?
le glaçon ?
86. Pourquoi l'âpre hiver ?
91-108. Addition marginale.

84. *Pourquoi la Mort ?* C'est le même reproche qui est fait à Dieu par Vigny dans le *Mont des Oliviers* :

Et pourquoi pend la mort, comme une sombre épée
Attristant la nature, à tout moment frappée ?

c'est aussi celui de Musset dans l'*Espoir en Dieu* :

O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

c'est le cri de Lucrèce :

Quare mors immatura vagatur ?

Les rites transparents qu'en ta nuit tu célèbres,
Dieu, c'est une figure au milieu des ténèbres,
C'est l'horreur difforme au front noir,

C'est on ne sait quel spectre accroupi dans son antre,
Monstre dont on voit moins la face que le ventre,
Blême au seuil des gouffres ouverts,
Idiot éternel que l'immensité porte,
Et qui rêve, ayant l'ombre en sa prunelle morte,
Au cou ce goître, l'univers.

*

Ah ! tu trouves tout mal ! trop d'ombre et de misères !
D'autres mondes mieux faits te semblent nécessaires.
L'astre naît de brouillard terni ;
On peut se servir mieux du germe et du mystère ! —
Parle. Dieu formidable attend, ô ver de terre,
Tes commandes dans l'infini.

Ah ! le travail te pèse et la douleur t'étonne !

---

merveilleux
glorieux qu'en ta nuit
94. Les rites transparents qu'*à nos yeux*
99. *Fantôme aux yeux à peine* ouverts
100-101. Spectre difforme assis sous de monstrueux voiles
Ayant sur tout le corps des légions d'étoiles
102. Ms., et première épreuve en correction :
A son cou le goître univers.
germes
104. D'autres *globes* mieux faits
brouillards
105. L'astre naît de brumes terni
106. ... mieux *de l'être* et du mystère
[te gêne]
109. Ah ! le travail *t'irrite*

---

103. Même idée dans *Dolor* :
Vous criez : Tout est mal. L'aigle vaut le reptile.
Tout ce que nous voyons n'est qu'une ombre inutile.
(v. 109-110.)

109 et sq. Le ton de toute cette ironie à l'égard de l'impie et

Ah ! décembre après juin te semble monotone !
Ah ! pourrir répugne à ta chair !
Ah ! tu n'es pas content de ce cercle où l'on erre !
Bien. Fais la guerre à Dieu. Canonne le tonnerre ;
Croise l'épée avec l'éclair.

Ah ! tu portes en toi, reptile, un exemplaire
D'idéal qu'il eût dû copier pour te plaire !
Tu compares, homme de peu,
Moucheron que prendrait l'araignée en ses toiles,
Ce que ton front contient au ciel rempli d'étoiles,
Ce dedans du crâne de Dieu !

Montre ta force. Allons, règne. Que l'étendue
Sous ton vaste regard se prosterne éperdue ;
Prouve aux astres leur cécité ;
Déplace les milieux, les axes et les centres ;
Fouille l'onde et l'éther ; poursuis dans tous ses antres
La monstrueuse immensité !

Questionne, surprends, scrute, découvre, arrache !
Harponne au fond des mers le typhon qui s'y cache ;
Trouve ce que nul n'a trouvé ;

---

111. Ah ! pourrir répugne *à ton flair* !
112. ... de *ce monde* où l'on erre !
113. *Soit.* Fais la guerre
115. Ah ! tu portes en toi, *fantôme*, un exemplaire
123. Prouve aux *soleils* leur cécité ;
127. *Montre ta force ; va, surprends*, découvre, arrache,
128. *Cherche au fond de la mer le monstre* qui s'y cache

---

plus bas la glorification de Dieu sont manifestement inspirés par le livre de Job : « La concordance entre Job et V. Hugo, constate avec raison Cl. Grillet, éclate surtout dans le tour ironique des strophes. » *La Bible dans V. Hugo*, Lyon, 1910, IIe partie, p. 61.

128. *Typhon*. Le dieu Typhon, frère d'Osiris, est le principe du mal, le symbole des ténèbres et de la stérilité ; la tradition mytholo-

Sois le Tout-Puissant ; fais des pêches inouïes;
Sonde et plonge ; et reviens, traînant par les ouïes
L'hydre Océan sur le pavé !

*

Ah ! tu dis : — Dieu n'est pas, puisque le mal existe.

Fouille
131. *Cherche* et plonge

---

gique en fait une personnification du vent dévastateur : elle le représente tantôt sous la forme d'un horrible géant, tantôt sous la forme d'un monstre aquatique ; et c'est bien cette dernière vision qui est celle de V. Hugo ; il écrivait déjà en 1843 :

et les typhons des eaux
Qui le soir à grand bruit soufflent dans les roseaux.
Les Contemplations, II, 3. *Le Rouet d'Omphale*, 20 juin 1843 ;

ici, dans la pensée du poète, le typhon s'identifie avec le Léviathan de la Bible : « Pourrez-vous enlever léviathan avec l'ameçon et luy lier la langue avec une corde ? » *Job*, XI, 20.

132. La comparaison de l'Océan avec une hydre est familière à V. Hugo ; tout d'abord il la justifiait par un détail visuel précis. Il écrivait dans les *Châtiments* en novembre 1852 :

Et l'énorme océan, hydre à l'écaille verte...
I, 11, *Oh ! je sais qu'ils feront des mensonges.*

et dans *Toute la Lyre* :

Et toi, la grande vagabonde,
L'hydre verte au dos tortueux,
Que dis-tu, mer, où l'ombre abonde ?
III, 33, *Ombre.*

puis ce devint pour lui un fait acquis : l'Océan est un hydre ; et, à partir de 1854, il accole souvent les deux mots sans explication :

Car l'océan est hydre et le nuage oiseau.
Les Contemplations, VI, 10, *Éclaircie*, 4 juillet 1855.

et dans les *Quatre Vents de l'Esprit, Livre Lyrique*, XII.

Chaque vague est un des antres
Où bâille l'hydre océan.
Nuits d'hiver, IV.

133-134. De même dans *Dolor* :

Parce que nous souffrons, noirs et sans rien connaître,
Stupide, l'homme dit : — Je ne veux pas de l'Être !
Je souffre, donc l'Être n'est pas !
(v. 55-57.)

Je chasse Jéhova parce que je suis triste. —
Bien. Dresse-toi sur ton séant ;
Étouffe en toi l'amour et l'espoir ; raille et blâme ;
Ferme ton volet sourd ; allume dans ton âme
Le hideux réchaud du néant !

Mars, Jupiter, Saturne, ô planètes profondes,
Vous du moins, vous croyez ! Le jour où tous les mondes
Épars dans le gouffre vermeil,
Retirant l'air céleste à leur voûte obscurcie,
Nieraient à la fois Dieu, cette sombre asphyxie
Irait éteindre le soleil !

Oh ! la création est une apothéose.
Le mont, l'arbre, l'oiseau, le lion et la rose
Disent dans l'ombre : Sois béni !
L'immense azur écoute, et leurs hymmes l'enchantent ;
Et l'océan farouche et l'âpre ouragan chantent
Chacun leur strophe à l'infini.

---

134. Je chasse *l'Éternel*
137. Ferme ton volet *sombre* ;
142. Retirant l'air *des cieux* à leur *sphère* obscurcie
146. *La montagne, l'oiseau,*

---

143. *Cette sombre asphyxie* : l'idée dérive des vers 133-134 :

... allume dans ton âme
Le hideux réchaud du néant.

140. V. Hugo fait des « planètes profondes » des êtres vivants qui pensent et qui croient : Musset, dans un passage célèbre de *Rolla*, avait montré les « sphères sacrées » mues, à travers le firmament, par l'amour.

146-147. Musset disait déjà :

Le monde entier te glorifie,
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et, pour une goutte de pluie,
Des milliers d'êtres t'ont béni.

L'Espoir en Dieu, février 1838.

L'homme seul nie et crie : — A bas ! tout est mensonge,
Rien n'existe. Le ciel est creux. L'être est un songe.
Pillons les jours comme un butin ! —
Dieu tranquille et lointain, dore, à travers la brume,
Toute cette colère et toute cette écume
Brisée à ce roc, le destin.

*

Donc tu fais de toi l'axe et le sommet des êtres !
Ton ventre est ton autel et tes sens sont tes prêtres ;
Vivre est le but que tu poursuis.
Tu prétends que le ciel redoutable te craigne.
Tu dis aux mers : Je veux ! tu dis au vent : Je règne !
Tu dis aux étoiles : Je suis !

Ta chair s'adore et met à la torture l'âme.
Toi ! toi seul ! t'assouvir, voilà ton culte infâme ;
Tes plaisirs sont des cruautés ;

154-156. *a*) Dieu tranquille *à travers l'ombre*, à travers la brume
Ecoute ce tumulte et toute cette écume
Qui se brise au rocher destin.
b) Dieu tranquille et [clément], dore,...
le tout
Homme, tu fais de toi le roi
157. *a*) *Tu fais de toi* (*tout axe*) l'axe et *l'objet* des êtres
Ah !
Donc, sommet
b) *Oui, tu fais de toi l'axe et le milieu des êtres*
sommet
c) En marge : Donc, tu fais de toi l'axe et le *milieu* des êtres
l'azur
160. Tu prétends que *l'espace immense et noir* te craigne
164. *Tout t'appartient; jouir,* voilà ton *but* infâme ;

151-156. Même opposition dans *Dolor* entre l'homme qui nie et Dieu paisible :

]Dieu] nous regarde, lui que l'infini contemple :
Insensé qui nie et qui mord !
(v. 79-84.)

Tu fais le mal au bord du mystère sublime ;
Tu viens t'accouder là ; dans le puits de l'abîme
Tu craches tes iniquités.

Rien ne rassasierait ta folie incurable.
Tu voudrais exprimer dans le broc misérable
Où tu bois, homme plein d'ennuis,

---

166. En marge : *Devant toi le mystère ouvre sa nuit sublime*;
ta démence
169. Rien *ne peut assouvir ton orgueil* incurable.

167-168. Sur l'homme crachant dans le puits de l'abîme, cf. ici, dans la *Comète*, p. 716-717, la note des vers 146-147 :

Les cercles que peut faire un Satan ennuyé
En crachant dans le puits de l'abîme...

169-173. Voilà l'une des plus curieuses comparaisons qu'ait suggérées à V. Hugo le spectacle du ciel étoilé. Elle a été provoquée ici tout d'abord par une vision directe : le groupement des lumières astrales dans la nuit appelle normalement l'expression *grappe* d'étoiles ; mais l'image a été suivie ensuite dans un autre sens assez inattendu : *grappe* a entraîné *treille*, puis *vin*, *broc*, *verre* et plus loin *goutte d'ivresse*. La *grappe écrasée*, le *verre*, le *vin* rappellent les strophes émouvantes de Théophile Gautier, chez qui la comparaison a d'ailleurs une destination différente :

Voix de l'âme et de la nature
J'écouterai vos purs sanglots...
Et portant, dans mon verre à côtes,
La santé du vieux temps disparu,
Avec mes vieux rêves pour hôtes,
Je boirai le vin de mon cru,
Le vin de ma propre pensée,
Vierge de toute autre liqueur,
Et que, par la vie écrasée,
Répand la grappe de mon cœur.

Émaux et Camées, Après le feuilleton.

Dans *Dieu*, II[e] voix, la « coupe de Platon » où Swedenborg va boire, suggère à V. Hugo une série d'images encore plus curieusement logiques :

Le *vin* de l'idéal sort du puits des chimères...
Là sont les *cuves* : sève, esprit, immensité.
Là vit, abonde et croît la *vigne* de clarté...
[Là] les créations font leur *vendange* énorme ;
... la *grappe* de vie à flots ruisselle, ayant
La pierre du tombeau pour *pressoir* effrayant.

L'image est d'origine biblique. On connaît la parabole des ouvriers de la vigne dans l'évangile de saint Mathieu, xx, 1, 16 ; dans saint Jean, on rencontre une comparaison longuement développée entre la vigne et Jésus, xv, 1, 17 : « Je suis la vraie vigne et mon père est le

Dans ton verre où les vins immondes se répandent,
Les constellations, grappes d'astres qui pendent
A la treille immense des nuits.

Car ton bâillement croit avoir, ô créature,
Droit de vie et de mort sur toute la nature ;
Jéhova n'est pas excepté.
Oh ! comme frémirait d'orgueil ton âme noire,
Bandit, si tu pouvais condenser, prendre et boire
Le monde en une volupté !

Hélas ! pour en extraire une goutte d'ivresse,
Tu tordrais l'univers, l'aube qui te caresse,
La femme, l'enfant à l'œil bleu,
Content, sans hésiter à la savourer toute,
Et sans t'inquiéter si cette sombre goutte
Est une larme devant Dieu !

Dieu n'est pas ! Et d'ailleurs, quand, faisant ton entrée,

---

175. *Ton bâillement se croit, ô vile créature,*
178. Oh ! *quel éclair de joie en ta prunelle* noire
181-182. *Oui, toi* pour en extraire une goutte *de joie,*
Tu tordrais l'univers, *l'aurore qui flamboie,*
186. Est une larme *aux yeux* (*de*) Dieu !

---

vigneron... etc. » et l'on trouvait déjà un rapprochement analogue, entre la vigne et le peuple d'Israël, dans *Isaïe*, v, 1-12.

171. *Ennuis* et plus bas, 175, *bâillement*. L'ennui point de départ de l'incrédulité, c'est le mal romantique, depuis Byron ; et Pascal disait déjà : Condition de l'homme, inconstance, *ennui*, incrédulité.

187-192. Remarquer dans cette image suivie l'emploi des termes de théâtre : *faire son entrée, premier rôle, rampe mal éclairée, drame, acteur*. Dans ce théâtre où l'homme est le roi, Dieu est ravalé par lui au rôle d'*allumeur* de chandelles ; car ses *soleils* pour l'homme ne sont pas autre chose. L'image a donc ici un sens péjoratif : elle montre l'idée étroite que l'homme se fait de Dieu. Il se peut qu'une image analogue donne une impression d'ampleur et de magnificence :

Vous verrez Dieu qui nous luit
Allumer les mille cierges
De sa messe de minuit.

Toute la Lyre, 25 juin 1859, *Venez nous voir dans l'asile...*

Beau, fier, devant la rampe assez mal éclairée,
Tu viens éblouir tes pareils,
Toi, premier rôle, roi du drame où tu te plonges,
Toi, l'acteur du destin, veut-on pas que tu songes
A cet allumeur de soleils?

S'il existe — Il faudrait d'abord que je le visse —
Dis-tu, c'est bon, qu'il soit! et fasse son service! —
Ah! l'homme en qui rien n'éteindra
La folle volonté de sonder l'insondable,
Mériterait qu'on mît son orgueil formidable
Sous ta douche, ô Niagara!

Nains! Dieu vous met sa marque afin qu'on vous réclame.

---

191. Toi, l'acteur [des destins]
194. Dis-tu, *qu'il laisse l'homme* et fasse son service!
195-198. Sur le ms. on lit :

Ah! l'homme un jour remplacera
dans une roche sombre
Le géant fou captif sous les vagues sans nombre
l'Amérique
Que *l'éternité* tient se débattant dans l'ombre
Sous ta douche, ô Niagara,

La première épreuve portait :

Ah! ton orgueil remplacera
Homme, le géant fou, captif dans un roc sombre,
Que l'éternité tient se débattant dans l'ombre
Sous ta douche, ô Niagara!

199-204. Premier brouillon :

Dieu nous a mis sa marque afin qu'on nous réclame.

le reste conforme au texte, sauf 202 :

[sévère]
Si son incorruptible et [farouche] prunelle

---

198. *Sous ta douche, ô Niagara.* L'image n'est pas sans parenté avec ce qu'on lit dans le *Rhin* : « A l'endroit le plus épouvantable de la chute un grand rocher disparaît et reparaît sous l'écume, comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable. » Lettre XXXVIII, *La Cataracte.*

199-204. Cf. dans *Toute la Lyre* :

L'homme fausse monnoie, écu sinistre et noir,
Et que Satan, changeur, souvent cloue au comptoir,

Croyez-vous que la mort, qui n'accepte que l'âme,
Et qui pèse tout dans sa main,
Si son incorruptible et sinistre prunelle
N'y reconnaissait pas l'effigie éternelle,
Recevrait le liard humain ?

*

Dieu n'est pas ! ce seul mot serait une torture.
Vous n'avez donc jamais regardé la nature ?

---

205. Ici, dans le manuscrit, une strophe non publiée :

Vivants, c'est à regret que ce globe qui passe
Porte l'homme impur, vil, fétide dans l'espace
Obscène, abject, souillé, puni ;
La terre en vain, depuis que l'humanité dure,
hideux
Cherche pour y vider ce *sombre* tas d'ordure
Une borne dans l'infini.

En marge, à l'encre rouge, un grand point d'interrogation.

Sequin que la mort garde en paîment de l'orgie
Est du néant que Dieu marque à son effigie.
I, xx, *La Mélancolie du Vidame.*

205. C'est presque toute l'inspiration de *Dolor,* cf. vers 73 :

Ah ! quand nous le frappons, c'est pour nous qu'est la plaie.

La douleur de l'*Athée* inspirait déjà, en 1838, l'un des poètes du Cénacle, ami de V. Hugo, Edouard Turquety :

Il n'y parviendra pas : il a beau dans sa course
Se serrer à deux mains le cœur,
Comme pour comprimer la source
De l'intarissable douleur ;
La douleur ! elle gonfle, elle bat ses artères,
Elle l'étreint de tous côtés.
(*Poésies catholiques,* XXVII. *L'Athée.*)

Sur les rapports de V. Hugo et de Turquety, cf., dans le tome Ier de la *Légende des Siècles* de 1859, p. 175, la note du vers 158, du poème *Les Lions.*

206-230. Cette glorification de Dieu par la grâce et la beauté de la nature est la reprise d'un poème, écrit en novembre 1831, pour les *Feuilles d'Automne,* et intitulé *Pan* : on retrouve dans Pan à peu près tous les traits qui sont ici, les oiseaux, les fleurs, l'aube, le soir, toute « la nature gracieuse et belle » :

Heureux le sage, humble roseau,
Qui songe, et qui, pensif, voit bondir l'avalanche
De montagne en montagne, et qui, de branche en branche,
Voit sauter le petit oiseau !

Vous n'avez donc jamais erré dans les ravines ?
Vous n'avez donc jamais, parmi les fleurs divines,
Respiré la brise en marchant,
Et jamais écouté, dans les fermes lointaines,
Mugir les bœufs rêveurs quand rampent dans les plaines
Les longues ombres du couchant ?

Vous n'avez donc jamais contemplé l'invisible ?
Jamais vu l'idéal, et gravi du possible
Le sommet désert, triste et grand ?
Hélas ! vous n'avez donc jamais, sous le ciel calme,
Vu luire l'auréole et frissonner la palme
Et sourire un martyr mourant ?

---

211. Vous n'avez donc jamais *songé*

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde, c'est son temple...
Enivrez-vous de tout ! enivrez-vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes...
Des eaux, de l'air, des prés et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois.
Enivrez-vous du soir, à cette heure, où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, des chemins et des fleuves rayé.
(XXXVIII, *Pan.*)

207-208. C'est le *roseau pensant* de Pascal.

215-216. Deux souvenirs de Virgile :

Mugitusque boum mollesque sub arbore somni.
Géorgiques, II, 470.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
(*Bucoliques*, I, 83.)

Ces deux vers inspireront l'année suivante tout le début (1-20) de la pièce *Mugitusque Boum* dans les *Contemplations*. Liv. V, 17, 26 juillet 1855.

218-219. « Monter, c'est s'immoler », est-il dit dans *Dolor*, v. 97.

Vous n'avez donc jamais vu dans votre pensée
L'étendue, où s'en vont, d'une course insensée,
Les ténèbres, fuyant le jour?
Jamais vu l'infini qui rit à la chaumière,
Que le soleil ne peut emplir de sa lumière,
Mais que l'âme remplit d'amour?

Dis, tu n'as donc jamais attaché ta prunelle
Sur la profondeur morne, obscure et solennelle,
A l'heure où le croissant reluit,
Où l'on voit s'arrondir sur les mers remuées
Ce fer d'or qu'a laissé tomber dans les nuées
Le sombre cheval de la nuit?

*

D'autres sont les croyants, pires que les impies.
Toutes les passions dans leur âme accroupies
Leur disent tout bas : Jouissez!
De Jéhova qui tonne ils font leur économe;
Dieu n'est que le valet du coffre-fort de l'homme;
Hélas, hélas, ces insensés

De la religion ont fait leur sentinelle;
Cieux profonds! ils ont mis leur sac d'or sous son aile;
L'ange veille au lot du mortel;

---

226. *L'infini, cet azur* qui rit à la chaumière,
237. Leur disent : *C'est vous,* jouissez!
238. De Jévova[h] qui *rêve,*
241-242. De la religion *faisant* leur sentinelle,
Lui donnent leur sac d'or à garder sous son aile;

226-227. Cf. dans les *Pauvres gens* écrits à peu près à la même date :

Il est nuit : la cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.

233. Sur les diverses comparaisons créées par l'imagination de V. Hugo, à propos du croissant lunaire, voir les passages cités p. 87 et 88 du tome Ier de la *Légende des Siècles* de 1859.

Leur champ importe au monde, à l'astre, à l'aube austère ;
Ils ont fait une borne à ce morceau de terre
Avec la pierre de l'autel.

Pour faire une clôture à leur haie, à leur ferme,
Pour servir de lien à la barre qui ferme
Leur verger, leur vigne ou leur pré,
Pour joindre les poteaux de leur porte en ruines,
Ils prennent, ô Jésus, la couronne d'épines
Qui fit saigner ton front sacré !

Leur visage rayonne et plaît ; leur voix caresse ;
Ils sont doux et charmants ; la grâce enchanteresse
Mêle son miel à leur jargon ;
Leur sourire est la fleur s'ouvrant sous les rosées ;
Le dedans est horrible, et toutes leurs pensées
Ont la figure du dragon.

De leur humilité leur vanité se venge ;
Ils disent : Que me font, si je vis et je mange,
La famine et le choléra !
Le faux poids dans leur droite, ils vendent, ils achètent ;
Leur âme a des secrets que les démons cachètent
Et qu'un jour Dieu seul ouvrira.

244-245. *En présence du ciel immense et vénérable,*
Ils ont fait une borne *à leur champ misérable.*

248-252. Le ms. donne :

du treillage
Pour rapprocher les ais de la porte qui ferme
Leur pré du côté du ravin
Pour joindre les poteaux de leur *claie* en ruines
Ils prennent, ô Jésus, la couronne d'épines
Qui fit saigner ton front *divin !*

La correction du 3e et du 6e vers a été faite sur épreuve.

253-276. Addition marginale.

262. *Le mensonge à* leur droite,

La femme sous leurs pieds souffre, à peine vivante ;
Autrefois leur esclave, aujourd'hui leur servante !
    Ils la pèsent avec l'argent.
L'enfant rampe ignorant et nu ; que leur importe !
De quel droit est-il né ? Le marteau de leur porte
    Glace la main de l'indigent.

Les maximes d'amour sur leur visage écrites
Mentent ; ils sont méchants, avares, hypocrites,
    Faux devant l'aurore qui naît ;
Ils remettent aux fers ceux que Jésus délivre ;
Puis, parce qu'à des jours indiqués sur un livre,
    Pendant qu'une cloche sonnait,

Ils ont pris sous leur bras un recueil de cantiques,
Décroché leur enseigne et fermé leurs boutiques
    Et dit un benedicite,
Et qu'ils ont regardé pendant une heure un prêtre,
Et crié du latin dans l'ombre, ils pensent être
    Quittes avec l'immensité !

Ce grand Dieu se corrompt en vous, engeance folle !
Il entre dans votre âme idée, et sort idole ;
    Vous l'insultez dans vos korans ;

---

267. *Ils mêlent son cœur* à l'argent
273. *Fourbes* devant *l'aube* qui naît ;
274. ... ceux que le Christ délivre ;
277-278. a) *Ces êtres ont donné l'exemple aux domestiques,*
Mis leur clef dans leur poche et fermé leur boutiques,
b) *Puis, pour avoir, ces jours de fêtes authentiques,*
Décroché leur enseigne et fermé leurs boutiques.
c) Ils ont *mis* sous leur bras un recueil de cantiques
280. *Pour avoir* regardé
285. Vous *le clouez*

---

284. Intéressante antithèse entre deux mots de même étymologie et de sens opposé : ἰδεά, c'est l'esprit, εἴδωλον, c'est la matière.

Vous lui donnez vos yeux, vos vices, vos visages,
Vous le faites d'argile, hélas ! comme vos sages,
Et d'airain comme vos tyrans !

Partout bûchers, trépieds, pagodes éphémères ;
Temples monstres bâtis par des dogmes chimères ;
Thor, Vishnou, Teutatès, Ammon,
Bel qui rugit, Dagon qui siffle, Apis qui beugle ;
La synagogue sourde et la mosquée aveugle ;
Noirs autels pleins d'un Dieu démon !

Les Parthénons font boire au juste la ciguë.
La cathédrale avec sa double tour aiguë,
Debout devant le jour qui fuit,
Ignore, et, sans savoir, affirme, absout, condamne ;
Dieu voit avec pitié ces deux oreilles d'âne
Se dresser dans la vaste nuit.

Ou d'airain
288. *De bronze* comme vos tyrans
295. Le Parthénon *fait* boire
l'obscure
300. Se dresser dans la *triste* nuit.

---

291. *Thor,* divinité scandinave ; c'est le fils d'Odin et de Frigga. *Vishnou* est l'un des principaux dieux de l'Inde, *Teutatès,* la grande divinité druidique, et *Ammon,* le Jupiter Egyptien.

292. Le *bœuf* Apis, d'où *beugle,* est célèbre ; *Bel qui rugit* s'explique : des statues de Bel le représentent la main appuyée sur la tête d'un tigre ; quant à *Dagon,* nous savons seulement qu'il était le dieu des Philistins et qu'il était représenté moitié homme et moitié poisson.

295. A l'expression précise : Athènes, le poète substitue les *Parthénons,* et, par là, il oppose la beauté de l'Art à la laideur de la justice des hommes.

297-300. La comparaison se rencontre déjà dans *Alpes et Pyrénées* : « [La cathédrale de Pampelune] se tient là comme si elle subissait je ne sais quelle formation cachée, sombre, triste, humiliée derrière l'odieux portail dont le « bon goût » l'a affublée. Quel masque que cette façade ! Quel bonnet d'âne que ces deux clochers. » Pampelune, 11 août 1843. Mais en 1843 l'image n'incriminait que le mauvais goût des architectes ; elle est plus agressive ici et stigmatise l'ignorance de l'Église.

*

Dieu ! Dieu ! Dieu ! le rocher où la lame déferle
Compte sur lui ; c'est lui qui règne ; il fait la perle
Et l'étoile pour les sondeurs ;
L'azur le voile ; il met, pour que le tigre y dorme,
De la mousse dans l'antre ; il parle, voix énorme,
A l'ombre dans les profondeurs.

Il règne, il songe ; il fond les granits dans les soufres ;
Il crée en même temps les soleils dans les gouffres
Et le liseron dans le pré ;
Pour l'avoir un jour vu, la mer est encore ivre ;
Les versants du Sina sont de son vaste livre
Le pupitre démesuré.

L'Océan calme, c'est le plat de son épée.
La montagne à sa voix s'enfuirait dissipée
Comme de l'eau dans le gazon ;

---

la trombe
301. Dieu, Dieu, Dieu, *l'écueil* (sic) où *l'orage* déferle
307. Il règne, [il pense] ;
309. Et le *brin d'herbe* dans le pré ;
311. Les versants *de l'Atlas*
Le flot
313. *La mer tranquille*, c'est
314. *La nature* à sa voix

---

310. Souvenir de la Bible :

Les eaux t'ont vu, ô Dieu !
Les eaux t'ont vu, elles ont tremblé...
Psaume LXXVII, v. 17.

311. Sur les « visions géométriques » de V. Hugo, cf Huguet, *Le Sens de la forme*, p. 75.

313. Le plat de l'épée est ici une image symbolique de l'apaisement et de la sérénité de Dieu : la pointe de l'épée, c'est la guerre. Plusieurs fois V. Hugo a comparé l'Océan à l'épée ; dans *Alpes et Pyrénées*, c'est un simple rapprochement visuel : « Le sillage étincelant, [c'est] la lame fine, longue, et nue... » Lucerne, 10 sept. 1839. Dans les *Châtiments* il y a à la fois symbole et jeu de mots :

Son onde est une lame aussi bien que le glaive.
(VI, 9, *Au Peuple*, juillet 1853.)

Dans les éternités sans fin continuées
Ce Père habite ; il fait des arches de nuées
Aux quatre coins de l'horizon.

Il pense, il règle, il mène, il pèse, il juge, il aime ;
Et laisse les festins rire à Lucullus blême
Qui paît, hideux, chauve et jauni,
Et se gonfle de vin comme une poche pleine ;
Ce qu'une outre peut dire au ventre de Silène
N'importe pas à l'infini.

Ce même Dieu qui fit d'avril une corbeille,
Qui fait l'oiseau chanteur pour les bois, et l'abeille
Pour l'herbe où l'aube étincela,
Donne au Pôle effrayant, sans jour, sans fleur, sans arbre,

[médite]
[Calme, il respire]
317. [Son souffle passe]; il fait des [monceaux] de nuées
319-324. Addition marginale au manuscrit.
328. Donne au Pôle glacé,

---

317. *Arches de nuées* : image fréquente chez V. Hugo et qui correspond ici à une réalité visuelle : il écrivait de même deux mois auparavant, pour rendre perceptible l'immensité, cet « abîme d'astres et de ciel bleu » :

L'infini, route noire et de brume remplie
Et qui joint l'âme à Dieu, monte, fuit, multiplie
Ses cintres tortueux
Et s'efface... — et l'horreur effare nos pupilles
Quand nous entrevoyons les arches et les piles
De ce pont monstrueux.
(*Contemplations*, VI, 6. *Pleurs dans la nuit*, XIII, avril 1854.)

323-324. Plus tard, dans *William Shakespeare*, il écrira : « Le ventre est l'outre des vices ». II, 12.

325. Quand les fleurs en avril éclatent pêle-mêle,
C'est lui.
(*Dolor*, v. 46-47.)

328-330. Comparer pour la description et le détail de l'expression la vision du pôle évoqué dans la fin de *Satan* au début de *L'Ange Liberté* :

Pour qu'il puisse parfois chauffer ses mains de marbre,
Ta cheminée, ô sombre Hékla !

Sous l'œil de cet esprit suprême et formidable,
L'eau monte en brume au front du pic inabordable
Et tombe en flots du haut des monts ;
La créature éteinte est d'une autre suivie,
L'univers, où ce Dieu met la mort et la vie,
Respire par ces deux poumons.

Devant ce Dieu s'enfuit tout ce qui hait son œuvre,
La tempête, le mal, l'épervier, la couleuvre,
Le méchant qui ment et qui nuit,
La trombe, affreux bandit qui dans les flots se vautre,
L'hiver boiteux qui fait marcher l'un après l'autre
Son jour court et sa longue nuit.

Il fait lâcher la proie aux bêtes carnassières.
Les morts dans le sépulcre ont perdu leurs poussières ;
Il rêve, et sait où sont leurs os.
En entendant passer son souffle dans l'espace,
Subitement l'enfer à la gueule rapace,
Les mondes hurlants du chaos,

Les univers punis dont la clameur s'élance,

L'énorme
330. *La sombre* cheminée *Hékla.*
347. Subitement *l'abîme*

Loin du jour, dans l'eau marbre et la terre granit
Le sombre archange Hiver se dresse sur le Pole.
(v. 45-69, 4 mars 1854.)

330-334. Cf. *Job,* XXVI, 27.

340-345. Cf. *Job,* XIX, 26 ; XXVIII, 39-40 ; XL, 8.

349-350. De ces *univers punis,* de ces *bagnes monstrueux* le poète parlait déjà en 1839 dans *Saturne* ; et ce sont eux qui venaient d'inspirer les vers d'*Inferi,* 11 juin 1854.

Les bagnes monstrueux de l'ombre, font silence,
Et dans la nuit des noirs arrêts
Cessent de secouer les chaînes qui leur pèsent,
Comme le soir, au pas d'un voyageur, se taisent
Les grenouilles dans le marais.

Il tient une balance immense en équilibre ;
Il met dans un plateau les cieux, la mer qui vibre,
Ceux qui sur le trône ont vécu,
Le monde et ses clartés, le mystère et ses voiles,
Et l'abîme jetant son écume d'étoiles ;
Dans l'autre il met Caton vaincu,

Ce qu'il est ? regardez au-dessus de vos têtes ;
Voyez le ciel, le jour, la nuit ! Ce que vous êtes ?
Cherchez dans votre cendrier.
Son année est sans fin. Prosternez vos pensées.

---

350. Les bagnes *rugissants*

352. ... les [carcans] qui leur pèsent

355-360. Addition marginale. Le brouillon donnait :

Il tient une balance immense en équilibre ;
l'ouragan
Il met dans un plateau les cieux, l'espace libre,
Le vent soufflant dans son clairon,
Le monde et ses clartés, le mystère et ses voiles
Et l'infini jetant son écume d'étoiles ;
Dans l'autre il met un moucheron.

362. Voyez le ciel, le jour, *l'azur* !

364. Premier brouillon :

Son année à lui brille en nos nuits embrasées
écrase vos
Son année infinie éblouit nos pensées

355-360. Cette opposition entre l'univers et les cieux d'une part et le seul Caton de l'autre, rappelle le vers connu de Lucain :

Victrix causa Diis placuit, sec victa Catoni.

361. « Levez les yeux au ciel, voyez, et contemplez combien les cieux sont plus haut que vous. » *Job*, XXXV, 5.

364. « Dieu passe notre science et ses années sont innombrables. » *Job*, XXXVI, 26.

Les constellations sont des mouches posées
    Sur l'énorme calendrier.

Mais voyez-le donc, vous dont les chants sont des râles,
Vivants qui ne pouvez que mourir, ombres pâles,
    Et qui ne savez qu'oublier !
L'Océan goutte à goutte en sa clepsydre pleure ;
Tout Sahara, tombant grain à grain, marque l'heure
    Dans son effrayant sablier.

Mêlez-le maintenant à vos anniversaires !
Allumez vos flambeaux, égrenez vos rosaires,
    Sur vos lutrins soyez béants ;
Ayez vos jours sacrés que plus de clarté dore ;
Mettez, devant ce Dieu que couronne l'aurore,
    Des tiares à vos néants !

La bête des bois rit quand les hommes, vain nombre,
Vont clouant leurs erreurs sur Dieu, leur nom sur l'ombre,
    Leur date sur l'immensité,

---

371. *Et* Sahara
374. *Brûlez vos pots à feu*
376. *a)* ... que plus de *respect* dore
b) Criez, vêtus de pourpre, un Te Deum sonore
(Correction marginale non utilisée.)
381-382. ... leur*s* nom*s* sur l'ombre,
Leur*s* date*s* sur l'immensité,

---

365. Les innombrables comparaisons, suscitées dans l'imagination de V. Hugo par la vue des constellations sont issues pour la plupart de sensations provoquées par la lumière : Cf. Huguet, *La couleur, la lumière, et l'ombre dans les métaphores de V. Hugo*, notamment p. 111 à 160 ; une seule offre quelque parenté avec ces mouches posées sur le calendrier :

Les constellations tragiques...
Apparurent, ô sombre esprit,
En chiffres noirs dans les ténèbres
Sur les dés des joueurs funèbres
Qui jouaient la robe du Christ.

Toute la Lyre, III, 33, *Ombre*.

Se font centre du monde, eux les passants rapides,
Et s'en viennent chanter leurs bouts de l'an stupides
A la muette éternité.

*

Hélas ! l'ange Justice ouvre ses yeux sinistres.
Il écrit en rêvant des noms sur ses registres.
Ah ! ces tristes vivants ont tort !
Devant Dieu, qui d'en haut à la paix les convie,
Et donne aux cœurs l'amour et verse aux fronts la vie,
Ils font la haine, ils font la mort !

Ils bravent l'océan plein de magnificence,
Où flottent le mystère et la toute-puissance ;
Ils souillent le gouffre irrité ;
Sans prendre garde au vent qui s'épuise en huées,
Ils lèvent leur bannière au milieu des nuées,
Ces drapeaux de l'immensité !

à l'hymen
388. ... *à l'amour* les convie,
390. ... Ils font *la guerre,* ils font la mort
395. Ils *dressent* leur bannière

---

382. *Centre du monde.* C'est le mot célèbre de Pascal qui, comme V. Hugo, anathématisait l'orgueil de l'homme : « Le moi est haïssable : vous, Miton, le couvrez : vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable. Point, car en agissant comme nous faisons obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait *centre de tout,* je le haïrai toujours. » *Pensées,* Ed. Feugère. Paris, Andrieux, 1844, p. 197 du tome Ier.

384-385. *L'ange Justice* : Cf. *Apocalypse,* XIX, 11-16 ; *Sur ses registres : Ibid,* V et XXI, 12-15.

396. De cette antithèse qui oppose la *bannière* des hommes aux *drapeaux de l'immensité* Huguet rapproche l'image descriptive des *Travailleurs de la mer* : « Des nappes de nuées ondulaient ; on croyait voir des plis de drapeaux. » IIe partie, *Le Combat,* Livre III, ch. 6, et l'image symbolique du *Régiment du Baron Madruce* :

Ils ont pour dieux la force et la ruse aux yeux louches;
Ils font chanter des chants aux trompettes farouches
Dont nous, esprits, nous frissonnons,
Et rouler, balafrant la nature sacrée,
Sur les champs, sur les blés, sur les fleurs que Dieu crée
La roue horrible des canons.

Les générations meurent pour leur caprice.
Ils disent au tombeau : Prends l'homme et qu'il périsse!
O nains, pires que les géants!
Ils ouvrent cette nuit que nul rayon ne perce;
Ils y font brusquement tomber à la renverse
Les pâles cadavres béants!

Ils rougissent de sang l'onde et les herbes vertes;
Ils dressent au sommet des collines désertes
Le noir gibet silencieux

397-408. Addition marginale.
398. Ils font *aux noirs clairons chanter des chants* farouches
409. ... et les [plaines] vertes
bâtissent au haut
410-412. Ils dressent *sur le haut* des collines désertes
De noirs gibet*s* silencieux
Qui rest*ent*...

La façon dont la Suisse à Sempach triomphait
Reste la grande audace et la grande manière
D'attaquer une bête au fond de sa tanière.
Tous ses nuages, bleus ou noirs, sont des drapeaux.

(31 janvier-6 février 1859.)

410-414. On lit déjà dans les *Orientales* :

Comme un voleur qui fuit
Et croit voir des gibets dressant leurs bras funèbres
Dans les arbres du chemin.

(*Orientales*, XVI. *La Bataille perdue*, 7-8 mai 1828.)

et dans *Notre-Dame de Paris* V. Hugo montre « les bras décharnés du gibet de pierre ». Livre IX, ch. 1, *Fièvre*, et Livre XI, ch. 1, *Le Petit Soulier* et, plus tard, il écrit :

Qui reste tout le jour sans changer d'attitude,
Mais qui, dès que la nuit brunit la solitude,
Élève ses bras vers les cieux.

Nous sommes la justice auguste, immaculée!
Disent-ils, s'étalant dans leur chambre étoilée
Qu'entourent les spectres camards;
Et, pendant que la foule approuve et les admire,
Un long sanglot mêlé d'un long éclat de rire
Va des Montfaucons aux Clamarts!

Ces hommes insensés se vautrent dans la joie;
Ils ont des lits de pourpre et des manteaux de soie;
Ils vivent, d'ombre et d'or chargés;

---

413. ... Dès que la nuit *couvre* la solitude,
414. Élèv*ent leurs* bras...
415-420. Addition marginale.
421. Ces *vivants* insensés se *livrent à* la joie
422. Ils ont des lits *d'ébène*...
423. Ils *chantent* d'ombre et d'or chargés;

O malheureux, vos noms traverseront l'histoire
A jamais balafrés par l'ombre qui tombait
Sur vos drapeaux des bras difformes du gibet.
(*Le Régiment du Baron Madruce,* v. 326-328.
31 janvier-6 février 1859.)

416. *Chambre étoilée* : on sait qu'on appelle proprement *chambre étoilée* la chambre où se réunissait la Haute Cour de justice en Angleterre; le plafond et les murailles de cette chambre étaient parsemés d'étoiles; mais ici l'expression semble s'étendre à toutes les cours de justice : elle devient une expression générale, et V. Hugo fait entendre que la justice humaine, si éloignée de la justice divine, se pare des attributs de la divinité; les épithètes d'*auguste, immaculée* au vers précédent ont amené cette image.

422. C'est dans le cimetière de l'Hôtel de *Clamart,* situé dans Paris, rue du Fer-à-Moulin, que, depuis la Révolution jusqu'en 1833, l'on inhuma les corps des guillotinés, et où plus tard on les disséqua. Dans le poème composé en 1868 sur le *Procès Lesurque,* V. Hugo évoque

Tous les sinistres morts qui dorment côte à côte
Dans le fatal Clamart dont les cercueils sont courts.

Sur *Montfaucon,* cf. la note 92 de la page 294.

Cette vie est pour eux un palais plein de fêtes ;
Ils laissent derrière eux les choses qu'ils ont faites.
    C'est bien, buvez ; c'est bien, mangez ;

Pendant qu'en haut la table éblouit les convives,
Et que les bouches sont comme des sources vives,
    Que la chair fume avec l'encens,
Pendant que les archers gardent les avenues,
Que l'amour rit au spectre, et que les toutes nues
    Chantent auprès des tout-puissants ;

Pendant que le banquet, rayonnant comme un phare,
Mêle le choc du verre au son de la fanfare,
    Et qu'ils s'enivrent dans la nuit,

---

435. Et *que tous mangent* dans la nuit,

426-439. Même mouvement et même opposition entre la joie bruyante des vivants et le silence des morts dans *Pleurs dans la Nuit*, XI, 30 avril 1854 :

Allez, vivants ! riez, chantez ; le jour flamboie.
Laissez derrière vous, derrière votre joie
    Sans nuage et sans pli,
Derrière la fanfare et le bal qui s'élance,
Tous ces morts qu'enfouit dans la fosse silence
    Le fossoyeur oubli.

431-432. Amplification d'une vision d'orgie esquissée dans les *Châtiments* :

A Saint-Cloud, effeuillant jasmins et marguerites,
Quand s'ébat sous les fleurs l'essaim des favorites,
    Bras nus et gorge au vent.
(III, 9, *Joyeuse Vie*, janvier 1863.)

Les belles boivent au vainqueur,
Et leur sourire offre leur âme
Et leur corset offre leur sein.
(III, 10, *L'empereur s'amuse*, décembre 1853.)

Dans la *Confiance du Marquis Fabrice*, Ratbert est le *tout puissant* :

Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle ;

et Matha est près de lui *presque nue* :

Presque nue au milieu des montagnes de roses...
Près du maître sourit Matha, la blonde fauve.

Sans même, dans leur joie immonde et sépulcrale,
S'informer s'il n'est pas quelque obscure spirale
Sous la salle pleine de bruit,

O morts qui vous taisez au fond des catacombes,
L'expiation prend les pierres de vos tombes
Dans l'insondable profondeur,
Et de ces marbres froids qui dans l'ombre descendent
Fait un sombre escalier dont les marches attendent
Les lourds talons du commandeur !

---

qui pourrissez
439. O morts, *spectres gisants* au fond des catacombes
vers
442. Et de ces marbres froids qui *sous* l'ombre descendent

---

443. *Sombre escalier.* En avril 1854, V. Hugo faisait de cet escalier le symbole du poète :

Je suis fait d'ombre et de marbre...
Moi qu'on nomme le poète
Je suis dans la nuit muette
L'escalier mystérieux...
... l'heure viendra ;
Quelqu'un qu'entourent les ombres
Montera mes marches sombres.

(*Les Quatre vents de l'Esprit,* III, I.)

Dans *Horror,* le mois précédent, 31 mars, l'escalier des ténèbres reliait les vivants aux morts :

Peut-être qu'à ma porte, ouvrant sur l'ombre immense,
L'invisible escalier des ténèbres commence ;
Peut-être, ô pâles échappés,
Quand vous montez du fond de l'horreur sépulcrale
O morts, quand vous sortez de la froide spirale,
Est-ce chez moi que vous frappez !

Pensif, je répondis à l'archange nocturne :

*

— Sévère esprit, ta voix sanglote comme l'urne
Qui verse un flot noir et glacé.
Sur qui te penches-tu ? Tes paroles s'adressent
Aux tristes nations d'hier qui disparaissent,
Aux pâles foules du passé.

Ton cri ressemble au chant des mornes Isaïes.
Le mystère autrefois, de ses brumes haïes,
Obstruait la terre et les cieux ;
Et l'homme avait besoin que les prophètes blêmes
Lui parlassent du seuil de tous ces noirs problèmes
Ouvrant leurs porches monstrueux.

---

445. Pensif, [il répondit] :
446. ... ta voix sanglotte...
447. Qui verse un flot *triste*
450. Aux *rudes* foules du passé.

et sur un premier brouillon :

Aux *pâles* nations d'hier qui disparaissent,
troupeaux fuyants
Aux *sombres troupeaux* du passé.

451. ... au chant des [sombres] Isaïes
453. [Emplissait] la terre et les cieux ;

---

445. La table de l'édition de 1877 indique qu'ici commence une seconde partie, dont elle indique la pagination précédée du chiffre II. Ce chiffre n'a pas été reproduit dans l'intérieur du volume ; mais la réponse à l'archange commence sur une page précédée d'un grand blanc.

L'homme ignorait. Marchant loin du sentier qui sauve,
Il allait au hasard dans la nature fauve,
Comme le loup au fond des bois,
Sourd à ces alphabets, perdu dans ces algèbres;
Les prophètes alors, dans ces grandes ténèbres
Élevèrent leurs grandes voix.

Il fallait avertir l'homme au bord de l'abîme,
Tout ici-bas semblait lui conseiller le crime;
Temps rude où le mal triomphait!
La forêt, de l'embûche était le noir ministre.
L'arbre avait l'air d'un monstre, et le rocher sinistre
Avait la forme du forfait.

Ici gémissait Job, et là chantait Sodome.
L'homme à tous les fléaux, horrible, ajoutait l'homme;
La guerre infâme aidait la faim;

457-458. *L'âme humaine* ignorait. Loin du sentier qui sauve
Elle allait
460. *Sourde* à ces alphabets, *perdue en* ces algèbres
463-474. Addition marginale.
effrayer
463. Il fallait *arrêter* l'homme...
464. *La nature* semblait...
465. Temps *sombre* où...
466. *Le défilé, du piège* était...
471. *L'infâme guerre*

461-492. Analogue développement sur le rôle des prophètes et des génies en février 1854 dans le poème :

O sainte horreur du mal, devoir funèbre, ô haine...
(*Les Quatre vents de l'Esprit*, I, 4.)

Là, on voyait
ces hommes formidables
Transcrivant de là-haut les arrêts insondables...
Ils marchent affichant des sentences que l'homme
Lit effaré sur Tyr, sur Ninive, sur Rome,
Et sombres à travers les siècles effrayés,
Vont, et ces foudroyants traînent les foudroyés.

Comme on brûle une paille on allumait les villes ;
Et l'on voyait Judas sortir des choses viles,
Et des choses sombres Caïn.

Les prophètes chassaient le mal ; ces personnages
Rendaient au Dieu vivant d'augustes témoignages ;
L'homme de ces temps inhumains,
Affreux, baignant de sang les champs, l'onde et les sables,
S'arrêtait, s'il voyait ces songeurs formidables,
Pâles et levant leurs deux mains.

Ils descendaient des monts, portant de sombres tables ;
Ils mouraient en laissant les Talmuds redoutables
Ouverts sur l'aile des griffons,
Les farouches Védas, les Eddas, les Genèses,
Registres éclairés du reflet des fournaises,
Pages pleines de bruits profonds.

Ils épouvantaient l'homme et la terre méchante ;
Et depuis cinq mille ans, pendant que l'aube chante
Et que la fleur verse l'encens,
Le genre humain qui passe et que le temps dénombre
Entend, dans la caverne effrayante de l'ombre,
Gronder ces livres rugissants.

---

476. Rendaient au Dieu vivant *d'effrayants* témoignages.
482. Ils *laissaient derrière eux*
483-492. Addition marginale.
484. Les *sinistres* Védas, les *Runes*, les Genèses
487. Ils *avertissaient* l'homme...

481-492 et plus haut 483, cf. dans *Toute la Lyre*, I, IV :

Et le dragon était consulté du prophète,
Et jadis dans l'horreur des antres lumineux,
Entr'ouvrant de leur griffe ou tordant en leurs nœuds
D'effrayants livres pleins de sinistres passages,
Les monstres chuchotaient à l'oreille des sages.

Mais le passé s'en va. Regarde-nous ; nous sommes
Un autre Adam, une autre Ève, de nouveaux hommes
Nous bénissons quand nous souffrons.
Hier vivait d'horreur, de deuil, de sang, de fange ;
Hier était le monstre et Demain sera l'ange ;
Le point du jour blanchit nos fronts.

Deux êtres sont en nous : l'un ailé, l'autre immonde ;
L'un montant vers Dieu ; l'autre ombre et tache du monde,
Se ruant dans d'infâmes lits ;
Et, pendant que le corps, marchant sur des semelles,
Vil, abject, boit l'opprobre et la lie aux gamelles,
L'âme boit la rosée aux lys.

L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme ;
C'est de la dégager du triste épithalame
Que lui chante le corps impur ;
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première ;
Car Dieu rêveur a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur.

Nous ne sommes plus ceux qui riaient à la face
De l'ombre impénétrable où tout rentre et s'efface,

---

493. Mais le passé *n'est plus.*
495. Nous *espérons* quand nous souffrons
496. *Le spectre Hier vivait d'horreur,* de sang, de fange
497. Hier était le *spectre*
501. Se *vautrant* dans d'infâmes lits ;
boue
vase
503. *a*) Vil, abject, boit la *fange...*
boue
b) *Boit la lie et la vase et l'opprobre aux gamelles,*
506. ... du *sombre* épithalame
507. Que lui chante le corps *obscur*
511. Nous ne sommes plus ceux *qui raillaient le mystère*
512. De l'ombre *formidable*

---

503. *Vil, abject,* seul vestige de la strophe supprimée, citée en variante au vers 205.

Qui faisaient le mal sans frayeur,
Qui jetaient au cercueil ce cri : Va-t'en ! je nie !
Et mettaient le néant, le rire et l'ironie
Dans la pelle du fossoyeur.

Nous croyons en ce Dieu vivant ; sa foi nous brûle ;
Il inspire Brutus sur la chaise curule,
Guillaume Tell sous le sayon ;
Nous allumons, courbés sous son vent qui nous pousse,
Notre liberté fière à sa majesté douce
Et notre foudre à son rayon.

Il fait germer le ver dans sa morne cellule,
Change la larve affreuse en vive libellule,
Transfigure, affranchit, construit,
Émeut les tours de pierre et les tentes de toiles,
Et crée et vit ! c'est lui qui pénètre d'étoiles
Les ailes noires de la nuit.

Sa tiare splendide est une ruche immense,
Où, des roses soleils apportant la semence

---

514. Qui devant un cercueil disaient :
516. *Sur* la pelle
518. Il inspire *Caton*
525. *a)* *Affranchit, transforme, construit*
b) Transfigure, *élève*, construit
529-533. Brouillon sur une page précédente du ms. :

Le sable du désert
La tiare étoilée est une ruche immense
Où du fleuve univers apportant la semence
Et du gouffre apportant le miel
Mouches
Essaims de flamme ayant les globes pour Hymètes
Viennent de tous les points du ciel.

---

530. *Roses soleils* : L'image, condensée ici, se trouve déjà, alliée à une autre, dans *Dolor* :

Partout où tu traças les orbites énormes
Des univers qui n'étaient pas,
Des *soleils* ont jailli, *fleurs de flamme*, et sans nombre,

Et de l'astre apportant le miel,
Essaim de flamme ayant les mondes pour Hymètes,
Mouches de l'infini, les abeilles comètes
Volent de tous les points du ciel.

Le Mal, le glaive au poing, voilé d'un voile d'ombre,
Nous guette ; et la forêt que la broussaille encombre,
L'âpre rocher, le flot ingrat,
L'aident, complices noirs, contre la créature,
Et semblent par moments faire de la nature
L'antre où rêve ce scélérat.

Mais nous luttons, esprit ! nous vaincrons. Dieu nous mène.
Il est le feu qui va devant l'armée humaine,
Le Dieu d'Ève et de Débora.
Un jour, bientôt, demain, tout changera de forme,
Et dans l'immensité, comme une fleur énorme,
L'univers s'épanouira !

Nous vaincrons l'élément ! cette bête de somme
Se couchera dans l'ombre à plat ventre sous l'homme ;
La matière aura beau hurler ;

---

535. ... *masqué* d'un *masque* sombre
542. ... devant *la race* humaine
547-558. Addition marginale.

Des trous qu'au firmament, en s'y posant dans l'ombre,
Fit la pointe de ton compas.
(v. 37-42.)

542. « Le Seigneur marchait devant eux... paraissant pendant la nuit en une colonne de feu. » *Exode*, XIII, 21.

547-560. Cette idée et toutes celles que contiennent les strophes suivantes furent ébauchées dès mai 1853 dans *Force des Choses* :

La matière aujourd'hui vivante, jadis morte,
Hier écrasait l'homme et maintenant l'emporte.
Le bien germe à toute heure et la joie en tous lieux.

Les Châtiments, VII, 13, Jersey, 23 mai 1853.

Elles recevront leur complet développement en 1856 dans le *Satyre* et dans *Plein Ciel*.

Nous ferons de ses cris sortir l'hymne de l'ordre;
Et nous remplacerons les dents qui veulent mordre
Par la langue qui sait parler.

Quand nous aurons fini le travail de la vigne,
Quand au Dieu qui fit l'aigle et l'air, l'onde et le cygne,
La tourmente et Léviathan,
Nous aurons rapporté toutes nos âmes anges,
Nous ferons du panier de ces saintes vendanges
La muselière de Satan.

Satan, c'est l'appétit, pourceau qui mord l'idée;
C'est l'ivresse, fond noir de la coupe vidée;
Satan, c'est l'orgueil sans genoux;
C'est l'égoïsme, heureux du sang où ses mains trempent;
C'est le ventre hideux, cette caverne où rampent
Tous les monstres qui sont en nous.

---

552. Par la *bouche* qui sait parler
guérie

553-558. Notre âme, blanche enfin, sera joyeuse et digne
Du grand Dieu qui fit l'aigle et l'air, l'onde et le cygne
Les gouffres et Léviathan,
Nous aurons rapporté toutes nos âmes anges
Et nous ferons avec toutes nos innocences
La muselière de Satan.

dragons
564. Tous les *serpents* qui sont en nous.

552-558. *Le travail de la vigne*, le *panier des vendanges* : « Coupe les grappes de la vigne de la terre, est-il écrit dans l'*Apocalypse*, parce que les raisins en sont mûrs. » XIV, 18; l'image qui s'est présentée la première à l'esprit du poète, c'est la *muselière* de Satan; la similitude de forme d'une muselière et d'un *panier* a suggéré la suite : le panier est devenu celui des *vendanges*, et les vendanges à leur tour ont amené le *travail de la vigne* et le souvenir biblique. La première forme de la strophe, reproduite ici dans la variante, l'aspect des corrections ne laisse aucun doute sur cette filiation. Le vers

Quand nous aurons fini le travail de la vigne

a été corrigé le dernier. Cf. une autre image, tirée de la grappe, v. 169.

560. Cf. plus haut l'expression « l'outre des vices » citée en note.

Satan, c'est la douleur, c'est l'erreur, c'est la borne,
C'est le froid ténébreux, c'est la pesanteur morne,
    C'est la vis du sanglant pressoir;
C'est la force d'en bas liant tout de ses chaînes,
Qui fait dans le ravin, sous l'ombre des grands chênes,
    Crier les chariots le soir.

Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie.
O vivants qui flottez dans l'énigme infinie,
    Un arbre, auguste à tous les yeux,
Conduit votre navire à travers l'âpre abîme;
Jésus ouvre ses bras sur la vergue sublime
    De ce grand mât mystérieux.

565-570. Addition marginale.

565. Satan, *c'est le sarcasme, et c'est l'erreur,* la borne,

568-569. C'est la force d'en bas, liant tout *à l'abîme*
Qui fait dans le ravin, *au pied du mont sublime,*

571-572. *a*) Nous allons à l'amour, but charmant, race austère,
O fils d'Adam, rochers de l'Océan mystère,
b) Nous allons à l'amour, au *port,* à l'harmonie.

Entre les vers 576 et 577 s'intercale dans le manuscrit cette strophe, écrite sur un carré de papier bleu lavande, collé sur la droite de la page :

Jésus pour nous n'est point le Dieu : c'est plus; c'est l'Homme
De toutes nos douleurs; il porte à Dieu la somme
    Et dit : l'Homme est ton créancier,
L'Homme est majeur. Rends-lui des comptes de tutelle.
Dieu, toi l'Ame éternelle
Toi, l'Esprit éternel et lui l'Ame immortelle
    Vous pouvez vous associer.

---

570. Nous retrouvons ces chars dans presque tous les crépuscules décrits par V. Hugo, entre autres, dans les *Feuilles d'Automne* :

le bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois
(XXXVIII, *Pan*, novembre 1831.)

et dans la *Tristesse d'Olympio* :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir
(*Les Rayons et les Ombres*, XXXIV, octobre 1837.)

Derrière nous décroît le mal, noire masure.
Bientôt nous toucherons au port, le flot s'azure.
L'homme qu'en vain le deuil poursuit,
Ne verra plus tomber dans l'ombre sur sa tête
L'effroi, l'hiver, l'horreur, l'ouragan, la tempête,
Ces vomissements de la nuit.

Nous chasserons la guerre et le meurtre à coups d'aile,
Et cette frémissante et candide hirondelle
Qui vole vers l'éternité,
L'espérance, adoptant notre maison amie,
Viendra faire son nid dans la gueule endormie
Du vieux monstre Fatalité.

Les peuples trouveront de nouveaux équilibres ;
Oui, l'aube naît, demain les âmes seront libres ;
Le jour est fait par le volcan ;
L'homme illuminera l'ombre qui l'environne ;
Et l'on verra, changeant l'esclavage en couronne,
Des fleurons sortir du carcan.

Et quand ces temps viendront, ô joie! ô cieux paisibles!
Les astres, aujourd'hui l'un pour l'autre terribles,
Se regarderont doucement ;
Les globes s'aimeront comme l'homme et la femme ;
Et le même rayon qui traversera l'âme
Traversera le firmament.

---

577. Derrière nous *s'en va la branlante masure*
579. L'homme qu'en vain le *mal* poursuit
580. Ne verra plus tomber *en flots noirs* sur sa tête
581. L'hiver, le *deuil*, l'horreur
586. ... adoptant notre *demeure* amie
593. ... changeant *la misère* en couronne
595. *Ces temps viendront, alors, ô gloire,* ô cieux paisibles

---

577. *Derrière nous décroît...* Ce sont les expressions et le mouvement des strophes de *Plein Ciel*. Cf. ici la note du vers 607.

Les sphères vogueront avec le son des lyres.
Au lieu des mondes noirs pleins d'horribles délires,
Qui rugissent vils et maudits,
On entendra chanter sous le feuillage sombre
Les édens enivrés, et l'on verra dans l'ombre
Resplendir les bleus paradis.

Dieu voudra. Tout à coup on verra les discordes,
La hache et son billot, les gibets et leurs cordes,
L'impur serpent des cieux banni,
Le sang, le cri, la haine, et l'ordure, et la vase,
Se changer en amour et devenir extase
Sous un baiser de l'infini.

Dieu met, quand il lui plaît, sur l'orage et la haine,
Sur la foudre, forçat dont on entend la chaîne,
La sainte serrure des cieux,

---

rongés d'affreux
602. Au lieu des mondes noirs *en proie aux vils désirs,*
603. Qui rugissent *bas* et maudits,
604. ... sous *leur* feuillage sombre
Le vil
609. *L'affreux* serpent
613-624. Addition marginale.
615. *L'énorme* serrure des cieux.

---

601. Cf. dans le *Rhin* : « Platon écoutait et entendait distinctement la vague musique des sphères. » Lettre IV, Givet, 29 juillet 1838. Voir la note du vers 536 de *Plein Ciel* dans la *Légende des Siècles de 1859*, tome II, p. 833.

607. *Dieu voudra...* Déjà dans *Force des Choses*, V. Hugo montrait :

Le monde réclamant l'essor que Dieu lui doit.

Plus tard, dans *Plein Ciel*, le passage du ballon sera suivi des mêmes effets qui émanent ici de la volonté de Dieu :

Derrière lui (le ballon), pendant qu'il fuit vers la clarté,...
Tombent, sèchent, ainsi que des feuillages morts,
Et s'en vont la douleur, le péché, le remords,...
La hache, le billot, les bûchers dévorants...
Les pestes, les forfaits... etc.

Et, laissant écumer leurs voix exténuées,
Ferme avec l'arc-en-ciel courbé dans les nuées
Ce cadenas mystérieux.

Au fond du gouffre où sont ceux qui se font proscrire,
Des plus profonds enfers, stupéfaits de sourire,
L'amour ira baiser les gonds,
Comme un rayon de l'aube, à l'orient ouverte,
Va dans la profondeur de l'eau sinistre et verte
Jusqu'aux écailles des dragons.

Les globes se noueront par des nœuds invisibles;
Ils s'enverront l'amour comme la flèche aux cibles;
Tout sera vie, hymne et réveil;
Et comme des oiseaux vont d'une branche à l'autre,
Le Verbe immense ira, mystérieux apôtre,
D'un soleil à l'autre soleil.

Les mondes, qu'aujourd'hui le mal habite et creuse,
Échangeront leur joie à travers l'ombre heureuse
Et l'espace silencieux;
Nul être, âme ou soleil, ne sera solitaire;
L'avenir, c'est l'hymen des hommes sur la terre
Et des étoiles dans les cieux.

---

621. L'amour *viendra* baiser les gonds,
622. Comme un rayon *de jour, quand l'aube s'est* ouverte,
625. Les *mondes* se noueront
627. Tout sera vie, *aube* et réveil
628. Et comme des *rameaux*
633. *Le bonheur luira dans leurs yeux*
635. L'avenir, c'est *l'amour*

Date du manuscrit : 7-17 juin 1854.

XX

UN POÈTE EST UN MONDE...

NOTICE

Le manuscrit n'est pas daté.

A l'exception d'une correction de quatre vers faite à une époque voisine de la publication (1877), l'écriture est celle des premiers temps de l'exil.

Un poète est un monde fait suite dans le recueil de 1877 à *Tout le Passé et tout l'Avenir* qui est de juin 1854; l'éloge du poète ou de l'écrivain de génie est, à cette date, un des thèmes favoris de V. Hugo : en germe dans les œuvres lyriques de V. Hugo depuis les *Feuilles d'Automne* jusqu'au recueil *Les Rayons et les Ombres*[1], esquissé dans *Abîme* de la *Légende des Siècles* (26 novembre 1853), abordé à plusieurs reprises dans les *Quatre Vents de l'Esprit : ô Sainte horreur du mal*, février 1854, repris dans *Tout le Passé et tout l'Avenir*, juin 1854, et dans *Le Poète* des *Contemplations*, 2 novembre 1854, ce thème reçoit son complet développement dans les *Mages*, 24 avril 1855, et dans *Clarté d'âmes*. Il est vraisemblable de faire remonter *Un poète est un monde* à l'année 1854.

*
* *

La mission sacrée du poète et des hommes de génie a été célébrée par tous les romantiques.

En 1820, il fut de mode de considérer l'homme de génie, l'élu, comme une victime de la divinité. Vigny écrivit *Moïse*, et Hugo sacri

---

1. *Les Feuilles d'Automne*, IX, *A M. de Lamartine*, juin 1830 ; *Les Chants du Crépuscule*, XX, 3, décembre 1834 ; *Les Rayons et les Ombres*, I, *Fonction du poète*, 25 mars-1er avril 1839.

fiait avec conviction au goût du jour en écrivant *Le génie*[1]. En 1829, le point de vue changeait déjà et, dans *Joseph Delorme*, Sainte-Beuve, glorifiant Lamartine, ne voit plus dans le poète qu'un privilégié qui « sait la vie et son mystère », entend et comprend toutes les voix de la nature ; et Lamartine lui-même pense comme Sainte-Beuve : dans la *Chute d'un Ange* il évoque :

[Ces] hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme...
Mélodieux échos semés dans l'univers [2]
[Qui] prennent à l'envi pour composer leurs hymnes
Tout ce que la nature a de notes sublimes...
Ceux-là fuyant la foule et cherchant les retraites
Ont avec le désert des amitiés secrètes ;
Sur les grèves des flots en égarant leurs pas
Ils entendent des voix que nous n'entendons pas.
(*La Chute d'un Ange*, VIIIe vision, v. 267-310.)

Mais que le poète comprenne mieux que d'autres les voix de la nature et les enseigne aux hommes, toute sacrée que soit la mission, c'est une constatation qui ne sort pas de la banalité.

L'originalité de V. Hugo en cette matière, c'est parfois le souffle d'horreur mystérieuse dont il entoure les « formidables » apôtres de la pensée, c'est d'autres fois la splendeur lumineuse de l'apothéose où ils les fait apparaître ; à voir tous ces génies qui tour à tour entrent vivants dans son vers avec une allure parfois aussi imprévue que grandiose, on a la même impression que devant les évocations d'ombres aux enfers chez Homère, chez Virgile ou chez Dante. De ces apparitions toute la nature est troublée, et c'est autant, et plus encore, l'émotion de la nature devant le poète ou le mage qui inspire V. Hugo, que l'émotion du poète en présence de la nature ; voilà pourquoi devant Shakespeare « toute la forêt frissonne[3] », voilà pourquoi, après le passage du fantastique cortège où Homère côtoie Plaute, Rabelais, Shakespeare, où Archiloque et Euripide voisinent avec Molière et Cervantès, Job et Dante avec Horace et Marlow, nous voyons ici la pervenche, les buissons et les nids tressaillir et les chênes profonds abriter de l'ombre de leurs dômes

Ces grands esprits parlant avec ces grands fantômes.

---

1. *Odes et Ballades*, IV, 6, *Le génie, A M. de Chateaubriand.*
2. Victor Hugo avait dit avant lui :

Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.
(*Les Feuilles d'Automne*, I, juin 1830.)

3. *Les Contemplations*, XXVIII, *Le poète*, v. 5.

Un poëte est un monde enfermé dans un homme.
Plaute en son crâne obscur sentait fourmiller Rome ;
Mélésigène, aveugle et voyant souverain
Dont la nuit obstinée attristait l'œil serein,

Mélésigène et *maître* souverain
3. *Mélésigène aux yeux pleins d'ombre et de clarté*
4. Dont la nuit obstinée *obstruait* l'œil serein,

---

2. *En son crâne sentait fourmiller Rome.* L'image plaît à V. Hugo ; elle est fréquente dans les poèmes composés vers 1854. Tantôt c'est un *ange* (*Contemplations,* V, 26. *Les Malheureux,* v. 125, Sept. 1855), tantôt ce sont de *sombres oiseaux* (*Quatre Vents de l'Esprit,* Livre Lyrique, I, XLI, 4 novembre 1854, *Duo*); enfin c'est le *ciel* lui-même (Les *Contemplations,* VI, 23, *Les Mages,* V, 24 avril 1855) que V. Hugo aperçoit dans le crâne du poète. Ces exemples, cités par Huguet, dans *Le sens de la forme dans les métaphores de V. Hugo*, p. 89, ne sont pas les seuls ; dans les *Contemplations*, V, 25, V. Hugo montre la strophe du poète

Prisonnière au plus noir de son âme profonde
Parmi les visions qui flottent comme l'ombre
Sous son crâne à la fois céleste et souterrain.
(*O Strophe du poète,* 4 novembre 1854.)

et dans *Le Poète,* dont l'idée inspiratrice est la même que celle d'*Un poète est un monde,* il dit de Shakespeare :

Son crâne transparent est plein d'âmes, de corps,
De rêves, dont on voit la lueur du dehors.
(*Contemplations,* III, 28, 2 novembre 1854.)

3. *Mélésigène* : « Homère avoit nom Melesigene et l'on dit qu'il prit celuy d'Homère à cause qu'il devint aveugle. » Moreri, art. HOMÈRE. Μελησιγένης, fils de Mélès, est en effet le nom que Plutarque dans sa *Vie d'Homère* et Lucien dans son *Éloge de Démosthène* donnent à Homère.

Avait en lui Calchas, Hector, Patrocle, Achille;
Prométhée enchaîné remuait dans Eschyle;
Rabelais porte un siècle; et c'est la vérité
Qu'en tout temps les penseurs couronnés de clarté,
Les Shakspeares féconds et les vastes Homères,
Tous les poëtes saints, semblables à des mères,
Ont senti dans leurs flancs des hommes tressaillir,
Tous, l'un le roi Priam et l'autre le roi Lear.
Leur fruit croît sous leur front comme au sein de la femme.
Ils vont rêver aux lieux déserts; ils ont dans l'âme
Un éternel azur qui rayonne et qui rit;
Ou bien ils sont troublés, et dans leur sombre esprit
Ils entendent rouler des chars pleins de tonnerres.

---

5. Avait en lui *Patrocle,* Hector, *Ajax,* Achille;
8. *Et c'est la Vérité qu'en tout temps, les penseurs*
9. Les Shakespeares [profonds]...
16. Ou bien ils sont *pensifs*...

---

9. Shakespeare se présente un des premiers à la pensée de V. Hugo : il venait en effet d'écrire ou il allait écrire *Le poète* dans les *Contemplations* ; là, il énumère et peint d'une épithète ou d'un trait la plupart des héros que Shakespeare porte en lui.

14. « Ils ont avec le désert des amitiés secrètes », disait Lamartine : cf. plus haut, p. 918.

15-19. *Un éternel azur qui rayonne et qui rit :* l'on songe à *Aurore,* à l'*Ame en fleurs* des *Contemplations.* Des *chars plein de tonnerres* : l'on songe aux *Châtiments.* Et *le grand visionnaire* n'est-ce pas le prophète de *Dieu,* de la *Fin de Satan,* et de tous les poèmes apocalyptiques des *Contemplations* et de la *Légende des Siècles* ?

17. Il est maintes fois question dans la Bible de chars de feu. Cf. IV, *Rois,* II, 1 et VI, 17 ; *Ecclés.,* XLVIII, 7 ; *Nahum,* II, 3. Dans les *Odes et Ballades,* Hugo décrit celui des Séraphins :

Le char des Séraphins fidèles
S'arrêta sur son triple essieu
Et la roue aux flammes brûlantes
Et les quatre ailes tournoyantes
Se turent au souffle de Dieu.

(I, 10, *Vision,* 1821.)

Ils marchent effarés, ces grands visionnaires.
Ils ne savent plus rien, tant ils vont devant eux,
Archiloque appuyé sur l'iambe boiteux,
Euripide écoutant Minos, Phèdre et l'inceste.
Molière voit venir à lui le morne Alceste,
Arnolphe avec Agnès, l'aube avec le hibou,
Et la sagesse en pleurs avec le rire fou.
Cervantes pâle et doux cause avec don Quichotte;
A l'oreille de Job Satan masqué chuchote;

---

22. ... le *sombre* Alceste,
25-30. Rédaction marginale.
25. Cervantès *en souriant cause* avec don Quichottê;
26. ... Satan *rêveur* chuchotte (*sic*)

---

18. *Ils marchent effarés.* Cf. *Contemplations*, III, 28 :

> Shakespeare songe...
> Pâle, il marche, au dedans de lui-même ébloui;
> Il va farouche, fauve
>
> (*Le Poète.*)

20. Archilochum proprio rabies armavit iambo.

> (Horace, *Épître aux Pisons*, v. 79.)

V. Hugo s'est plu à caractériser l'allure des rythmes latins : l'*iambe*, composé d'une brève et d'une longue, est *boîteux*, le spondée est lourd et le dactyle dansant :

> Vous, qui faisiez sauter sur le gazon naissant
> Le lourd spondée au pas du dactyle dansant.
>
> (*Les Rayons et les Ombres*, XXXVI, *La Statue*, déc. 1837.)

21. *Minos* ne joue aucun rôle chez Euripide dans la tragédie d'*Hippolyte* : mais V. Hugo songe sans doute à l'évocation célèbre de la *Phèdre* de Racine :

> Où me cacher, fuyons dans la nuit infernale!
> Mais, que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale,
> Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
> Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Et pourtant, si quelqu'un a pu suggérer ces vers à Racine, ce n'est pas Euripide, mais bien Sénèque ; cf. dans le *Racine* de la Collection des Grands Écrivains de la France, chez Hachette, le commentaire des vers 1277-1280 de la tragédie de *Phèdre*.

26. *Satan masqué chuchote.* Le livre de *Job* nous instruit des ruses

Dante sonde l'abîme en sa pensée ouvert;
Horace voit danser les faunes à l'œil vert;
Et Marlow suit des yeux au fond des bois l'émeute

27-30. 1re rédaction :

tournoyer les sept cercles,
Dante voit Hugolin et Béatrix ; et Gœthe (Gueute)
noir sabbat
Le chasseur noir passant dans l'ombre avec sa meute.

2e rédaction :

de l'
Dante, au fond d'un abîme en sa pensée ouvert,
Regarde tournoyer les sept cercles, et Gœthe,
Le noir sabbat passant dans l'ombre avec sa meute.

---

employées par Satan pour amener Job à blasphémer son Dieu. Satan ne s'attaque pas directement à Job, mais sans se découvrir il va trouver et inspire Eliphaz de Theman, ami et conseiller de Job : « Dans l'horreur d'une vision de nuit, dit Eliphaz, lorsque le sommeil assoupit davantage tous les sens des hommes, je fus saisi de crainte et de tremblement et la frayeur pénétra jusque dans mes os ; un esprit se vint présenter devant moi et les cheveux me dressèrent à la tête. *Je vis quelqu'un dont je ne connaissais point le visage ; un spectre parut devant mes yeux et j'entendis une voix faible qui me dit...* » *Job*, IV, 12-16, traduction Lemaistre de Sacy. En deux mots, *masqué, chuchote*, V. Hugo résume les révélations d'Eliphaz.

28. Et, comme V. Hugo, Horace lui-même affirme que c'est là un des privilèges du poète :

...Me gelidum nemus
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo.
(*Odes*, I, 1, 31.)

29-30. Ces deux vers sont une correction de la première rédaction du manuscrit :

Dante voit Hugolin et Béatrix, et Gœthe (*Gueute*),
chasseur noir
Le noir sabbat passant dans l'ombre avec sa meute.

bien qu'il ait indiqué la prononciation du nom de Gœthe, Hugo était sans doute peu satisfait de sa rime. La lecture de la traduction de Marlowe par son fils François-Victor, l'amena par la rencontre du mot *meute*, à une allusion précise : « Maintenant, Monseigneur, je vais évoquer une *meute* de chiens qui vont le chasser si bien que tout le jeu de ses jambes pourra à peine sauver sa carcasse de leurs crocs sanglants ! Holà, Belimoth, Argiron, Astaroth !... Va, Bélimoth,

Du noir sabbat fuyant dans l'ombre avec sa meute.

Alors, de cette foule invisible entouré,
Pour la création le poëte est sacré.
L'herbe est pour lui plus molle et la grotte plus douce ;
Pan fait plus de silence en marchant sur la mousse ;
La nature, voyant son grand enfant distrait,
Veille sur lui ; s'il est un piége en la forêt,
La ronce au coin du bois le tire par la manche
Et dit : Ne va pas là ! Sous ses pieds la pervenche
Tressaille ; dans le nid, dans le buisson mouvant,
Dans la feuille, une voix, vague et mêlée au vent,
Murmure : — C'est Shakspeare et Macbeth ! — C'est Molière
Et don Juan ! — C'est Dante et Béatrix ! — Le lierre
S'écarte, et les halliers, pareils à des griffons,
Retirent leur épine, et les chênes profonds,
Muets, laissent passer sous l'ombre de leurs dômes
Ces grands esprits parlant avec ces grands fantômes.

---

33. *L'ombre* est pour lui plus *calme*...
Le vers 38 était primitivement suivi de ces vers :

> *S'entr'ouvre halliers*
> *Tressaille, et les buissons, pareils à des griffons,*
> *Écartent leur épine, et les chênes profonds*
> *d'ombre*
> *Laissent tomber sur lui plus d'amour de leurs dômes*
> *Pendant que son esprit parle à tous ces fantômes.*

39. ... dans *la fleur, le brin d'herbe* mouvant
40. *La broussaille...*

---

emmène ce malheureux et plonge-le dans quelque étang plein de boue et d'ordure. Toi, prends cet autre, traîne-le *à travers les bois*, au milieu des buissons les plus piquants et des ronces les plus hérissées... » *Le Faust* anglais de Marlowe, François-Victor Hugo traducteur, Paris, Lévy, 1858, p. 153-160. La traduction de François-Victor a paru en 1858. C'est à cette date environ que la correction a dû être faite : elle peut remonter au jour où François-Victor lut son manuscrit à son père.

33-34. Cette herbe molle et cette mousse sont dans Virgile :

> Muscosi fontes et somno mollior herba.
> (*Bucoliques*, III, v. 45.)

XXI

LE TEMPS PRÉSENT

LA VÉRITÉ

NOTICE

La Vérité a été terminée le 10 septembre 1874, six jours après *La Comète* : elle en est le complément.

Un brouillon de même écriture que le manuscrit achevé contient le raccourci du poème :

Ils subissent beaucoup d'heures noires, d'ennuis
Et de douleurs avant de voir du fond des nuits
Sortir cette lueur auguste, la justice.
Dès qu'elle arrive, il faut que leur voix avertisse;
La vérité n'est pas plus tôt sur l'horizon
Que l'homme de génie apporte sa raison
Et son cœur, et les met au service de l'astre;
Alors on raille Hermès, on raille Zoroastre,
On raille Pythagore et plus tard Montesquieu,
Diderot
Arouet et Pascal, seuls prêtres du seul Dieu.
Les moines magisters, imbus d'erreurs sans nombre,
Les sacristains béats qui regardent de l'ombre,
Les plats sophistes grecs, les vils scribes hébreux,
Déclarent ignorants, malsains et ténébreux
Ceux dont le reflet d'astre éclaire les visages
vont criant
Et tous disent : Voilà les fous ! — Ce sont les sages.

(Ms. 40, fr. 312.)

Réduit à ces quelques vers, le poème n'a ni son originalité, ni sa couleur.

Le thème de *La Vérité* peut paraître d'ailleurs au premier abord

assez banal : assimiler l'apparition d'une vérité au lever d'une aurore ou d'un astre est un jeu d'imagination facile auquel V. Hugo s'est complu maintes fois; après lui, le roman symbolique et l'éloquence parlementaire en ont singulièrement abusé.

Constatons toutefois qu'à l'époque des *Châtiments* l'image semblait grandiose et nouvelle : l'on sait le succès qu'obtinrent, après le 4 septembre 1870, récités sur la scène des théâtres de Paris, les poèmes de *Stella*, de *Lux* et de *Luna*.

Dans *Luna*, c'est l'Idée qui est l'astre, et l'on voit

dans la brume obscure,
L'Idée, amour des tristes yeux,
Monter, calme, sereine et pure,
Sur l'horizon mystérieux.

(*Châtiments*, VI, 7, *Luna*, Jersey, juillet 1853.)

Dans *Lux*, il s'agit de l'aurore et de la République :

Au fond des cieux un point scintille.
Regardez, il grandit, il brille,
Il approche énorme et vermeil.
O République universelle,
Tu n'es encor que l'étincelle
Demain tu seras le soleil.

(*Lux*, 16-20 décembre 1853.)

Dans les *Contemplations*, même comparaison : ce qu'y symbolise l'aurore n'est pas déterminé, ce peut être le Progrès, la Vérité, la Liberté, toutes choses qui, pour V. Hugo, se confondent avec la Lumière :

De partout, dans l'abîme où n'est pas Jéhovah,
Jusqu'au zénith, plafond où l'espérance va
Se casser l'aile et d'où redescend la prière,
En bas, en haut, au fond, en avant, en arrière.
L'énorme obscurité, qu'agitent tous les vents,
Enveloppe, linceul, les morts et les vivants,
Et sur le monstrueux, sur l'impur, sur l'horrible,
Laisse tomber les pans de son rideau terrible;...
Tout est l'ombre; pareille au reflet d'une lampe
Au fond une lueur imperceptible rampe;
C'est à peine un coin blanc, pas même une rougeur.
Un seul homme debout, qu'ils nomment le songeur,
Regarde la clarté du haut de la colline;
Et tout, hormis le coq à la voix sibylline,
Raille et nie; et passants confus, marcheurs nombreux,
Toute la foule éclate en rires ténébreux

Quand ce vivant, qui n'a d'autre signe lui-même,
Parmi tous ces fronts noirs, que d'être le front blême,
Dit en montrant ce point vague et lointain qui luit :
Cette blancheur est plus que toute cette nuit.

(VI, 21, *Spes*, 17 janvier 1855.)

Dans tous ces poèmes le poète ne s'attarde pas à tirer des effets des diverses phases de l'approche ou du lever de l'aurore ou de l'astre. La vision de la clarté qui se meut n'est évoquée que par des traits assez sobres.

La première nouveauté dans *La Vérité*, c'est la longueur et la précision du parallélisme établi entre le spectacle astronomique et la marche de l'idée. Quand Sully-Prudhomme, dans le *Vase Brisé*, recherche avec ingéniosité une série d'images et d'épithètes, qui conviennent à la fois au cristal et au cœur meurtris, il reprend, avec une exactitude et une sécheresse géométriques, un procédé familier à V. Hugo ; mais Hugo a de plus la richesse et l'ampleur. Une des originalités du poème de *La Vérité* est dans ce perpétuel renouvellement des expressions à double fin, pendant que le poète suit au ciel à la fois et dans les cœurs humains la venue progressive de la Vérité-Comète :

Tout à coup au milieu des psaumes, des sermons,
Des hymnes, des chansons, des cris, des ironies,
Quelque chose à travers les brumes infinies
Semble apparaître au seuil du ciel, et l'on croit voir
Un point confus blanchir au fond du gouffre noir,
Comme un aigle arrivant dont grandit l'envergure,
Et le point lumineux devient une figure,
Et la figure croît de moment en moment
Et devient, ô terreur, un éblouissement !
C'est elle, c'est l'étoile inouïe et profonde,
La Vérité !

Il n'y a pas là que de l'ingéniosité : la richesse des images et des termes finit par élargir la pensée elle-même et par l'ennoblir à force d'ampleur. La majesté que cette pensée atteint dans *La Vérité* est d'autant plus sensible que V. Hugo a eu bien soin d'exclure tout écho du ton de raillerie gouailleuse qui caractérisait *la Comète*, et qu'on y perçoit une âpre indignation contre l'aveuglement des hommes :

On frappe, on raille, on tue au hasard, à tâtons,
Tant les âmes ont peur de manquer de ténèbres
Et tant les hommes sont facilement funèbres !

Mais il y a plus encore : la similitude de la vérité et de l'astre n'est pas seulement pour V. Hugo un thème poétique, c'est une croyance,

et cette croyance fait partie de sa conception panthéistique de l'univers. Le véritable point de départ de la pensée de V. Hugo est dans ces quelques lignes du *Post-scriptum de ma vie* :

« La nuit est immense. Pourquoi le monde est-il ainsi ? Nous l'ignorons. Il y a des lumières dans cette nuit ; qu'est-ce que ces lumières font là ? Elles disent l'indicible. Elles illuminent l'invisible. Elles éclairent, car elles ressemblent à des flambeaux ; elles regardent, car elles ressemblent à des prunelles. Elles sont terribles et charmantes. C'est de la lueur éparse dans l'inconnu. Nous appelons cela les astres. »

Choses de l'Infini, III.

LA VÉRITÉ

La Vérité, lumière effrayée, astre en fuite,
Évitant on ne sait quelle obscure poursuite,
Après s'être montrée un instant, disparaît.
Ainsi qu'une clarté passe en une forêt,
Elle s'en est allée au loin dans l'étendue,
Et s'est dans l'infini mystérieux perdue,
Mêlée à l'ouragan, mêlée à la vapeur,
Sombre, et de leur côté les hommes ont eu peur.
Peur d'elle, comme elle a peur des hommes peut-être.
Son effacement laisse obscure la fenêtre
Ouverte dans notre âme et béante au milieu
De l'ombre où l'épaisseur du temple cache Dieu.
Maintenant il fait nuit, le mensonge est à l'aise.
Cependant, par moments, sur la noire falaise,
D'où l'on voit l'inconnu sans borne, et les roulis

---

affreuse
2. Évitant on ne sait quelle *sombre* poursuite
4. Ainsi qu'une *lueur brille* en une forêt
5. ... [au fond de] l'étendue
9-12. Addition marginale.
13. [Désormais] il fait nuit,
et les profonds roulis
15. *D'où l'on voit toute l'ombre éparse et le roulis*

---

4. Sur les comparaisons nombreuses et variées que fait V. Hugo entre la lumière des astres et la clarté d'un flambeau ou d'une torche, Cf. Huguet. *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de V. Hugo*, p. 126-127.

12. Cf. dans le *Temple*, les vers 32-34, p. 1199.

15-16. *Roulis, plis* des vagues : le ciel apparaît souvent à V. Hugo

Du firmament tordant les astres dans ses plis,
Sommet d'où l'on entend Dieu tourner son registre,
Et d'où l'on aperçoit le modelé sinistre
Des mondes ignorés, des vagues univers,
L'un pour l'autre effrayants parce qu'ils sont divers,
Faîte où les visions se confrontent entr'elles,
Où les réalités, pour nous surnaturelles,
Semblent avoir parfois la figure du mal,
Du haut de cette cime appelée Idéal,
Par instants un chercheur fait l'annonce sacrée,
Et dit : — La Vérité, qui guide, échauffe et crée,
Haute lueur par qui l'âme s'épanouit,
Vivants, va revenir bientôt dans votre nuit ;
Attendez-la. Soyez prêts à la voir paraître. —
La terre alors se met à rire ; alors le prêtre,

16. *Du ciel charriant l'aube et l'astre dans ses plis*

19. Des mondes *inconnus,* des *profonds* univers

21-25. Première rédaction :

Et les réalités pour nous surnaturelles,
Faîte où les visions se confrontent entre elles,
Du haut de cette cime appelée Idéal,
Par instant des rêveurs...

25-27. Par instant *des chercheurs font* l'annonce sacrée
Et *disent* : la *clarté* qui guide, échauffe, et crée
La vérité, par qui l'âme s'épanouit,
[Hommes], va revenir

comme une mer étoilée ; cf. ce passage des *Contemplations* qui se rapporte, comme *La Vérité,* à l'apparition de constellations inconnues :

Peut-être, en ce moment, du fond des nuits funèbres,
Montant vers nous, gonflant ses vagues de ténèbres
Et ses flots de rayons,
Le muet Infini, sombre mer ignorée,
Roule vers notre ciel une grande marée
De constellations.

(VI, 9, *A la fenêtre pendant la nuit,* 29 avril 1854.)

22-23. Allusion à l'épouvante de la foule devant les comètes, à l'influence néfaste et aux formes sinistres qu'elle leur prêtait. Cf. les vers 95 et 97 de *La Comète* :

Elle a la ressemblance affreuse de l'épée...
Peut-être est-ce un enfer dans le ciel envolé.

Alors le juge, alors le reître, alors le roi,
Quiconque vit d'erreur, d'imposture et d'effroi,
Dracon au nom des lois, Tibère au nom des hommes,
Caïphe au nom du ciel, tout ce que les Sodomes
Contiennent de plus sage et de plus vertueux,
Tous les cœurs nés, ainsi que l'hydre, tortueux,
Les frivoles, les purs, les doctes, les obscènes,
Tout le bourdonnement de ces mouches malsaines,
S'acharne; un homme est fou du moment qu'il est seul.
On rit d'abord ; le rire a fait plus d'un linceul ;
Puis on s'indigne : — Il faut qu'un tel forfait s'expie;
L'homme osant n'être pas aveugle, est un impie !
Quoi ! celui-ci prétend qu'il voit de la clarté !
Il dit qu'il voit de loin venir la vérité !
Il sait l'heure, il connaît l'astre, il a l'insolence
D'être une voix chez nous qui sommes le silence,
D'être un flambeau chez nous qui sommes la noirceur !
Il vit là-haut ! il est ce monstre, le penseur !
Quoi ! sa prunelle est sainte, et serait la première
Qu'éblouirait l'auguste et lointaine lumière !
L'abîme est noir pour nous et pour lui serait bleu !

---

32. Alors quiconque vit *d'erreur, de deuil,* d'effroi
35. Contiennent de plus *droit*
37. Les frivoles, les *saints*
50. Qu'éblouirait l'*étrange* et lointaine lumière.
51. *Le ciel* est noir

---

39. Cf. tout ce que V. Hugo, faisant retour sur lui-même, sur son exil, sa solitude à Guernesey et son attitude politique, fait dire par la foule sur lord Clancharlie, cette « sorte de silhouette d'un fou ». *L'Homme qui rit*, IIe partie, livre I, chap. 1, § 2.

45. Cf. dans *La Comète* :

Quoi cet astre est votre astre...
... et votre heure est la sienne.

51. *Noir, bleu* : sur tout ce que peuvent contenir d'idées morales, dans l'esprit du poète, ces deux épithètes, cf. Huguet, *op. cit.*, *Le Blason des couleurs*, p. 324-334 et 350-361.

Si ce n'est pas un fou, ce serait donc un dieu !
A bas ! — Et cris, fureur, sarcasme, affronts, supplices !
Les ignorants naïfs et les savants complices,
Tous, car c'est l'homme auquel on ne pardonne point,
Arrivent, et chacun avec sa pierre au poing.
Ah ! tu viens annoncer la vérité ! prédire
La fin de la bataille et la fin du délire,
La fin des guerres, plus d'échafaud, le grand jour,
Le plein midi, la paix, la liberté, l'amour !
Ah ! tu vois tout cela d'avance ! Plus d'envie,
L'homme buvant la joie aux sources de la vie,
Et la Fraternité, de ses larges rameaux
Laissant tomber les biens en foule et non les maux.
Pour avoir de tels yeux il faut être stupide !
A mort ! Et chacun grince, et trépigne, et lapide ;
Avec tout ce qu'on a sous la main, fouets, bâtons,
On frappe, on raille, on tue au hasard, à tâtons,
Tant les âmes ont peur de manquer de ténèbres,
Et tant les hommes sont facilement funèbres !
L'ennemi public meurt. Bien. Tout s'évanouit.
Nous allons donc avoir tranquillement la nuit !
La sainte cécité publique est rétablie.

57-64. **Addition marginale.**
67. **[Clous], bâtons**
71. ***Le savant* meurt...**
73. **[Paix ! dans la cécité la foule est rétablie,]**
[La cécité, ce droit de l'homme, est rétablie]

---

56. et plus bas 66. La lapidation du Christ (*Evangile selon saint Jean*, VIII, 59 et X, 31-32) est devenue de bonne heure pour V. Hugo le symbole des persécutions exercées par les hommes sur tous ceux qui portent le sceau divin du génie, et en particulier sur lui-même. Après l'incident de Bruxelles en mai 1871 (*Actes et Paroles*, III, *Après l'Exil*, V, *L'incident belge*) ce thème est devenu une sorte de hantise, Cf. l'*Art d'être grand-père*, XI, *Jeanne lapidée, 27 mai 1871*, 23 avril ; et surtout, à une date plus voisine de *La Vérité*, *Le Lapidé*, 5 janvier 1874, publié dans la *Légende des Siècles* de 1883.

On boit, on mange, on rampe, on chuchote, on oublie,
L'ordre n'est plus troublé par un noir songe-creux;
On est des loups contents et des ânes heureux;
Le bonze met son masque et le temple son voile;
Quant au rêveur marchant en avant de l'étoile,
Qui venait déranger Moïse et Mahomet,
On ne sait même plus comment il se nommait.
Et qu'annonçait-il donc? La vérité? Quel songe!
Au fond, la vérité, vivants, c'est un mensonge;
La vérité n'est pas. Fermons les yeux. Dormons.
Tout à coup, au milieu des psaumes, des sermons,
Des hymnes, des chansons, des cris, des ironies,
Quelque chose à travers les brumes infinies
Semble apparaître au seuil du ciel, et l'on croit voir
Un point confus blanchir au fond du gouffre noir,
Comme un aigle arrivant dont grandit l'envergure;

---

74. *On marche, on boit.*
77. Le [prêtre] met...
87-90. Semble apparaître au *fond* du ciel, et l'on croit voir
lumineux
Un point *de clarté croître* au fond du gouffre noir
Un *point confus blanchir* au fond du *gouffre noir,*
Comme un *aigle* arrivant dont grandit l'envergure;
Et le *point* lumineux devient une figure.
Comme un aigle *approchant*

---

77. Cf. dans la *Fin de Satan* ce que V. Hugo dit de Lilith-Isis :

Son temple était muré ; son prêtre était masqué.
(I, *L'entrée dans l'ombre,* mars 1854.)

89. Plusieurs fois V. Hugo a ainsi montré un aigle, arrivant d'un horizon lointain, pour apporter aux hommes la vérité :

Et moi, l'aigle lointain, épouvanté, j'arrive.
(*Contemplations,* XI, 18, 9 juin 1854.)

Et je vis au-dessus de ma tête un *point noir*
Et ce *point noir* semblait une mouche *dans l'ombre*
Comme lorsque la lune, au fond des brouillards, sombre,
Une vague lueur flottait, l'immensité
Blanchissait..... Et cette mouche
Était un aigle au vol tournoyant et farouche.

Et le point lumineux devient une figure,
Et la figure croît de moment en moment,
Et devient, ô terreur, un éblouissement !
C'est elle, c'est l'étoile inouïe et profonde,
La Vérité ! c'est elle, âme errante du monde,
Avec son évidence où nul rayon ne ment,
Et son mystère aussi d'où sort un flamboiement ;
Elle, de tous les yeux le seul que rien n'endorme,
Elle, la regardée et la voyante énorme,
C'est elle ! O Vérité, c'est toi ! Divinement,
Elle surgit ; ainsi qu'un vaste apaisement
Son radieux lever s'épand dans l'ombre immense ;
Menace pour les uns, pour les autres clémence,
Elle approche ; elle éclaire, à Thèbes, dans Ombos,
Dans Rome, dans Paris, dans Londres, des tombeaux,
Une ciguë en Grèce, une croix en Judée,
Et dit : Terre, c'est moi. Qui donc m'a demandée ?

---

92. Et devient, *et devient* un éblouissemcnt,
95. Avec son évidence *auguste où rien* ne meurt
101. Son *rayonnant* lever
103. *Elle approche éclatante,*
Sombre et douce, elle approche, elle voit dans Ombos
Elle approche ; [elle voit dans] Thèbes, dans Ombos
106. Et dit : [Hommes,] c'est moi.

« Je suis
L'aigle éclairé d'en haut qui plane au fond des nuits
Je suis la bête à qui ressemble le génie... »
(*Dieu*, V, *L'Aigle*, 1855.)

92-93. Dans *Toute la Lyre* c'est la Justice qui est ainsi comparée à une étoile, dont les hommes voudraient empêcher la venue :

Oh ! qu'il serait urgent d'arrêter net...
La science, et, montant là-haut, vers le solstice,
L'âme, et cette blancheur céleste, la Justice !
Et comme on ferait bien de mettre à la raison
Les astres se levant en foule à l'horizon !
(*La Corde d'airain*, XV.)

103. *Ombos* : voir la note du vers 8 dans *Cassandre*, tome Ier, p. 147.

Date du ms. : 10 7bre 1874.

TOUT ÉTAIT VISION

NOTICE

La date n'est pas sans intérêt.

En mai 1859, la *Légende des Siècles* s'achève ; le travail de V. Hugo a été incessant, et jamais n'a faibli la puissance de ses créations ; pour l'instant, complétant les *Petites Epopées* et captivé surtout par l'inspiration historique (*Booz endormi*, 1er mai ; *Chanson des Reîtres*, 16 mai ; la *Rose de l'Infante*, 23 mai), il semble assez loin de la série lugubre, issue en 1854 des tables tournantes ; il ressuscite pittoresquement des époques disparues : il ne paraît ni philosopher, ni vaticiner.

Pourquoi ce court poème où renaît la terreur des visions spectrales et où l'on sent repasser le souffle de l'horreur sacrée ?

Est-ce haine politique, est-ce symbole philosophique ? Menace-t-il Napoléon III du sort de Balthazar, de César et de Louis XVI ? Ou Balthazar, César et Louis XVI ne sont-ils ici que des exemples de la plus banale des vérités, la constatation de la règle éternelle des Destins : tout s'écroule, et le sort des plus grands empires est de disparaître?

L'une et l'autre pensée ont vraisemblablement inspiré V. Hugo ; car, latente ou apparente, cette double inspiration est visible dans plus d'un des poèmes écrits en avril et mai 1859 et jusque dans la *Rose de l'Infante* : Philippe II est par certains traits une figure de Napoléon III et, en même temps, dans le symbole de la rose effeuillée, apparaît la Fatalité dont la loi, émanée à la fois de Dieu et de la nature, voue toutes les forces humaines à l'anéantissement.

Écrivant un vendredi treize, et parce qu'il a toujours eu la hantise et la superstition des dates fatales, V. Hugo a été amené à revêtir ce

jour-là sa pensée d'une forme mystérieuse et apocalyptique. Les apparitions de lettres flamboyantes, les mots « magiques écrits sur le mur », les voix perçues dans le silence des ténèbres, tous les signes cabalistiques, annonciateurs de quelque grande catastrophe, ont toujours séduit son esprit visionnaire.

Voici le doigt fatal qui luit sur la muraille

(*Acte V, Scène IV.*)

s'écrie déjà Hernani en 1830.

L'évocation des spectres, les formules et les cérémonies magiques comptent, il est vrai, parmi les éléments ordinaires du merveilleux romantique ; mais, pour V. Hugo, il n'y a pas seulement mode et goût littéraires, il est attiré, par une invisible disposition de son esprit superstitieux, vers le miracle et le mystère ; à l'époque des tables tournantes, il croit, avec foi et terreur, à toutes les manifestations surnaturelles, qu'elles viennent du ciel ou du monde des morts. L'*Apocalypse* et les prophètes sont ses livres de chevet, il emprunte là non seulement des idées, mais encore des tours et des expressions : sa pensée se plie spontanément à l'allure biblique. *Dieu* est composé sur le modèle de l'*Apocalypse* et c'est une série d'apparitions fantastiques qui y prennent successivement la parole ; les conversations de V. Hugo avec les spectres remplissent presque tout le sixième livre des *Contemplations*[1].

Dans *Tout était Vision* point de discours tenu par les fantômes : les spectres jettent en passant des mots lapidaires qui semblent sortir de la bouche d'un ange de l'*Apocalypse*, et qui rappellent les cris de *Dieu* et *Fatalité* ! de la *Vision d'où est sorti ce livre*[2] ; ces mots, on s'attendrait à les voir écrits sur la pierre, comme le *Dix-huit brumaire* apparu dans la nuit de la salle funéraire des Invalides à la fin de l'*Expiation*, ou bien on les imaginerait épelés au fond de l'ombre par le doigt des morts :

Les morts se dressent froids au fond du caveau sombre
Et de leur doigt de spectre écrivent — DIEU — dans l'ombre
Sous la pierre de leur tombeau.

(*Contemplations*, VI, 17, *Dolor.*)

Mais ici l'effet d'épouvante est plus cherché dans la sonorité que

---

1. Cf. le début d'*Horror*, VI, 16 ; celui de la *Bouche d'Ombre*, VI, 26 ; *Tout est sépulcre*, VI, 18 ; *Un spectre m'attendait*, VI, 3 ; *Passant, qui es-tu ?* VI, 12 ; *Apparition*, V, 18.

2. Composé le 26 avril, quinze jours avant *Tout était Vision*, la *Trompette du Jugement* est du 15 avril : ces deux poèmes joints à *Tout était Vision* témoignent manifestement d'un retour momentané à l'inspiration apocalyptique.

dans la vision même[1] ; et, en finale, les sons mystérieusement métamorphosés sous le voile des ténèbres, se répercutent sourdement dans un grondement funèbre d'écho :

Les gouffres répétaient aux gouffres : Josaphat.

1. Et c'est en cela que *Tout était Vision* diffère de *La Vision des Montagnes*, 2 juillet 1856, *Toute la Lyre*, I, 1, où, à l'appel des voix qui crient dans la nuit *Ararat, Olympe, Sinaï, Calvaire* ! se dessinent dans l'imagination du poète quatre tableaux successifs.

Tout était vision sous les ténébreux dômes ;
J'aperçus dans l'espace étoilé trois fantômes ;
Les deux premiers très-loin et le dernier plus près.
Le premier spectre dit : — Mané Thécel Pharès.
Son doigt levé montrait l'obscurité maudite ;
Il ressemblait au sphinx monstrueux qui médite
Dans Assur, accroupi parmi les dieux camards.
Le second murmura ce mot : — Ides de Mars.
Et le troisième esprit cria : — Quatre-vingt-treize.

---

2. Je vis... (non continué)
5. Il reste... (non continué)
8. Le deuxième jeta

---

4. On connaît la légende : au moment où dans un festin les courtisans de Balthazar boivent dans les vases sacrés du temple de Jérusalem, un doigt trace sur la muraille les mots fatidiques : *Compté, pesé, enlevé* ; et, dans la nuit même, les Perses de Cyrus entrent à Babylone et Balthazar est tué.

8. « Il y eut un devin qui prédit à César et l'advertit longtemps devant qu'il se donnast bien de garde du jour des ides de mars qui est le quinzième parce qu'il seroit en grand danger de sa personne. Ce jour estant venu, il sortit de sa maison pour s'en aller au Sénat et saluant le devin luy dit : « Les ides de mars sont venues. » Et le devin luy répondit tout bas : « Elles sont venues voirement Cœsar ; mais « elles ne sont pas passées. » Plutarque, traduction Amyot. *Vies des Hommes illustres*, Lausanne, 1571.

9. On rencontre un certain nombre de prédictions de la mort de Louis XV dans les *Centuries* de Nostradamus ; mais il est bien évident que le cri de l'esprit a son origine dans une vision que V. Hugo imaginait en 1857, analogue à l'inscription de *Mané, Thécel, Pharès* :

> Deux nuages traçaient au fond des cieux ce nombre :
> *Quatre-vingt-treize*, chiffre on ne sait d'où venu.
> (*Les Quatre vents de l'Esprit*, IV, *Le Livre épique*, III, *L'arrivée*, 25 septembre 1857.)

Devant mes yeux erraient des lueurs de fournaise;
Et, par je ne sais quel étrange changement,
Chacun de ces trois mots, au fond du firmament,
Était une des trois syllabes redoutables
D'un autre mot, écrit par Aaron sur les tables,
Et que, longtemps avant que Jésus triomphât,
Les gouffres répétaient aux gouffres : — Josaphat.

---

14. D'un autre mot, *gravé* par Aaron.

14-16. La Bible ne dit point qu'Aaron, frère de Moïse ait participé à la rédaction des tables, qui furent écrites par Dieu lui-même — la Bible insiste sur ce point — et données au seul Moïse. *Exode*, XXXI, 18; XXXIV, 1-4, 28, 29 et *Deutéronome*, IV, 13; V, 22; IX, 9-17. Il paraît invraisemblable que le mot Josaphat y ait été gravé : le vocable de *Josaphat*, vallée du jugement, ne figure que deux fois dans la Bible, et dans le seul livre de *Joël*, III, 2 et 12.

Date du manuscrit : Vendredi 13 mai 1859.

JEAN CHOUAN

NOTICE

La Vendée a toujours été chère à V. Hugo, fils d'une mère vendéenne :

> Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
> Mon père, vieux soldat, ma mère vendéenne.
>
> (*Les Feuilles d'Automne*, juin 1830.)

Certes, au cours de cinquante-sept ans d'une vie politique singulièrement mobile, il ne pouvait manquer de se faire une évolution dans les sentiments qu'avait exprimés dans sa jeunesse l'ardent royaliste des *Odes et Ballades* sur les martyrs de la Vendée :

> Peuple qui ne pleurait fier de ses nobles pertes
> Que sur le trône et sur la croix [1].

La nature de l'admiration changea : « Mon ancienne conviction royaliste catholique de 1820, écrit-il dans *Littérature et Philosophie mêlées*, s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'expérience... Le sentiment de respect que m'inspire la Vendée n'est plus chez moi qu'une affaire d'imagination et de vertu. Je ne suis plus Vendéen de cœur, mais d'âme seulement. » *Journal d'un révolutionnaire*, sept.-oct. 1830.

Et plus tard, il alla jusqu'à condamner non sans quelque violence les opinions qu'il avait exaltées avec ferveur :

> Parce que j'ai pleuré, — j'en pleure encor, qui sait ? —
> Sur ce pauvre petit nommé Louis dix-sept ;

1. *Odes et Ballades*, I, 3, voir aussi l'Ode quatrième : *Quiberon*.

Parce qu'adolescent, âme à faux jour guidée,
J'ai trop peu vu la France et trop vu la Vendée ;
Parce que j'ai loué l'héroïsme breton,
Chouan et non Marceau, Stofflet et non Danton,
Que les grands paysans m'ont caché les grands hommes,
Et que j'ai fort mal lu, d'abord, l'ère où nous sommes ;
Parce que j'ai vagi des chants de royauté,
Suis-je à toujours rivé à l'imbécillité ?

(*Les Contemplations*, V, 3, *Écrit en 1846*,
12 novembre 1854.)

Toutefois, si V. Hugo renie délibérément son fanatisme pour les rois et les soutiens de leur cause, il conserve du respect et de l'admiration pour tout héroïsme et pour toute vaillance : dans *Jean Chouan* il précise ses sentiments, il plaint chez les Chouans l'erreur des convictions, mais il exalte la grandeur épique des gestes.

*
* *

Dès que V. Hugo eut achevé les *Misérables*, il eut le dessein de composer un grand ouvrage sur la révolution et, en 1863 [1], il confia à Paul Meurice le soin de lui adresser à Guernesey divers ouvrages nécessaires à son projet.

Ce projet datait vraisemblablement de 1857, de l'époque, où le proscrit faisait la leçon aux rois dans le poème de la *Révolution* : *Les Statues, Les Cariatides, L'Arrivée*, poème qu'il destinait à la *Légende des Siècles*, et qui parut plus tard dans les *Quatre Vents de l'Esprit*. C'est à une date voisine qu'il faut faire remonter la note conservée dans le reliquat de la *Légende des Siècles* :

« *Petites épopées* : y mettre les géants de 93, Montagnards et Vendéens, etc., et Bocage. Robespierre, Danton, et Cathelineau. »

Mais ce projet d'une épopée de la révolution orienté déjà du côté de la Vendée ne reçut qu'un commencement d'exécution, : sur une enveloppe qui porte un cachet de poste de l'année 1861, on lit cet hémistiche et ce vers :

la Vendée où les gars
Virent devant eux fuir les grenadiers hagards

(Ms. 40, fr. 315.)

Un feuillet de même écriture, et portant la mention P. E. (*Petites épopées*) contient ces quatre vers dont l'inspiration est celle de la conclusion de *Jean Chouan* :

1. Lettre de Victor Hugo à Paul Meurice du 31 mai 1863, et réponse de Paul Meurice à V. Hugo du 23 juin.

Paysan vendéen ! pauvre héros stupide !
Aveugle avec furie et même avec fierté,
l'idéal
Combattant l'avenir, chassant la liberté,
Donnant des coups de fourche à travers les étoiles.
(Ms. 40, fr. 314.)

En 1866, V. Hugo a changé d'avis : ce n'est plus à l'épopée qu'il songe, et il écrit dans la préface de l'*Homme qui Rit* :

« Le vrai titre de ce livre serait l'*Aristocratie*. Un autre livre, qui suivra, pourra être intitulé la *Monarchie*. Et les deux livres, s'il est donné à l'auteur d'achever ce travail en précéderont et en amèneront un autre qui sera intitulé *Quatre-Vingt-Treize*. »

Quatre-Vingt-Treize ne fut commencé que six années après, le 16 décembre 1872. Il fut achevé le 9 juin 1873.

« Ce matin, à midi et demi, j'ai écrit la dernière ligne du livre *Quatre-Vingt-Treize*, Je l'ai écrite avec la plume qui vous écrit en ce moment. Ce premier ouvrage est un commencement d'un grand tout. Ne sachant pas si j'aurai le temps de faire toute *l'immense* épopée entrevue par moi, j'ai toujours voulu peindre cette première fresque. Le reste suivra, *Deo volente*. Cela sera intitulé : *Quatre-Vingt-Treize*.

« Premier récit : La guerre civile.

« C'est la Vendée. Cela aura, je crois, deux volumes.

« Je tiens à vous annoncer mon accouchement. De là cette lettre écourtée. Je vous écrirai bientôt plus longuement. A bientôt, et ici, je l'espère. *Amo te, ama nos*. »

Le projet, médité depuis 1857, aboutissait donc, pour l'instant, au développement en deux volumes d'un épisode de la guerre de Vendée. *L'immense épopée* n'alla pas plus loin.

Et pourtant jamais V. Hugo n'avait plus travaillé, n'avait plus lu, n'avait plus dépouillé et plus annoté de volumes [1]. Mais la guerre de Vendée était restée sa préoccupation dominante. La Convention, le gouvernement révolutionnaire, Danton, Robespierre reculaient sur le fond de toile, tandis qu'au premier plan s'amplifiaient les gestes épiques des « géants » vendéens [2].

1. Dans la *Revue universitaire* du 15 février 1914, dans un article intitulé : *Comment Victor Hugo a préparé son Roman historique de Quatre-vingt-treize*, nous avons donné la liste de tous les volumes qu'il consulta et que nous avons eus entre nos mains à Guernesey, pourvus d'annotations et de résumés écrits de la main de V. Hugo.

2. A l'attrait du sujet lui-même s'ajoutait sans doute une prédilection issue de ses souvenirs de famille : « Cette guerre, mon père l'a faite et j'en puis parler », IIIe partie, I, 4.

Entre ces « géants » et les héros de sa *Légende des Siècles*, il sentait une évidente parenté ; et, dans *Quatre-Vingt-Treize*, l'on rencontre à propos de leurs exploits les mêmes déclarations qu'il faisait dans la préface de 1859, en songeant à Roland, à Eviradnus, à Fabrice ou à Aymerillot.

« L'histoire a sa vérité, la légende a la sienne. La vérité légendaire est d'une autre nature que la vérité historique. La vérité légendaire, c'est l'invention ayant pour résultat la réalité. Du reste l'histoire et la légende ont le même but, peindre, sous l'homme momentané, l'homme éternel [1].

« La Vendée ne peut être complètement expliquée que si la légende complète l'histoire ; il faut l'histoire pour l'ensemble et la légende pour le détail.

« Disons que la Vendée en vaut la peine. La Vendée est un prodige. »

* * *

Au cours des nombreuses lectures que V. Hugo fit sur la guerre de Vendée, son attention fut retenue par le récit que fait, de la mort de Jean Chouan, Duchemin-Descépeaux dans ses *Lettres sur l'origine de la Chouannerie*. Ces lettres de Duchemin-Descépeaux semblent avoir été une de ses lectures préférées : à Guernesey, j'ai, dans les deux volumes de Descépeaux, constaté la présence de 77 fiches de papier, laissées en place aux pages, et sur lesquelles V. Hugo avait relevé des idées, des mots ou des faits caractéristiques ; quelquefois ces fiches contenaient des résumés de chapitres. Pour ce qui concerne Jean Chouan, les fiches intercalées dans les pages du tome I portent les indications suivantes : p. 362, *Les deux sœurs de Jean Chouan* ; — p. 366, *Efforts de Jean Chouan pour sauver ses sœurs* ; — p. 370, *Mort des sœurs de Jean Chouan* ; — p. 386, *Jean Chouan veut tuer son frère René* ; — p. 389-95, *Mort de Jean Chouan.*

Ce sont ces dernières pages qui ont servi de canevas à V. Hugo :

« Tout à coup la femme de René (René Cottereau, frère de Jean Chouan) qui se tenait un peu à l'écart se met à crier : « Miséricorde, « voilà les bleus ! Nous sommes perdus. » C'étaient effectivement les républicains de la Forge du Port-Brillet ; leurs espions avaient couru les avertir quand Jean Chouan était sorti du bois de Misdon, et ils arrivaient sur ses traces.

« A peine la femme eut-elle poussé son cri d'épouvante que des coups de fusil partent de tous les côtés, et les Chouans, tout étourdis

1. *Quatre-Vingt-Treize*, IIIe partie, Livre I, ch. 1. Cf. *Légende des Siècles*, tome Ier, Préface, p. 14.

de cette attaque imprévue, s'enfuient précipitamment. Jean Chouan fut le seul qui ne partit point sans avoir déchargé sa carabine sur un républicain auquel il cassa la cuisse. La femme de René voulut suivre la foule des fuyards — son mari s'était absenté un moment pour chercher quelques effets laissés en dépôt dans une ferme voisine ; — elle arriva jusqu'au bas du verger, mais, empêchée qu'elle était par sa grossesse déjà avancée, elle se trouva arrêtée par une haie épaisse que les autres avaient franchie sans peine. « A moi, Jean Chouan, « s'écrie-t-elle, à moi ! Je suis une femme perdue si tu ne viens à « moi ! ». A ce moment Jean Chouan était déjà loin et à couvert du feu de l'ennemi ; mais il a entendu l'appel de sa sœur. Il revient à la haie, écarte les broussailles et parvient à la faire passer. Sa coiffe, restant accrochée aux épines, fut un moment leur sauvegarde, parce qu'elle devint le but où se dirigèrent d'abord les balles de l'ennemi. Cependant Jean Chouan voit que sa sœur n'est pas encore hors du péril ; après lui avoir indiqué le chemin qu'elle doit suivre, il veut entreprendre d'arrêter un instant les plus ardents à sa poursuite. Dans le pré où il se trouvait alors, était une petite élévation près d'une fontaine. Il va s'y placer, en rechargeant sa carabine. Sans doute, il se mettait ainsi en évidence pour attirer sur lui l'attention de l'ennemi et laisser à sa sœur le temps de se sauver. Il ne réussit que trop dans son projet : tous les coups se dirigent sur lui, et il ne tarda pas à être atteint d'une balle qui vint frapper sa tabatière dans sa ceinture et la brisa en plusieurs éclats qui, lui entrant dans le corps, lui déchirèrent les entrailles. Jean Chouan se sent blessé grièvement ; mais, surmontant la douleur, il recueille ses forces, parvient à quitter la place, et une châtaigneraie voisine lui aide à se dérober à la vue des républicains ; cependant ce dernier effort avait épuisé tout ce qui lui restait de vigueur. Déjà ce n'est plus qu'à grande peine qu'il se soutient en s'appuyant sur sa carabine, et néanmoins il cherche encore à diriger ses pas vers le bois de Misdon, car il sait que les siens doivent y revenir, et, jugeant sa blessure mortelle, il veut leur parler encore une fois... [1] : « Je suis frappé à mort, je le « sens bien, leur dit-il, et je n'en ai plus pour longtemps. Puisque « le bon Dieu m'accorde la grâce de vous parler encore une fois, « je veux me hâter de remplir envers vous mon dernier devoir, qui « est de vous engager à rester fidèles à votre Roi et à votre religion. « Mes amis, vous avez de bien rudes moments à passer ; je vous de- « mande de les supporter en chrétiens ; l'heure viendra où vous en « aurez la récompense, si ce n'est dans ce monde, ce sera dans « l'autre. C'est cette même récompense que je veux espérer pour

1. Ici, trois pages que nous avons jugé inutile de reproduire, et qui ont trait à la mise en lieu sûr de Jean Chouan ainsi qu'à sa blessure.

« moi-même, si la cause pour laquelle je me suis sacrifié a pu me « mériter le pardon de mes fautes. Je compte aussi sur le secours de « vos prières pour l'obtenir, car je sais que vous n'oublierez pas votre « ancien camarade ! » On ne lui répondit que par des larmes. »

C'est, selon toute vraisemblance, pendant son séjour à Guernesey, en avril 1875, que V. Hugo relut Duchemin-Descépeaux [1] et qu'il esquissa ces premiers brouillons :

Les blancs fuyaient, les bleus mitraillaient la clairière

A

Un coteau dominait le ravin, et derrière
le monticule nu sans arbre et sans gazon,
les farouches forêts emplissaient l'horizon.

Une femme
Qui fuyait au milieu des balles, éperdue
c'est Jeanne. — elle est grosse
— c'est moi qui suis Jean Chouan ! cria-t-il.

B

o pauvre Jean Chouan
la grande République
vaillant faux-saulnier

parlons-nous
Nous sommes des proscrits, vous êtes des fantômes ;
frères, nous avons tous combattu ; nous voulions
l'avenir, vous vouliez le passé, noirs lions
sortir sur
l'effort que nous faisions pour atteindre à la cime
Hélas vous l'avez fait pour rentrer dans l'abîme ;
Nous avons tous lutté diversement martyrs
tous sans ambitions et tous sans repentirs ;
Nous pour fermer l'enfer, vous pour rouvrir la tombe,
Mais sur vos tristes fronts un rayon d'en haut tombe ;
généreuse
vénérable sublime
la pitié fraternelle et *sainte nous* conduit
les fils de la clarté vers les fils de la nuit

---

1. V. Hugo séjourna à Guernesey entre le 30 mars et le 10 mai 1875. — Une note de ses Carnets publiée dans *Choses vues*, II, p. 225, édition Ollendorff, porte cette mention : *Guernesey*, 24 avril, « Je lis l'Alceste d'Euripide, il y a autre chose à faire ». Le 30 mars et le 10 mai, d'après les mêmes carnets, il est à Paris.

et je pleure en chantant cet hymne tendre et sombre,
moi, soldat de l'aurore, à toi, héros de l'ombre [1] !

La pièce fut achevée à Paris le 14 décembre 1876.

*
* *

Nous sommes ici, comme avec *Le Mariage de Roland*, *Aymerillot*, *les Pauvres Gens* et *Suprématie*, en présence d'un poème inspiré, dans son ensemble, par la lecture d'un texte précis.

Ce que V. Hugo doit à Duchemin-Descépeaux, c'est la transformation de Jean Chouan en héros.

En réalité, Jean Chouan paraît avoir été un aventurier, plein de courage, mais de niveau moral assez médiocre. Il commença par faire avec ses frères la contrebande du sel, il assassina un douanier ; des protections locales le sauvèrent et lui firent obtenir un engagement de soldat : il déserta au bout d'un an, revint dans son pays, fut, pour de nouveaux méfaits, emprisonné deux ans à Rennes. A sa sortie de prison, il devint gérant d'une petite propriété de son canton. La Révolution le rejeta dans les aventures : il devint chef de bande et, après une série d'expéditions et de brigandages, fut blessé mortellement dans un combat contre les républicains à Laval.

Il semble bien que Duchemin-Descépeaux ait été l'un des premiers à dramatiser la mort de Jean Chouan. Le comte de Puisaye, en 1803, parlant de la famille Chouan se borne à noter que cette famille fut presque entièrement détruite en peu de temps. En 1806, Beauchamp [2] donne une version précise de la mort de Jean Chouan, surpris dans une reconnaissance ; il n'y est nullement question de la belle-sœur de Jean Chouan : celui-ci est tué à bout portant par un grenadier du 6e bataillon de la Manche. Mais la légende du sacrifice que Jean Chouan fait de sa vie pour sauver sa sœur s'accrédite, après Duchemin-Descépeaux, vers le milieu du XIXe siècle : on la retrouve dans la *Chronique rimée de Jean Chouan* de Gobineau, en 1840, et dans Crétineau-Joly qui résume habilement et clairement le prolixe Duchemin-Descépeaux et dans Pitre-Chevalier qui l'agrémente [3].

Mais, pour le reste, et, comme toujours en pareille occurrence

---

1. Notons, sans donner cette indication comme preuve décisive, que ces vers sont écrits sur le papier bleu lavande dont V. Hugo se servait habituellement à Guernesey.

2. Cf. A. de Beauchamp, *Histoire de la Guerre de Vendée*, 1806, 3 v. in-8, tome III, livre XVI, p. 51-52.

3. Cf. Crétineau Joly, *Histoire de la Vendée militaire*, 1840-1842, 4 v. in-8, ome III, ch. IV, p. 183-184, et Pitre-Chevalier, *Bretagne et Vendée*, 1844-1848.

s'affirme l'incontestable maîtrise de V. Hugo dans l'imitation. Duchemin-Descépeaux lui offrait sinon une narration confuse, tout au moins un récit encombré de nombreux détails et présentés tous sur le même plan. L'héroïsme de Jean Chouan était pour ainsi dire morcelé : sous la mitraille, il venait aider sa belle-sœur embarrassée dans une haie, il lui indiquait son chemin, puis il venait se poster, la carabine en main, sur une petite élévation, vraisemblablement afin de continuer à tirer sur les bleus. Car, Jean Chouan faisait-il vraiment à sa belle-sœur le sacrifice de sa vie ? Duchemin-Descépeaux n'en était pas sûr. « *Sans doute,* dit-il, il se mettait ainsi en évidence pour attirer sur lui l'attention de l'ennemi et laisser à sa sœur le temps de se sauver. »

Mais, du sacrifice qu'aurait fait Jean Chouan à sa sœur, il n'est plus question dans le reste du récit : Duchemin-Descépeaux n'y fait aucune allusion, ni dans les discours qu'il prête à Jean Chouan et à ses compagnons, ni dans les longues et oiseuses pages qu'il consacre aux derniers moments du blessé.

L'action elle-même se décompose chez Duchemin-Descépeaux en plusieurs épisodes : la fusillade des bleus se trompe de cible et dirige ses coups sur la coiffe de la femme qui est restée suspendue à la haie : Jean Chouan ne succombe pas sur place, il est emporté par les siens qui discourent autour de lui, et il ne meurt qu'après leur avoir adressé une longue profession de foi royaliste, à la fois banale et déclamatoire. V. Hugo désencombre : il supprime les longueurs et les minuties superflues qui n'avaient pas même chez Duchemin-Descépeaux le mérite d'être historiques. Tout ce qui était prolixité ou faute de goût, disparaît : V. Hugo crée d'instinct l'unité dramatique. Pareil au Roland du *Petit Roi de Galice,* debout sur une colline nue, dominant la lande de toute « sa haute taille », Jean Chouan se fait à dessein mitrailler pour assurer consciemment le salut de Madeleine : et, comme s'il avait, à force de volonté, retenu la vie en lui, jusqu'à la minute où Madeleine serait sauvée, il meurt dès qu'il apprend qu'elle est en sûreté :

> Mes amis, mes amis, Jeanne est-elle arrivée ?
> Des voix dans la forêt répondirent : « Sauvée ! »
> Jean Chouan murmura : « C'est bien ! » et tomba mort.

Aucun détail inutile : dans ce récit dépouillé, tout retentissant d'exclamations de cris d'épouvante et de bruits de bataille, l'intérêt est étroitement concentré sur deux personnages : Madeleine et Jean Chouan. Simple, le décor est brossé d'un large trait ; et la nature apparaît là, comme dans *Aymerillot* et le *Mariage de Roland*, sobrement et puissamment évoquée dans un vers plein d'espace :

Un coteau dominait cette plaine, et, derrière
Le monticule nu, sans arbre et sans gazon,
Les farouches forêts emplissaient l'horizon...

V. Hugo avait, en 1836, voyagé à pied entre Dol et Fougères [1] ; et c'est ce qui explique la précision et la richesse des descriptions de *Quatre-Vingt-Treize* ; il se borne ici, avec goût, à un seul trait.

L'habileté technique de V. Hugo dans la composition d'un récit n'est jamais plus apparente que lorsque le sujet traité par lui offre la possibilité d'une comparaison avec un autre texte : V. Hugo n'emprunte vraiment qu'une matière que son génie transforme en la mettant en œuvre [2].

*
* *

Il est presque superflu de constater que le secret de cette transformation est dans le lyrisme même de l'inspiration. Pour *Jean Chouan* comme pour les *Pauvres Gens*, c'est dans le lyrisme qu'est la source de l'émotion. La pitié et l'admiration du poète pour les Vendéens sont, par le choix des traits, dans tout le récit de *Jean Chouan*, sensibles là même où elles ne sont pas directement expri-

---

1. Cf. *En voyage, Bretagne et Normandie*, 1836, Lettres de Fougères, 22 juin : « Demain, j'irai à Antrain : je visiterai le fameux champ de bataille de l'armée vendéenne, » et de Saint-Malo, 25 juin : « J'ai fait une douzaine de lieues à pied au soleil depuis quatre jours. »

2. Et comme la valeur du poème de V. Hugo apparaît dans toute son évidence quand on le compare aux vers de Gobineau !

Les Chouans sont surpris, mais profitant de l'ombre
Ils courent aux halliers. Jean était déjà loin.
Il soutenait sa sœur et n'avait d'autre soin
Que de la préserver. Les bleus, dans leur poursuite,
Le découvrent bientôt, son calme les irrite,
Et de loin un hussard le vise et le fait choir.
Sa sœur crie ; il lui dit : « Contiens ton désespoir.
Hâtons-nous seulement de gagner la clairière. »
Cependant les Chouans en avant, en arrière,
Ne l'apercevant plus, regardant de leur mieux,
Reviennent sur leurs pas quand sont partis les bleus.
Ils le trouvent alors au revers d'une haie.
Sa sœur cherchait en vain à refermer sa plaie.
On le prend, on l'emporte au plus épais du bois.
On lui dit : « Parle-nous, Jean Chouan ! » — « Cette fois,
Répondit-il bien bas, je vais revoir ma mère,
Et je croyais la mort, mes braves, plus amère ! »
(*Chronique rimée de Jean Chouan*, Paris, Leipzig, 1840.)

Du reste, dans le milieu du XIX[e] siècle, tout ce qui est poésie des humbles est écrit sur ce ton ; voir sur ce sujet notre notice des *Pauvres Gens* dans le tome II de la *Légende des Siècles* de 1859, p. 741.

mées ; V. Hugo est assurément, lorsqu'il écrit *Jean Chouan* dans ce même état d'âme qu'il avait mainte fois manifesté dans *Quatre-Vingt-Treize*. L'apostrophe lyrique :

Paysans ! paysans ! hélas ! vous aviez tort...

est l'épanchement prévu de sa pensée intime.

L'opposition entre « l'absurdité » de la cause et l'héroïsme de ceux qui la servent avait été déjà soulignée à divers propos au cours de l'action de *Quatre-Vingt-Treize* :

« L'insurrection vendéenne est un lugubre malentendu.

« Échauffourrée colossale, chicane de titans, rébellion démesurée, destinée à ne laisser à l'histoire qu'un mot, la Vendée, mot illustre et noir ; se suicidant pour des absents, dévouée à l'égoïsme, passant son temps à faire à la lâcheté l'offre d'une immense bravoure ; sans calcul, sans stratégie, sans tactique, sans plan, sans but, sans chef, sans responsabilité ; montrant à quel point la volonté peut être l'impuissance ; chevaleresque et sauvage ; l'absurdité en rut, bâtissant contre la lumière un garde-fou de ténèbres ; l'ignorance faisant à la vérité, à la justice, au droit, à la raison, à la délivrance, une longue résistance bête et superbe [1]. »

« La Vendée est un prodige.

« Cette guerre des Ignorants, si stupide et si splendide, abominable et magnifique, a désolé et enorgueilli la France. La Vendée est une plaie qui est une gloire [2]. »

C'est aux petits surtout, aux plus humbles des paysans que V. Hugo pardonne et trouve des excuses :

« Les horizons circonscrits engendrent les idées partielles ; ce qui condamne quelquefois de grands cœurs à être de petits esprits ; témoin Jean Chouan [3]. »

« Il y a eu deux Vendées : la grande, qui faisait la guerre des forêts, la petite, qui faisait la guerre des buissons ; là est la nuance qui sépare Charette de Jean Chouan. La petite Vendée était naïve, la grande était corrompue ; la petite valait mieux. Charette fut fait marquis, lieutenant-général des armées du roi, et grand-croix de saint Louis ; Jean Chouan resta Jean Chouan. Charette confine au bandit, Jean Chouan au paladin [4]. »

De cette sorte de pitié à l'admiration, il n'y a qu'un pas ; souvent

---

1. *Quatre-Vingt-Treize*, 3e partie, livre Ier, ch. VII, *La Vendée a fini la Bretagne*.

2. *Quatre-Vingt-Treize*, 3e partie, livre Ier, ch. I, *Les Forêts*.

3. *Quatre-Vingt-Treize*, 3e partie, livre Ier, ch. VI, *L'âme de la terre passe dans l'homme*.

4. *Quatre-Vingt-Treize*, 3e partie, livre Ier, ch. VII, *La Vendée*.

ce pas est franchi ; et V. Hugo conquis ne ménage aux Chouans ni les appellations de « paladins » et de « chevaliers » ni celles de « colosses » et de « géants »[1].

De toute cette émotion, *Jean Chouan* est l'écho : la conclusion du poème n'est en somme que l'adaptation à l'épopée lyrique, telle que la conçoit V. Hugo, des réflexions et des sentiments qu'avaient éveillés en lui l'étude de la guerre vendéenne, et, si l'on peut dire, l'intimité dans laquelle il avait vécu avec les héros paysans pendant la composition de son roman.

Bibliographie.

Paul Berret. *Comment V. Hugo composa Quatre-Vingt-Treize ; Les sources de Jean Chouan,* Revue Universitaire du 15 février 1914. Une partie des sources indiquées dans cet article se trouve reproduite dans l'édition Ollendorff de Quatre-Vingt-Treize, p. 473-474.

1. *Quatre-Vingt-Treize,* 3e partie, livre Ier, ch. III et v.

JEAN CHOUAN

Les blancs fuyaient, les bleus mitraillaient la clairière.

Un coteau dominait cette plaine, et derrière
Le monticule nu, sans arbre et sans gazon,
Les farouches forêts emplissaient l'horizon.

En arrière du tertre, abri sûr, rempart sombre,
Les blancs se ralliaient, comptant leur petit nombre,
Et Jean Chouan parut, ses longs cheveux au vent.
— Ah ! personne n'est mort, car le chef est vivant !
Dirent-ils. Jean Chouan écoutait la mitraille.
— Nous manque-t-il quelqu'un ? — Non. — Alors qu'on
[s'en aille !

2. Un côteau dominait *le ravin...*
10. Nous manque-t-il quelqu'un ? dit-il. — Non. — Qu'on s'en aille !

4. Vision rapide et large, souvenir sans doute du voyage à pied entre Fougères et Saint-Malo : cf. notice p. 951 : « Derrière cette tour se perdait dans la brume une grande forêt diffuse, qui était la forêt de Fougères. » *Quatre-Vingt-Treize,* IIIe partie, IV, 5. « L'histoire des forêts bretonnes de 1792 à 1800 pourrait être faite à part, et elle se mêlerait à la vaste aventure de la Vendée, comme une légende. » *Ibid.,* I, 1.

7. Dans *Quatre-Vingt-Treize,* V. Hugo décrit ainsi le Chouan : « Ce sauvage grave et singulier, cet homme à l'œil clair et aux longs cheveux. »

8. Même idée dans *Quatre-Vingt-Treize* à propos de Lantenac : « Sauver la tête, c'est tout sauver. » 1re partie, I, 9.

Fuyez tous ! — Les enfants, les femmes aux abois
L'entouraient, effarés. — Fils, rentrons dans les bois !
Dispersons-nous ! — Et tous, comme des hirondelles
S'évadent dans l'orage immense à tire-d'ailes,
Fuirent vers le hallier noyé dans la vapeur ;
Ils couraient ; les vaillants courent quand ils ont peur ;
C'est un noir désarroi qu'une fuite où se mêle
Au vieillard chancelant l'enfant à la mamelle ;
On craint d'être tué, d'être fait prisonnier !
Et Jean Chouan marchait à pas lents, le dernier,
Se retournant parfois et faisant sa prière.

Tout à coup on entend un cri dans la clairière,
Une femme parmi les balles apparaît.
Toute la bande était déjà dans la forêt,
Jean Chouan seul restait ; il s'arrête, il regarde ;
C'est une femme grosse, elle s'enfuit, hagarde

---

12. L'entouraient, *rassurés*.
13-16. Addition marginale.
16. [Eux] couraient ; les *plus fiers* courent...
Le chef suivait
20. *On court ! Et lui venait* à pas lents...
[à travers les]
23. Une femme [au milieu des] balles apparaît ;

---

11. Cette présence, parmi les combattants, des femmes et des enfants est un des caractères de la guerre de Vendée : « La Vendée insurgée ne peut être évaluée à moins de cinq cent mille hommes, femmes et enfants. » *Quatre-Vingt-Treize*, III[e] partie, I, 6.

15. *Noyé dans la vapeur*, détail précis : « Il y avait le bois de Misdon, au centre duquel était un étang, et qui était à Jean Chouan. » *Ibid.*, 3.

16-17. « Le paysan prend peur comme le chaume prend feu, et, aussi aisément qu'un feu de chaume devient incendie, une peur de paysan devient déroute. » *Ibid.*, liv. II, 3.

21. Autre détail caractéristique : la prière pendant la bataille : « Tout le jour Jean Chouan nous faisait *chapeletter*. » *Ibid.*, III[e] partie, I, 5.

Et pâle, déchirant ses pieds nus aux buissons ;
Elle est seule ; elle crie : A moi, les bons garçons !
Jean Chouan rêveur dit : C'est Jeanne-Madeleine.
Elle est le point de mire au milieu de la plaine ;
La mitraille sur elle avec rage s'abat.
Il eût fallu que Dieu lui-même se courbât
Et la prît par la main et la mît sous son aile,
Tant la mort formidable abondait autour d'elle ;
Elle était perdue. — Ah ! criait-elle, au secours !
Mais les bois sont tremblants et les fuyards sont sourds.
Et les balles pleuvaient sur la pauvre brigande.

Alors sur le coteau qui dominait la lande
Jean Chouan bondit, fier, tranquille, altier, viril,
Debout : — C'est moi qui suis Jean Chouan ! cria-t-il.
Les bleus dirent : — C'est lui, le chef ! Et cette tête,
Prenant toute la foudre et toute la tempête,

27-31. Rédaction marginale remplaçant ce vers :

Et court dans la mitraille affreuse qui
Et pâle, et la mitraille autour d'elle s'abat :

27. *Sinistre,* déchirant ses pieds nus...
29. Jean Chouan *tremblant* dit...
36. Mais les bois sont *profonds*...
38-41. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :

Soudain *milieu*
Alors sur la colline, au-dessus de la lande
On vit surgir un homme, et cet homme parla !
— Si les bleus veulent voir Jean Chouan, le voilà !
Et c'était Jean Chouan superbe, et cette tête

41. *Et son poing agitait son sabre,* et cette tête

---

27. Souvenir du récit de Duchemin-Descépeaux qui nous montre la belle-sœur de Jean Chouan arrêtée dans sa fuite par un buisson, où elle se déchire. Cf. notice p. 947.

29. Jean Chouan *rêveur.* C'est l'attitude que V. Hugo prêtait déjà au marquis de Lantenac, à l'instant où, se dévouant comme Jean Chouan, il va sauver les enfants de la Michelle Fléchard : « Il resta quelques instants rêveur au bord de la fenêtre. » *Ibid.*, V, 3.

33, *Et la mît sous son aile* : Expression courante dans la Bible, Cf. entre autres *Psaumes,* LX, 4 ; LXII, 8 ; XC, 4.

Fit changer à la mort de cible. — Sauve-toi!
Cria-t-il, sauve-toi, ma sœur! — Folle d'effroi,
Jeanne hâta le pas vers la forêt profonde.
Comme un pin sur la neige ou comme un mât sur l'onde,
Jean Chouan, qui semblait par la mort ébloui,
Se dressait, et les bleus ne voyaient plus que lui.
— Je resterai le temps qu'il faudra. Va, ma fille!
Va, tu seras encor joyeuse en ta famille,
Et tu mettras encor des fleurs à ton corset!
Criait-il. — C'était lui maintenant que visait
L'ardente fusillade, et sur sa haute taille
Qui semblait presque prête à gagner la bataille,
Les balles s'acharnaient, et son puissant dédain
Souriait; il levait son sabre nu... — Soudain
Par une balle, ainsi l'ours est frappé dans l'antre,
Il se sentit trouer de part en part le ventre;
Il resta droit et dit : — Soit. *Ave Maria!*
Puis, chancelant, tourné vers le bois, il cria :
— Mes amis! mes amis! Jeanne est-elle arrivée?
Des voix dans la forêt répondirent : — Sauvée!
Jean Chouan murmura : C'est bien! et tomba mort.

Paysans! paysans! hélas! vous aviez tort,
Mais votre souvenir n'amoindrit pas la France;
Vous fûtes grands dans l'âpre et sinistre ignorance;

---

44. Crie-t-il *à la femme...*
45. [Elle] hâte le pas...
56. ... il *dressait* son sabre nu...
65-66. *Vous fûtes, déchirant mais illustrant la France,*
Les chevaliers hagards de la fauve ignorance,
Les paladins...
66. Vous *avez été grands dans la fauve* ignorance;

66-67. Plusieurs fois, dans *Quatre-Vingt-Treize,* V. Hugo signale cette « simple ignorance » des Chouans et en rend responsables leurs prêtres : « Laboureur dans la plaine, pêcheur sur la côte, dit-il du

Vous que vos rois, vos loups, vos prêtres, vos halliers
Faisaient bandits, souvent vous fûtes chevaliers;
A travers l'affreux joug et sous l'erreur infâme
Vous avez eu l'éclair mystérieux de l'âme;
Des rayons jaillissaient de votre aveuglement;
Salut! Moi le banni, je suis pour vous clément;
L'exil n'est pas sévère aux pauvres toits de chaumes;
Nous sommes des proscrits, vous êtes des fantômes;
Frères, nous avons tous combattu; nous voulions
L'avenir; vous vouliez le passé, noirs lions;
L'effort que nous faisions pour gravir sur la cime,
Hélas! vous l'avez fait pour rentrer dans l'abîme;
Nous avons tous lutté, diversement martyrs,
Tous sans ambitions et tous sans repentirs,
Nous pour fermer l'enfer, vous pour rouvrir la tombe;
Mais sur vos tristes fronts la blancheur d'en haut tombe,
La pitié fraternelle et sublime conduit
Les fils de la clarté vers les fils de la nuit,
Et je pleure en chantant cet hymne tendre et sombre,
Moi, soldat de l'aurore, à toi, héros de l'ombre.

---

71. Des rayons *ont jailli* de votre aveuglement;
L'exil juste a pitié des pauvres toits de chaumes;
73. *Les exils ne sont pas injustes pour les chaumes;*
77. ... pour [atteindre à] la cime
85. ... cet hymne *juste* et sombre

---

paysan vendéen, aimant ses rois, ses seigneurs, ses prêtres, ses poux. » IIIe partie, I, 1; « On leur faisait accroire ce qu'on voulait... Un souffle de feu sortait des confessionnaux. » *Ibid.*, 5.

68. Ils étaient, lit-on dans *Quatre-Vingt-Treize*, « des paysans paladins ». Livre II, 2. *Dol.*

73-77. « Le masque de bronze de la guerre civile a deux profils, l'un tourné vers le passé, l'autre tourné vers l'avenir, mais aussi tragiques l'un que l'autre. » *Quatre-Vingt-Treize*, II, 11. *Affreux comme l'antique.*

86. *Héros de l'ombre.* Au lendemain de la publication de la seconde *Légende des siècles,* le 27 février 1877, V. Hugo recevait la lettre sui-

vante : « Illustre maître à tous, bravo ! Merci ! J'ai lu avec un immense sentiment d'orgueil l'éloge que vous venez de faire de notre famille. Oui ! comme toujours vous avez raison ; ce fut un héros, mais un *héros de l'ombre*. Ses enfants ont pris leur place au soleil en acceptant les immortelles vérités de 89 et en s'abritant sous les plis du drapeau de la liberté. Mais ils ont conservé pour leur aïeul le respect et l'admiration qu'on doit au vrai courage ; seul descendant direct de Jean Chouan, c'est un enfant de quinze ans qui vous envoie ce merci !... *Georges Chouan de Cottereau.* » Cf. *Le livre d'or de V. Hugo*, par Émile Blémont, p. 260 ; et, sur la descendance de la famille Chouan, *René Chouan et sa prétendue postérité*, par Léon de la Sicotière.

Date du ms. : 14 Xbre 1876.

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

NOTICE

Un récit d'Abel Hugo dans son *Histoire de l'Empereur Napoléon* [1], quelques pages du *Victor Hugo raconté* nous renseignent sur les événements et les circonstances qui inspirèrent à Victor Hugo le poème du *Cimetière d'Eylau* ; les brouillons, conservés en assez grand nombre, nous permettent de suivre presque pas à pas la composition du poème, et nous révèlent comment V. Hugo l'organisa et l'acheva par une série d'éliminations : rarement l'art et les procédés du poète furent plus apparents.

*
* *

Nous savons, par le récit même d'Abel Hugo, que, le 7 février 1807, jour de la bataille d'Eylau, c'était l'empereur lui-même qui occupait le cimetière d'Eylau : « Il s'y trouvait avec une batterie d'artillerie et non loin de six bataillons de vieille garde qui formaient une dernière réserve ; l'une des colonnes russes qui avaient repoussé Augereau était arrivée en longeant la rue occidentale d'Eylau jusqu'auprès du cimetière.

« Napoléon ordonna à l'escadron de service auprès de sa personne de charger le front de cette colonne pour comprimer son élan et donner le temps aux grenadiers d'arriver. Cette charge réussit, l'ennemi s'arrêta. L'attaque d'un bataillon de la garde, qui s'avança bientôt l'arme au bras, jeta de l'indécision dans la colonne russe. En

1. Abel Hugo, *Histoire de l'Empereur Napoléon*, in-8, Paris, Perrotin, 1833, p. 265-269.

ce moment la brigade Bruyère, détachée par Murat, la prit en flanc. En un instant les Russes furent enfoncés et sabrés[1]. »

Le danger couru par Napoléon dans le cimetière d'Eylau, centre de la bataille, et à l'horizon les manœuvres et les charges de Murat et de Benningsen, voilà ce qui intéresse Abel Hugo. Il ne lui paraît pas que son oncle Louis Hugo ait personnellement joué un rôle décisif, il ne signale qu'à titre d'épisode, et dans une courte note, le terrible massacre qui se fit autour de lui :

« Un seul fait pourra donner une idée du carnage effroyable qui eut lieu à Eylau : un oncle de l'auteur de cette histoire, le capitaine Hugo (aujourd'hui maréchal de camp, commandant le département de l'Aude), commandait dans le cimetière une compagnie de grenadiers du 55e de ligne, qui fut exposée au premier feu de l'artillerie russe et qui perdit 81 hommes sur 85. Tous les officiers furent tués, excepté le capitaine, qui, atteint d'un biscaïen, reçut une blessure si grave que sa guérison dura dix-huit mois[2]. »

Cette brève indication est de tout point conforme à ce qu'on peut lire dans le chapitre de *Victor Hugo raconté* intitulé : *Le récit du général Louis Hugo* :

« J'étais capitaine de grenadiers au 55e. On s'était battu toute la journée. On avait pris et repris Eylau. La nuit venue, nous fîmes le bivouac auprès du cimetière. Nos camarades avaient l'habitude d'aller chercher à coucher dans les maisons, moi je couchais avec mes grenadiers ; la première botte de paille était pour moi, et mes camarades n'avaient pas encore trouvé un gîte que je dormais déjà depuis quatre heures.

« Au milieu de la nuit, arriva un ordre qui prescrivait à la compagnie de se transporter dans le cimetière et de garder la position. Le colonel n'était pas là, son lieutenant n'était pas là. Je pris le commandement, et j'installai mes hommes. Tout cela sous la neige, par un froid de douze degrés.

« En me réveillant, je m'aperçus que j'avais dormi sur un Russe gelé. Je me dis : Tiens, c'est un Russe.

« A six heures le feu commença.

« Le général Saint-Hilaire, commandant de la division, passa devant moi et me dit :

— Hugo, avez-vous la goutte ?

— Non, mon général.

— Je la boirais bien avec vous.

— Et moi aussi, mon général.

« Il faut dire que, depuis trois jours, nous n'avions rien pris. Un

1. *Op. cit.*, p. 266-267.
2. Note de la page 269.

de mes grenadiers, un nommé Desnœuds, se tourna vers moi et me dit :

— Mon capitaine, je l'ai, moi.

— Bah ! tu l'as, toi ?

— Oui, mon capitaine, tenez, ouvrez mon havresac. J'ai gardé une poire pour la soif.

« J'ouvris son havresac, et je trouvai une bouteille d'eau-de-vie de France qu'il avait eu la constance de garder depuis Magdebourg, sans y toucher, malgré toutes les privations que nous avions eu à subir. Je bus une bonne goutte, et, avant de remettre la bouteille dans le sac, je lui demandai s'il voulait bien en faire boire au général.

— Oui, me répondit-il, mais ils voudront tous boire de mon eau-de-vie et il n'en restera plus pour moi.

« Je pris alors un gobelet d'étain qu'il portait à la monture de son sabre, je le remplis et le portai au général, qui était à quelques pas sur un petit tertre.

— Qui est-ce qui vous a donné çà ? me dit-il.

— Mon général, c'est un grenadier de ma compagnie.

— Voilà vingt francs pour lui ! et il me remit un louis que je portai au grenadier et qu'il refusa, me disant :

— Mon capitaine, j'ai été assez heureux pour obliger mon général, je ne veux pas d'autre récompense.

« Pendant tout cela, soixante pièces tiraient à mitraille sur nous.

« Un quart d'heure après, Desnœuds reçut une balle à la jambe. Il sortit de son rang, alla s'asseoir à quelques pas de là, et, tandis que les balles pleuvaient, ôta son havresac, en tira de la charpie, une compresse, des bandes de toile, se pansa, remit sa guêtre, et revint à sa place. Je lui dis alors :

— Desnœuds, va-t'en, tu es blessé.

— Non, mon capitaine, la journée est belle, il faut la voir finir.

« Une heure après, il était coupé en deux par un boulet.

« Ce pauvre grenadier était un brave et avait déjà fait parler de lui. C'est le même qui, à Iéna, tandis que nous étions à la poursuite d'un détachement de Prussiens, s'était jeté sur leur colonel, l'avait pris à bras-le-corps, criant à ses camarades : J'ai le mien, que chacun prenne le sien !

« A midi, une caisse de mitraille éclata près de moi. Je reçus une balle dans mon chapeau et un biscaïen au bras droit. Je fis un demi-tour sur moi-même, et j'entendis dire autour de moi : Voilà le capitaine qui a son compte.

— Pas encore, répondis-je.

« Et je donnai une poignée de main à mon bras gauche pour m'as-

surer que mon bras droit était encore là. Je vis seulement un grand trou dans ma manche.

« Le feu de l'ennemi dura jusqu'à six heures du soir.

« Quand la nuit arriva, sur quatre-vingts hommes que nous étions le matin, nous ne restions plus que quatre[1]. »

Déjà nous sommes loin de la sécheresse et de la gravité de l'historien Abel Hugo. Il y a, dans ce récit, quelque chose de vif, de hardi et de gouailleur : une brusquerie et une ingénuité soldatesques que nous retrouverons dans le poème ; une façon de nous émouvoir par contraste en nous montrant des cœurs stoïques que rien n'émeut ; dormir par 12 degrés de froid sur un mort gelé, panser ses blessures sous la décharge de soixante pièces tirant à mitraille, voir un compagnon d'armes coupé en deux par un boulet, avoir soi-même le bras droit fracassé, ne rester debout que quatre sur quatre-vingts, tout cela paraît naturel au capitaine Louis Hugo, plus préoccupé de la « goutte », que de toutes ces ordinaires contingences de la guerre. Le personnage est déjà campé avec son dédain de la souffrance et de la mort, sa rudesse et sa goguenardise de capitaine de « grognards ».

Mais Victor Hugo le destinait à mieux encore. L'impression que les enfants de Mme Hugo avaient reçue de la visite de Louis Hugo lorsqu'il vint à Paris engager celle-ci à rejoindre son mari à Madrid, avait été profonde et demeurait vivante dans l'esprit du futur poète imaginatif et visionnaire déjà :

« Donc, un matin d'automne, les enfants, qui déjeunaient dans ce moment-là, virent entrer, vivement et joyeusement, avec des broderies sur tout l'habit et un grand sabre brillant qui lui traînait aux jambes, un homme grand et élégant de taille qui resemblait à leur père et qui venait du pays du soleil. Ce sabre brillant, l'Espagne qui s'y mêlait, la mâle bienveillance du visage, le prestige qui environnait tout ce qui était militaire, leur fit de cet oncle une vision éblouissante. M. Victor Hugo, racontant cette entrée de son oncle dans la salle à manger des Feuillantines, disait :

— Il nous fit l'effet de l'archange saint Michel dans un rayon.

« Qui sait dans quelle mesure ces impressions de l'enfant travaillent aux idées de l'homme ? »

Vieillard, et enclin comme les vieillards à se rappeler et à revivre fortement les émotions de l'enfance, alors que s'effacent dans la mémoire les souvenirs plus récents de la vie, V. Hugo, au moment où il composait le *Cimetière d'Eylau*, a revu la brillante apparition de la salle à manger des Feuillantines : il lui a semblé que son oncle

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, ch. XIII, *Le récit du général Louis Hugo*.

était bien un personnage d'épopée ; et, se gardant de modifier l'allure familière du capitaine de grenadiers, allure si favorable à l'antithèse, il a fait de lui du moins le héros principal et le centre même de l'action de la bataille d'Eylau. Le capitaine Louis a pris la place de l'Empereur. Ses grenadiers, accrus en nombre, ont été seuls dans le cimetière et c'est autour de cette poignée d'hommes que s'est déroulée la bataille.

*
* *

Cette bataille, V. Hugo a tout d'abord été tenté de la décrire. Elle aurait eu son décor, ses personnages et son action.

Cette intention apparaît clairement dans ses brouillons. Tout d'abord, et bien antérieurement à 1875, au moment où il composait la première *Légende*, songeant à y faire figurer ces soldats du Premier Empire qu'il avait chantés dans *Les Soldats de l'an II* et dans *Waterloo*, il avait esquissé un fond de toile de montagnes neigeuses, destiné à servir d'horizon à quelque épisode d'un passage dans les Alpes:

LES ALPES-BELLINZONA

Récit du grenadier aux conscrits.

Et l'on voit rêver là *parmi tous ces squelettes*
Le pic, grognard debout entre deux épaulettes
De neige, où le couchant aux pourpres violettes
Se reflète, âpre, ardent, rouge et dont le soleil
Change la laine blanche en or vif et vermeil,
roc
Si bien que le vieux mont à la mine hautaine
Soldat au point du jour est le soir capitaine
Est soldat le matin et le soir capitaine.
— A peu près comme nous. —

(Ms. 40, fr. 322.)

Lorsqu'il eut le dessein d'écrire le *Cimetière d'Eylau*, il jugea tout d'abord ce décor utilisable et il inscrivit dans le haut de la feuille qui contenait ces vers :

PET. ÉPOPÉES. *Hugo. Eylau* [1].

Non moins que par le pittoresque de la nature pendant une campagne d'hiver, le poète fut, dans les premiers instants, séduit par le pittoresque des costumes :

1. La mention Petites Épopées laisse supposer que l'idée première du *Cimetière d'Eylau* remonte au temps de la première *Légende*. Les notes de V. Hugo postérieures au mois d'avril 1859 portent la mention *Lég. des S.*

On voyait défiler les troupes de chaque arme...
J'apercevais au loin les hulans de Spandau,
Leurs lourds colbacks velus et leurs faces camuses...
Les hussards noirs, l'essaim des trompettes soufflant
Dans des cuivres avec la sabretache au flanc,
Les damas recourbés des mameloucks, les lattes
Des dragons plastronnés de revers écarlates.

(Ms. 40, fr. 321 [1].)

Et, négligeant quelque peu la vraisemblance au profit de la couleur locale, oublieux de la neige et de la nuit, il montrait le capitaine Hugo, ouvrant sa valise et en tirant un *Almanach des Muses* :

Je pris dans ma valise un almanach des Muses
Et je me mis à lire en attendant...

La silhouette légendaire de l'Empereur se profilait à l'horizon :

On distinguait au loin le petit homme gris
Que suivait au galop l'escadron de service.

V. Hugo esquissait jusqu'au caractère des acteurs du drame :

Ce Benigssen était né pour mener des brutes
Ne se souvenant plus au bout de cinq minutes
De ce qu'il avait dit l'instant d'auparavant [2].

Du drame même, de la bataille dont nous ne savons rien dans le poème achevé, V. Hugo notait quelques épisodes et précisait certains détails dont il ne garda que le premier :

Berthier prince d'empire et vice-connétable
Chargea lui-même au centre un corps hanovrien
Avec trente escadrons,

(Ms. 40, fr. 318.)

Benigssen cédait : l'aigle attaquait l'écrevisse,
L'un se précipitait et l'autre reculait.

(Ms. 40, fr. 317.)

Presque tous les vers que nous venons de citer sont richement descriptifs et sonores, et pourtant V. Hugo n'hésita pas à les sacrifier. Dans le texte définitif Bennigssen et Napoléon n'apparaissent plus qu'en passant, la veille de la bataille. V. Hugo ramena l'action tout

1. Nous donnons in extenso à la suite de la notice, les notes, brouillons et ébauches se rapportant au *Cimetière d'Eylau*.

2. Et peut-être, pareils aux héros d'Homère, les combattants se racontaient-ils leurs souvenirs, si l'on en juge par ces vers du fragment 319 :

J'étais de garde auprès de la tente du roi,
... et j'écoutais ces princes en ribotte
Pendant que j'aiguisais mon sabre sur ma botte.

entière au cimetière, dont l'horizon était fermé par la neige et la nuit : de la bataille on ne perçut plus que les bruits ; l'intérêt dramatique, étroitement concentré sur le capitaine Hugo et ses grenadiers, s'accrut encore du mystère d'un combat dont ils ne pouvaient ni suivre, ni deviner les péripéties, et où pourtant se jouait leur sort. Le capitaine Hugo assiste à la bataille d'Eylau à peu près comme Fabrice à la bataille de Waterloo, dans la *Chartreuse de Parme* ; mais, chez Stendhal, l'ignorance où est tenu Fabrice aiguillonne notre curiosité, sans provoquer notre émotion ; Fabrice ne sera probablement ni plus ni moins en danger si le combat tourne mal ou se prolonge ; ici, l'angoisse naît de l'incertitude de la victoire et de la durée de l'attente ; nous tendons avec le capitaine et ses grenadiers notre oreille à tous les bruits, et avec quel art le poète les a-t-il orchestrés ! Rien n'est plus musicalement réaliste que cette bataille *entendue*, et rien n'est plus dramatique que cet orchestre déchaîné, dont les bruits tour à tour nous jettent dans la crainte et nous ramènent à l'espoir.

Le pittoresque visuel s'allie ici au pittoresque musical. Les tombes, le crucifix, le mort apparu dans sa bière constituent autour des héros un décor sinistre de tonalité unique, où notre attention se fixe, sans être distraite par les visions polychromes de l'imagerie d'une bataille.

On ne peut qu'admirer la sûreté de goût avec laquelle le poète a su faire des sacrifices et se corriger.

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

I. — Premières notes.

Nuit tombant; village, neige, église, cimetière.
Les habitants n'osaient pas sortir des maisons.
La rue était blanche de neige...
Capitaine, reprit le colonel, c'est charmant.
C'est que mourir exprès c'est bête.
Et moi je suis vivant encore; donc voici...
Sachez donc durer là le plus que vous pourrez.
Vous aurez toute l'armée ennemie sur les bras.
Vous resterez ici jusqu'à 6 h. du soir.
Vous avez une montre. Bien.
Vous n'aurez à faire qu'à leur tenir tête avec vos 100 h., à tirer
[sur l'ennemi.
Cela fait vous pourrez vous en aller, mais pas avant 6 h. du soir.

(Ms. 40, fr. 316.)

Notre église à deux pas avait l'air d'un décombre;
Lentement la mitraille en même temps que l'ombre
S'épaissit...
On ne pleurnichait point. N'ayant pas de souliers,
On n'a pas
Nous étions sans pitié pour les pieds nus des autres [1].
D'heure en heure, je disais : Combien nous ? 45, puis 30, puis 20,
[puis 10
Un gamin de tambour battant la charge.

J'étais de garde auprès de la tente du roi,
j'entendais
... et j'écoutais ces princes en ribotte
Pendant que j'aiguisais mon sabre sur ma botte.

---

1. Ce vers se retrouve dans un fragment publié sans date dans *Dernière Gerbe*; ce fragment porte pour titre *Campagne de Westphalie* et pour sous-titre : *Propos de mon oncle Louis*. Peut-être faut-il le compter au nombre des ébauches éliminées par le poète au moment de la composition du *Cimetière d'Eylau*.

Nous ne devinions pas ce qu'on faisait
conjectures
Les mouvements savants sont remplis d'aventures.
A coup sûr l'empereur combinait quelque chose
Mais, seuls, et dans la neige et l'eau jusqu'aux genoux,
Nous ne devinions pas ce qu'on faisait de nous ;
Que se passait-il ?

Et par qui la bataille a-t-elle été gagnée ?
Par vous.

(Fr. 319.)

Vous n'aurez à faire que ceci :
Gardez avec vous 120 hommes sur cette position,
Et tenez tête à toute l'armée
Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir.

Et si cela vous plaît je préfère
L'ouragan
Le soleil ...et l'océan guéable
Par le désir que j'ai de vous être agréable

Le tonnerre est à terre à ce qu'il me paraît

Et la mort pleut sur le cimetière,
Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux.
On voyait s'envoler du clocher les corbeaux.
et l'on fit l'appel ; nous étions trois.

(Fr. 321.)

II. — Ébauches de développement.

Le cimetière d'Eylau.

A

À mes frères aînés, écoliers éblouis,
Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis,
Qui me disait à moi de sa voix la plus tendre,
— Joue, enfant! — me jugeant trop petit pour comprendre.
J'écoutais cependant, et mon oncle disait :
Une bataille, bah! Savez-vous ce que c'est?
De la fumée. A l'aube on se lève, à la brune
On se couche, et je vais vous en raconter une
Cette bataille-là se nomme Eylau, je crois
Que j'étais capitaine et que j'avais la croix;
Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, à la guerre
Un homme c'est de l'ombre et çà ne compte guère
C'est le huit février mil huit cent sept
l'hiver dans le brouillard on ne sait où l'on va ;
Eylau, c'est un pays en Prusse ; on arriva
Dans un grand champ obscur sous la bruine
Le soir on fit les feux et le colonel vint
Il dit : Hugo — présent. — Combien d'hommes ? cent-vingt
— Bien — Prenez avec vous la compagnie entière
Et faites-vous tuer. où ? dans le cimetière.
[On marche devant soi sans savoir où l'on va ;
Eylau, c'est un pays en Prusse ; on arriva
comme la nuit tombait ;]
C'est en mil huit cent sept, avant la Moskowa.
Eylau, c'est un pays en Prusse, on arriva
Dans un grand champ obscur confus sous la bruine

(Ms. 40, fr. 316.)

B

Brusquement
Tout à coup la bataille éclata : six cents voix
jetant
Énormes, se crachant la flamme à pleines bouches,
S'insultèrent du haut des collines farouches ;

Et mon tambour battait
était
Toute la plaine fut un abîme fumant ;
Et mon tambour battait la charge éperdument.
Aux canons se mêlait une fanfare altière ;
la mitraille pleuvait
boulets
Et les bombes pleuvaient sur notre cimetière
Comme si l'on cherchait à tuer des tombeaux.
On voyait s'envoler du clocher les corbeaux ;
Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre
Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
Comme si le tapage humain le réveillait.
Un sale brouillard vint
Le soleil disparut et le ciel devint laid
Le soleil ne fut plus brillant
On ne vit plus briller au loin les fers de lance
un
Nous eûmes tout à coup un répit ; le silence
Nous fit penser, à moi comme à mon lieutenant,
Nous indiqua, car rien n'était clair maintenant,
risquait
Que l'ennemi *faisait* un mouvement tournant ;
On voyait défiler les troupes de chaque arme ;
Et nous dîmes : ils vont refaire leur vacarme,
les canons s'apprêtaient comme sous un rideau,
j'apercevais au loin les hulans de Spandau,
leurs lourds colbacks velus et leurs faces camuses,
je pris dans ma valise un almanach des Muses
Et je me mis à lire en attendant. Soudain

(Fr. 317.)

C

Quel tumulte ! on eut dit deux meutes à l'affût;
les vastes régiments s'ébranlèrent : ce fut
Un tourbillonnement monstrueux d'étincelles ;
des chevaux n'ayant plus personne sur leurs selles
Couraient, des rangs entiers tombaient ; tout s'effarait ;
Et ce chaos faisait le bruit d'une forêt.
Ah ! ces prussiens, mes dents claquaient.
Ah ! quels gueux que ces rois d'alors ! tas de marouffles !
On sentait vous passer sur la tête des souffles.
C'étaient des boulets, l'ombre était pleine de cris ;
j'apercevais
On distinguait au loin le petit homme gris
Que suivait au galop l'escadron de service,
fuyait
Benigssen cédait ; l'aigle attaquait l'écrevisse ;
pliait,

l'un se précipitait et l'autre reculait ;
à sept heures j'avais mes hommes au complet,
soixante
guère que cent
à dix nous n'étions plus que *cinquante* ; les balles,
les biscayens, le diable et son train, les cymbales,
les clairons, tout cela se fâchait à la fois ;
l'ennemi revenait à la charge ; les bois
S'emplirent de lueurs subitement coupées
de vapeurs *c'était*
par de l'ombre et c'étaient des visions d'épées,
des fuites, des retours, des chocs ; on distinguait
les berlinois
ces sauvages couchés par terre, l'œil au guet,
rampant, leur mode étant de se battre à plat ventre,
et leur cavalerie attaquant notre centre,
noirs
les hussards *gris*, l'essaim des trompettes soufflant
dans des cuivres avec la sabretache au flanc,
les damas recourbés des mameloucks, les lattes
des dragons plastronnés de revers écarlates ;

(Marge du fr. 317.)

D

Le destin, qui souvent en guerre est un gredin,
Sur nous, sur Benigssen et toute sa séquelle,
vint épaissir la brume infâme ; de laquelle
notre clocher, hideux point de mire, sortait.
hurle
les batailles, cela gronde, cela se tait,
recommence à gronder
puis cela *se remet à hurler* ; les tonnerres,
qui dans cette ombre-là sont extraordinaires,
et qui semblent avoir de la haine
les canons, les mortiers qui paraissent avoir
de la haine et remplir on ne sait quel devoir
se remirent à faire un bruit épouvantable :
[*Berthier prince d'empire et vice-connétable*
dans la fumée
Chargea *lui-même au centre* un corps hanovrien
sur notre droite
Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
fumée au loin, de bombes
Qu'une brume d'obus flamboyants étoilée
Et toute la bataille et toute la mêlée
tragique
avaient dans le brouillard *sinistre* disparu !
Le nuage tombé par terre, horrible, accru

par des vomissements immenses de fumées,
Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées ;
tombait, pâle duvet
la neige en ce brouillard flottait comme un duvet,
il neigeait, les flocons semblaient un blanc duvet
et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait.
Tout bonnement; les décombres
Sans y voir clair ; tout près de moi, dans *des plis sombres*
debout
je voyais mes soldats rôder comme des ombres]

Je faisais sur l'armée un tas de conjectures,
Les mouvements savants étant pleins d'aventures.
(Fr. 318.)

E

Nous eûmes tout à coup un répit : le silence
nous indiqua, car tout était clair maintenant,
Que l'ennemi faisait un mouvement tournant ;
On voyait défiler les troupes de chaque arme,
et nous dîmes : ils vont refaire leur vacarme.
les canons s'apprêtaient comme sous un rideau.
J'apercevais au loin les hulans de Spandau,
leurs lourds colbacks velus et leurs faces camuses...
je pris dans ma valise un almanach des Muses
Et je me mis à lire en attendant. Soudain...
.... C'est amusant. Je n'avais que dédain...
Le destin qui, parfois, en guerre, est généreux,

temps mauvais
je pris pour oreiller une fosse, j'avais
bottes sans
très froid aux pieds ayant des trous à ma semelle
et bientôt, capitaine et soldats, pêle-mêle,
nous ne bougeâmes plus, endormis sur les morts.
je criai : la bataille est gagnée ! brume, nuit.
J'eus avec le colonel ce dialogue :
il me semble
— Capitaine je crois entendre votre voix.
— Oui — Combien de vivants êtes-vous ici ? — Trois.

Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre
Et qu'un mort apparut stupéfait dans sa bière
ce tapage absurde l'éveillait
Comme si le tapage humain le réveillait.

Et sur nous tombaient deux formes de la mort
les balles par mitraille et par flocons la neige.
(Fr. 321.)

F

fait
Ce Benigssen était né pour mener des brutes,
Ne se souvenant plus au bout de cinq minutes
De ce qu'il avait fait l'instant d'auparavant.

(Fr. 320. *Sur bande de journal adressé à Madame Drouet Julie 55 rue Pigalle et portant le cachet de la poste du 19 février 1874, Bruxelles.*)

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

A mes frères aînés, écoliers éblouis,
Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis,
Qui me disait à moi, de sa voix la plus tendre :
— Joue, enfant ! — me jugeant trop petit pour comprendre.
J'écoutais cependant, et mon oncle disait :

— Une bataille, bah ! savez-vous ce que c'est ?
De la fumée. A l'aube on se lève, à la brune
On se couche ; et je vais vous en raconter une.
Cette bataille-là se nomme Eylau ; je crois
Que j'étais capitaine et que j'avais la croix ;
Oui, j'étais capitaine. Après tout, à la guerre,
Un homme, c'est de l'ombre, et ça ne compte guère,
Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Donc, Eylau
C'est un pays en Prusse ; un bois, des champs, de l'eau,
De la glace, et partout l'hiver et la bruine.

---

1. L'entrée du capitaine Louis Hugo dans la salle à manger des Feuillantines avait paru à Abel, à Eugène et à Victor Hugo, ses neveux, une « vision éblouissante ». Cf. notice, p. 964.

4. En 1807, quand son oncle Louis Hugo vint à Paris, Victor avait cinq ans. Abel, l'aîné, était né le 15 novembre 1798, Eugène, le 16 septembre 1800.

10. *Que j'avais la croix*. Imprécision voulue : le récit recule mieux ainsi dans le passé. En réalité, c'est à la bataille d'Eylau que le capitaine Hugo gagna la croix. Voir la note du vers 260.

11. *Oui, j'étais capitaine*, L'oncle Louis coupe court : le premier développement était plus long. Cf. le brouillon de la page 970.

Le régiment campa près d'un mur en ruine;
On voyait des tombeaux autour d'un vieux clocher.
Bénigssen ne savait qu'une chose, approcher
Et fuir; mais l'empereur dédaignait ce manége.
Et les plaines étaient toutes blanches de neige.
Napoléon passa, sa lorgnette à la main.
Les grenadiers disaient : Ce sera pour demain.
Des vieillards, des enfants pieds nus, des femmes grosses
Se sauvaient; je songeais; je regardais les fosses.
Le soir on fit les feux, et le colonel vint,
Il dit : — Hugo? — Présent. — Combien d'hommes? —
[Cent-vingt.
— Bien. Prenez avec vous la compagnie entière,
Et faites-vous tuer. — Où? — Dans le cimetière.
Et je lui répondis : — C'est en effet l'endroit.

---

16. Au-dessus du vers 16 dans le manuscrit cette esquisse :

Je lui dis en riant : c'est en effet l'endroit
froid

et dans la marge :

Fils, j'ai vu ce temps-là
J'ai vu ces choses-là, je suis un des témoins.
mais
Oui, des grades de plus et des cheveux de moins !
Le vieux général songe au jeune capitaine,
Et l'envie. Ah ! l'aurore est charmante et lointaine.
On fut jeune, on est vieux. Soit. Dieu sait où l'on va.
Eylau, c'est un pays en Prusse; on arriva
Dans un grand champ obscur confus sous la bruine.

V. Hugo élimine ici ce qui ferait longueur et réserve ces vers pour la *Sœur de Charité*.

29. *a) Je lui dis en riant : C'est le meilleur endroit.*
Il reprit : C'est pour rire en effet. — un vent froid
mes écoutaient
Soufflait et les soldats attendaient
b) Je lui dis : Colonel, C'est en effet l'endroit

---

21. C'est l'attitude traditionnelle : cf. dans l'édition des *Misérables*, Hetzel, 1865, le dessin de Brion, illustrant les lignes : « Esquisser ici l'aspect de Napoléon à cheval, sa lunette à la main, cela est presque de trop... Avant qu'on le montre, tout le monde l'a vu », p. 173.

J'avais ma gourde, il but et je bus ; un vent froid
Soufflait. Il dit : — La mort n'est pas loin. Capitaine,
J'aime la vie, et vivre est la chose certaine,
Mais rien ne sait mourir comme les bons vivants.
Moi, je donne mon cœur, mais ma peau, je la vends.
Gloire aux belles ! Trinquons. Votre poste est le pire. —
Car notre colonel avait le mot pour rire.
Il reprit : — Enjambez le mur et le fossé,
Et restez là ; ce point est un peu menacé,
Ce cimetière étant la clef de la bataille.
Gardez-le. — Bien. — Ayez quelques bottes de paille.
— On n'en a point. — Dormez par terre. — On dormira.
— Votre tambour est-il brave ? — Comme Barra.
— Bien. Qu'il batte la charge au hasard et dans l'ombre,
Il faut avoir le bruit quand on n'a pas le nombre.
Et je dis au gamin : — Entends-tu, gamin ? — Oui,
Mon capitaine, dit l'enfant, presque enfoui

---

31. ... il dit : *Morbleu, tout va bien.*

35. Gloire aux [dames]. Trinquons. *Notre* poste est le pire.

avant le

43. Bien. Qu'il batte la charge, *au point du jour,* dans l'ombre suivi des vers 53-54, sous cette forme :

Et ne vous en allez qu'à six heures du soir.
Donc, demain tout le jour, vous tiendrez ; au revoir.

45-53. Addition marginale.

46-47. Mon capitaine, dit *le gamin, c'est inouï*
Comme un enfant, c'est brave !

---

30. *J'avais ma gourde, il but et je bus.* Rapidité voulue ; l'histoire de la « goutte » occupe dans *Victor Hugo raconté* plus d'un tiers du récit.

42. *Barra.* Le souvenir de Barra vient naturellement à la pensée du capitaine Hugo, en présence de son jeune tambour. Louis Hugo, volontaire de 1792, était depuis un an soldat, lorsque le jeune tambour Barra fut tué, à l'âge de douze ans, par les Vendéens (1793) ; comme tous, Louis Hugo avait chanté, dans ses marches militaires, le *Chant du Départ* :

De Barra, de Viala le sort nous fait envie !

Sous le givre et la neige, et riant. — La bataille,
Reprit le colonel, sera toute à mitraille ;
Moi, j'aime l'arme blanche, et je blâme l'abus
Qu'on fait des lâchetés féroces de l'obus ;
Le sabre est un vaillant, la bombe une traîtresse ;
Mais laissons l'empereur faire. Adieu, le temps presse.
Restez ici demain sans broncher. Au revoir.
Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. —
Le colonel partit. Je dis : — Par file à droite !
Et nous entrâmes tous dans une enceinte étroite ;
De l'herbe, un mur autour, une église au milieu,
Et dans l'ombre, au-dessus des tombes, un bon Dieu.

Un cimetière sombre, avec de blanches lames,
Cela rappelle un peu la mer. Nous crénelâmes
Le mur, et je donnai le mot d'ordre, et je fis
Installer l'ambulance au pied du crucifix.
— Soupons, dis-je, et dormons. La neige cachait l'herbe ;
Nos capotes étaient en loques ; c'est superbe,
Si l'on veut, mais c'est dur quand le temps est mauvais.
Je pris pour oreiller une fosse ; j'avais

---

53. Rester ici, demain, sans *bouger*.
57. *Gazon*, un mur autour...
59-63. Addition marginale, remplaçant ce vers biffé :
C'était là le décor : la neige cachait l'herbe
59. ... avec de [grandes] lames,
61. ... et je donnai *la consigne*...

---

59. La vision de l'ensemble des pierres tombales blanches, alignées, les unes derrière les autres, dans l'obscurité, rappelle au poète l'aspect des lames d'eau, blanchies d'écume, qui se succèdent régulièrement sur la surface de la mer. Dans *France et Belgique* on rencontre une comparaison analogue et plus directement saisissable : « A mes pieds, l'océan avançait pas à pas. Les lames venaient se poser les unes sur les autres comme les ardoises d'un toit qu'on bâtit. » *Le Tréport,* lettre à Louis Boulanger, 1835.

Les pieds transis, ayant des bottes sans semelle;
Et bientôt, capitaine et soldats pêle-mêle,
Nous ne bougeâmes plus, endormis sur les morts.
Cela dort, les soldats; cela n'a ni remords,
Ni crainte, ni pitié, n'étant pas responsable;
Et, glacé par la neige ou brûlé par le sable,
Cela dort; et d'ailleurs, se battre rend joyeux.
Je leur criai : Bonsoir! et je fermai les yeux;
A la guerre on n'a pas le temps des pantomimes.
Le ciel était maussade, il neigeait, nous dormîmes.
Nous avions ramassé des outils de labour,
Et nous en avions fait un grand feu. Mon tambour
L'attisa, puis s'en vint près de moi faire un somme.
C'était un grand soldat, fils, que ce petit homme.
Le crucifix resta debout, comme un gibet.
Bref, le feu s'éteignit; et la neige tombait.
Combien fut-on de temps à dormir de la sorte?

---

67. *Bien froid aux pieds,* ayant

73. *N'importe, cela dort.* Se battre rend joyeux.

sombre,
était *très noir,*
76-77. Le ciel *semblait de glace,* il neigeait, nous dormîmes,
Combien d'heures, ma foi, je ne sais.

79. *L'attisait,* puis s'en vint

81. *Seule, la croix* resta debout

83-93. Addition marginale, remplaçant cette première rédaction des vers 92-94 :

---

67. *Sans semelle* : tels les soldats de l'an II :

Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers.

Le détail est légendaire depuis la fameuse proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie : « Dénués de tout, vous avez suppléé à tout : vous avez gagné des batailles sans canon, passé des rivières sans pont, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. »

69. *Endormis sur les morts* : Souvenir peut-être de ce qu'avait raconté aux Feuillantines le capitaine Louis Hugo : « En me réveillant, je m'aperçus que j'avais dormi sur un Russe gelé. »

Je veux, si je le sais, que le diable m'emporte !
Nous dormions bien. Dormir, c'est essayer la mort.
A la guerre c'est bon. J'eus froid, très-froid d'abord ;
Puis je rêvai ; je vis en rêve des squelettes
Et des spectres, avec de grosses épaulettes ;
Par degrés, lentement, sans quitter mon chevet,
J'eus la sensation que le jour se levait,
Mes paupières sentaient de la clarté dans l'ombre ;
Tout à coup, à travers mon sommeil, un bruit sombre
Me secoua, c'était au canon ressemblant ;
Je m'éveillai ; j'avais quelque chose de blanc
Sur les yeux ; doucement, sans choc, sans violence,
La neige nous avait tous couverts en silence
D'un suaire, et j'y fis, en me dressant un trou ;
Un boulet, qui nous vint je ne sais trop par où,
M'éveilla tout à fait ; je lui dis : Passe au large !
Et je criai : — Tambour, debout ! et bats la charge !

Cent-vingt têtes alors, ainsi qu'un archipel,
Sortirent de la neige ; un sergent fit l'appel,
Et l'aube se montra, rouge, joyeuse et lente ;
On eût cru voir sourire une bouche sanglante.
Je me mis à penser à ma mère ; le vent

Nous dormions, et la nuit passait. Soudain dans l'ombre
A travers mon sommeil, j'entendis un bruit sombre,
un coup sourd
Rauque et brusque, et c'était au canon ressemblant.

86. [Et c'est bon à la guerre. Ah ! j'eus] très-froid d'abord ;
92. *Et soudain à travers mon sommeil,* un bruit sombre
95. Sur les yeux, *et c'était ceci* : sans violence
103. Et l'aube se *leva*, rouge,
Et l'on crut
104. On [croyait]
105-108. Addition marginale.

---

104. Sur les comparaisons suscitées dans l'imagination de V. Hugo par la couleur ou la forme de la bouche. Cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les métaphores de V. Hugo*, p. 165-168.

Semblait me parler bas ; à la guerre souvent
Dans le lever du jour c'est la mort qui se lève.
Je songeais. Tout d'abord nous eûmes une trêve ;
Les deux coups de canon n'étaient rien qu'un signal,
La musique parfois s'envole avant le bal
Et fait danser en l'air une ou deux notes vaines.
La nuit avait figé notre sang dans nos veines,
Mais sentir le combat venir, nous réchauffait.
L'armée allait sur nous s'appuyer en effet ;
Nous étions les gardiens du centre, et la poignée
D'hommes sur qui la bombe, ainsi qu'une cognée,
Va s'acharner ; et j'eusse aimé mieux être ailleurs.
Je mis mes gens le long du mur ; en tirailleurs.
Et chacun se berçait de la chance peu sûre
D'un bon grade à travers une bonne blessure ;
A la guerre on se fait tuer pour réussir.
Mon lieutenant, garçon qui sortait de Saint-Cyr,
Me cria : — Le matin est une aimable chose ;
Quel rayon de soleil charmant ! La neige est rose !
Capitaine, tout brille et rit ! quel frais azur !
Comme ce paysage est blanc, paisible et pur !
— Cela va devenir terrible, répondis-je.
Et je songeais au Rhin, aux Alpes, à l'Adige,

---

108. ... Tout d'abord, *ce fut comme* une trêve ;

116-120. Addition marginale remplaçant cette première rédaction biffée :
D'hommes risqués,
De combattants, par qui la bataille est gagnée
Ou perdue ; et j'aurais aimé mieux être ailleurs.
Je mis mes gens le long du mur en tirailleurs.

116-117. *a)* D'hommes *que le canon,* ainsi qu'une cognée,
Va frapper ; et j'aurais...
b) D'hommes sur qui *l'obus*

123. Me cria : *Que l'aurore* est une *belle* chose !

124. *Capitaine, voyez comme*

110-111. Ce prélude nous laisse prévoir que ce que nous entendrons surtout dans le récit du capitaine, ce sera la « musique » de la bataille.

A tous nos fiers combats sinistres d'autrefois.

Brusquement la bataille éclata. Six cents voix
Énormes, se jetant la flamme à pleines bouches,
S'insultèrent du haut des collines farouches,
Toute la plaine fut un abîme fumant,
Et mon tambour battait la charge éperdûment.
Aux canons se mêlait une fanfare altière,
Et les bombes pleuvaient sur notre cimetière,
Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux ;
On voyait du clocher s'envoler les corbeaux ;
Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre,
Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
Comme si le tapage humain le réveillait.
Puis un brouillard cacha le soleil. Le boulet
Et la bombe faisaient un bruit épouvantable.
Berthier, prince d'empire et vice-connétable,

---

129. A tous nos [beaux] combats *farouches* d'autrefois.
136. Et les *obus* pleuvaient

---

130. La bataille d'Eylau commença par un violent duel d'artillerie. Abel Hugo, dans son *Histoire de l'Empereur Napoléon,* p. 265, donne un total de 450 bouches à feu pour les deux fronts ; Thiers, dans son *Histoire du Consulat et l'Empire,* que V. Hugo a pu lire à la bibliothèque de Bruxelles, porte ce total à six ou sept cents.

130-136. L'orchestration du passage est remarquable : la coupe bucolique du premier vers, le rejet au second, le choc des syllabes aiguës *s'insultèrent, battait, altière* avec les sourdes et les explosives *énormes, bouches, farouches, bombes,* les sonorités prolongées *éperdûment,* ou brusquement retentissantes *fanfare altière,* sont les éléments ingénieusement combinés d'une phrase musicale où résonnent tous les bruits de la bataille.

137. Cf. ce que dit Gavroche dans les *Misérables* en voyant les balles pleuvoir sur les morts de la barricade : « Tiens, voilà qu'on me tue mes morts à présent ! »

139-141. Détails analogues dans les récits des dernières batailles de la Commune, livrées dans les cimetières de Paris. Cf. notamment C. Mendès. *Les 73 Journées de la Commune*, Paris, Lachaud, 1871, p. 325-326.

144. *Berthier,* major général des armées, était présent à la bataille

Chargea sur notre droite un corps hanovrien
Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
Qu'une brume sans fond, de bombes étoilée ;
Tant toute la bataille et toute la mêlée
Avaient dans le brouillard tragique disparu.
Un nuage tombé par terre, horrible, accru
Par des vomissements immenses de fumées,
Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées ;
La neige en cette nuit flottait comme un duvet,
Et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait.
On faisait de son mieux. Pensif, dans les décombres,
Je voyais mes soldats rôder comme des ombres ;
Spectres le long du mur rangés en espalier ;
Et ce champ me faisait un effet singulier,
Des cadavres dessous et dessus des fantômes.
Quelques hameaux flambaient ; au loin brûlaient des chaumes.
Puis la brume où du Harz on entendait le cor
Trouva moyen de croître et d'épaissir encor,

---

157. [Nos chefs dans ce lieu noir semblaient nous oublier]
Taunus

161. *La brume où du Tyrol* on entendait le cor

---

d'Eylau. C'est lui qui transmettait les ordres de Napoléon : c'est lui qui déclencha les charges de cavalerie et qui fit arriver, si tardivement, Ney sur le champ de bataille ; mais rien ne laisse supposer que Berthier ait chargé lui-même dans le combat. C'est l'*escadron de service*, un seul par conséquent, qui chargea *sur le flanc droit* le corps de 6000 hommes, qui s'avançait vers le cimetière où se trouvaient Napoléon et Louis Hugo.

162. *Le cor du Harz.* C'est le cor légendaire du Chasseur Sauvage, fameux dans le folk-lore du Brunswick et du Harz. Cf. Grimm, *Traditions allemandes*, Paris, Levasseur, 1838, tome I, p. 225, *Le chasseur sauvage Hackelberg* ; et V. Hugo, *Les Châtiments*, VII, 3, *Le chasseur noir.* Ce son très lointain et mystérieusement entendu d'un cor fantastique est la seule note de merveilleux dans le récit : elle ne messied pas à sa grandeur épique.

Et nous ne vîmes plus que notre cimetière;
A midi nous avions notre mur pour frontière,
Comme par une main noire, dans de la nuit,
Nous nous sentîmes prendre, et tout s'évanouit.
Notre église semblait un rocher dans l'écume.
La mitraille voyait fort clair dans cette brume,
Nous tenait compagnie, écrasait le chevet
De l'église, et la croix de pierre, et nous prouvait
Que nous n'étions pas seuls dans cette plaine obscure.
Nous avions faim, mais pas de soupe; on se procure
Avec peine à manger dans un tel lieu. Voilà
Que la grêle de feu tout à coup redoubla.
La mitraille, c'est fort gênant; c'est de la pluie;
Seulement ce qui tombe et ce qui vous ennuie,
Ce sont des grains de flamme et non des gouttes d'eau.
Des gens à qui l'on met sur les yeux un bandeau,
C'était nous. Tout croulait sous les obus, le cloître,
L'église et le clocher, et je voyais décroître
Les ombres que j'avais autour de moi debout;
Une de temps en temps tombait. — On meurt beaucoup,
Dit un sergent pensif comme un loup dans un piége;
Puis il reprit, montrant les fosses sous la neige:
— Pourquoi nous donne-t-on ce champ déjà meublé? —
Nous luttions. C'est le sort des hommes et du blé
D'être fauchés sans voir la faulx. Un petit nombre
De fantômes rôdait encor dans la pénombre;
Mon gamin de tambour continuait son bruit;
Nous tirions par-dessus le mur presque détruit.

---

166. Nous nous *sentions* prendre...
167-168. Notre église *à deux pas avait l'air d'un décombre.*
La mitraille, *épaissie en même temps que l'ombre,*
179. C'était nous. *Je voyais confusément* le cloître.
181. ... debout autour de moi.
187-189 *Le* petit nombre
De fantômes, *rôdant* encore dans la pénombre,
S'effaçait; mon tambour continuait son bruit.

Mes enfants, vous avez un jardin ; la mitraille
Était sur nous, gardiens de cette âpre muraille,
Comme vous sur les fleurs avec votre arrosoir.
— Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir.
Je songeais, méditant tout bas cette consigne.
Des jets d'éclairs mêlés à des plumes de cygne,
Des flammèches rayant dans l'ombre les flocons,
C'est tout ce que nos yeux pouvaient voir. — Attaquons !
Me dit le sergent. — Qui? dis-je, on ne voit personne.
— Mais on entend. Les voix parlent ; le clairon sonne.
Partons, sortons ; la mort crache sur nous ici ;
Nous sommes sous la bombe et l'obus. — Restons-y.
J'ajoutai : — C'est sur nous que tombe la bataille.
Nous sommes le pivot de l'action. — Je bâille,
Dit le sergent. — Le ciel, les champs, tout était noir ;
Mais quoiqu'en pleine nuit, nous étions loin du soir,
Et je me répétais tout bas : Jusqu'à six heures.
— Morbleu ! nous aurons peu d'occasions meilleures
Pour avancer ! me dit mon lieutenant. Sur quoi,
Un boulet l'emporta. Je n'avais guère foi
Au succès ; la victoire au fond n'est qu'une garce.
Une blême lueur, dans le brouillard éparse,
Éclairait vaguement le cimetière. Au loin
Rien de distinct, sinon que l'on avait besoin
De nous pour recevoir sur nos têtes les bombes.

---

195. [Mon colonel m'avait donné cette consigne].
C'est tout ce que nos yeux distinguaient
198. *Nous voyions cela, puis de la brume* : Attaquons !
200. Mais on entend. *L'obus* (*crache ?*) ; le clairon sonne.
209. Pour avancer ! *cria* mon lieutenant.
210-211. ... *Je nous croyais, ma foi,*
Battus, et la victoire...

191-193. La comparaison familière, accessible à des enfants, nous ramène aux « écoliers éblouis » auditeurs du capitaine Louis, et à la salle à manger des Feuillantines, qui donnait sur le jardin chanté par V. Hugo dans *Les Rayons et les Ombres*.

L'empereur nous avait mis là, parmi ces tombes;
Mais, seuls, criblés d'obus et rendant coups pour coups,
Nous ne devinions pas ce qu'il faisait de nous.
Nous étions, au milieu de ce combat, la cible.
Tenir bon, et durer le plus longtemps possible,
Tâcher de n'être morts qu'à six heures du soir,
En attendant, tuer, c'était notre devoir.
Nous tirions au hasard, noirs de poudre, farouches;
Ne prenant que le temps de mordre les cartouches,
Nos soldats combattaient et tombaient sans parler.
— Sergent, dis-je, voit-on l'ennemi reculer?
— Non. — Que voyez-vous? — Rien. — Ni moi. — C'est [le déluge,

---

217. Mais, seuls, *et dans la neige entrés jusqu'aux genoux,*
218. suivi d'un vers abandonné :

Les mouvements savants étant pleins d'aventures

Ce vers était repris du brouillon qu'on rencontre en tête de la page suivante du manuscrit et qui correspond ici aux vers 226-232 :

Benigssen avait-il cessé de reculer ?
Je faisais sur l'armée un tas de conjectures,
Les mouvements savants étant pleins d'aventures.
Nous sentions le feu, la mort
Les ailes de la mort étaient sur nous
Plus que jamais le feu pleuvait sur nous... Sergent,
Que voyez-vous? Moi, rien.
Dis-je, *voyez-vous clair? Moi non.* C'est outrageant
ah! il pleut du plomb;
Je suis aveugle, *et tout est noir*; c'est le déluge
Mais en feu. — Voyez-vous nos gens? — Non; si j'en juge
qu'à présent nous tirons,
Par le nombre de coups que nous tirons encor,
Nous sommes bien quarante, un grognard à chevrons
Nous sommes à peu près cinquante : un soldat...
Que je voyais pas loin de moi dit: On est trente.
Tout était neige et nuit. La bise pénétrante
Soufflait.

223. Nous tirions au hasard *devant nous...*
Le manuscrit ponctue ainsi :
Nous tirions au hasard. Noirs de poudre, farouches,
Ne prenant que le temps...
225. Nos soldats *tiraillaient*
227-230. Addition marginale.
227. *On ne voit rien : la neige ou la nuit,* le déluge

Maís en feu. — Voyez-vous nos gens ? — Non. Si j'en juge
Par le nombre de coups qu'à présent nous tirons,
Nous sommes bien quarante. — Un grognards à chevrons
Qui tiraillait pas loin de moi dit : — On est trente.
Tout était neige et nuit ; la bise pénétrante
Soufflait, et, grelottants, nous regardions pleuvoir
Un gouffre de points blancs dans un abîme noir.
La bataille pourtant semblait devenir pire.
C'est qu'un royaume était mangé par un empire !
On devinait derrière un voile un choc affreux ;
On eût dit des lions se dévorant entr'eux ;
C'était comme un combat des géants de la fable ;
On entendait le bruit des décharges, semblable
A des écroulements énormes ; les faubourgs
De la ville d'Eylau prenaient feu ; les tambours
Redoublaient leur musique horrible, et sous la nue
Six cents canons faisaient la basse continue ;
On se massacrait ; rien ne semblait décidé ;
La France jouait là son plus grand coup de dé ;
Le bon Dieu de là-haut était-il pour ou contre ?
Quelle ombre ! et je tirais de temps en temps ma montre.

230-231. V. Hugo réduit à cette seule indication le decrescendo projeté dans son brouillon : « D'heure en heure je disais : combien nous ? — 45, puis 30, puis 21, puis 10... ». Cf. p. 968.

236. Agrandissement épique et familiarité soldatesque : *mangé* ; et confusion voulue dans les termes *royaume* et *empire* : pour le capitaine de grenadiers, Louis Hugo, il n'y a qu'un Empereur et qu'un Empire, Napoléon et la France ; à ses yeux la Russie n'est qu'un royaume.

240. Reprise de l'orchestration commencée au vers 130, avec moins d'éclat ici : c'est une basse de grondements sourds, *écroulements énormes, tambours, redoublement, sous la nue, basse continue*, avec des crépitements : les faubourgs de la *ville d'Eylau prenaient* feu.

248-249. Peu importe qu'historiquement il ne soit pas vrai que la France ait joué à Eylau son plus grand coup de dé : on sait en effet que la bataille d'Eylau ne fut pas décisive. Mais ici c'est le capitaine Hugo qui parle, et l'exagération est naturelle : il va jusqu'à

Par intervalle un cri troublait ce champ muet,
Et l'on voyait un corps gisant qui remuait.
Nous étions fusillés l'un après l'autre, un râle
Immense remplissait cette ombre sépulcrale.
Les rois ont les soldats comme vous vos jouets.
Je levais mon épée, et je la secouais
Au-dessus de ma tête, et je criais : Courage !
J'étais sourd et j'étais ivre, tant avec rage
Les coups de foudre étaient par d'autres coups suivis ;
Soudain mon bras pendit, mon bras droit, et je vis
Mon épée à mes pieds, qui m'était échappée ;
J'avais un bras cassé ; je ramassai l'épée
Avec l'autre, et la pris dans ma main gauche : — Amis !
Se faire aussi casser le bras gauche est permis !
Criai-je, et je me mis à rire, chose utile,
Car le soldat n'est point content qu'on le mutile,
Et voir le chef un peu blessé ne déplaît point.

---

249. ... troublait [le] champ muet,
252. Immense [emplissait l'ombre et je me sentais pâle].

---

mêler Dieu à l'action. C'est Montesquieu qui disait d'un général : « Il ne s'est donné de grandes batailles que celles où il assista. » Combien c'est humain !

253. V. Hugo prête à son oncle les sentiments qu'il avait lui-même à l'égard des rois. Cette affirmation, au reste discrète, remplace une violente invective du brouillon :

Ah ! quels gueux que ces rois d'alors ! Tas de maroufles !

Notons qu'il s'agit des rois ennemis de Napoléon.

260. Même détail et même attitude dans le récit du *Victor Hugo raconté*, cf. p. 963. L. Durieux, dans les *Carnets de la Sabretache* (février 1907), *Les soldats d'Eylau*, donne, d'après les archives de la Légion d'honneur, la mention qui accompagne la nomination du capitaine L. Hugo au grade de chevalier : « *Hugo* (Louis-Joseph), capitaine au 55e de ligne : blessé grièvement d'un coup de biscaïen qui lui a fracassé le bras droit, à Eylau. » Au quartier général impérial de Finkenstein, le 15 avril 1807, signé : Le ministre de la Guerre, major général, prince de Neufchatel, mal Berthier.

Mais quelle heure était-il ? Je n'avais plus qu'un poing,
Et j'en avais besoin pour lever mon épée ;
Mon autre main battait mon flanc, de sang trempée,
Et je ne pouvais plus tirer ma montre. Enfin
Mon tambour s'arrêta : — Drôle, as-tu peur ? — J'ai faim,
Me répondit l'enfant. En ce moment la plaine
Eut comme une secousse, et fut brusquement pleine
D'un cri qui jusqu'au ciel sinistre s'éleva.
Je me sentais faiblir ; tout un homme s'en va
Par une plaie ; un bras cassé, cela ruisselle ;
Causer avec quelqu'un soutient quand on chancelle ;
Mon sergent me parla ; je dis au hasard : Oui,
Car je ne voulais pas tomber évanoui.
Soudain le feu cessa, la nuit sembla moins noire.
Et l'on criait : Victoire ! et je criai : Victoire !
J'aperçus des clartés qui s'approchaient de nous.
Sanglant, sur une main et sur les deux genoux
Je me traînai ; je dis : — Voyons où nous en sommes.
J'ajoutai : — Debout, tous ! Et je comptai mes hommes.
— Présent ! dit le sergent. — Présent ! dit le gamin.
Je vis mon colonel venir, l'épée en main.
— Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée ?
— Par vous, dit-il. — La neige était de sang baignée.
Il reprit : — C'est bien vous, Hugo ? c'est votre voix ?
— Oui. — Combien de vivants êtes-vous ici ? — Trois.

---

267. .... pour [tenir] mon épée.

271-272. Me répondit l'enfant, *puis, reprenant haleine,*
Il se remit à battre...

281. J'aperçus des *lueurs*

288. *Lui dis-je ; il dit : Par vous. La neige était baignée...*

Date du manuscrit. Paris, 28 février 1874.

1851

CHOIX ENTRE DEUX PASSANTS

NOTICE

Choix entre deux passants est daté sur le manuscrit du 30 octobre 1859.

Nous avons dit dans notre Introduction [1] quel avait été l'état d'esprit de V. Hugo à l'égard de l'amnistie du 18 août 1859, cette « dernière insolence de ce malheureux réussisseur [2] », et nous savons quelle fière déclaration l'exilé fit ce jour-là. C'était l'écho de la pièce finale des *Châtiments* :

Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là !

Pour mieux montrer sa complète indifférence, son absolu dédain pour le geste de Napoléon III, le poète se remit gaiement aux *Chansons des Rues et des Bois* ; jamais sa verve ne fut plus abondante, plus empreinte de jovialité et de bonne humeur que pendant les mois de septembre et d'octobre 1859 [3].

1. p. VII-VIII.
2. Lettre du 21 août 1859 à George Sand.
3. *Fuite en Sologne*, 19 août 1859, *Chansons des Rues et des Bois*. Liv. I, VI, 2. *Jour de fête aux environs de Paris*, 23 août 1859, *id.*, Liv. I, IV, 2. — *Vaugirard, J'avais été vainqueur*.., 30 août 1859, *Théâtre en Liberté, Fragments*. — *L'Ascension humaine*, 31 août 1859, *Chansons des Rues et des Bois*, Liv. II, III, 5. — *Le doigt de la femme*, 12 sept. 1859, *id.*, Liv., I, VI, 1. — *Bas à l'oreille du lecteur*, 16 sept. 1859, *id.*, Liv. I, II, 8. — *Lettre*, 18 sept. 1859, *id.*, Liv. I, VI, 20. — *Choses écrites à Créteil*, 27 sept. 1859, *id.*, Liv. I,

Mais il est bien certain qu'en fin d'octobre la mauvaise humeur le prend et va croissant ; elle se manifeste, par boutades, dans deux pièces composées, l'une le 25, l'autre le 27 octobre.

La *Rencontre d'une petite fagotière,* qui est écrite dans le rythme des *Chansons des Rues et des Bois,* et qui, quelques jours plus tôt, n'eût pas manqué de lui inspirer quelques vers spirituellement libertins, tourne au ton grave :

Dans la clairière aux vertes routes
Tu passes ; nous nous regardons,
Moi, plein de songes et de doutes,
Toi, les pieds nus dans les chardons.

A nous deux, seuls dans la rosée,
Nous ferions sourire un cagot ;
Car, moi, je porte la pensée,
Et toi, tu traînes le fagot.

Les Quatre Vents de l'Esprit, III, 49, 27 octobre 1859.

L'acrimonie se fait plus aiguë dans *A J. de S. laboureur à Yvetot* :

Il faut être de bonne pâte
Pour se figurer que les rois
Sont sacrés, et que Dieu se hâte
Au moindre appel de leurs beffrois...
Je hais les césars et les Romes,...

Ceux pour qui l'ignorance est l'ordre
Ont, sur ma pensée où Dieu luit,
Pris soin de nouer et de tordre
L'énorme chaîne de la nuit.

Toutefois, il tente de secouer sa misanthropie :

Cette chaîne, où rampe une flamme,
Sur l'enfant comme sur l'agneau
Pèse et nous étreint ; mais mon âme
Rit, et passe à travers l'anneau [1].

Les Quatre Vents de l'Esprit, III, 50, 25 octobre 1859.

IV, 7. — *Et toi que fais-tu là*... 30 septembre 1859, *Théâtre en Liberté, Les Gueux,* — *Pendant une maladie,* 1er-3 oct. 1859, *Chansons des Rues et des Bois,* Liv. II, IV, 2. — *O Hyménée,* 5 oct. 1859, *id.,* Liv. I, II, 5. — *Réalité,* 5 oct 1859, *id.,* Liv. I, II, 2. — *Les étoiles filantes,* 15 oct. 1859, *id.,* Liv. I, III, 7. — *Paupertas,* 19 octobre 1859, *id.,* Liv. I, II, 4. — *A Jeanne,* 22 oct. 1859, *id.,* Liv. I, III, 6. — *Les enfants lisent,* 23 oct. 1859, *id.,* Liv. II, II, 4. — *Célébration du 14 juillet* (1859, *s. d.*), *id.,* Liv. II, III, 3.

1. C'est évidemment en raison de la gravité intermittente du ton que ces deux pièces n'ont pas été publiées dans les *Chansons des Rues et des Bois* et ont été réservées pour les *Quatre Vents de l'Esprit.*

Trois jours après, il fait un retour sur lui-même, sur les huit années déjà passées dans l'exil ; et il revient à la fierté stoïque et au ton grave des *Châtiments.*

Le cadre de la pièce rappelle celui de *A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt* [1], strophes achevées en 1841, au moment de la composition du *Rhin* et sous l'influence des ballades allemandes, alors à la mode.

Dans le poème antithétique des *Deux cavaliers,* nous assistons à une sorte de dédoublement de la personnalité du poète, et chacun des cavaliers exprime une part de sa pensée [2]. La conception du sujet a quelque chose d'analogue dans *Choix entre deux passants* : là aussi apparaissent deux cavaliers dont les discours s'opposent et font contraste ; mais ceux-ci, personnages au reste irréels et purement allégoriques, la Mort et la Honte, n'expriment pas directement les sentiments de l'exilé, ils dialoguent avec lui.

En voyant apparaître cette Mort à cheval,

> Marchant au crépuscule au fond du bois hideux,

il est impossible de ne pas songer à la ballade de Lénore, dont le souvenir était déjà sensible dans les *Contemplations.*

V. Hugo a de plus repris volontairement un certain nombre d'idées exprimées déjà sept mois auparavant dans *Masferrer* et par conséquent antérieurs au décret d'amnistie.

Le poème affirme donc la persistance et l'unité de la fière attitude de V. Hugo à l'égard de Napoléon III. Court, clair et martelé, il est en harmonie avec la vigueur de la volonté de l'exilé.

---

1. *Contemplations,* IV, 12.

2. Plus tard, il plut à V. Hugo d'assimiler l'un des deux cavaliers, Hermann, à Pierre Leroux, auquel il lut la pièce dans une promenade sur la grève de Samarez, et qui se fâcha. Cf. sur ce sujet la très précise notice de J. Vianey dans les *Contemplations,* IV, 12, p. tome II, p. 381-385.

1851

CHOIX ENTRE DEUX PASSANTS*

Je vis la Mort, je vis la Honte ; toutes deux
Marchaient au crépuscule au fond du bois hideux.

L'herbe informe était brune et d'un souffle agitée.

Et sur un cheval mort la Mort était montée ;
La Honte cheminait sur un cheval pourri.

Des vagues oiseaux noirs on entendait le cri.

Et la Honte me dit : — Je m'appelle la Joie.
Je vais au bonheur. Viens. L'or, la pourpre, la soie,

---

* Sur les projets de table on relève les titres suivants : Après Décembre. Mon exil. — L'exil.

3. L'herbe informe était *sombre*...

5-6. Dans la ballade de Bürger, *Lenore,* popularisée par la gravure et la peinture (Ary Scheffer, *Les morts vont vite,* 1830), on voit la Mort montée en croupe sur un cheval fougueux ; le manteau du cavalier, à son arrivée, tombe, « pourri comme de l'amadou ». Dans le *Rhin,* où est évidente l'influence des contes allemands et en particulier de ceux de Schreiber, V. Hugo montre le beau Pécopin faisant choix entre deux chevaux fantastiques, mais sans qu'il y ait aucune allégorie. Dans *Choix entre deux passants* le souvenir qui apparaît le plus manifestement est celui des cavaliers de l'Apocalypse : « Et voici un cheval noir, et celui qui le montait avait une balance à la main. Et voici un cheval pâle, et celui qui le monte se nomme la Mort. »

8-16. Reprise consciente des idées et de quelques-unes des expressions de *Masferrer* :

Les festins, les palais, les prêtres, les bouffons,
Le rire triomphal sous les vastes plafonds,
Les richesses en hâte ouvrant leurs sacs de piastres,
Les parcs, éden nocturne aux grands arbres pleins d'astres,
Les femmes accourant avec une aube aux fronts,
La fanfare, à sa bouche appuyant les clairons,
Fière, et faisant sonner la gloire dans le cuivre,
Tout cela t'appartient; viens, tu n'as qu'à me suivre.

Et je lui répondis : — Ton cheval sent mauvais.

La Mort me dit : — Mon nom est Devoir; et je vais
Au sépulcre, à travers l'angoisse et le prodige.

— As-tu derrière toi de la place? lui dis-je.

Et depuis lors, tournés vers l'ombre où Dieu paraît,
Nous faisons route ensemble au fond de la forêt.

---

11. Les richesses en [foule]...
12. ... aux grands [chênes] pleins d'astres
14. Le manuscrit donne :
La fanfare, gonflant sa joue aux longs clairons.
19. ... à travers [l'horreur] et le prodige
22. Nous [cheminons] ensemble...

Viens, règne. Nous avons des couronnes au front,...
Des *châteaux*, des pays, l'Aragon, la Navarre,
Des *femmes*, des *banquets*, le monde à nos genoux...
Prends ta part. Tout cela t'appartient comme à nous.
VII, *Le Porte-Sceptre*, v. 578-582.

18-19. Différent de la Joie, le Devoir ne plaide pas sa cause : il n'oppose que deux vers, sombres, brefs et dépouillés, aux vers imagés, pleins de sonorités et de couleurs, prononcés par la Joie.

Date du manuscrit : 30 8bre 1859.

ÉCRIT EN EXIL

NOTICE

Lorsque V. Hugo débarqua à Guernesey au commencement d'août 1872, il éprouvait des sentiments qui n'étaient pas sans analogie avec son état d'esprit de 1855. Il venait d'avoir une seconde fois les plus grandes ambitions et les plus grands espoirs politiques, et il avait encore essuyé des déceptions multiples et imprévues. Mais l'âge avait en lui tempéré la violence : à soixante-dix ans l'on attend moins des hommes, et les désillusions engendrent plus la mélancolie que la colère. Au reste, il avait pendant son exil à Guernesey goûté souvent le charme de l'étude et du travail dans les loisirs ; et l'île, où il venait aujourd'hui de plein gré, lui apparaissait comme un asile amical et un abri où il oublierait, dans le calme et le repos, l'indifférence ou l'injurieux dédain qu'affectaient pour lui ses ennemis politiques maintenant au pouvoir. Il allait retrouver là ses meubles familiers, son cabinet de travail vitré, tout le décor d'une vie paisible, et ce n'était cette fois qu'une halte volontaire et sans doute de courte durée. Aussi peu de pièces ont autant de charme et de grâce que celle dont le brouillon est esquissé sur le manuscrit d'*Écrit en Exil*, trois jours avant la composition de cette dernière pièce :

Je la revois, après vingt ans, l'île où Décembre
   Me jeta, pâle naufragé.
La voilà ! c'est bien elle. Elle est comme une chambre
   Où rien encor n'est dérangé.

Oui, c'était bien ainsi qu'elle était ; il me semble
   Qu'elle rit, et que j'aperçois
Le même oiseau qui fuit, la même fleur qui tremble,
   La même aurore dans les bois ;

Il me semble revoir, comme au fond d'un mirage,
Les champs, les vergers, les fruits mûrs,
Et dans le firmament profond le même orage,
Et la même herbe au pied des murs

Et le même toit blanc qui m'attend et qui m'aime,
Et, par delà le flot grondeur,
La même vision d'un éden, dans la même
Éblouissante profondeur.

(*Toute la Lyre,* V, 29.)

Il est difficile de préciser les raisons qui ramenèrent quelques jours après V. Hugo à des pensées sombres et pessimistes. La *Correspondance,* les *Actes et Paroles, Choses vues,* les *Carnets* ne contiennent rien qui soit de nature à nous renseigner. Ce qui est certain, c'est que les pièces écrites alors témoignent que l'humeur du poète s'est modifiée assez profondément[1]. L'année 1872 ne verra plus qu'un fugitif retour à la veine comique du *Théâtre en Liberté*[2].

Et sans doute, il est vain de chercher des causes accidentelles à un retour de tristesse qu'explique le jeu normal des sentiments humains. Le chagrin, qui monte en croupe avec l'homme qui fuit une désillusion, est un compagnon de route d'une discrétion perfide ; il se dissimule à l'arrivée, il nous laisse jouir un instant des impressions nouvelles, du décor, de tous les petits bonheurs du paysage et de la maison, et, la volonté aidant, l'on peut croire que l'oubli et la résignation sont enfin venus. Puis, l'hôte invisible ne tarde pas à montrer son visage, et il reprend sa place à notre foyer, malgré les sursauts et les vains débats de notre cœur.

En août 1872, le cas de Victor Hugo n'est pas autre.

---

1. *Toute la Lyre, Les sept cordes,* V, 30, 13 août, *Je ne m'arrête pas... Légende des Siècles,* 16 août, *Le roi de Perse,* cf. Notice p. 273. *Toute la Lyre, Les sept cordes,* III, 21, 2 septembre 1872.

2. Encore y a-t-il bien de l'amertume dans cette truculente diatribe contre Dieu, qui permet le mal dans le monde.

ÉCRIT EN EXIL

L'heureux n'est pas le vrai, le droit n'est pas le nombre;
Un vaincu toujours triste, un vainqueur toujours sombre,
Le sort n'a-t-il donc pas d'autre oscillation?
Toujours la même roue et le même Ixion!
Qui que vous soyez, Dieu vers qui tout me ramène,
Si le faible souffrait en vain, si l'âme humaine
N'était qu'un grain de cendre aux ouragans jeté,
Je serais mécontent de votre immensité;
Il faut, dans l'univers, fatal et pourtant libre,
Aux âmes l'équité comme aux cieux l'équilibre;
J'ai besoin de sentir de la justice au fond
Du gouffre où l'ombre avec la clarté se confond;
J'ai besoin du méchant mal à l'aise, et du crime

Au début deux vers supprimés et rejetés en 11-12 :

J'ai besoin de sentir de la justice au fond
où l'ombre avec la clarté
Du gouffre d'ombre où l'homme avec Dieu se confond

10. Aux [cœurs] l'équité comme aux [astres] l'équilibre.

---

1. Allusion à la situation politique au commencement du mois d'août 1872, et au triomphe de la majorité réactionnaire. La Chambre venait de se séparer; Thiers, chef de la république conservatrice, était arrivé à Trouville, le jour où V. Hugo partait pour Guernesey; et voici ce que V. Hugo pouvait lire dans le journal qu'il reçut vraisemblablement le 11 août : « La cour est à Trouville : M. Thiers y a été reçu en souverain. Ce sont les mêmes honneurs, les mêmes vivats qui saluaient naguère Napoléon III. Il y a une petite flotte et une petite armée qui complètent ce paysage où la République triomphante s'éclipse modestement dans cette apothéose monarchique. » *La Presse*, vendredi 9 août 1872.

Retombant sur le monstre et non sur la victime;
Un Caïn triomphant importune mes yeux;
J'ai besoin, quand le mal est puissant et joyeux,
D'un certain grondement là-haut, et de l'entrée
Du tonnerre au-dessus de la tête d'Atrée.

---

15. Un Caïn [rayonnant].

16-17. *L'entrée du tonnerre.* Victor Hugo développera plus tard l'idée dans une pièce de la *Légende des Siècles* de 1883 :

Cid, as-tu rencontré quelqu'un ? — Oui, le tonnerre !
— Je le sais, je l'ai vu, répondit le docteur.
Il m'a parlé : j'étais monté sur la hauteur
Pour prier. Le tonnerre a dit à mon oreille :
« Me voici ! la douleur des peuples me réveille,
Et je descends du Ciel quand un prince est mauvais. »

(*Quand le Cid fut entré,* 13 juillet 1876.)

L'idée était déjà dans la *Confiance du marquis Fabrice* :

Est-ce que le tonnerre est absent quelquefois ?
Est-ce qu'il n'est pas temps que la foudre se prouve,
Cieux profonds, en broyant ce chien, fils de la louve ?

(*Légende des Siècles* (1859), v. 692-694.
2-17 décembre 1867.)

Date du manuscrit, Hauteville-House, 11 août 1872.

LA COLÈRE DU BRONZE

NOTICE

La *Colère du Bronze* est datée du 7 octobre 1869.

En 1869, le sculpteur Boisseau avait envoyé au Salon une statue de bronze représentant le procureur général Dupin[1], et, dans le cours de la même année, cette statue avait été érigée dans la Nièvre, à Varzy, sur la place de l'Église.

C'est cette statue qui déchaîna la colère de V. Hugo : les autres complices du Deux-Décembre, nommés et invectivés en même temps que Dupin, ne sont ici que des comparses, et pour quelques-uns tout au moins l'on ne saurait affirmer qu'en 1869, ils eussent été choisis comme modèles par des statuaires et coulés en bronze.

Dupin (Charles-Jacques-Marie) était mort depuis quatre ans. Il avait été successivement représentant à la Chambre pendant les Cent-Jours, et partisan de l'abdication ; député de l'opposition sous Charles X ; procureur général, député sous Louis-Philippe, président de la Chambre de 1832 à 1839. Il avait accepté la République, après la Révolution de 1848, malgré ses attaches avec la famille d'Orléans ; il s'était montré favorable ensuite au prince Louis-Napoléon Bonaparte, et avait été le président élu de l'Assemblée Législative.

---

1. Catalogue du Salon de peinture et de sculpture, année 1869 : « Boisseau, Emile André, né à Varzy (Nièvre) élève de MM. A. Dumont et Bonassieux, avenue de Ségur 11. N° 3252 : *Dupin*, procureur général à la Cour de Cassation, statue, bronze, destinée à la ville de Varzy. » Dupin est représenté debout en simarre, tenant de la main gauche un manuscrit sur lequel on lit : *Sub lege libertas*, et, de la main droite, montrant une table d'airain et un code, posés sur le socle de bronze.

Il ne nous appartient pas de juger Dupin : il est arrivé à V. Hugo lui-même de reconnaître qu'il avait de l'esprit[1] : ce fut à coup sûr un travailleur infatigable, et une intelligence apte à tout, mais une âme moyenne ; paysan et bourgeois, avide d'honneurs et de gloriole, il sut habilement profiter de tous les gouvernements pour s'élever aux plus hautes dignités.

Mais l'exilé ne parle ici de Dupin que d'après le rôle joué par celui-ci pendant le coup d'État, et il l'accable avec toute la partialité d'une rancune personnelle.

Sans doute, au 2 décembre, l'attitude de Dupin ne fut pas héroïque, et V. Hugo, dans l'*Histoire d'un Crime*[2], non sans habileté et peut-être avec quelque exagération, en a souligné la bassesse.

Président de l'Assemblée au moment du Coup d'État, Dupin ne fut pas du moins dans la confidence des organisateurs, il ne joua pas de rôle actif. Il se trouva pris dans le palais de l'Assemblée avec un certain nombre de représentants, qui n'avaient pas encore été arrêtés. Un commandant de la garde municipale, nommé Saucerotte, fut envoyé par Morny avec mission de les disperser, et au besoin de se saisir de leur personne. Dupin fut invité par ses collègues à répondre : « Messieurs, dit-il, nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes pas les plus forts : je vous engage à sortir d'ici : j'ai bien l'honneur de vous saluer. » Et plus tard, il ajouta : « Quand je suis vaincu, je cède. » N'étant plus président de l'Assemblée, il garda sa place de procureur général pendant six semaines encore. Démissionnaire, le 23 janvier 1852, après la confiscation des biens de la famille d'Orléans, il se retira dans la Nièvre. Là, maire, conseiller général, président des concours agricoles, constructeur de routes, de chemins vicinaux et de ponts, avocat et ami des paysans, il vécut cinq ans et demi dans l'attente : car, n'avoir plus ni tribune, ni fauteuil, ni barre, ni parquet lui pesait fort. En 1857, renseigné sur son état d'esprit, l'Empereur lui fit des avances, Dupin s'empressa. On lui rendit, malgré ses soixante-quatorze ans, sa simarre de procureur général, et on le nomma sénateur[3].

*
* *

Cette conduite de Dupin, tout exempte qu'elle soit de courage et de noblesse, semble-t-elle une raison suffisante pour que V. Hugo se soit acharné sur lui avec tant d'âpreté, de violence, et de continuité dans la colère ?

---

1. Cf. la note du vers 30.
2. I, *Le guet-apens* ; 8, 9, 10.
3. Voir *Biographies du XIXe siècle*, 11e série, *Dupin* par J. Morey et E. de Mirecourt, *Biographie universelle*, Paris, Roret, 1854, vol. 15, *Dupin*.

Deux poèmes des *Châtiments* sont spécialement consacrés à Dupin, *L'autre Président*, II, 6, résume avec vigueur les attaques des chapitres de l'*Histoire d'un Crime* : les injures ne sont point ménagées : dogue aboyant, dragon farouche, hydre en colère, taupe au jour du danger, président Bobêche ;

Donc, vieux partis, voilà votre homme Consulaire!
Pour le mettre à leur tête...
Ils prirent le plus lâche et, n'ayant pas Thersite,
Ils choisirent Dupin.

Ils avaient, insensés ! mis l'âme la plus basse
Au faîte le plus haut.

Si bien qu'un jour, ce fut un dénouement immonde :
Des soldats sabre au poing quittant leur noir chevet
Entrèrent dans ce temple auguste, où, pour le monde,
L'aurore se levait.

Devant l'autel des lois qu'on renverse et qu'on brûle,
Honneur, devoir, criaient à cet homme : Debout !
Dresse-toi, foudre en main, sur ta chaise curule !
Il plongea dans l'égoût.

L'invective et l'outrage s'exaspèrent dans *Déjà nommé* (IV, 8).

Il s'offrit aux brigands après la loi tuée ;
Et pour qu'il lachât prise, aux yeux de tout Paris,
Il fallut qu'on lui dît : Vieille prostituée,
Vois donc tes cheveux gris !

Aujourd'hui méprisé, même de cette clique,
On voit pendre la honte à son nom infamant,
Et le dernier lambeau de la pudeur publique
A son dernier serment.

Si par hasard, la nuit, dans les carrefours mornes,
Fouillant du croc l'ordure où dort plus d'un secret,
Un chiffonnier trouvait cet âme au coin des bornes,
Il la dédaignerait !

Il est impossible de s'y méprendre ; la seule indignation de la vertu n'a pas ces accents, une rancune personnelle, une ardeur aveugle de revanche peut seule dicter de telles insultes. Chez V. Hugo, l'orgueil blessé ne pardonnait pas ; il se souvient que, devant l'Assemblée, Dupin l'a rendu plus d'une fois ridicule, il se venge. Et Dupin l'a bien un peu mérité. V. Hugo n'était pas orateur : il n'avait pas le don de la réplique : certes, ses discours sont pleins d'éloquence, mais cette éloquence, V. Hugo ne l'avait que dans la solitude et à sa table de travail ; à la tribune, il lisait ou il récitait : il ne savait pas improviser. Rien n'était plus facile que de le troubler et de le dérouter : les

interruptions le paralysaient, et Dupin s'est souvent fait un jeu de le désemparer.

Tel jour il lui coupe la parole pour lui dire qu'il se bat contre une « abstraction » et lui demande où est son adversaire[1] : tel autre, il l'accuse, au milieu d'un développement, d'attaquer la religion, et V. Hugo, démonté, s'excuse en disant qu'il « couvre de sa vénération notre sainte mère l'Église[2] ». — « Qu'une révolution survienne, les gens habiles ne sont plus que des nains », affirmait V. Hugo le 5 avril 1850, dans son *Discours sur la déportation.* « Et les imbéciles sont des géants ! » lui lance malicieusement un membre de la droite ; V. Hugo implorant se retourne vers Dupin pour lui demander protection contre l'insulte ; Dupin ne bronche pas et se réjouit silencieusement[3]. Manifestement Dupin donne ou laisse V. Hugo en proie à l'ironie de la droite majoritaire. Il le morigène : « Vous trouvez, lui dit-il, mauvais quand on rit, mais vous trouvez bon quand on applaudit », et Dupin essaye d'imposer silence aux bravos de la gauche. Le 17 juillet 1851, dans la séance tumultueuse de la *Revision de la Constitution*, il lui fait reproche de vouloir toujours « profiter à son avantage des interruptions[4] ». Le lendemain, une violente discussion éclate entre V. Hugo et Baroche, à propos de son discours de la veille : Dupin, prenant parti pour le ministre, consulte l'Assemblée sur l'ordre du jour : l'ordre du jour est adopté. Hugo n'a pu parler. Il quitte la tribune indigné : « On accuse, et on interdit la défense. Je dénonce à l'indignation publique la conduite de la majorité. Je proteste.[5] »

L'écho de la colère provoquée chez le poète par ces divers incidents résonne visiblement dans les *Châtiments*, où il montre Dupin :

> Ne sachant que lécher à droite et mordre à gauche,
> (*Châtiments*, IV, 8.)

où il l'accuse de méconnaître et d'opprimer le génie :

> Ses quolibets mordaient l'orateur au cœur chaud.
> (*Châtiments*, II, 6.)
>
> Opprobre ! il dégradait à plaisir l'Assemblée !
> Souple, insolent, semblable aux valets familiers,
> Ses gros lazzis marchaient sur l'éloquence ailée
> Avec leurs gros souliers[6].

1. *Moniteur* du 10 juillet 1849.
2. Discussion de la loi sur la liberté de l'Enseignement, *Moniteur* du 16 janvier 1850.
3. *Opinion publique* 6 avril 1850.
4. Dans *Actes et Paroles. Avant l'Exil*, VIII et IX.
5. Dans *Actes et Paroles. Avant l'Exil*, note 15.
6. Les épaisses chaussures de Dupin sont légendaires : jamais Dupin ne

Deux poèmes des *Châtiments* n'ont pas calmé l'animosité de V. Hugo, il a besoin d'assouvir plus encore son ressentiment :

Ce doit être une joie, ô vengeurs des vertus,
De faire souffleter les masques par les spectres,
Et Dupin par Brutus !

Le dernier soufflet, il le réserve pour la *Légende des Siècles* où, dans la *Colère du Bronze,* pleuvent sur Dupin les plus cinglantes épithètes : gueux, faquin, pasquin, pantin, misérable, malfaiteur et chenapan !

* * *

La *Colère du Bronze* est donc une sorte de diatribe, analogue à quelques-uns des poèmes des *Châtiments,* diatribe non pas égarée, mais insérée à dessein dans la *Légende des Siècles* ; peut-être V. Hugo a-t-il vu là une façon de perpétuer sa revanche : la gloire de l'épopée est sans doute plus durable que la popularité d'un pamphlet.

Aussi bien la *Colère du Bronze* dépasse-t-elle le ton d'une satire ; car, par maint côté de son inspiration, elle s'apparente à l'épopée. Elle est loin de ne contenir que des invectives : par son titre, par le large développement d'un thème général, le caractère sacré de l'airain, la *Colère du Bronze* rejoint le *Colosse de Rhodes* et apparaît comme dérivée de lui.

Dans les *Feuilles d'Automne,* prenant pour épigraphe un hémistiche de Régnier : « *D'hommes tu nous fais dieux* », V. Hugo avait exalté la vertu du bronze :

Du bronze auguste on ne peut faire
Que des cloches pour la prière
Ou des canons pour le combat.
... C'est toi (sculpteur) lorsqu'un héros tombe
Qui le relèves souverain,
C'est toi qui sur le sombre abîme
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main [1].
(VIII. *A M. David Statuaire,* 28 juillet 1828.)

Et déjà dans les *Voix Intérieures,* apostrophant les canons des Invalides, le poète dénonce le mauvais emploi que les hommes font du métal sacré :

---

voulut abandonner ses gros souliers de provincial morvandiau : et cette fidélité ne fut pas sans contribuer à sa popularité auprès des électeurs de Varzy.

1. Ces trois vers laissent prévoir le *Colosse de Rhodes* de la *Légende des Siècles.*

... Prostitués dans nos troubles civils
Vous êtes comme nous, fiers, sonores et vils...
Dans le monde brûlant, le fondeur pour vous faire
Mit l'étain et le cuivre et l'oubli du vaincu...
Vous restez là, pensifs ; et, tristes, vous rêvez
Aux hommes, froids esprits, cœurs bas, âmes douteuses,
Qui font faire à l'airain tant de choses honteuses.

(II, 2, *Sunt lacrymae rerum.* Novembre 1836.)

Mais l'opposition entre la dignité du bronze et la honte des hommes n'est là qu'indiquée : l'idée qui prédomine dans la *Légende des Siècles,* c'est celle du caractère divin et de la noblesse du bronze ; et c'est cette idée qui inspire le poète en 1857, dans la *Révolution* :

... Ils faisaient lécher Néron ou Louis onze
Par les langues de feu des fournaises du bronze,
Et ... prostituant le ciseau souverain,
Ils faisaient deux laquais du marbre et de l'airain.
,.. Ils construisaient, sur d'altiers piédestaux....
Des princes échappant dans le bronze à la fange.

Les Cariatides, II, 25 Décembre 1857.

Cette même idée, en 1862, dans les *Sept Merveilles,* devient la matière d'un long développement :

Le ciel, — sans demander si c'est à l'immortel,
Ou si c'est au tyran qu'on élève un autel,
Sans s'informer à qui la foule prostitue
On consacre l'airain, le marbre, la statue, —
Anime l'ouvrier fondeur ou forgeron.....
... c'est lui qui veut que, *saint* et *respectoble,*
Le bronze soit formé d'or, de cuivre et d'étain ;
Comme un sage envoyé pour vaincre le destin...
Est composé de foi, d'honneur, de patience...
Et le ciel fait l'airain, comme il fait le héros.

(*Le Colosse de Rhodes* 1862.)

Une large part de la *Colère du Bronze* dérive du *Colosse de Rhodes.* Dans la *Colère du Bronze* comme dans le *Colosse de Rhodes,* nous voyons l'airain braver

Le ruissellement vaste et farouche des pluies
... ayant pour ordinaire
D'émousser sur [sa] peau de bronze le tonnerre

et son immobilité et sa durée se rient de

La transformation lente des destinées.

C'est encore au *Colosse de Rhodes* que nous ramène la conclusion

de la *Colère du Bronze* : car c'est à un brouillon destiné aux *Sept Merveilles* qu'est empruntée l'idée de l'émiettement final de la statue en gros sous :

> ... La goutte d'eau l'use et le vent le corrode,
> Un juif en chargera neuf cents chameaux demain ;
> Puis tout cela tiendra dans le creux de la main
> Et nul ne sentira dans le liard de cuivre
> L'énormité peser et le colosse vivre

Variante ébauchée :

> Et les enfants joueront avec les sous de cuivre,
> Sans y sentir...   le colosse vivre [1].

* * *

Encadrées dans des développements d'inspiration épique, les invectives contre Dupin leur empruntent une sorte d'ennoblissement, l'impression que nous recevons de l'ensemble du poème est, toute proportion gardée, analogue à celle de l'*Expiation*, où le grotesque de la parade du Cirque Beauharnais apparaît moins trivial et moins bas, parce que la farce est là l'antithèse du drame, et en reçoit une sorte de reflet qui ne laisse pas de la poétiser et de la transfigurer quelque peu. On ne saurait nier que, dans la mesure où elle le peut, la satire ne soit avec la *Colère du Bronze* devenue digne de l'épopée.

---

1. Cf. Notice des *Sept Merveilles*, p. 482.

LA COLÈRE DU BRONZE

*

Et voilà donc l'emploi que vous faites, vivants,
De moi l'airain, vous cendre éparse aux quatre vents !

Ainsi la certitude est morte ! Ainsi la rue
Offre en exemple un fourbe à la foule accourue,
Et les passants diront du plus vil des bourreaux,
D'un voleur, d'un goujat : Ce doit être un héros !
La statue est un lâche abus de confiance !
Et l'on verra le peuple, ému, plein de croyance,
Ayant foi dans le bronze infaillible et serein,

1-12. Deux brouillons, l'un au recto, l'autre au verso de la première page du manuscrit :

a) *Ah ! c'est donc à cela que je vous sers, vivants,*
Et voilà donc l'emploi que vous faites, vivants,
De moi, le bronze, vous, poussière éparse aux vents
De moi, l'airain, vous, cendre offerte aux quatre vents !
le
[Vous allumez la braise, et vous creusez *un* moule] ;
Vous allez me chercher, vous me jetez au moule ;
fumant
Mon bloc pesant *gronde*
Mon flot brûlant se gonfle et frémit, s'enfle et croule.

b) Ainsi la certitude est morte, ainsi la rue
Offre en exemple un fourbe à la plèbe accourue !
Et la foule dira d'un valet de bourreaux,
D'un brigand, d'un goujat
D'un goujat. d'un brigand : ce doit être un héros !
ému, plein de croyance
Et l'on verra le peuple, *et l'on verra la France,*
Ayant foi dans le bronze immuable et serein,
Découvrir son grand front pour un faquin d'airain,

6. D'un [brigand], d'un goujat

Découvrir son grand front pour un faquin d'airain!

Vous allumez la braise et vous creusez le moule;
Mon bloc fumant se gonfle et tombe, s'enfle et croule;
Vous fouillez mon flot rouge avec des crocs de fer
Comme font des satans remuant un enfer;
Vous attisez avec le zinc incendiaire
Mon cratère où bascule et s'épand la chaudière,

écume
13. Vous fouillez mon *cratère* avec des crocs de fer
volcan s'épand
16. *a*) Mon [chaos] sur lequel bascule la chaudière,
b) Mon cratère où bascule et [vomit] la chaudière,

15-17. Cf. dans la ballade de la *Cloche* de Schiller : « Quand le cuivre bouillonnera, mêlez-y promptement l'étain pour opérer un alliage sûr... Voyez si, pour former un alliage parfait, le métal doux est uni au métal dur. » Rencontre encore aux vers 21-23 : « Voilà que les vagues rouges comme du feu courent en fumant dans l'enceinte du moule. » De la *Cloche* de Schiller nous avons rencontré à Guernesey deux traductions, celle de Gérard de Nerval, faisant suite au *Faust* de Gœthe, Paris, Gosselin, 1840, et celle de Barante, Paris, Marchand, 1842. Le rapprochement des vers de V. Hugo avec le détail du texte de la ballade de Schiller ne prouve pas, à proprement parler, qu'il y ait ici imitation ou réminiscence. Tout poète peut évoquer, par des traits à peu près semblables, la fusion du bronze. Nous n'aurions donc pas cité la *Cloche* de Schiller si nous n'y rencontrions implicitement une idée maîtresse analogue à celle qui inspire la *Colère du bronze* : la pureté du bronze de la *Cloche* s'associe pour Schiller à la grandeur ou à la sainteté des cérémonies où résonne sa voix d'airain et auxquelles elle donne une sorte de coopération. « Tout ce que le sort changeant jette parmi les enfants de la terre montera vers cette couronne de métal et la fera vibrer au loin. » La statue chez V. Hugo consacre l'homme, la *Cloche* chez Schiller solennise les grands actes de l'humanité : chez Schiller et chez Hugo même association d'idées entre la vertu de l'homme et la dignité du métal.

15. Même vision dans le *Colosse de Rhodes* :

Penche et fait basculer les chaudières de fonte
(*Les Sept Merveilles*, VI, décembre 1862.)

Et tout mon dur métal devient une eau de feu,
Et j'écume, et je dis : Hommes, faites-moi dieu !
J'y consens. Et je brûle avec furie et joie.
Faites. Dans mon tourment mon triomphe flamboie.
Quiconque voit ma pourpre auguste est ébloui.
Le noir moule béant, sous la terre enfoui,
S'ouvre à moi comme un gouffre obscur au fond d'un antre,
Et ma voix sombre gronde et crie : Oui, c'est bien, j'entre,
Je serai Washington !... — Je sors, je suis Morny !

Ah ! sous le ciel sacré, sous l'azur infini,
Soyez maudits ! Rugir dans la fournaise ardente,
Moi le bronze ! pour qui ? Pour Gutenberg ? Pour Dante ?
Pour Thrasybule ? Non. Pour Billault, pour Dupin !

---

21. ... ma pourpre *énorme*...
Guillaume Tell
29. Pour *Garibaldi*

---

22. Même expression dans le *Colosse de Rhodes* :

Et sur *le monde obscur, béant* comme un clairon,

25. La statue de bronze de *Morny* avait été élevée sur la place de Deauville, station balnéaire créée par lui et qui faillit s'appeler Mornyville ; après Sedan, la statue de Morny fut enlevée par les habitants et reléguée dans les caves d'un épicier. Cf. sur ce sujet un amusant feuilleton d'Alfred Asseline dans l'*Indépendance belge* du 31 juillet 1877.

29. *Billault*, 1805-1863, représentant à la Constituante en 1848, président de l'Assemblée en 1852, ministre de l'Intérieur en 1854, ministre d'État en 1863. En 1851, dans l'*Histoire d'un crime*, III, 4, *Les familiers*, V. Hugo dénonçait déjà le peu de valeur de Billault : « Il y avait Billault ; une ressemblance d'orateur, divaguant avec facilité et se trompant avec autorité, réputé homme d'État. Ce qui constitue l'homme d'État, c'est une certaine médiocrité supérieure. » C'est en 1866 qu'avait été exposée au Salon la maquette du monument en bronze qui devait être élevé à Billault sur l'une des places de la ville de Nantes. Le sculpteur, J.-B. Baujault (n° 2631), avait représenté *S. E. M. Billault*, entouré de l'*Eloquence*, de la *Foi patriotique*, de la *Justice* et de la *Loi*. A ce même Salon figuraient

J'attends Léonidas, on me jette Scapin.
Mais de quoi donc sont faits les hommes? C'est à croire
Que l'ordure est pour vous ressemblante à la gloire;
Que votre âme est troublée au point de ne plus voir;
Et que le bien, le mal, le crime, le devoir,
Bayard, Judas, Barbès le preux, Georgey l'impie,

---

31. *Insensé...*
32. Que *la honte* est pour vous
33. Que votre âme [à l'œil trouble]
34. ... le mal, la fraude, le devoir.
35. *Guillaume Tell,* Barbès le preux, Georgey l'impie
Washington le héros, Bonaparte l'impie.

---

encore une autre image de M. Billault, un médaillon de bronze dû au ciseau d'A. Borrel (n° 2643) et, coïncidence qui dut attirer l'attention de V. Hugo sur cette exposition, un buste en bronze de *Victor Hugo,* exécuté par Louis-Joseph Lebœuf (n° 2847).

30. Dans le reliquat des *Châtiments,* et précisément à la date de la *Colère du bronze,* on rencontre ces vers où Dupin, à qui V. Hugo accorde du moins quelque esprit, est comparé à Scapin :

> C'était une canaille affreuse que Dupin
> Mais du moins il avait de l'esprit. *Gai Scapin,*
> Il trouvait le moyen de courber dos et tête,
> Sous le bâton, et d'être abject, sans être bête,
> Tandis que ce Troplong, ver du code civil,
> Est énormément sot, tout en étant très vil.
>
> 1869. *Reliquat des Châtiments,* p. 419.
> Edition Ollendorff, Paris, 1910.

32. *L'ordure.* Cf. la dernière strophe de *Déjà nommé,* citée dans la notice p. 1003.

35. *Barbès le preux* : l'épithète est justifiée par le courage que Barbès montra toute sa vie pour la défense de ses idées démocratiques. Armand Barbès avait dirigé le mouvement insurrectionnel du 12 mai 1839 et avait été condamné à mort. C'est grâce à la requête de Victor Hugo que sa peine avait été commuée en une détention perpétuelle. Sorti de prison en 1848, nommé représentant du peuple, emprisonné de nouveau en 1849 pour avoir pris part à l'agitation du 15 mai contre la représentation nationale, grâcié malgré lui en 1855 par Napoléon III, il vécut dans un exil volontaire, et mourut en 1870, quinze jours avant la déclaration de guerre, épuisé par ses longs séjours en prison.

Quant à *Georgey,* qualifié de *Judas* et d'*impie,* c'était un général

Flottent confusément sous votre myopie !
Vous hissez sur un faîte abject le facies
De Fould, ou le profil abruti de Siéyès,
Et vous avez le goût de regarder sans cesse
En haut, bien au-dessus de vos fronts, la bassesse.

*

Savez-vous que je suis le métal souverain ?
Que j'ai mis sur Corinthe un quadrige d'airain,
Et que mes dieux, mes rois, mes victoires ailées,
Font de l'ombre sur vous du haut des Propylées ?
Savez-vous qu'autrefois j'étais sacré ? J'avais
L'impossibilité d'être vil et mauvais ;

---

36. Flottent confusément *dans* votre myopie.
37. Vous hissez sur un [cippe] *insolent* le facies.
41. ... le *bronze* souverain

---

hongrois qui, d'abord vainqueur des Russes, se rendit ensuite à eux, devant Vilagos. Bien que Georgey ne se fût résigné, semble-t-il, à cette capitulation que pour épargner le sang des siens dans une cause désespérée, n'ayant pas été appelé à comparaître, comme les autres généraux hongrois, devant la cour martiale du tsar, il fut accusé de trahison et en proie aux attaques de l'opinion.

38. Achille *Fould,* 1800-1867, représentant du peuple en 1848, choisi comme ministre des Finances par le prince-président, puis ministre d'État ; plusieurs fois V. Hugo l'a pris à parti dans les *Châtiments* où il le nomme Fould-Shylok et l'associe dans son mépris à Maupas :

Amis de Fould le Juif et de Maupas le Grec.

I. *Chanson,* décembre 1852.

Siéyès, cf. dans *Quatre-Vingt-Treize,* liv. III, 1, *La Convention,* 5, le portrait que V. Hugo trace de Siéyès, « devenu creux » et que « Robespierre appelait taupe ». V. Hugo avait pu voir dans l'atelier de David d'Angers un Siéyès en médaillon de bronze qui est aujourd'hui au musée Carnavalet.

41. Sur le caractère sacré du bronze, cf. les vers du *Colosse de Rhodes,* cités dans la notice p. 1006.

Et c'est pourquoi, vivants, je valais mieux que l'homme ;
Je connaissais Athène et j'ignorais Sodome.
Les Grecs disaient de moi : Le bronze est un héros.
J'étais Jupiter, Mars, Pallas, Diane, Éros ;
On me voyait durer autant qu'un vers d'Eschyle ;
Et j'étais pour les Grecs la chair du grand Achille.
Ces populaces, foule aux yeux pleins de clarté,
Honoraient ma noirceur et ma virginité ;
Les portefaix de Sparte et les marchandes d'herbes
Ne me regardaient point sans devenir superbes,
Et j'étais à tel point l'âme de la cité
Que les petits enfants bégayaient : Liberté !

Aujourd'hui, sur un socle, en vos places publiques
Pour qui le ciel n'a plus que des rayons obliques,
Vous mettez la statue énorme d'un pasquin

---

plus grand
47. ... j'étais *meilleur* que l'homme ;
51-52. Les Grecs me voyaient vivre et comme un vers d'Eschyle
Luire ; et j'étais pour eux la chair du grand Achille.
55. Les *petits enfants grecs*
61. ... la statue énorme d'un *faquin*

---

48. *Sodome.* Le nom des villes infâmes et maudites se présente naturellement à la portée de V. Hugo lorsqu'il parle de la cour et des courtisans de l'Empereur :

Maupas, Morny, Magnan, Saint-Amand, Bonaparte,
Courbons nos fronts ! Gomorrhe a triomphé de Sparte.
Cinq hommes ! cinq bandits !

Châtiments, II, 7, *A l'obéissance passive*, 7-13 janvier 1853.

55. Rien de surprenant à voir figurer dans la foule du peuple grec, éprise de ses grands hommes, des *marchandes d'herbes* ; on sait que l'une d'elles est célèbre, c'est Clito, la mère d'Euripide.

61-62. *Pasquin.* Cf. plus haut *Scapin*, et plus bas *Dave* et *Frontin* : valets de comédie, effrontés, bouffons et bas tous quatre, avec des nuances ; l'effronterie prédomine chez Scapin et Frontin, la bassesse

Qui devient un colosse et reste un mannequin,
D'un chenapan, d'un gueux qui prend un air d'archonte
Et qui se drape avec orgueil dans de la honte.
C'est de l'opprobre altier et qui se tient debout.
On monte au Panthéon par le trou de l'égout.
Les voilà tous, Magnan, puis Delangle, Espinasse,

67-68. *a*) *Fould, puis Billault, Morny, Dupin puis Espinasse,*
Delangle
b) Les voilà tous [Billault], *puis Leclerc,* Espinasse,
Saint-Arnault, ce qui rampe *après* ce qui menace,

---

chez Dave, la bouffonnerie chez Pasquin : cf. dans les *Châtiments,* et toujours à propos de Dupin :

> Les vieux partis avaient mis au fauteuil ce juste :
> Ayant besoin d'un homme, on prit un mannequin.
> Il eût fallu Caton sur cette chaise auguste,
> On y jucha Pasquin !
>
> IV, 8, *Déjà nommé.*

64. *Chenapan* : vaurien et voleur de bas étage ; proprement grippe-coq, schnapphahn : il y a gradation dans l'injure ; aussi bien *gueux* doit-il être pris ici dans son sens le plus bas : vil et fripon ; l'allure du vers suivant rappelle un vers de *Ruy Blas* où le mot gueuserie n'est presque pas injurieux :

> Drapant sa gueuserie avec son arrogance.
>
> Acte I. Sc. 1.

67. *Magnan,* 1791-1865. Commandant de l'armée de Paris, prit une part active au coup d'État ; maréchal de France et sénateur en 1852 :

> l'assassinat
> Sous le nom de Magnan est maître du sénat.

Delangle, 1797-25 décembre 1869. Compatriote de Dupin, né comme lui à Varzy ; président de la cour d'appel en 1851 ; ministre de l'Intérieur en 1858, de la Justice en 1859, premier vice-président du Sénat en 1863, succéda en 1865 à Dupin dans les fonctions de procureur général. V. Hugo le menaçait de la potence dans l'*Histoire d'un crime* : « Je dresserai un gibet haut de cent coudées... Je vous y traînerai, vous tous, complices ! Ce Morny, ce Fould, sénateur Juif (cf. v. 39), ce Delangle qui porte sur son dos cet écriteau : *La Justice !* », IV, 18, *Page écrite à Bruxelles.* Il dénonçait sa bassesse dans les *Châtiments* :

Puis Troplong, ce qui rampe avec ce qui menace,
Spectres hideux qu'entoure, en plein air, au soleil,
Le brouhaha des voix inutiles, pareil
A l'agitation du vent dans les branchages.
Et je suis le complice! Et les bardes, les sages,

---

72. ... Et les *penseurs*, les sages.

---

la bassesse
Signe Rouher avec Delangle pour greffier.
III, 8, *Splendeurs*.

Espinasse, 1815, tué à Magenta en 1859. Ce fut Espinasse qui, colonel du 42e de ligne en 1851, envahit de nuit l'Assemblée nationale ; aide de camp du président en 1852 ; général pendant la guerre de Crimée ; ministre de l'Intérieur en 1855 et auteur de la loi de *Sûreté générale*, sénateur en 1857. Il est longuement question du rôle joué au moment du coup d'État par le « traître » Espinasse dans l'*Histoire d'un crime*, I, 3, *Ce qui s'était passé dans la nuit* ; I, 8, *Violation de la salle*. Il est allé, comme il le disait, « jusqu'aux boues », résume Victor Hugo, III, 15.

68. ... *Troplong, ce qui rampe avec ce qui menace*. Ce qui menace, ce sont les violents : Magnan, Espinasse ; ce qui rampe, ce sont les serviles : Delangle et Troplong lui-même :

Magnan ouvre sa griffe et Troplong tend sa patte.
Les Châtiments, VI, 5. *Eblouissements*.

Troplong devint en 1852, après le coup d'État, président de la cour de cassation et du Sénat. Son nom est associé à celui de Dupin dans l'*Histoire d'un Crime*, III, 4, *Les Familiers* : « Il y avait Troplong qui a eu Dupin pour procureur et que Dupin a eu pour président : les deux profils du masque posé sur le front de la justice. » Dans la *Page écrite à Bruxelles*, V. Hugo le flagelle avec violence : « Magistrat flatteur du parjure, juge panégyriste du meurtre qui s'en ira à la postérité, une éponge pleine de sang et de boue à la main. » IV, 18 : il ne lui ménage ni les injures, ni les railleries dans les *Châtiments* ; Troplong grimaud, VI, 8 ; Troplong pourri, VI, 10 ; Troplong, récureur d'égoûts, V, 7 ; et dans *Nox*, I, 5 :

Rouher, cette catin, Troplong, cette servante.

70. *Le brouhaha des voix inutiles*. Cf. la même expression dans *Welf* (v. 330-331) :

S'il est un bruit que je déteste
C'est le bourdonnement inutile des voix.

Les vaillants, les martyrs à mourir acharnés,
Les grands hommes que j'ai tant de fois incarnés,
Ne m'ont pas défendu de cette ignominie
D'être pantin après avoir été génie !

Vous condamnez l'airain aux avilissements.
Comme vous, je trahis et, comme vous, je mens.
Je trahis la vertu, je trahis la durée ;
Je trahis la colère, âpre muse azurée,
Qui rend et fait justice, et n'a pas d'autre soin ;
Et devant Juvénal je suis un faux témoin.
Chute et deuil ! Je trahis le lever de l'étoile,
Qui dans l'ombre, à travers la nuit, son chaste voile,
Cherchant à l'horizon des bronzes radieux,
Aperçoit des bandits au lieu de voir des dieux !

Ma fournaise m'indigne, à mal faire occupée.
Ceux qui vendent la loi, ceux qui vendent l'épée,
Brumaire avec Leclerc, Décembre avec Morny,
Un tas d'ingrédients, faux droits, sceptre impuni,

---

77. Vous condamnez le *bronze*
80. Je trahis l'*ode altière*,
84. Qui dans l'ombre, à travers la *brume*, chaste voile,

---

84. *L'ombre, chaste voile de l'étoile.* Même image dans les *Châtiments* :

Et, pendant qu'à longs plis *l'ombre* levait son *voile*,
J'entendis une voix qui venait de *l'étoile*...

89. On sait que le général de brigade Charles Leclerc, beau-frère de Bonaparte, contribua puissamment au coup d'État du 18 brumaire, et le rôle de Morny, au 2 décembre 1851, est non moins connu.

90-93. Les « ingrédients » qui entrent ici dans l'alliage du bronze font songer au passage de Virgile, livre VIII, que V. Hugo avait jadis traduit, et où les cyclopes mêlent :

..., l'éclair et le courroux,
Et le bruit et la peur qui terrasse notre âme.
Enéide, VIII, 429.

Cette mystérieuse union d'abstrait et de concret avait frappé l'ima-

Le vieil autel, le vieux billot, la vieille chaîne,
Auxquels on a mêlé la conscience humaine,
Tout cela dans la cuve obscure flotte et fond.
Et la statue en sort, vile.

Le Dieu profond
Vous donne les héros, les penseurs, les prophètes,
Et le bronze, et voilà, vous, ce que vous en faites.
Vous donnez le cachot à Christophe Colomb,
A Dante l'exil triste et sa chape de plomb,

---

91. [Le vieux glaive], le vieux billot,
93. ... dans la cuve *infâme*...
95. Le manuscrit donne :
Et la statue en sort, infâme.
Dieu profond

---

gination de V. Hugo, qui imita plus d'une fois ce passage de Virgile. Cf. Chabert, *Virgile et l'œuvre de V. Hugo*, p. 61-62.

97 et sq. Analogue énumération dans les *Châtiments*, III, 13 :

Nus et de fers chargés
Agonisent, sereins, calmes, le front sévère,
Socrate à l'agora, Jésus-Christ au Calvaire,
Colomb dans son cachot, Jean Huss sur son bûcher.

Cf. dans l'*Ane*, VI, le développement intitulé : *Conduite de l'homme vis-à-vis des génies*, et, pour Colomb, dans *Toute la Lyre*, le poème intitulé : *Ecrit après la visite d'un bagne*.

98. La *chape de plomb* est un instrument de supplice du moyen âge. Frédéric II, empereur, avait fait couvrir quelques coupables de chapes de plomb, et il avait ordonné qu'on jetât ces malheureux ainsi vêtus dans un grand vase placé sur des charbons ardents. On emploie communément l'expression de « chape de plomb » au figuré : mais cette expression offre ici un intérêt particulier parce qu'elle évoque le souvenir d'un passage de l'*Enfer* : « Ces âmes, dit Dante, étaient revêtues de chapes garnies de capuchons peu élevés qui tombaient devant leurs yeux et taillées comme celles que portent les religieux de Cologne. Ces chapes étalent à l'extérieur l'éclat de l'or, mais elles sont à l'intérieur garnies de lames de plomb si épaisses et si lourdes que les chapes de Frédéric à côté d'elles auraient semblé une paille légère. »

A Jésus le calvaire et sa risée ingrate,
A Morus l'échafaud, la ciguë à Socrate,
Le bûcher à Jean Huss, et le bronze aux valets.

*

Je sais bien qu'on dira : Passez, méprisez-les.
Ce sont des gredins.

Soit. Mais ce sont des statues.
Mais ces indignités sont de splendeur vêtues.
Mais on croit tellement le bronze honnête, et sûr
Du bon choix des héros qu'il dresse dans l'azur,
On est si convaincu que lorsque, sous les arbres,
Au milieu des enfants rieurs, parmi les marbres,
Sur les degrés d'un temple ou sur l'arche d'un pont,
Le bronze montre au peuple un homme, il en répond ;
Mais tous ces malfaiteurs, mais tous ces misérables,
Devenus au passant stupide vénérables,
Ont si profondément, de leurs pieds de métal,
Pris racine au granit puissant du piédestal ;

---

risée
[la] *huée*
99. ... et [l'ironie] ingrate
ma force
104-114. *Mais ces bassesses sont de majesté vêtues.*
Ce sont des gredins, soit, mais ce sont des statues.
Mais de mon bloc farouche, il sort un tel éclair,
Mais tous ces malfaiteurs hideux ont un tel air
(De certitude...)
Mais on a tellement l'habitude de croire
fier
Le bronze honnête et presque aussi vrai que l'histoire ;
Mais ils ont tellement de leurs pieds de métal
113. Ont si [superbement]...
114. ... au granit *profond* du piédestal ;

---

100. Thomas Morus, lorsqu'Henri VIII abjura le protestantisme, donna sa démission de grand-chancelier, refusa d'assister au couronnement d'Anne Boleyn, fut condamné pour crime de haute trahison, et décapité sur l'échafaud en 1535.

114. Le *Colosse de Rhodes* dit, lui aussi :

J'ai mis sur leur bassesse une si grande armure,
Qu'en vain l'âpre aquilon sur leurs têtes murmure!
Ils sont là, fermes, froids, rayonnants, ténébreux,
L'heure, goutte du siècle, en vain tombe sur eux;
Et vienne la tempête et vienne la nuée,
La foudre et son éclair, la trombe et sa huée,
Qu'importe! ils sont d'airain; et l'airain jamais vieux
Rit des coups d'ongles noirs de l'hiver pluvieux.
Novembre a beau venir après juillet; l'année,
Cette dent qui mord tout, les respecte, indignée!
L'ondée, en les rouillant, les conserve; leurs fronts
Se dressent immortels, plus fiers sous plus d'affronts;

---

115. *Je les ai revêtus d'une si forte* armure
116. ... *radieux,* ténébreux
120. La foudre et son *fracas.*
123. *Décembre* a beau venir

Que m'importe, rugis, tonne, éclabousse, gronde
Je suis enraciné dans le crâne du monde.

118. *L'heure, goutte du siècle.* Cf. dans les *Pauvres gens* :

La froide horloge bat, jetant dans le mystère
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hiver.

118-130. Il ne se peut, dit le *Colosse de Rhodes,* que

Mon fauve airain soit tendre aux morsures du temps,

ni que :

Moi qui, l'été, l'hiver, me dresse sans savoir
Si la bourrasque est dure et si l'orage est noir,
Je sois vaincu, détruit, aboli, ruiné
Par l'heure...
Et qu'une vaine année arrivant acharnée,
Et rapide, et prodigue, après une autre année,...
Janvier, remplaçant mai dans le vague horizon,
En soufflant sur les nids et sur les fleurs, dissipe
L'ouvrage de Charès élève de Lysippe.

Les deux développements sont parallèles. Cf. aussi les vers cités dans la notice, p. 1006 ; et l'orage déchaîné sur le manoir de Corbus dans *Eviradnus,* v. 110-154.

Sur eux s'abattent neige, averse, givre, orage,
Et tout le tourbillon des bises, folle rage,
Et la grêle insultante et le soleil rongeur,
Et, sans qu'il leur en reste une ombre, une rougeur,
Tous les soufflets du temps, ils les ont sur la joue;
De sorte que le bronze éternise la boue.

Tel homme, à quelque crime effroyable rêvant,
Et qu'on flétrira mort, vous l'adorez vivant;
Vous le faites statue avant qu'il soit fantôme;
Vous ne distinguez pas le géant de l'atome,
Vous ne distinguez pas le faux vainqueur du vrai;
Un jour Tacite, un jour Salluste et Mézeray
Diront : Ce scélérat a trahi la patrie,
Et traîneront sa gloire abjecte à la voirie;
Vous l'avez déclaré sublime en attendant.
Moi sur qui vous mettez plus d'un masque impudent,
J'ai l'instinct qui vous manque, hélas! et dans le reître
Qui vous semble un héros, souvent je sens un traître.

Ah! fourmilière humaine! il vous importe peu
Qu'un immonde stylite offense le ciel bleu.
Faire de la statue une prostituée!
Votre prunelle, au jour de cave habituée,
N'a plus d'éclairs, sourit au mal, se plaît à voir
L'ombre que du plateau d'un socle blanc ou noir

---

neige
127. Sur eux s'abattent *grêle*, averse, *bise*, orage.
129. Et la *bise glacée* et le soleil rongeur
133. *a*) Tel homme *encor douteux, encore en proie au vent.*
b) Tel homme, à quelque [embûche] effroyable rêvant
139. ... ce *misérable* a trahi...
immonde
140. Et *jetteront* sa gloire *infâme* à la voirie;
147. *Ils font* de la statue...
150-151. *a*) L'ombre que *fait d'en haut* d'un socle blanc ou noir
Le courtisan *voleur*, le fripon, le transfuge
b) L'ombre que [du sommet]

Jette le courtisan, le fripon, le transfuge,
Et l'aboiement du chien semble la voix d'un juge.
Les seuls dogues grondants protestent vaguement.

L'histoire ne peut plus me croire. Un monument
La déconcerte, ayant pour auréole un crime.
Pourtant j'étais jadis l'avertisseur sublime;
Je suis l'apothéose ou bien le châtiment.
Mon immobilité vaut mon bouillonnement.
Ardent, je suis la lave, et froid, je suis le bronze.

*

Quoi! pas même un Néron! pas même un Louis onze!
J'eusse rougi du maître, on me livre au laquais!
Dans les noirs carrefours, dans les parcs, sur les quais,
Je suis Dave ou Frontin, et j'indigne Pétrone!
Quoi! pas même un opprobre avec une couronne!
Pas même une infamie ayant droit au laurier!
Oui, c'est Dupin, Dupin qu'on prend dans son terrier,
Et qu'on fait bronze! Il a son temple, il est au centre.
Mort, il se tient droit, lui qui vécut à plat ventre!
Et lui, c'est moi! L'airain moule, incarne et subit
Quiconque a retourné lestement son habit.

161-163. *Pas même le tyran! c'est le nain qui leur plaît!*
J'eusse rougi du maître, on me livre au *valet,*
Et je deviens Frontin!

162. Dans les noirs carrefours, *sur les ponts,* sur les quais.
167. ... Il a sa *ville,* il est au centre.
169. ... L'airain *déshonoré* subit

154-155. Même idée dans les *Châtiments* :

Je ne sais pas comment cette pauvre Clio
Fera pour se tirer de cet imbroglio.

VI, 5, *Eblouissements.*

160. Cf. les vers cités p. 1006.
163. *Dave ou Frontin* : cf. la note des vers 61-62.

Oui, voyez, c'est bien lui, lourd fuyard, faux augure;
La honte le déforme, et je le transfigure!
Plus souillé qu'un haillon qu'on brocante au bazar,
J'en suis à regretter la face de César.
C'était du moins le monstre, à présent c'est le drôle.
Je ressuscite, ô lâche et misérable rôle,
Tel affreux gueux, qui n'est pas même un empereur!
Je me dresse, assombri, sous ce masque d'horreur,
Dans le forum, où nul, hélas! ne délibère.
Honteux d'être Séjan, je me voudrais Tibère.

Il fut du moins auguste en même temps que vil.
Si de face il fut singe, il fut dieu de profil.
L'histoire le revêt d'une honte immortelle;
Et son abjection sans bornes n'est pas telle
Qu'on se sente Troplong et Baroche au-dessous.

171-172. *Et ce fuyard, ce traître abject, ce faux augure.*
l'affront
Que l'égout déforma, moi je le transfigure
173. *a*) ... *auréole au bazar*
b) Plus souillé qu'un haillon qu'on *marchande* au bazar.
176. ... ô *sombre* et misérable rôle,
177. *Quelque* affreux gueux,
182. Si de face il fut *tigre,*
184. Et son abjection *hideuse,*

---

180 et sq. L'idée dérive des *Châtiments* :

Cieux qui vîtes Néron, soleil qui vis Séjan,
Vents, qui jadis meniez Tibère vers Caprée
Et poussiez sur les flots sa galère dorée,
O souffles de l'aurore et du septentrion,
Dites si l'assassin dépasse l'histrion!

I, *Nox*. 6.

185. *Baroche.* Pierre Baroche, né la même année que V. Hugo en 1802, était encore vivant au moment de la composition de la *Colère du bronze*, 7 octobre 1869; il devait mourir quelques mois après, en 1870, à Jersey, où il s'était réfugié après avoir donné sa démission de président du conseil d'État à la suite du procès Baudin. C'est déjà à propos de Tibère (v. 180) que V. Hugo parlait de Baroche dans

Oh! vous me sauverez de ce bagne, gros sous!
Vous me délivrerez. Le peuple sur la claie
Traînera la statue émiettée en monnaie,
Et je serai joyeux que Chodruc et Vadé

---

l'*Histoire d'un crime* : « A la cour de Tibère, il y avait encore Thraséas ; mais autour de Louis Bonaparte, rien. On cherchait la conscience, on trouvait Baroche. » Son nom est fréquemment associé, comme ici, à celui de *Troplong*, dans les *Châtiments* :

Et plutôt qu'arrêter le soleil, on ferait
Sensibles à l'honneur et pour le bien fougueuses
Les âmes de Baroche et de Troplong, ces gueuses.
IV, 10, *Aube*, Jersey, 28 avril 1853.

Flatte le pied du maître et le pied du valet!
Plus bas! baise, Troplong! Plus bas! lèche, Baroche!
VI, 17, *Applaudissements*, Jersey, septembre 1853.

Le bœuf Peuple rôtit tout entier devant l'âtre...
A côté, sont assis, souriant et causant,
Magnan qui l'a tué, Troplong qui le fait cuire...
Et, jappant dans sa niche au coin du feu, Baroche,
Vient te lécher les pieds, tout en tournant la broche.
IV, 13. *On loge à la nuit*, novembre 1852.

Cf. dans la notice, p. 1004, les raisons de la rancune personnelle de V. Hugo contre Baroche.

186. L'idée est issue d'un brouillon du *Colosse de Rhodes* : elle se trouve incidemment dans une proclamation de V. Hugo aux électeurs, le 26 mai 1848 : « Deux républiques sont possibles : l'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge, fera des gros sous avec la colonne... » Et c'est précisément de ce passage que Baroche, dans la fameuse séance du 18 juillet 1851, se faisait, avec ironie, une arme contre V. Hugo.

189. Il faut entendre un Chodruc et un Vadé. *Chodruc* était mort en 1842 et *Vadé* en 1757. Chodruc-Duclos et Vadé furent deux dissipateurs et deux originaux. V. Hugo, au temps où l'on représentait ses drames à la Comédie-Française, avait connu Chodruc, qui errait alors déguenillé et faisant mille excentricités sous les galeries du Palais-Royal. Chodruc le *superbe* était sous Louis-Philippe une célébrité parisienne. Après une vie d'aventures galantes et des duels retentissants, il avait sollicité de Louis XVIII le grade de maréchal de camp. N'ayant rien obtenu, il en conçut une vive irritation et, jusqu'à sa mort, pendant seize ans, on le vit au Palais-Royal, errer, en manière de protestation, cynique et fier, et drapant dans des haillons

Me jettent aux ruisseaux, moi le bronze évadé.
O penseur, deviens peuple ! O bronze, deviens cuivre !
Car c'est une façon superbe de revivre,
Et rien n'est plus sublime, et rien n'est plus charmant
Que de se disperser sur tous, à tout moment,
Que d'être l'obole humble et de bienfaits remplie,
Le denier qui va, vient, court et se multiplie,
Et qui, chétif, obscur, trivial, triomphant,
Donne au vieillard la vie et la joie à l'enfant.
On méprisait ce bronze, et ce cuivre on l'estime.
Plutôt qu'être Troplong mieux vaut être un centime,
Et lorsqu'il fut Dupin aux yeux de tout Paris,
L'airain s'en débarbouille avec du vert-de-gris.

Donc, j'attends. Quelque jour j'aurai cette revanche.
Déjà le pavé tremble et le piédestal penche,

---

190. Me *sèment* au ruisseau
192. Car c'est une façon *profonde*
195-198. Addition marginale.
196. Le denier qui *s'épanche et qui* se multiplie,
198. *Verse* au vieillard
s'entr'ouvre
204. Déjà le *sol tressaille*

---

mal rejoints son torse élégant. Sa tenue débraillée lui valut plusieurs condamnations ; et c'est sous l'aspect d'un chiffonnier qu'il se présente à la pensée de V. Hugo dans *Paris* (mai 1867) : « Faites fouiller le tas d'ordure des siècles par le chiffonnier Chodruc-Duclos au coin de la borne de Ravaillac ! » II, 4, *Le Passé*. Il est probable que les gros *sous jetés aux ruisseaux* sont ici simplement le symbole de la prodigalité ; cependant des romanciers du second empire ont prêté à leur héros des gestes analogues, qui n'avaient pour motif que le dédain aristocratique de l'argent : cf. Octave Feuillet dans *Monsieur de Camors*. Quant à Vadé, le Corneille des Halles, ce truculent compagnon, homme de lettres insouciant, du XVIII[e] siècle, connu grâce à quelques vaudevilles et surtout grâce à sa vie débraillée, une pièce en vers de Rolland et Du Boys, représen- tée à l'Odéon en 1862, lui avait donné momentanément, à une date voisine de la *Colère du bronze*, un regain de notoriété.

Car tout a ses retours. Le reflux est de droit.
Jamais le genre humain ne reste au même endroit.
De la main du hasard l'homme parfois accepte
On ne sait quels élus de la fortune inepte ;
Il en fait des dieux ; quitte, et je l'aime ainsi mieux,
A faire des liards ensuite avec ces dieux !

---

210. ... avec *les* dieux !

Date du manuscrit : Bruxelles, 7 octobre 1869.

FRANCE ET AME

NOTICE

Le titre de *France et Ame* a été ajouté au moment de la confection du recueil de 1877 : il est en coin de page, avec cette indication : *Avant les enterrements civils.* La date qui suit le dernier vers est elle-même d'une encre et d'une écriture autres que celles de l'ensemble du manuscrit.

*
* *

On peut se croire en présence d'un fragment détaché de l'ensemble d'un plus vaste poème, publié plus tard sans titre dans la *Légende des Siècles* de 1883. Le premier vers de ce poème reste manifestement une transition entre deux développements d'une même idée. Qu'on rapproche les deux parties, elles se suivent logiquement, et, n'était l'absence des rimes féminines, elles feraient corps :

« Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe ;
Rends-toi digne à présent d'une telle faveur ! »
Cette promotion me laisse un peu rêveur [1].
Par dessus le marché, je dois être ravi.
Quoi ! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
Des chimistes, anglais, allemands, tous ensemble,
Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble
Certain, démontré presque et probable à peu près
Qu'entre l'homme d'Athène et le loup des forêts,
Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,
Le total fait, il n'est aucune différence ;

1. *Lég. des S.* de 1877, 14 septembre 1874.

Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,
La même quantité de phosphate de chaux
Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme, etc...[1]

C'est le développement sur le transformisme que laissaient prévoir les sept derniers vers de *France et Ame*.

Faut-il tenir compte de la date inscrite après coup sur le manuscrit de *France et Ame*? Les brouillons conservés (ms. 40 fr. 330) témoignent que les vers de la *Légende* de 1877 et les vers de la *Légende* de 1883 ont été composés en même temps [2].

La coupure en deux pièces différentes a-t-elle été faite le 12 ou le 14 septembre 1874, ou plus tard en 1877 au moment de la préparation du recueil, la question importe peu.

Le développement sur la Révolution qu'on rencontre dans *France et Ame* rendait cette coupure, non seulement possible, mais encore utile et raisonnable. Le poème de 1883, bariolé de tons divers, se serait au point de vue du goût mal accommodé de la majesté d'accent du début de *France et Ame*.

*
* *

De toutes façons, l'indication *Avant les enterrements civils* nous montre bien quelle a été l'intention de V. Hugo.

D'une seule haleine, ou à un très court intervalle, il avait composé, en septembre 1874, un ou deux poèmes contre le matérialisme et le transformisme ; et l'un d'eux se terminait par une éclatante profession de foi spiritualiste :

C'est l'empyrée immense et profond qu'il me faut,
La terre n'offrant rien de ce que je réclame,
L'heure humaine étant courte et sombre, et, pour une âme
Qui vous aime, parents, enfants, toi ma beauté,
Le ciel ayant à peine assez d'éternité !

Par dessus le marché... v. 270-274.

Un an après, le 28 juin 1875, il écrivait à propos des *Enterrements civils* un poème assez violent contre l'Église et ses prêtres. Il a senti, au moment de l'insérer dans le recueil de 1877, que, pour être accepté, ce poème avait besoin de préambules et de précautions précises. Il a voulu séparer nettement dès l'abord sa croyance en Dieu de son dédain pour l'Église.

---

1. *Lég. des S.* de 1883, 12 septembre 1874.
2. Sur la même feuille, fr. 330, figure une ébauche des vers 56-62 de *France et Ame* et une ébauche des vers 30-48 de *Par-dessus le marché je dois être ravi*

Il a donc puisé dans une précédente inspiration ces vers qui, placés avant les attaques que contiendront, non seulement les *Enterrements civils*, mais encore les *Vendeurs du temple*, sont destinés à détourner du poète des accusations d'irréligiosité faciles à prévoir.

*
* *

Les vers intitulés *France et Ame* étaient manifestement ceux qui pouvaient le mieux prendre place dans un recueil d'épopées.

Le poème publié en 1883 est une épître en vers qui tient du pamphlet.

On ne peut refuser la grandeur épique à *France et Ame*, composé dans la manière habituelle du poète : c'est une antithèse, dont la première partie est, en une seule et puissante période, l'évocation de toutes les grandeurs de la Révolution, et la seconde la constatation ironique des ridicules conclusions où aboutit le matérialisme contemporain.

Toute la première partie n'est que la reprise d'une idée chère à V. Hugo : la Révolution mère du spiritualisme. V. Hugo partage les idées de Robespierre, aux yeux de qui, et il le rappelle lui-même dans *Quatre-Vingt-Treize* [1], « l'athéisme était aristocratique ». « L'idée de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme est un rappel continuel à la justice, pensait Robespierre : elle est donc sociable et républicaine [2]. » Et l'on sait qu'il fit inscrire en tête du décret du 7 mai 1794 cette déclaration : « Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. » Dans le discours prononcé le jour de la fête de l'Être suprême, il s'écriait : « Malheur à celui qui cherche à éteindre le sublime enthousiasme et *à étouffer par de désolantes doctrines cet instinct moral du peuple qui est le principe de toutes les grandes actions.* »

Ce qu'admire Robespierre, V. Hugo l'admire : ce que réprouve Robespierre, V. Hugo le réprouve. C'est toute l'inspiration de *France et Ame*, où V. Hugo rappelle les grandes actions de la Révolution, nées de l'instinct moral du peuple et de son sublime enthousiasme, et où il condamne les « désolantes doctrines ».

« La Révolution, — avait-il écrit déjà en 1867 dans *Paris*, — c'est l'*homme sans la bête* [3]. »

1. *Quatre-Vingt-Treize.* Livre III, *la Convention*, ch. 1, 4.

2. *Sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales* ; lu à la Convention, le 7 mai 1794.

3. *Paris-Guide* par les principaux écrivains et artistes de la France, Paris, librairie Internationale, 15 Bd Montmartre 1867. — *Introduction*, IV, Fonctions de Paris, 5, p. XXXIII.

FRANCE ET AME

Je m'étais figuré que lorsque cet Etna,
La Révolution, prit feu, s'ouvrit, tonna,
Rugit, fendit la terre, et cracha sur le monde
Sa lave alors terrible et maintenant féconde,
Que, lorsque, vierge altière et proclamant nos droits,
L'Idée offrit la guerre au groupe affreux des rois,
Lorsqu'apparut, hautaine, à travers les fumées,
Cette Diane, en laisse ayant quatorze armées,
Que lorsque Danton prit l'Europe corps à corps,
Que lorsqu'on entendit les meutes et les cors,
Quand la forêt laissa voir dans sa transparence

---

3. ... et *vomit* sur le monde
5-8. Addition marginale.
5. Que, lorsque *altière et chaste*
superbe
7. Lorsqu'apparut *splendide,*
8. L'orthographe du manuscrit est : [lesse].

1-4. Mêmes images dans un poème de *Toute la Lyre* (I, 21), intitulé *La Guillotine*, non daté, mais dont l'inspiration, le style et l'écriture appartiennent manifestement à la période de composition de *La Révolution* (1857) publiée dans les *Quatre Vents de l'Esprit* :

Éruption des droits de l'homme ! Sombres laves !...
Quiconque t'osera regarder fixement,
Convention ! cratère, Etna, gouffre fumant,
Quiconque plongera la fourche dans ta braise..,
Sentira se cabrer et s'enfuir son esprit.

8. Ce sont les quatorze armées de Carnot : « Un cerveau, Carnot, enfantait quatorze armées. » *Quatre-Vingt-Treize,* Livre III, *La Convention,* 1, 6.

L'âpre chasse donnée aux tyrans par la France,
Moi, pensif, regardant Kléber et Mirabeau,
Jean-Jacques, ce tison, Voltaire, ce flambeau,
Je m'étais, je l'avoue, imaginé qu'en somme
L'écroulement des rois c'est le sacre de l'homme,
Que nous avions vaincu la matière et la mort,
Et que le résultat de cet illustre effort,
Le triomphe, l'orgueil, l'honneur, le phénomène,
C'était d'avoir grandi jusqu'aux cieux l'âme humaine;
C'était d'avoir montré dans l'aube qui sourit
L'homme beau par le glaive et plus beau par l'esprit;
C'était d'avoir prouvé que cet être qui change,
Sur son épaule d'homme a des ailes d'archange,
Qu'il peut s'épanouir demi-dieu tout à coup,
Et que, lorsqu'il lui plaît de se dresser debout,
Son immense rayon mystérieux éclaire
Toutes les profondeurs de haine et de colère
Et leur verse l'aurore et les emplit d'amour;
J'avais pensé que c'est pour accroître le jour,
Pour embraser le cœur, pour incendier l'âme,
Pour tirer de l'esprit humain toute sa flamme,
Que nos pères, Français plus grands que les Romains,
Avaient pris et tordu le passé dans leurs mains,
Et jeté dans le feu de la forge profonde
Ce combustible utile et hideux, le vieux monde;
Je m'étais dit que l'homme avait soif, avait faim
D'être une âme immortelle, et qu'il avait enfin

---

12. *Cette* chasse
cet *auguste*
18. ... de *ce superbe* effort,
30. ... pour *augmenter* le jour
38-39. ... et qu'il *était* enfin
Bien juste d'affirmer sa divinité fière

13-14. Cf. dans *Post-Scriptum de ma vie*, Ve *Tas de pierres* : « Voltaire, c'est la mine ; Mirabeau, c'est l'explosion. »

Su montrer et prouver sa divinité fière
Par l'agrandissement subit de la lumière
Et par la délivrance auguste des vivants ;
J'ai dit que ni les rois, ni les flots, ni les vents,
Ne pouvaient désormais rien contre un tel prodige ;
Qu'on avait pour cela passé le Rhin, l'Adige,
Le Nil, l'Èbre, et crié sur les monts : Liberté!
Oui, j'avais cru pouvoir dire qu'une clarté
Sortait de ce grand siècle, et que cette étincelle
Rattachait l'âme humaine à l'âme universelle,
Qu'ici-bas, où le sceptre est un triste hochet,
La solidarité des hommes ébauchait
La solidarité des mondes, composée
De toute la bonté, de toute la pensée,
Et de toute la vie éparse dans les cieux ;
Oui, je croyais, les yeux fixés sur nos aïeux,
Que l'homme avait prouvé superbement son âme.

---

47. a) *Sort de quatre-vingt-neuf,*
b) Sortait de *notre France*

40-46. Reprise sous une autre forme des idées d'un poème écrit un an auparavant et publié plus tard dans *Toute la Lyre* :

Il n'en est pas moins vrai que ces hommes-là rirent
De tout ce qui nous fait trembler...
Qu'ils donnaient en spectacle à notre enfance blonde
L'évanouissement superbe du vieux monde ;
Que la justice était à l'aise au milieu d'eux
Qu'ils braquaient le canon sur le passé hideux...

(*La Corde d'airain*, XXVII, *A vous tous*.)

et rappel et raccourci des *Soldats de l'an deux* :

La liberté sublime emplissait leur pensée...
Chocs, rencontres, combats ; et Joubert sur l'Adige
Et Marceau sur le Rhin...
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues,
Si ces audacieux...
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux.

(*Les Châtiments*, II, 7. 7-18 janvier 1853.)

Aussi, lorsqu'à cette heure un Allemand proclame

56-62. Sur la feuille en partie coupée du brouillon dont nous avons parlé dans la notice, on lit ces commencements de vers qui laissent supposer que la première rédaction avait une forme un peu différente.

Quand un grave allemand
Matière, nuit, zéro
Fange, matière, nuit, salut!
Quand un anglais correct
Me dit : Dieu t'a fait homme
Cette promotion me laisse

56-58. *A cette heure, un Allemand.* Quel est cet *Allemand*? Büchner, Hæckel ou Schopenhauer ? Victor Schœlcher, commensal de Victor Hugo, matérialiste convaincu et inébranlable, le tenait au courant des idées et des publications des philosophes allemands. Le livre de Büchner intitulé : *Force et matière* (1855) avait eu un retentissement européen, il avait été traduit en français par Gamber et Gros-Claude (1863) ; *Nature et Science* avait eu pour traducteur en 1886 Auguste Delondre, enfin une traduction de *L'homme selon la science* avait paru en 1874, l'année même de la composition de *France et Ame.* Le jugement prononcé ici par V. Hugo semble le prolongement des idées exprimées par lui dans les *Misérables*, où il désigne assez nettement Büchner et Schopenhauer, qu'il confond dans la même accusation de nihilisme : « Un école métaphysique du Nord, un peu imprégnée de brouillard, a cru faire une révolution dans l'entendement humain en remplaçant le mot *Force* par le mot *Volonté.* » Et V. Hugo accuse cette école de nier la volonté dans l'Infini ; il conclut : « Nier la volonté de l'Infini, c'est-à-dire Dieu, cela ne se peut qu'à condition de nier l'Infini. La négation de l'Infini mène droit au nihilisme. » IIe partie, VII, 6, *Bonté absolue de la prière.* Mais en novembre 1874, il s'agit bien plus vraisemblablement de Haeckel : ses deux plus célèbres ouvrages avaient été traduits en français dans l'année même, *L'Origine de l'homme, d'après les espèces*, par Laloy, et l'*Histoire de la Création des Êtres organisés*, par Letourneau. Les doctrines de Haeckel étaient en 1874 discutées dans les Revues et les journaux, et, coïncidence assez curieuse, V. Hugo se rencontre ici avec l'*Univers* qui, cinq jours avant *France et âme*, avait publié un feuilleton de *Revue scientifique* où l'on lit : « Notre savant a-t-il nom Darwin ou Haeckel, nous nous tenons sur la défensive. Cet Anglais ne nous dit rien de bon, mais le Prussien est pire. » Paul Serret, 9 novembre 1874. Voilà bien l'Allemand et l'Anglais de V. Hugo : et nous sommes prêt à croire que la rencontre a été voulue par

Zéro, pour but final, et me dit : — O néant,
Salut! — j'en fais ici l'aveu, je suis béant ;
Et quand un grave Anglais, correct, bien mis, beau linge,
Me dit : — Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe ;
Rends-toi digne à présent d'une telle faveur ! —
Cette promotion me laisse un peu rêveur.

---

57. a) *Que l'esprit est matière*
b) [Le rien du tout total]
[Le rien du tout final]
[Le grand zéro final]
59. Et quand un *docte* anglais

V. Hugo ; car voici ce qu'il disait, à cette même date, devant Gustave Rivet : « Les prêtres me détestent tant, parce que je me place justement sur leur terrain. Je parle comme eux de l'âme et de Dieu. » *V. Hugo chez lui*, p. 244. — Au sujet des idées de V. Hugo sur l'athéisme, voir, dans *Post-Scriptum de ma vie,* le chapitre intitulé : *Un Athée,* VIe *Tas de pierres.*

59-60. Il s'agit évidemment de Darwin : de 1862 à 1873, il y avait eu en France trois traductions du livre de *L'Origine des Espèces,* paru en Angleterre depuis 1859, et deux traductions de la *Descendance de l'Homme.* Darwin comptait en France de nombreux disciples, parmi les philosophes et les médecins. Cf. notamment, Fr. Dally, *L'Ordre des primates et le transformisme,* 1868. On trouvera un bref commentaire de ces deux vers dans un article d'Henry Roujon : *Darwin et Victor Hugo,* paru en juillet 1909 dans les *Annales politiques et littéraires* : *beau linge* paraît à H. Roujon une contre-vérité.

Date du manuscrit : 14 novembre 1874.

DÉNONCÉ A CELUI QUI CHASSA LES VENDEURS DU TEMPLE

NOTICE

Il y a eu chez Victor Hugo, pendant une année, de juillet 1874, date de *Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du Temple*, à juin 1875, date des *Enterrements civils*, une recrudescence d'anticléricalisme. Les poèmes où il attaque les abus de l'Église, où il se défend contre les invectives du clergé ou celles des amis du clergé, sont, pendant cette période, plus nombreux [1].

Il ne semble pas que des circonstances particulières aient, vers le milieu de 1874, déterminé cette crise. Elle est le résultat d'un état d'hostilité réciproque, qui durait depuis l'exil ; nous dirions volontiers de Victor Hugo et des représentants de l'Église ce que Tite-Live

1. 7 juillet 1874, *Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du Temple*; 26 juillet 1874, *Les Bonzes*, dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 26 ; 3 juillet, 3 août 1874, *Un voleur à un roi*, dans la *Légende des Siècles* (1883) ; 4 août, *Aux Prêtres*, dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 28 ; 17 juillet 1874, *Les Mangeurs*, dans la *Légende des Siècles* (1883) ; 20 septembre 1874, *C'est une loi, Veuillot existe*, dans *Toute la Lyre*, IV, 30 ; 13 décembre 1874, *Je suis haï, pourquoi?* dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 37 ; 20 avril 1875, *Ils sont toujours là*, dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 53 ; 1875, *Et les voilà mentant, inventant, misérables !* dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 18 ; 25 juin 1875, *L'Immaculée Conception*, dans l'*Art d'être Grand-Père*, et 26 juin, *ibid.*, *Tout pardonner, c'est trop*.

A ces poèmes, il faut ajouter ceux qui, n'ayant pas pour thème initial la lutte contre l'Église et ses représentants, contiennent néanmoins dans le détail quelques vers assez agressifs, comme : *La Ville disparue*, 14 août 1874 ; *la Comète* et la *Vérité*, 10-4 sept. 1874, dans la *Légende des Siècles* de 1877.

disait de Caton et de la noblesse : *Nec facile dixeris utrum magis presserit eum nobilitas an ille agitarerit nobilitatem.* Le beau rôle n'a pas toujours été du côté des défenseurs de l'Église. Des évêques comme Dupanloup et Ségur, des critiques comme Veuillot et Pontmartin ont harcelé sans merci le proscrit ; à son retour en France, il a retrouvé ces mêmes adversaires, aigris par la chute de l'Empire, et dépassant toute mesure [1].

Suivre dans le détail cette lutte dépasserait ici les limites de notre étude de textes. Tout au moins certains épisodes sont-ils célèbres ; on connaît les violences de Mgr Gaston de Ségur dans *Prêtres et Nobles* [2], auxquelles V. Hugo répondit dans une lettre le 17 septembre 1872, et en novembre dans un poème des *Quatre Vents de l'Esprit* :

> Muse, un nommé Ségur, évêque m'est hostile.
> Cet homme violet me damne en mauvais style...
> (*Le Livre satirique*, I, 29.)

Il n'est pas douteux que V. Hugo ait souffert des attaques dont il était l'objet. Les accusations de Ségur le hantent encore en 1874 :

> « Ah ! vous faites du froid devoir votre bonheur !
> « Eh bien ! vous êtes pingre, avare, grigou, rat,
> « Pire qu'un misérable et presque un scélérat. »
> « Ladre ! » dit la catin. « Pleutre ! » ajoute le prêtre.
> (*Toute la Lyre*, V, 35, 18 sept. 2894.)

On ne peut songer sans regret qu'un esprit délicat comme Armand de Pontmartin, après avoir, en 1872, lu l'*Année terrible*, dont personne tout au moins ne peut contester le patriotisme, ait appelé l'auteur : « Faux bonhomme, faux patriote, faux grand-père, faux déiste, faux poète [3]. »

Dans son poème à Ségur, Hugo ripostait tout d'abord :

> Ce sont les sots nombreux qui font les méchants forts.
> Être un cuistre est commun. Plus d'un âne à la foire
> S'appelle Pontmartin.

Puis il dédaigna et biffa.

Mais il suffit de lire tous les poèmes de 1874 et de 1875 dont nous avons donné la liste, pour se rendre compte de l'état d'esprit créé chez V. Hugo par ces invectives : la colère, la mélancolie, le dédain l'inspirent tour à tour.

---

1. Cette animosité n'est pas éteinte aujourd'hui. Cf. les pages sur V. Hugo dans les *Études et Causeries littéraires* du P. V. Delaporte, Paris, Desclée, 1899, p. 1-134.
2. Louis Gaston de Ségur. *Prêtres et Nobles.*
3. Armand de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, 1872, 25 mai.

Il était impossible que le *Temps présent* de la *Légende des Siècles* de 1877 ne gardât pas l'écho de ce qui fut une des plus graves préoccupations de l'existence du poète dans sa vieillesse.

L'épopée se serait mal accommodée d'une satire personnelle. Ce sont des questions générales qui sont abordées dans *Dénoncé à celui qui chassa les Vendeurs du Temple* et dans les *Enterrements civils* : la simonie et l'assistance du prêtre au chevet des mourants.

*
* *

Dès 1857, dans les *Quatre Jours d'Elciis*, V. Hugo s'était élevé violemment contre la simonie ; Elciis en avait détaillé, avec amertume, les scandaleuses et multiples pratiques :

Les choses en sont là qu'on a, pour son argent,
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
Et que l'Église en est la sinistre usurière [1].

(*Légende des Siècles*, 1883, VII.)

Le réquisitoire d'Elciis est général, il s'étend à toutes les formes de l'exploitation des fidèles par l'Église, Elciis s'indigne contre

(Toute) vente à l'encan de la chose sacrée.

Mais le « trafic » paraît à V. Hugo plus odieux encore lorsqu'il s'exerce à l'égard des mourants et des morts. En mars 1870, il consacre un long poème à l'inégalité dans la tombe :

Vous avez des charniers et des Père-Lachaises
Où Samuel Bernard seul peut prendre ses aises.
Quant aux morts indigents, on leur donne congé :
On chasse d'auprès d'eux le sanglot prolongé ;
Et le pauvre n'a pas le droit de pourriture.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, XXV, *Le spectre que parfois je rencontre, riait* [2].)

Le poème de *Dénoncé à celui qui chassa les Vendeurs du Temple* est fait tout entier avec des souvenirs de ces deux pièces : il ne présente pas de renouvellement dans les idées : il en présente peu dans l'expression [3] ; seul, le début est différent : c'était à propos de la douleur d'une grand'mère que, dans la *Nuit du 4 août*, V. Hugo laissait éclater son ressentiment contre Napoléon III, c'est ici à propos des plaintes d'une vieille femme devenue veuve qu'il exhale son indignation contre la vente sacrilège des honneurs funèbres.

1. Cf. dans les *Sources du Moyen Age européen*, *Légende des Siècles*, Paris, Paulin, 1911, à propos des Sources d'*Elciis*, le chapitre intitulé *La Simonie. Comment V. Hugo s'est documenté à ce sujet.*

2. Les éditeurs de l'Édition Hugues, édition populaire illustrée, 1876 1897 ont donné à cette pièce un titre : *Le Cimetière.*

3. Voir les rapprochements de détail indiqués dans les notes du texte.

DÉNONCÉ A CELUI QUI CHASSA LES VENDEURS DU TEMPLE

La vieille en pleurs disait : — La misère en est cause,
Pour mon bon vieux défunt je n'aurai pas grand'chose,
Un seul cierge, un seul prêtre, et deux mots d'oraison
A la porte. On peut bien entrer dans la maison,
Avoir l'autel, avoir les saints, avoir les châsses,
Tout le clergé chantant des actions de grâces,
Des psaumes, des bedeaux, tout; mais il faut payer,
Hélas ! et moi qui dois trois termes de loyer,
Je n'ai pas de quoi faire enterrer mon pauvre homme. —

Ainsi parlait la veuve, et je songeais à Rome.
Quoi ! le riche et le pauvre ont des enterrements
Différents ; l'un a droit aux embellissements,

---

7. Des psaumes, *un* bedeau,
10. Ainsi parlait la *vieille*

11-14. Même indignation dans le *Cimetière* :

> Dans la mort vague et blême, on ne se mêle point.
> La tombe impartiale, allons donc ! Le ci-gît
> Tantôt se retrécit et tantôt s'élargit.
> Quoi, c'est là votre mort ! c'est avec de l'orgueil
> Que vous doublez le bois lugubre du cercueil,
> Vous gardez préséance, honneurs, grade, avantages.
>
> *Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, 25.

Avec moins de violence et sur un ton de mélancolie résignée Auguste Brizeux écrivait en 1855 dans ses *Histoires poétiques* :

> Un seul prêtre en priant conduisait le cercueil...
> Car Louise était pauvre et, jusqu'en son trépas
> Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.

L'autre pas ; l'un descend chez les morts, l'autre y tombe,
Et l'un n'est pas l'égal de l'autre dans la tombe !

Quoi ! Dieu n'est pas gratis ! Quoi ! prêtres, le Martyr,
Le Saint, l'Ange, ne veut de sa boîte sortir
Que pour de l'or ; sinon vous refermez l'armoire
Sur le ciel, sur la Vierge et sa robe de moire,
Et sur l'enfant Jésus rose et couleur de chair !
Quoi ! votre crucifix coûte plus ou moins cher,
Selon qu'il va devant ou qu'il marche derrière !
Prêtres, vous mesurez au cercueil la prière ;
Longue, si le cadavre est grand ; courte, s'il n'est
Qu'un méchant pauvre mort, — le prêtre s'y connaît, —
Cloué dans une bière étroite et misérable !
Prêtres, le hêtre aux champs, l'aulne, l'ormeau, l'érable,
Versent l'ombre pour rien ; Mai ne dit pas aux prés :

15-16. Quoi ! *le saint*, le martyr,
Le prophète
Quoi, l'apôtre ne veut de sa boîte sortir
vieux
26. Prêtres, le hêtre aux champs, le *grand chêne*, l'érable

26-29. Invoquant lui aussi les fleurs dans son argumentation, Elciis les montrait échappant à la cupidité de l'Église :

Quoi ! le brin d'herbe est libre et donne le scandale
De croître effrontément aux fentes de la dalle !
La folle avoine auprès du lierre son voisin
Pousse sans acquitter le droit diocésain.
Quoi ! l'on ne peut au lys des champs, pris au collet,
Dire : Pour les besoins du culte, s'il vous plaît.

Légende des Siècles de 1883, VII, *Les Quatre jours d'Elciis*, I, 403-414, décembre 1857.

C'est aux prêtres que V. Hugo propose ici l'exemple des fleurs ; c'est aux ambitieux qu'il le proposait en 1854 :

Le lys n'a pas besoin qu'on le décore, il luit ;
La lavande embaumée où l'abeille se pose
Ne lui vend pas le miel ; quand il produit la rose
Le rosier fait gratis cette action d'éclat.

Ire, non ambire.

Les fleurs, c'est tant. Voyez mon tarif. Vous paierez
Tant pour la violette et tant pour la lavande !
Ah ! Dieu veut qu'on le donne et non pas qu'on le vende !
La mort fut toujours juste et toujours nivela ;
Reconnaissez au moins cette égalité-là ;
Respectez le cercueil sans mépriser la bière ;
Faites le même accueil à la même poussière,
Sur le même silence ayez le même chant.
Quoi ! je cherche un apôtre et je trouve un marchand !
C'est d'un comptoir que part l'escalier de la chaire.
Que diraient-ils de voir leurs psaumes à l'enchère,
Ces hommes qui songeaient, pâles, dans le désert ?
Ah ! ce *De Profundis* superfin qui ne sert
Qu'aux riches, et qu'on met en musique, et qu'on brode,
Que Jésus n'aurait pas et qu'obtiendrait Hérode,
O terreur ! il n'en faut pas tant pour faire Dieu
Farouche, et pour changer en ciel noir le ciel bleu !
La prière vendue a l'accent du blasphème.

---

36. Quoi, je cherche un *archange*
37. *O douleur ! le comptoir a remplacé la chaire*
38. Que diraient-ils de voir *la prière* à l'enchère,
43. ... il n'en faut pas [plus] pour faire Dieu

28-29. Même mouvement dans *Elciis* :

Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense ;...
Le baptême, c'est tant ! n'oubliez pas l'annate ;
Tant pour l'enfant de chœur à la robe incarnate ;
Tant pour vous marier ; ah ! vous mourrez ! c'est tant !

Ibid, v. 312-317.

33. Même opposition dans le *Cimetière* :

Les morts bien nés font bande à part dans le trépas,
Le sépulcre titré ne fraternise pas
Avec la populace anonyme des bières.

Les Quatre Vents de l'Esprit, I, 25.

36-37. Les expressions *marchand, comptoir* rappellent le vers d'*Elciis* :

Tout est en magasin et tout a son tarif.

Loc. cit., v. 430.

Hélas ! c'est de la nuit que dans les cœurs on sème.
L'ombre, au-dessus de vous, mages qui brocantez,
Efface brusquement toutes les vérités.
Quoi ! vous ne voyez pas l'éclipse formidable !
Vous qui savez combien l'abîme est insondable,
Vous vous faites vendeurs !

Prêtres, l'adossement
De l'échoppe suffit pour que le firmament
Épaississe au-dessus de l'église ses voiles ;
La boutique retire au temple les étoiles.

---

46. *O deuil,* c'est de la nuit
50. *Quoi, votre Dieu devient un pauvre inabordable,*
51. *a*) Vous prêtres, vous voilà marchands !
b) Vous vous faites vendeurs ! Hélas ! l'adossement

51-54. Elciis faisait, avec moins de lyrisme, la même constatation :

La chaire de saint Pierre autrefois si sublime...
Est aujourd'hui l'obscure et lugubre boutique
Où le bien et le mal, la messe et le cantique,
Le vrai, le faux, le jour, la nuit, l'ombre et le vent,
Les anges, l'infini, la tombe, tout se vend !

Loc. cit., v. 335-342.

Date du manuscrit : 7 juillet 1874.

LES ENTERREMENTS CIVILS

NOTICE

« Je désire être porté au cimetière dans le corbillard des pauvres.
« Je refuse l'oraison de toutes les églises.
« Je demande une prière à toutes les âmes.
« Je crois en Dieu. »

Le premier vœu de ce testament, que V. Hugo avait remis de son vivant entre les mains d'Auguste Vacquerie, s'accorde logiquement avec les idées exprimées dans le poème de *Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du Temple.*

Le poème d'*Enterrements civils* est le commentaire des trois déclarations qui suivent.

*
* *

Lorsque V. Hugo écrivit, le 28 juin 1875, les *Enterrements civils*, il y avait exactement dix-huit mois qu'il avait suivi le cercueil de son fils François-Victor, inhumé civilement le 28 décembre 1873 [1]. Une

1. L'enterrement civil de François-Victor, en juin 1873, fut considéré comme une profession de foi de la part de Victor Hugo. La question à cette date était à l'ordre du jour :

« Les catholiques arrivés au pouvoir (1873), dit M. Ch. Seignobos dans l'*Histoire de France* de Lavisse, manifestaient leur intention de rendre à la religion un rôle officiel. Il s'était fondé à Lyon une société de libres-penseurs (les Solidaires) pour faciliter les enterrements civils. Le préfet prit un arrêté interdisant, passé sept heures du matin, « les inhumations faites sans « la participation d'aucun culte reconnu par la loi » (18 juin). Un député républicain s'étant fait enterrer civilement, l'officier commandant le peloton d'honneur, envoyé, selon la loi, aux funérailles de tout membre de l'Assem-

partie de la presse avait pris occasion de cette cérémonie pour blâmer vivement V. Hugo et lui rappeler ses idées religieuses de jadis. François Magnard, dans l'article de tête du *Figaro* du 30 décembre 1873, écrivait : « M. Victor Hugo vient de rompre à jamais le lien qui le retenait à ses admirateurs d'autrefois, à ceux pour qui il écrivait la *Prière pour tous*. Que sa volonté soit faite, et qu'il reste au milieu des sinistres figures qui ont fait de son deuil le délassement d'un dimanche démagogique. »

Dès ce jour-là, Louis Blanc avait eu soin de préciser les idées et les croyances de V. Hugo, et dans le discours qu'il prononça sur la tombe de François-Victor Hugo, il disait : « Victor Hugo n'admet pas l'idée redoutable des séparations absolues. Il croit à Dieu éternel. Il croit à l'âme immortelle. »

C'est bien en effet ce jour-là que, à l'occasion de cette cérémonie civile, a commencé à se poser pour l'opinion publique parisienne, avec un retentissement plus grand, la question des opinions religieuses de V. Hugo. Relatant les incidents du 28 décembre 1873, l'un des biographes les plus autorisés de V. Hugo croyait devoir présenter la défense du poète : « Malheur à ceux qui ne sont pas réconfortés par une croyance sincère ! Cette croyance, V. Hugo la possède. Sans doute, il n'a point la foi telle que l'entendent et la comprennent les ministres des religions quelconques ; mais sa religion, débarrassée de toutes les superstitions des cultes, est haute et pure. Il ne veut point d'intermédiaire entre l'âme et Dieu ; sa conscience n'a pas besoin de demander des conseils aux hommes. Il a flagellé les prêtres coupables et serviles, mais en les accusant de manquer de respect à l'être éternel ; il n'admet point les dogmes étroits, les inventions cléricales, les menaces de tortures éternelles ; mais, lorsqu'il prend à partie dans ses strophes indignées les moines fanatiques, les inquisiteurs féroces, les papes assassins, les évêques ambitieux, les jésuites avides de domination, toute cette race hypocrite et lâche qui se sert d'un culte pour gouverner et de la superstition universelle pour jouir, qui abêtit l'espèce humaine afin d'en tirer profit, le

blée, reçut du ministre de la Guerre l'ordre de quitter le cimetière avant d'arriver au cimetière (21 juin). La gauche interpella. De Broglie répondit : « Nous ne permettrons jamais que nos troupes soient mêlées à ces scènes « d'impiété... Si aux hommes de guerre vous enlevez la foi dans une « autre vie, vous n'avez plus le droit d'exiger d'eux le sacrifice de leur « existence... »

« Beulé approuva l'arrêté du préfet de Lyon, et l'Assemblée déclara par 413 voix contre 251 « s'associer aux sentiments » du gouvernement, parce que « les principes toujours respectés par elle de la liberté des cultes ne « sont pas en cause ». C'était limiter la liberté aux religions positives et en exclure la libre-pensée. » Tome VII, p. 364.

poète, les yeux en haut, n'a qu'un but : dégager Dieu de la tourbe, le montrer tel qu'il doit être, c'est-à-dire grand, juste et bon, le faire aimer, le faire apparaître dans sa véritable gloire. Pour lui, la morale, le droit, le devoir sont au-dessus de toutes les pratiques religieuses [1]. »

Alfred Barbou ne fait que résumer la pensée intime de V. Hugo.

L'on sent dans les *Enterrements civils*, où le poète parle en son nom personnel, une émotion sincère et profonde :

Oh ! certes, je sais bien, moi souffrant et rêvant,
Que tout cet inconnu qui m'entoure est vivant,
Que le néant n'est pas et que l'ombre est une âme...
Oh ! certes, je voudrais qu'au ténébreux passage
Mon cercueil, esquif sombre, eût pour pilote un sage...
Oui, je trouverais bon que pour moi, loin du bruit,
Une voix s'élevât et parlât à la nuit !
Je le voudrais !
Mais, ô toi ! dis, réponds, parle...

Il n'y a pas à se méprendre sur un pareil mouvement lyrique, sur une telle sincérité d'accents. Le poète a été touché des reproches qui lui ont été faits : il parle pour les convictions qui lui ont fait écarter les prêtres du cercueil de son fils et qui les écarteront du sien ; il présente la défense de ses conceptions religieuses : religions et religion.

Les *Enterrements civils* sont datés de juin 1875 : les obsèques d'Edgar Quinet venaient de provoquer, dans la presse de Paris, de nouvelles attaques contre les sentiments de V. Hugo. Ces attaques n'étaient point toutes des invectives ; Albert Wolf, dans un article grave et de ton élevé la plupart du temps, rappelait l'ami d'Edgar Quinet au respect de la mort, au respect de la pensée et de l'âme du peuple.

« ...Enfin nous avons eu un cadavre, un vrai, un cadavre politique, un enterrement à sensation, un spectacle à haute pression, avec plusieurs étoiles enrôlées spécialement pour la circonstance ; un grand poète et un grand agitateur ont tenu dans cet enterrement politique ce que dans les revues de fin d'année on appelle l'emploi de compères ; ils ont été au premier plan, près de l'avant-scène, pour expliquer la pièce au public... Les rôles à sensation sont pour les vivants. Dans la cérémonie politique le défunt ne tient qu'une maigre place ; il n'est pour ainsi dire qu'un accessoire... Dans les voitures, des amis plus ou moins illustres, qui récapitulent leur discours tandis qu'on roule vers le cimetière. Tout autour du mort, une foule énorme qui ignore ses œuvres. Edgar Quinet, dont on est censé honorer la mémoire, n'est pour rien, ou du moins pour bien peu de

1. Alfred Barbou, *Victor Hugo et son temps*, Paris, Charpentier, 1881, p. 388.

chose dans l'empressement des masses. On verra Gambetta, on entendra Victor Hugo. Le prêtre, qui ne représente que Dieu, a dû céder le pas au pape et à l'un des cardinaux de la révolution infaillible. « On conduit Quinet à sa dernière demeure », disent les uns. « On conduit V. Hugo au Capitole pour la couronne de roses », disent les autres... Au lieu du prêtre qui parle de Dieu, un homme en habit noir qui affirme la République. Au lieu des larmes discrètes tombant sur ce tertre, des gens qui se montrent V. Hugo et Gambetta...

« De la majesté de la mort, tant chantée par le poète, plus de trace ; les allées désertes se peuplent d'une foule curieuse ; ce n'est plus un cimetière, c'est une réunion publique...

« J'ai une conviction intime que ni Victor Hugo ni Gambetta, pas plus la poésie de l'un que le discours de l'autre, ne remplaceront dans l'humanité les principes d'éternelle bonté sur lesquels repose la religion. C'est elle qui, à notre entrée dans la vie, nous ouvre les vastes horizons de l'idéal...

« Le jour où un penseur comme Edgar Quinet souffre que son corps devienne un objet de manifestation, le jour où, de la demeure mortuaire au cimetière, il fait de la propagande anti-religieuse, il quitte la terre sur une mauvaise action. On ne peut pas ravir sans danger à la foule ce qui la console et la soutient. Ni M. Victor Hugo ni le citoyen Gambetta ne peuvent remplacer la religion ; elle a des consolations suprêmes d'un effet autrement puissant que la *Légende des Siècles.*

« La religion a sur M. Victor Hugo cette supériorité énorme de ne jamais se lasser ; les portes de ses temples sont toujours ouvertes. Le prêtre, à quelque religion qu'il appartienne, n'est jamais assez occupé de sa gloire pour oublier ses devoirs... Il est des douleurs que la religion seule parvient à atténuer. L'être humain qui a perdu tout ce qu'il a de plus cher au monde ne se consolera pas du tout en lisant les œuvres complètes de Victor Hugo...

« Et voilà pourquoi le spectacle de l'enterrement civil d'Edgar Quinet n'offense pas seulement l'homme qui croit, mais encore l'homme qui sent. Le grand crime des révolutionnaires de tous les pays est de commencer par la fin, de tout détruire avant d'avoir rien échafaudé ; de nourrir la foule de grandes phrases avant de lui avoir donné l'instruction voulue pour les comprendre et pour en saisir la portée ; de répandre dans les masses des théories qui, sans excès de danger pour un groupe d'esprits d'élite, deviennent pour la foule ignorante et grossière une source de mépris pour tout ce qui est grand et respectable dans ce monde[1]. »

1. *Figaro* du jeudi 1er avril 1875, Gazette de Paris, Albert Wolf.

C'est à cet article, paru moins de deux mois avant les *Enterrements civils*, et d'une portée d'autant plus grande qu'il était modéré, que répond le poète ; au manque de dignité du « pape de la religion infaillible », à la vanité de l'éloquence de V. Hugo, A. Wolf avait opposé la noblesse du prêtre et la grandeur morale de son action ; à son tour, à l'ignorance, à la vénalité, à la cupidité, à la cruauté du prêtre, V. Hugo oppose le sage :

> Un pontife, un apôtre, un auguste songeur,
> Un mage, ayant au front l'attente, la rougeur
> Et l'éblouissement de la profonde aurore...
> Un sénateur du vrai, du réel, un magnat
> Du sépulcre, un docteur du ciel.

et il est difficile de ne pas apercevoir dans ce portrait un Louis Blanc discourant sur la tombe de François-Victor, ou V. Hugo lui-même discourant sur la tombe d'Edgar Quinet.

LES ENTERREMENTS CIVILS

Oh! certes, je sais bien, moi souffrant et rêvant,
Que tout cet inconnu qui m'entoure est vivant,
Que le néant n'est pas, et que l'Ombre est une Ame;
La cendre ne parvient qu'à me prouver la flamme;
Faire voir clairement le ciel, l'éternel port,
La vie enfin, c'est là le succès de la mort;
Oh! certes, je voudrais qu'au ténébreux passage
Mon cercueil, esquif sombre, eût pour pilote un sage,
Un pontife, un apôtre, un auguste songeur,
Un mage, ayant au front l'attente, la rougeur
Et l'éblouissement de la profonde aurore;
Je voudrais qu'à la fosse où meurt le rien sonore,
Un sénateur du vrai, du réel, un magnat
Du sépulcre, un docteur du ciel, m'accompagnât;
Oui, je réclamerais cette sainte prière!
Devant la formidable et noire fondrière,

---

4. La cendre *ne pourrait que me cacher* la flamme
[tragique]
7. ... qu'au *sinistre* passage.
11. ... *des profondes aurores.*
12. ... où meurt le *bruit* sonore.
15. ... Cette [utile] prière.

1-4. « V. Hugo me parle de la mort qu'il considère comme n'étant pas un état d'invisibilité pour nos organes. Il croit que les morts aimés nous entourent, sont présents, écoutent la parole de ceux qui s'occupent d'eux, jouissent du souvenir de leur mémoire. Il finit en disant : « Le souvenir des morts, loin d'être douloureux, est une joie pour moi. » *Journal des Goncourt,* jeudi 28 mars 1872.

7-15. Voir la notice p. 1047.

Oui, je trouverais bon que pour moi, loin du bruit,
Une voix s'élevât et parlât à la nuit !
Car c'est l'heure où se fend du haut en bas le voile ;
C'est dans cette nuit-là que se lève l'étoile !
Je le voudrais ! et rien ne me serait meilleur
Qu'une telle prière après un tel malheur,
Ma vie ayant été dure et funèbre, en somme.
Mais, ô Toi ! dis, réponds, parle. Est-ce que cet homme
Qui sait mal, et qui fait exprès de mal savoir,
Qui pour un dogme obscur déserte un clair devoir,
Qui prêche le miracle et rit du phénomène,
Mal penché sur l'angoisse et sur l'énigme humaine,
Qui, d'un côté bassesse et de l'autre fureur,
Flétrit l'escroc forçat et l'adore empereur,

25-30. Addition marginale.

[Qui fait exprès d'errer et de ne rien savoir]

25. *Qui ne voit rien et fait exprès de ne rien voir,*

29-61. Brouillon qui résumait le développement et dont les vers dispersés ont été utilisés après correction :

> Qui, d'un côté bassesse et de l'autre fureur,
> Flétrit l'escroc forçat et l'adore empereur.
> Qui devant Josué soufflette Galilée,
> Qui *fait luire* un bûcher dans ton ombre étoilée,
> *Qui* tâche d'éclipser l'aube au sommet du mont,
> Torquemada là-bas, chez nous Laubardemont,
> Qui dans l'Inde, en Espagne, au Mexique, aux Cévennes,
> Saigna *le genre humain livide* aux quatre veines
> Qui voit la guerre et chante un Te Deum dessus,
> Qui repaierait Judas et reclouerait Jésus.
> Est-ce que cet homme...
> Vague et cachant l'erreur comme le flot l'abime,
> Est-ce que sur le bord de la fosse sublime....

---

27. Il donnera plus bas l'exemple à l'appui, v. 47 :

> Qui devant Josué soufflette Galilée

30. La servilité de l'Église, prosternée devant le succès, a souvent provoqué l'ironie ou soulevé l'indignation de V. Hugo, aussi bien dans les *Châtiments* que dans les *Années funestes* :

> Succès, et tout est dit...
> Rome lèche vos pieds, si vous gagnez le quine...

Qui dit au genre humain : Malheur, si tu raisonnes !
Qui damne et ment, qui met l'abîme en trois personnes,
Qui rêve un univers petit, sinistre et noir,
Fait de notre seul globe, et qui ne veut pas voir
Luire en tous tes soleils toutes tes évidences,
Qui crèverait cet œil, l'astre où tu te condenses,
S'il pouvait, et ferait la nuit sur l'horizon,
Qui tarife l'autel, l'antienne, l'oraison,
Qui, par devant superbe et vendu par derrière,
Offre au riche et refuse au pauvre sa prière,
Si le pauvre ne peut le payer assez cher ;
Est-ce que ce vivant à regret, que la chair
Indigne, et qui jadis nia l'âme des femmes,

---

31. Que dit *à notre esprit :*
32. *Qui veut l'enfer,* qui met l'abîme.
34. Fait de notre seul [monde].
37-41. Addition marginale, remplaçant le vers :
S'il pouvait à la nuit devenue un enfer,
39. Qui par devant [sublime].
41. Si le pauvre ne peut *la* payer assez cher.

Qui réussit est pur...
Monter est vertueux, tomber est criminel.

(*Années funestes,* XXXI, 1863, *Approbation des Prêtres.*)

33-35. Rencontre frappante d'idées et même d'expression avec le discours de Galilée (cf. ici vers 47) dans la tragédie de Ponsard :

Je suis religieux beaucoup plus que vous mêmes
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers ;
Pour moi sur tous les points l'œuvre divine éclate :
Vous la rétrécissez et moi je la dilate...
Je mets des univers au pied du Créateur.

(*Galilée* (1867). Acte II, Sc. 1.)

36. *L'astre où tu te condenses* : cf. la dernière phrase du discours lu aux obsèques de Mme Paul Meurice : « l'astre immense, Dieu ».

40-41. Cf. précédemment *Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du temple,* où l'idée est développée.

43. *L'âme des femmes.* Tous les arguments de ce développement

Qui préfère à l'hymen, aux purs épithalames,

(38-51), la simonie, le célibat des prêtres, la condamnation de Galilée, les cruautés de l'inquisition, se retrouvent dans les divers écrits de Voltaire : et nous avons montré que plus d'une fois V. Hugo avait trouvé là des armes. Cf. les sources d'*Elciis, op. cit.* ; mais Voltaire ne dit pas que les prêtres aient nié l'âme des femmes : c'est qu'en effet l'argument est, sinon d'invention, du moins de notoriété postérieure. C'est en 1841 qu'une phrase d'Aimé Martin dans son livre de l'*Éducation des mères de famille* déchaîna une polémique qui devint retentissante ; A. Martin s'était borné à imprimer : « On va jusqu'à mettre en doute l'âme des femmes » ; mais en 1851, à la suite d'un discours prononcé à la Chambre par un intime de V. Hugo, Victor Schœlcher, sur le droit des femmes, deux autres orateurs, Laurent (de l'Ardèche) et Crémieux, insistèrent sur la prétendue négation reprochée à l'Église : grand émoi, tumulte dans les rangs de la droite, protestation des journaux catholiques, et notamment de H. de Riancey dans la *Voix de la Vérité* et dans l'*Ami de la religion*, juillet 1851. En 1869, E. Vacherot revint incidemment sur la question dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars, p. 157, et le père Gratry dans le *Correspondant* du 10 mars, p. 925. En réalité, il n'y aurait là qu'une fausse interprétation d'une opinion présentée, si l'on en croit la tradition, par Grégoire de Tours, au concile de Mâcon en 585 : « *An femina jure, dici possit homo.* » On trouvera un complet historique de la question dans la dernière édition de la traduction de l'*Histoire des Conciles* de Hefele, par Leclercq, tome III, liv. XV, p. 211-215. Ajoutons qu'on trouvait déjà quelques mots sur la question dans l'article *Gedicus* du dictionnaire de Bayle. Ce n'est pas la première fois que V. Hugo fait au christianisme et aux prêtres le reproche de « nier l'âme des femmes » ; dans *Dieu*, le Griffon, qui représente le christianisme, dit à propos de la femme :

Le ver de terre attend cette pâle Astarté
Faite avec de la terre, mais non avec de l'âme ;
Satan a chuchoté son triste épithalame,
La femme ombre d'en bas s'éclipse et dure peu ;
L'homme seul sur la terre est du sexe de Dieu.

Reliquat de *Dieu*. Éd. Ollendorff, p. 533.

plus tard dans un passage de l'*Année terrible*, où se retrouvent d'ailleurs la plupart des griefs repris ici, Mai, III, *Paris incendié :* invectivant « les vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux » il dénonce les erreurs qui

Livrent le faible aux forts, refusent l'âme aux femmes.

Aux nids, ce suicide affreux, le célibat ;
Qui voudrait qu'à son gré le firmament tombât,
Qui devant Josué soufflette Galilée,
Qui dresse un noir bûcher dans ton ombre étoilée,
Et tâche d'éclipser l'aube au sommet du mont,
Torquemada là-bas, chez nous Laubardemont ;
Qui, dans l'Inde, en Espagne, au Mexique, aux Cévennes,

---

45. Le célibat : argument voltairien. Constatons que la question du célibat des prêtres avait été, elle aussi, agitée, vers 1850, à propos d'un sous-diacre de Bône (Algérie). Le maire avait été enjoint de le marier par le tribunal ; le jugement avait été cassé sur intervention ministérielle. Cf. de Riancey, *Lettres sur le célibat ecclésiastique*, 1851.

47. On retrouve dans le discours de V. Hugo sur la Liberté de l'Enseignement une partie de l'argumentation d'*Enterrements civils* et notamment la mention de Josué et de Galilée :

« Ah ! nous vous connaissons ! nous connaissons le parti clérical. C'est un vieux parti qui a des états de service. C'est lui qui monte la garde à la porte de l'orthodoxie. C'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux états merveilleux, l'ignorance et l'erreur. C'est lui qui a fait défense à la science et au génie d'aller au delà du Missel et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme... Son histoire est écrite dans l'histoire du progrès humain, mais elle est écrite au verso. Il s'est opposé à tout... C'est lui qui a persécuté Harvey pour avoir prouvé que le sang circulait ; de par Josué, il a enfermé Galilée... »

On sait en effet qu'à toutes les raisons astronomiques invoquées par Galilée devant ses juges, ceux-ci opposèrent l'impossibilité pour Josué d'arrêter le soleil, si cet astre était fixe comme il le soutenait. C'est encore un argument voltairien ; Voltaire n'a pas manqué cette occasion d'ironie : « O Galilée, homme dangereux ! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant Josué affirme formellement que le soleil s'arrête sur Gabaon et la lune sur Aïalon en plein midi ! » *Discours de maître Bellequier*. Cf. aussi *Des singularités de la Nature*, ch. XXVI.

49-51. Le *Torquemada* de V. Hugo ne fut publié qu'en 1882, mais il y avait quatre ans que V. Hugo l'avait achevé à Guernesey. On connaît le rôle qu'*en Espagne, dans l'Inde et au Mexique*, joua Torquemada, grand inquisiteur qui fit expulser les juifs et livra 8 800 personnes aux bûchers (v. 48) ; en France, les cruautés de *Laubardemont* sont non moins célèbres : c'est lui qui dirigea l'instruction contre Urbain Grandier, *aux Cévennes*.

Saigna l'humanité gisante aux quatre veines,
Qui voit la guerre, et chante un *Te Deum* dessus,
Qui repaierait Judas et reclouerait Jésus,
Indulgent à qui règne et sévère à qui souffre,
Ayant sous lui l'erreur comme l'onde a le gouffre,
Sorte d'homme terrible où l'on peut naufrager ;
Dis, est-ce que moi, pâle et flottant passager
Qui veux la clarté vraie et non la lueur fausse,
Je dois faire appeler cet homme sur ma fosse ?
Est-ce que sur la tombe il est le bien venu ?
Est-ce qu'il est celui qu'écoute l'Inconnu ?
Est-ce que sa voix porte au delà de la terre ?
Est-ce qu'il a le droit de parler au mystère ?
Est-ce qu'il est ton prêtre ? Est-ce qu'il sait ton nom ?

Je vois Dieu dans les cieux faire signe que non.

[le peuple, Christ immense,]
52. Saigna *le genre humain livide* aux quatre veines.
59. ... et non la *clarté* fausse.
60. Je dois faire [accourir] cet homme sur ma fosse.
Sur le seuil de la tombe
61. *Et sur le seuil du gouffre*, il est le bien venu.
66. Je vois Dieu dans *le ciel.*

---

66. Cf. dans *Toute la Lyre* la conclusion d'*Origine des Dieux* :

> Et quand un prêtre dit tout bas, dans son orgueil :
> J'invente des démons qui mettent l'homme en deuil...
> Le formidable ciel sait que le prêtre ment.
>
> (III, 23.)

Date du manuscrit : 28 juin 1875.

LE PRISONNIER

NOTICE

Le maréchal Bazaine, après avoir éloigné le corps d'armée de Bourbaki, avait livré à l'ennemi, le 27 octobre 1870, 170 000 hommes enfermés dans Metz ; capitulation préméditée : Bazaine croyait pouvoir par là contribuer à la fin immédiate de la guerre et au retour de Napoléon III, à qui il aurait ainsi conservé une armée. L'opinion publique ne put tolérer qu'au moment où la patrie était en danger, un maréchal de France eût subordonné le devoir et l'honneur militaires à des combinaisons politiques. Gambetta s'indigna de la « capitulation scélérate » :

« Metz a capitulé.

« Un général sur qui la France comptait, même après le Mexique, vient d'enlever à la patrie en danger plus de cent mille de ses défenseurs.

« Le maréchal Bazaine a trahi.

« Il s'est fait l'agent de l'homme de Sedan, le complice de l'envahisseur, et, au mépris de l'armée dont il avait la garde, il a livré, sans même essayer un suprême effort, cent vingt mille combattants, vingt mille blessés, ses fusils, ses canons, ses drapeaux et la forte citadelle de la France, Metz, vierge, jusqu'à lui, des souillures de l'étranger.

« Un tel crime est au-dessus même des châtiments de la justice. »

De pareils accents ameutèrent les esprits ; la colère s'accrut en eux avec le temps ; sous la pression de l'opinion, le gouvernement dut déférer Bazaine à un conseil de guerre, organisé par la loi spéciale du 16 mai 1872. Le 10 décembre 1873, Bazaine fut condamné à mort

et à la dégradation par les membres de ce conseil ; mais ceux-ci signèrent un recours en grâce pour empêcher l'exécution de leur sentence, et le maréchal Mac-Mahon commua la peine en vingt ans de détention avec dispense de la dégradation.

C'est vraisemblablement au cours de la comparution de Bazaine devant le conseil de guerre que V. Hugo eut l'idée d'intervenir : il écrivit les lignes qui suivent, brouillon d'une lettre ouverte, bien plutôt que plan d'un poème :

« Bazaine.

« La dégradation militaire suffit.

« Arracher à un homme ses épaulettes, et les jeter au ruisseau, lui arracher son épée et la casser en deux, dire à un maréchal de France : — Vous n'êtes plus maréchal, vous n'êtes pas soldat, vous n'êtes plus citoyen ; le renvoyer à l'histoire avec cet effrayant soufflet sur la joue, c'est assez.

« S'il s'agissait d'un (un mot illisible), je dirais : c'est trop. Le tuer, c'est lui faire grâce, dans une certaine mesure. C'est lui ôter l'opprobre. On lui laisserait la ressource et l'honneur de bien mourir. Je suis plus sévère que ceux qui veulent la mort de Bazaine. Je demande sa vie et sa honte.

« Il ne sera pas dit qu'un principe, et quel principe, le plus grand de tous, aura été violé devant moi sans que je me lève, sans que je proteste.

« Un grand coupable est devant vous, le plus affreux coupable peut-être qu'il y ait dans l'histoire. Cet homme a commis ce crime, le parricide. Il a trahi contre nous ce principe immense, l'inviolabilité de la patrie. Et pour réplique, on va trahir contre lui cet autre principe, non moins grand, plus grand peut-être, l'inviolabilité de la vie humaine. J'interviens, je demande la prison.

« Que suis-je ? Seul je ne suis rien. Avec un principe je suis tout. Je suis la civilisation, je suis le progrès, je suis la Révolution française, je suis la révolution sociale [1]. »

Ce brouillon contient déjà une partie des idées qui seront mises en œuvre dans le *Prisonnier*.

Cependant, le 27 décembre, l'ex-maréchal fut transporté à l'île Sainte-Marguerite pour y subir sa peine. Il ne devait y rester que sept mois ; profitant des complaisances de l'administration à son égard, il prépara son évasion sans être inquiété, et dans la soirée du 9 au 10 août 1874, à dix heures, descendant de la terrasse du fort le long

1. La *Légende des Siècles*. Edition Ollendorff, 1906, tome II, p. 529.

d'une corde à nœuds, il rejoignit Mme Bazaine et son neveu Alvarez Rull qui l'attendaient dans une barque.

L'évasion ne fut connue à Paris que par les journaux du 12 août, date inscrite par V. Hugo à la fin de son poème.

La trahison de Bazaine avait donc échappé à toutes les sanctions : condamné à mort, il avait été gracié : c'était le vœu de V. Hugo ; mais V. Hugo réclamait la dégradation et la prison : Bazaine n'avait pas été dégradé, Bazaine était libre.

Il n'en reste pas moins pour V. Hugo déchu et *prisonnier*.

* * *

Tout le poème est issu d'une antithèse : à l'éphémère et matérielle incarcération dans les murs d'une forteresse le poète oppose l'imprescriptible et moral emprisonnement dans la honte de la conscience.

Dépouillée de l'image détaillée d'une geôle, l'idée du *Prisonnier* n'est pas différente de celle qu'on rencontre, à l'égard de Napoléon III, presque partout dans *les Châtiments*, et en particulier dans *Sacer esto* et dans *Non* :

> Jamais au criminel son crime ne pardonne...
> Laissons vivre le traître en sa honte insondable [1].
>
> (*III, 16 octobre 1852*)

Ici le poète avec une ingénieuse imagination a trouvé dans tout le détail du vocabulaire de l'emprisonnement ou de l'évasion : prison (v. 3-23), bastille (v. 26), oubliette (v. 29), bagne (v. 19), cachot (v. 88), geôle (v. 103), cabanon (v. 100), cage (v. 87), mur (v. 89), créneaux (v. 7), plafond surbaissé (v. 32), carcan (v. 36), verrous (v. 79), geôlier, gardien corrompu (v. 78), corde à nœuds (v. 8), autant d'incitations pour le développement de sa pensée, autant d'images pour la renouveler et la préciser.

Il a décrit longuement, en 104 vers, et avec une dextérité constante :

> l'âpre et lugubre prison
> *Invisible*, toujours debout sur l'horizon.

Et quand notre pensée, aidée de notre vision, a été pénétrée de l'impossibilité de fuir l'inextricable « labyrinthe » de l'opprobre, « l'éternel cabanon de la faute », opposant la délivrance matérielle réalisée à la libération morale irréalisable il a conclu :

> Et qui donc maintenant dit qu'il s'est évadé ?

et c'est manifestement, sur l'idée première de ce vers que tout le poème a été construit.

1. Cf. ici notamment v. 59-73.

LE PRISONNIER

Brouillons

I

prison
Cet homme a pour cachot l'ignominie immense.
On pouvait le tuer, mais on fut sans clémence ;
il vit.
l'ignominie est l'unique prison,
farouche
Elle est haute et lugubre et remplit l'horizon,
Sa cave jusqu'au gouffre inconnu se prolonge ;
vagues créneaux noirs
Ses *farouches créneaux* flottent au fond d'un songe,
Si vains qu'on n'y pourrait pendre une corde à nœuds ;
Nulle enceinte
Point d'enceinte
Nulle issue à ce bagne âpre et vertigineux,
Point d'issue
Car l'élargissement de la souillure imite
Un rayonnement d'astre et n'a point de limite ;
Pour bâtir ce cachot qui jamais ne finit,
la loi ne se sert pas du bronze ou du granit
parce qu'elle est
c'est la fange qu'on prend, la fange étant plus dure,
cette bastille-là toujours vit, toujours dure,
pleine d'un crépuscule au pâle hiver pareil,
Brume où manque l'honneur comme aux nuits le soleil.
Oubliette où l'aurore est éteinte, où médite
ce qui reste d'une âme après qu'elle est maudite.

Ce misérable est seul dans cette ombre ; son front

(P. 508 du manuscrit, au verso le titre : *Bazaine.*)

II

Cet homme a pour prison l'ignominie immense
Sa prison est bâtie avec la honte immense
On pouvait le tuer, mais on fut sans clémence

On le laissa vivant ; afin qu'il pût songer,
Sans soleil, sans espoir, sans honneur, sans danger.

en marge : On le laissa vivant : où finit la prison
la prison recommence et remplit l'horizon ;
Au-dessous du cachot, le cachot continue ;
cette âme affreuse est là dans l'ombre toute nue
hors de tout, du soleil, de l'honneur, du danger.
l'a laissé pour qu'il puisse
On le laissa vivant afin qu'il pût songer
aux vieilles légions de France prisonnières
soit
et qu'il fut souffleté par toutes nos bannières
frémissantes, la nuit, dans ses rêves hideux ;
n'auraient
D'ailleurs, nos aïeux morts n'eussent au milieu d'eux
pas voulu de ce spectre et leur grand souffle d'ombre
certe, eût chassé d'abîme en abîme cette ombre.
de la fange et
Il est captif, captif *du déshonneur muré*
au fond d'on ne sait quel mépris démesuré.
Il est la trahison comme Cid la bravoure.
Embûche
Ces noirs geôliers Peur, Fuite, *Opprobre,* Lâcheté
ce bandit fatal, ce rejeté
le gardent, *ce damné, bien qu'il soit rejeté,*

toute l'horreur humaine étant sur lui vomie.

en marge : le regard effrayant du genre humain l'entoure.
Il est la trahison comme Cid la bravoure.
Sa complice la Peur, sa sœur la Lâcheté
Sont près de lui, ce fourbe affreux, ce rejeté
Sous l'indignation de tous sur lui vomie.

surcharge :
sa complice la Peur et sa sœur Lâcheté
sont près de lui, ce fourbe affreux, ce rejeté
Râle et ne peut pas plus sortir de l'infamie
Que l'écume ne peut sortir de l'océan.
L'opprobre ayant horreur de lui dirait : Va-t-en,
les anges justiciers, secouant sur cette âme...

(P. 507.)

LE PRISONNIER*

Cet homme a pour prison l'ignominie immense.

On pouvait le tuer, mais on fut sans clémence,
Il vit.

Il est dans l'âpre et lugubre prison
Invisible, toujours debout sur l'horizon,
L'opprobre.

Cette tour a la hauteur du songe.
Sa crypte jusqu'aux lieux ignorés se prolonge,
Ses remparts ont de noirs créneaux vertigineux,
Si vains qu'on n'y pourrait pendre une corde à nœuds,
Si terribles que rien jamais ne vous procure

---

* Titre : La Dégradation.

1-4. Première rédaction plus courte rejoignant 1-4 à 21-22 :

Cet homme a pour cachot l'ignominie immense.
On pouvait le tuer, mais on fut sans clémence,
On le laissa vivant : il est dans la prison
Invisible, partout debout sur l'horizon,
Car l'élargissement du déshonneur imite
Un rayonnement d'astre, et n'a point de limite ;
forçat
Il est pour nous marqué, pour Dieu damné ; son front...

7-11. Détails ordinaires d'une évasion ; les circonstances de la fuite de Bazaine n'étaient pas encore connues à Paris le 12 août : seule, la corde à nœuds correspond à la réalité. La corde à nœuds fut fabriquée avec les cordes des malles envoyées par Mme Bazaine ; mais il n'y eut ni échelle, ni trousseau de clefs : la terrasse où se promenait Bazaine n'était gardée par une sentinelle qu'à partir de 10 heures du soir, Bazaine s'évada à 9 h. 1/2, ayant eu tout loisir de préparer la corde et de l'attacher.

Une échelle appliquée à la muraille obscure.
Aucun trousseau de clefs n'ouvre ce qui n'est plus.
On est captif. Dans quoi? Dans de l'ombre. Et reclus;
Où? Dans son propre gouffre. On a sur soi le voile.
C'est fini. Deuil! Jamais on ne verra l'étoile
Ni l'azur apparaître au plafond sidéral.
Là, rien qui puisse rendre à l'affreux général
Cette virginité, la France point trahie.
Sa mémoire est déjà de lui-même haïe.
Pas d'enceinte à ce bagne épars dans tous les sens,
Qui va plus loin que tous les nuages passants,
Car l'élargissement du déshonneur imite
Un rayonnement d'astre et n'a point de limite.
Pour bâtir la prison qui jamais ne finit

---

21. Car l'élargissement *de la souillure*
23-25. Pour bâtir le cachot qui jamais ne finit
On se sert peu du fer, du bronze et du granit,
C'est la fange qu'on prend, la fange étant plus dure!
O douleur! que l'histoire ait un coin pour l'ordure,
Et qu'il faille parler d'un tel homme!...

23-25. L'antithèse entre le bronze et la boue se rencontrait en 1869 dans la *Colère du bronze* sous une autre forme :

De sorte que le bronze éternise la boue.
(v. 132.)

Elle était tout d'abord ici (cf. variante 23-25) suivie d'une image assez basse :

O douleur que l'histoire ait un coin pour l'ordure!

et qui répugna au goût de V. Hugo.

L'image pouvait être à sa place dans les invectives contre Dupin :

Si par hasard, la nuit, dans les carrefours mornes
Fouillant du croc l'ordure, où dort plus d'un secret,
Un chiffonnier trouvait cette âme au coin des bornes,
Il la dédaignerait.
(*Châtiments*, VII. *Déjà nommé*, Jersey, déc. 1851.)

Mais elle n'aurait pas été en harmonie avec le ton plus soutenu du *Prisonnier*.

La loi ne se sert pas d'airain ni de granit;
C'est la fange qu'on prend, la fange étant plus dure;
Cette bastille-là toujours vit, toujours dure,
Pleine d'un crépuscule au pâle hiver pareil,
Brume où manque l'honneur comme aux nuits le soleil,
Oubliette où l'aurore est éteinte, où médite
Ce qui reste d'une âme après qu'elle est maudite.

Ce misérable est seul dans cette ombre; son front
Est plié, car la honte est basse de plafond,
Tant l'informe cerveau du fourbe est peu lucide,
Tant est lourd à porter le poids du parricide.
Si cet homme eût voulu, la France triomphait.
Il porte au coup ce noir carcan : ce qu'il a fait.
De la déroute affreuse il fut le vil ministre.
Sa conscience nue, indignée et sinistre,
Est près de lui, disant : L'abject sort du félon,
Ganelon de Judas et toi de Ganelon.

29-31. Addition marginale.
37. De la *déroute* infâme

---

35. Ce fut l'opinion générale en France depuis le discours de Gambetta (cf. notice, p. 1055) et cette opinion s'affermit à mesure qu'on connut mieux l'état de nos forces annihilées par la capitulation. Que ne pouvait-on pas espérer des 177 000 hommes, pourvus d'armes et de munitions, devenus prisonniers des Allemands, et de toute l'armée de Bourbaki, obligée, en raison de la marche commandée par Bazaine, à se réfugier en Suisse ?

36. Cf. dans les *Châtiments* à propos de Napoléon III :

> Étreint par son passé, tout rempli de ses crimes,
> Comme par un caveau tout hérissé de clous...
> Dans quelque bagne vil n'entendant que sa chaîne.
>
> (IV, 1, *Sacer Esto*, Jersey, 14 nov. 1852.)

40. Pour le poète indigné, Bazaine est fils de Judas et de Ganelon, comme Napoléon III de Judas et de Sinon :

> Le fils du Sinon grec et du Judas biblique.
>
> (*Années funestes*, XXXVI, *Mentana*, 7.)

Sois le désespéré. Dors si tu peux, je veille. —
Il entend cette voix sans cesse à son oreille.
Morne, il n'a même plus cet espoir, un danger.
Il faut qu'il reste, il faut qu'il vive, pour songer
Aux vieilles légions de France prisonnières,
Pour qu'il soit souffleté par toutes nos bannières
Frémissantes, la nuit, dans ses rêves hideux.
D'ailleurs nos aïeux morts n'auraient au milieu d'eux
Pas voulu de ce spectre, et leur grand souffle sombre
Certe, eût chassé d'abîme en abîme cette ombre,
Et fouetté, ramené, repris, poussé, traîné
Ce fuyard à la fuite à jamais condamné !
Car, grâce à lui, l'on peut cracher sur notre gloire,
Car c'est par toi, maudit, que nos preux, notre histoire,

---

est aux égouts
41. Toute ta vie infecte *à la fange* est pareille.
Il entend cette voix, *dans l'ombre,*
42. *Et sans cesse il entend ce souffle* à son oreille.
exploits
54. *C'est par lui que nos preux, nos drapeaux,* notre histoire

---

46. Ces *bannières frémissantes* rappellent les vers connus des *Chants du crépuscule* :

... dôme des Invalides
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis.
(*Napoléon II,* août 1832.)

54-58. Dans l'*Année terrible,* le jour de Sedan, les vieilles victoires, personnifiées comme ici, rendaient leur épée au vainqueur :

Alors le groupe altier des batailles, Châlons,
Tolbiac la farouche, Arezzo la cruelle,
Bovines, Marignan, Beaugé, Mons-en-Puelle,
Tours, Ravenne, Agnadel sur son haut palefroi,
Fornoue, Ivry, Coutras, Cérisolles, Rocroy,
Denain et Fontenoy, toutes ces immortelles,
Mêlant l'éclair du front au flamboiement des ailes,
Jemmape, Hohenlinden, Lodi, Wagram, Eylau,
Les hommes du dernier carré de Waterloo...
Napoléon plus grand que César et Pompée
Par la main d'un bandit rendirent leur épée.
(Août 1870, I, *Sedan,* 7.)

Nos régiments, de tant de victoire étoilés,
Que Wagram, Austerlitz, Lodi, s'en sont allés
En prison, sous les yeux de l'Anglais et du Russe,
Le dos zébré du plat du sabre de la Prusse !
Inexprimable deuil !

Donc cet homme est muré
Au fond d'on ne sait quel mépris démesuré ;
Le regard effrayant du genre humain l'entoure ;
Il est la trahison comme Cid la bravoure.
Sa complice, la Peur, sa sœur, la Lâcheté,
Le gardent. Ce rebut vivant, ce rejeté,
Sous l'exécration de tous, sur lui vomie,
Râle, et ne peut pas plus sortir de l'infamie
Que l'écume ne peut sortir de l'Océan.
L'opprobre, ayant horreur de lui, dirait : Va-t'en,
Les anges justiciers, secouant sur cette âme
Leur glaive où la lumière, hélas, s'achève en flamme,
Crieraient : Sors d'ici ! rentre au néant qui t'attend !
Qu'il ne pourrait ; aucune ouverture n'étant
Possible, ô cieux profonds, hors d'une telle honte !
Cet homme est le Forçat ! Qu'il descende ou qu'il monte,

---

55. ... de tant de *splendeur* étoilés.
56. *Ulm, Arcole,* Austerlitz, *Wagram* s'en sont allés
[O pleurs de rage, ô deuil !]
59. *Incurable douleur !*
64. ... Ce *routier fatal,* ce rejeté
Car un homme
74-79. *a*) *Cet homme étant damné,* qu'il descende ou qu'il monte,
Deux verrous ont fermé sa porte pour jamais,
Deux verrous étant à sa porte pour jamais,
b) Cet homme est le *Captif* : qu'il descende ou qu'il monte,
Que trouve-t-il ? en bas, *le déshonneur* : en haut
Son cœur est *flétri,* brûlé
L'abjection. *Ce front est marqué du fer chaud,*

---

63. Analogue personnification dans *Sacer Esto* :

Lorsque la Trahison, sa complice livide,
Vient et frappe à sa porte...

Que trouve-t-il? En bas l'abjection ; en haut
L'abjection. Son cœur est brûlé du fer chaud.
Le criminel, eût-il plus d'or qu'il n'en existe,
Ne corrompra jamais son crime, geôlier triste.
Deux verrous ont fermé sa porte pour jamais,
L'un qu'on nomme Strasbourg, l'autre qu'on nomme Metz.
Ah ! cet infâme a mis le pied sur la patrie.

Quand une âme ici-bas est à ce point flétrie,
Lorsqu'on l'a vue au fond des forfaits se vautrer,
L'honneur libre et vivant n'y peut pas plus rentrer
Que l'abeille ne vient sur une rose morte.
Ah ! le Spielberg est noir, la Bastille était forte,
Le Saint-Michel rempli de cages était haut,
Le vieux château Saint-Ange est un puissant cachot;
Mais aucun mur n'égale en épaisseur la honte.
Dieu tient ce prisonnier et lui demande compte.
Comment a-t-il changé notre armée en troupeau?

Que rien n'efface, eût-on plus d'or qu'il n'en existe
On ne corrompt jamais le remords, geôlier triste

81. *Ce misérable* a mis le pied sur [sa] patrie.
83. ... *au fond de l'égout se vautrer.*
87. *Le rempart qui gardait les Sept Tours* était haut.
91. ... *son* armée...

---

84. On songe aux vers de Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ;
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.

86. La forteresse du *Spielberg* en Moravie est la célèbre prison de Silvio Pellico.

87. Le souvenir de la détention du gazetier Dubourg, au mont *Saint-Michel,* dans une *cage* où il fut mangé par les rats, est demeuré populaire. V. Hugo visita en 1836 la prison du mont Saint-Michel et « ses loges grillées » : cf. *En voyage, Bretagne et Normandie.* Lettre du 28 juin 1836. Blanqui y fut incarcéré en 1839.

88. *Le vieux château Saint-Ange* à Rome est l'ancien mausolée d'Hadrien qui servit de citadelle et de prison à partir du xe siècle.

Qu'a-t-il fait des canons, des soldats, du drapeau,
Du clairon réveillant les camps, de l'espérance,
De nous tous, et combien a-t-il vendu la France?
Oh! quelle ombre de tels coupables ont sur eux!
Cave et forêt! rameaux croisés! murs douloureux!
Stigmate! abaissement! chute! dédains horribles!
Comment fuir de dessous ces branchages terribles?
O chiens, qu'avez-vous donc dans les dents? C'est son nom.
Il habite la faute, éternel cabanon,
Labyrinthe aux replis monstrueux et funèbres
Où les ténèbres sont derrière les ténèbres,
Geôle où l'on est captif tant qu'on est regardé.

Et qui donc maintenant dit qu'il s'est évadé?

---

93. Du clairon *d'Austerlitz et d'Ulm*
94. *De la gloire*, et combien...
95-98. Addition marginale.
96. *Forêt, cachot*, rameaux croisés, murs *ténébreux*
97. ... *mépris* horribles.
100. Il habite *son crime*,
Bagne
103. *Gouffre* où l'on est captif
104. *Et maintenant qui donc* dit...

99-100. Le grondement des chiens intervenait déjà dans la *Colère du bronze* (1869) :

> Et l'aboiement du chien semble la voix d'un juge,
> Les seuls dogues grondant protestent vaguement.
> (v. 152-153.)

Date du manuscrit. Paris, 12 août 1874.

APRÈS LES FOURCHES CAUDINES

NOTICE

Victor Hugo avait conservé à Paris le mode d'existence qu'il avait adopté pendant son séjour à Guernesey. Il travaillait l'hiver jusqu'à midi ; mais, l'été, dès six heures du matin, il sortait pour faire de longues promenades[1] : on le rencontrait souvent de grand matin dans l'avenue des Champs-Élysées ; et de là il descendait, par les jours de beau temps printanier, jusqu'au bois de Boulogne.

C'est au cours de l'une de ces promenades qu'il rencontra un régiment de dragons dans les environs du champ de courses de Longchamp[2], et je tiens de Paul Meurice qu'à son retour, il exprima toute l'angoisse morale qui l'avait étreint, en voyant, dans un décor de printemps, parader ces superbes cavaliers, qui étaient des vaincus.

C'est tout le sujet d'*Après les Fourches Caudines*, dont les vers reflètent l'expression directe d'une récente émotion. La brièveté, la simplicité du développement, dépouillé de toute emphase et de toute amplification, font des *Fourches Caudines* un des poèmes les plus touchants de la seconde *Légende des Siècles* : l'ardent patriotisme du poète se manifeste dans sa douleur, que l'on sent profonde et sincère.

Et cependant l'art n'est pas absent du poème. Pour l'ennoblir par le recul dans le temps, V. Hugo a transposé la scène dont il avait été

---

1. Cf. *V. Hugo chez lui* par G. Rivet, p. 98.
2. La pièce n'est pas datée et Paul Meurice n'a pu m'en préciser l'année : printemps de 1872 ou de 1874 ?

le témoin : il l'a située dans Rome : les dragons sont devenus des légionnaires :

> Dragons, que Rome eût pris pour des légionnaires
>
> (*L'expiation*, Waterloo.);

le mont Valérien s'est confondu avec le *mons Esquilinus*, et les Allemands ont été appelés Samnites[1] : souci sans doute de rendre le décor plus épique, mais aussi pudeur de Français vaincu, qui voile sa défaite et son deuil.

---

1. Voir dans les notes du texte les autres détails de la transposition.

APRÈS LES FOURCHES CAUDINES

Rome avait trop de gloire, ô dieux, vous la punîtes
Par le triomphe énorme et lâche des Samnites ;
Et nous vîmes ce deuil, nous qui vivons encor.
Cela n'empêche pas l'aurore aux rayons d'or
D'éclore et d'apparaître au-dessus des collines.
Un champ de course est près des tombes Esquilines,
Et parfois, quand la foule y fourmille en tous sens,
J'y vais, l'œil vaguement fixé sur les passants.

---

3. Et nous vîmes *cela*
4. ... l'aurore aux *cheveux* d'or
jamais
5. *D'apparaître éblouie* au-dessus des collines
6. ... près des *grottes sibyllines.*
8 et sq. *Et je médite ému. Dans ce champ que resserrent*
De grands bois, au matin des cavaliers passèrent,
Et je les vis. C'était un escadron hautain
Et l'on fut aveuglé de poussière un moment,
défilant fièrement.
C'était un escadron marchant superbement.

4-14. C'est une esquisse du paysage qu'on aperçoit du haut du mont Valérien ; le mont Valérien domine le bois de Boulogne et à l'horizon se profilent les collines qui avoisinent Paris.

6. La transposition est ingénieuse et s'explique aisément : il y avait un cimetière sur le mont Valérien comme sur le mont Esquilin. Les tombes du mont Valérien étaient situées immédiatement sous le plateau supérieur, sur le flanc oriental, regardant le champ de courses et Paris ; le cimetière du mont Esquilin était situé lui aussi sur la hauteur : c'était le cimetière des esclaves et des pauvres. C'est dans le cimetière Esquilin qu'Horace, si bien connu de Victor Hugo, a placé l'incantation macabre de la sorcière Canidie, *Satires*, I, 8. Sur le cimetière du mont Valérien, cf. *Histoire du Mont-Valérien*, par D. C. L., 1837, p. 140-157.

Ce champ mène aux logis de guerre où les cohortes
Vont et viennent ainsi que dans les villes fortes ;
Avril sourit, l'oiseau chante, et, dans le lointain,
Derrière les coteaux où reluit le matin,
Où les roses des bois entr'ouvrent leurs pétales,
On entend murmurer les trompettes fatales ;
Et je médite, ému. J'étais aujourd'hui là.
Je ne sais pas pourquoi le soleil se voila ;
Les nuages parfois dans le ciel se resserrent.
Tout à coup, à cheval et lance au poing, passèrent
Des vétérans aux fronts halés, aux larges mains.
Ils avaient l'ancien air des grands soldats romains ;
Et les petits enfants accouraient pour les suivre ;
Trois cavaliers, soufflant dans des buccins de cuivre,
Marchaient en tête, et comme, au front de l'escadron,
Chacun d'eux embouchait à son tour le clairon,

---

12. ... où [brille] le matin
13. *Où mille fleurs dans l'herbe*
18. Tout à coup, *dans le champ, des cavaliers* passèrent
22. Trois cavaliers soufflant dans des *trompes* de cuivre

9-10. Le fort du mont Valérien, qui venait de jouer, pendant la Commune de Paris, un rôle important, peut contenir une garnison de 1 500 hommes. — *Cohortes*, terme général et noble qui peut s'appliquer à la fois aux bataillons romains et aux régiments français.

15. *Et je médite, ému.* Même mouvement dans *Saison des semailles.*

> Et je médite, obscur témoin...
> Je contemple, ému, les haillons
> D'un vieillard...
>
> (1843.)

20. Ce sont, en fait, des soldats romains ; mais le poète dont, malgré les vers du début, l'imagination recrée la vision réelle du passage d'un régiment de dragons, mêle au décor antique son impression présente. Voir les notes ci-dessous.

22. *Buccins* et plus bas *clairon.* La vision antique et la vision moderne se confondent.

Sans couper la fanfare ils reprenaient haleine.
Ces gens de guerre étaient superbes dans la plaine ;
Ils marchaient de leur pas antique et souverain.
Leurs boucliers portaient des méduses d'airain,
Et l'on voyait sur eux Gorgone et tous ses masques ;
Ils défilaient, dressant les cimiers de leurs casques
Dignes d'être éclairés par des soleils levants,
Sous des crins de lion qui se tordaient aux vents.
Que ces hommes sont beaux ! disaient les jeunes filles.
Tout souriait, les fleurs embaumaient les charmilles,
Le peuple était joyeux, le ciel était doré,
Et, songeant que c'étaient des vaincus, j'ai pleuré.

---

30. { *Arrogants* / *Superbes,* ils *cachaient* les cimiers de leurs casques / *On voyait resplendir* }

---

30. La variante *cachaient* indique que V. Hugo se disposait instinctivement à décrire sans transposition les casques des dragons dont le cuivre était, en 1872-74, caché par un revêtement de peau tigrée.

S. d.

XXII

L'ÉLÉGIE DES FLÉAUX

L'ÉLÉGIE DES FLÉAUX

NOTICE

A la fin de juin 1875, des inondations terribles ravagèrent le midi de la France. Le *Rappel*[1] du 27 signale que le fleuve aux environs de Toulouse s'étend sur cinq kilomètres, que 300 maisons y sont effondrées, qu'on compte 500 cadavres et 20000 personnes sans ressources ; c'étaient non seulement les eaux de la Garonne qui exerçaient leurs ravages, mais encore celles de tous ses affluents.

L'inondation était certes plus terrible encore que celle de 1856, pour laquelle V. Hugo avait ouvert, pendant son exil, à Guernesey, une souscription en tête de laquelle il s'était inscrit[2].

En présence de celle-ci, la pitié de V. Hugo s'émut d'autant plus que l'attitude d'une partie du clergé de France, à propos du fléau, provoquait l'indignation de l'opinion.

Pour M. Gaudry, tout le désastre était un châtiment infligé au pays par la Providence[3], et L. Veuillot, dans un article intitulé *La Dîme*, déclara que Dieu punissait les Français parce que la plupart d'entre eux refusaient leur argent à l'Église :

« La race de Caïn, logiquement fidèle de son côté, a fini par déclarer que Dieu n'était pas créateur, n'était pas propriétaire, n'était pas vivant, n'avait jamais vécu ; que, par conséquent, elle ne lui devait rien. Non seulement elle ne paya pas la dîme, mais elle défendit de

1. C'est le *Rappel* que nous citons ici, puisque c'était le journal de V. Hugo : il avait été fondé par lui au début de mai 1869.

2. Cf. les journaux *L'Homme* et *La Presse* de juin 1856.

3. Cf. dans *l'Univers* du 28 juin 1875, la lettre adressée de Dijon à ce journal par M. Gaudry.

la payer. On ne la paye plus. Dieu est évincé comme propriétaire officiel. C'est là que nous en sommes... A l'avis des abélistes, Dieu ne laisse pas de faire encore beaucoup d'actes de propriétaire. Il envoie fréquemment des huissiers très impératifs qui réclament ses arrérages, mettent les récalcitrants à la porte, saisissent le fonds et le distribuent comme bon leur semble ou comme il leur est ordonné. D'où viennent, disent-ils, les volcans, les inondations, les sécheresses, les phylloxeras, les banqueroutes, les révolutions, les guerres, en un mot le diable et son train ? Toutes ces choses emportent volontiers plus qu'on n'a économisé et semblent bien nous faire un commandement de payer la dîme [1]. »

Ce fut dans la presse parisienne un *tolle* presque général [2]. L'ami de V. Hugo, Auguste Vacquerie, et son neveu Louis Asseline, levèrent l'étendard et donnèrent le ton dans le *Rappel*. Louis Asseline rappelait les termes de la lettre de M. Gaudry et disait :

« *L'Univers* trouve M. Gaudry admirable et fait chorus avec lui.

« Il y a longtemps que certains catholiques se servent de ce procédé. Ils sont interprètes jurés des sentiments du Très-Haut ; ils savent pertinemment quels ressorts font mouvoir le doigt de la Providence ; ils ont communication de ce qui se passe dans les conseils du firmament, et ils ont des grâces spéciales pour dépouiller les procès-verbaux. Il n'arrive pas une catastrophe, il ne se produit pas un fléau qu'ils n'en indiquent la cause et le but... En faisant déborder nos fleuves en 1866, Dieu a voulu châtier la France et c'est encore pour châtier la France qu'il a fait sortir de leur lit la Garonne, l'Adour, le Tarn et le Gers.

« Ainsi donc, ces maisons s'écroulant par une nuit noire sous les assauts des flots fangeux, ces enfants écrasés sur les cadavres de leurs mères noyées, ces églises renversées, ces hôpitaux détruits, ces couvents dévastés, ces cimetières ravinés, ces berceaux des nouveau-nés et ces croix de vieilles tombes tourbillonnant pêle-mêle dans l'écume des flots, c'était, suivant les catholiques Gaudry et Veuillot, la justice de Dieu qui passait...

« Nous retrouverons probablement dans maints documents catholiques cette détestable doctrine des vengeances divines d'un Dieu frappant des innocents, enfants à la mamelle et aliénés dans leur cabanon, pour châtier un pays. Elle est d'ailleurs vieille comme l'erreur. Homère disait déjà dans sa naïveté : « Et les peuples périssaient « parce qu'Atride avait insulté le prêtre Chrysès. » M. Veuillot veut faire croire que Dieu punit ceux qui insultent M. Veuillot : il est

---

1. *L'Univers*, 1er juillet 1875.

2. Cf. notamment les numéros du 1er au 7 juillet 1875 dans le *Journal des Débats*, le *XIXe siècle* et *l'Opinion Nationale*.

dans la tradition, et il serait puéril de s'en étonner. Encore une fois on s'attendait parfaitement depuis quelques jours à ce que les fléaux du Midi fussent exploités dans ce sens [1]. »

A. Vacquerie faisait appel à la générosité de la nation pour secourir les victimes et montrait la France éprouvée par une double catastrophe : la guerre et l'inondation :

« Tous n'ont eu qu'un cri : Donnons ! Un seul parti en a eu un autre. Quand tous s'écriaient : les malheureux ! il s'est écrié, lui : les misérables ! Oui, il s'est trouvé un parti pour dire que les inondations sont un juste châtiment et que ceux qui en souffrent les ont bien méritées... C'est bien fait ! çà vous apprendra à ne pas vouloir que la France ait pour capitale le Vatican. Hier l'invasion, aujourd'hui l'inondation. C'est bien fait !... Détournons-nous de ce triste parti, qui n'est pas moins funeste à la religion qu'au patriotisme, et qui insulte Dieu autant que la France. A part les ultramontains, tous n'ont vu dans les inondations que ce qu'elles sont : un malheur terrible. Tous ont eu dans le cœur un seul sentiment : un ardent besoin de venir en aide à tant d'infortunés [2]. »

C'est sous l'influence de ces articles et de cette polémique qu'a été composé le poème de l'*Elégie des Fléaux*.

*
* *

L'*Elégie des Fléaux* comprend quatre thèmes de développement : la description du désastre, la réfutation des théories du parti clérical, l'affirmation que la France, malgré les catastrophes et la défaite, ne saurait périr, l'appel à la charité et à la foi dans la revanche.

La vision de l'inondation, de la puissance des eaux, des écroulements, des ruines amoncelées et de l'épouvante des victimes convenait à l'ampleur épique de V. Hugo ; c'est le prologue du poème : évocation grandiose d'un spectacle terrifiant.

Tout le reste n'est que la reprise et la mise au point pour un sujet d'actualité des idées familières à cette date à V. Hugo, et développées antérieurement par lui, soit à propos de ses démêlés avec le clergé, soit à l'occasion des événements de l'*Année terrible*. C'est dans ces précédents poèmes anticléricaux qu'il puise des arguments pour s'élever contre le cynisme de Veuillot applaudissant la Divinité qui châtie ; arguments repris ici avec une ardeur de conviction plus vibrante, parce que V. Hugo se sent le porte-parole des consciences

1. *Le Doigt de Dieu*, par Louis Asseline, dans *le Rappel* du 1er juillet 1875.

2. *Le Rappel* du lundi 5 juillet 1875. Cf. l'article du 6, et celui du 7 intitulé : *L'Univers et l'inondation*

révoltées. C'est à l'*Année terrible* qu'il emprunte l'image de l'univers précipité dans les ténèbres par la disparition de la France ; et dans l'*Année terrible* résonnent aussi déjà les patriotiques accents par lesquels, dans l'*Elégie des Fléaux*, il conjure les Français de rester fidèles au souvenir des provinces arrachées et d'élever leurs enfants pour les combats de revanche.

Les derniers vers réunissent et résument, dans un lyrique appel, les sentiments qui ont inspiré le poète et dont il a voulu raviver l'élan dans l'âme des Français :

Peuple, il est deux trésors, l'un clarté, l'autre flamme,
Qu'il ne faut pas laisser décroître dans notre âme...
C'est la *sainte colère* et la *sainte pitié*.

L'ÉLÉGIE DES FLÉAUX

LE POËTE

Tu ne l'as pourtant pas mérité, ma patrie !

LE CHŒUR

Oh ! quel acharnement sur la grande meurtrie !
La bataille a passé, chaos sombre et tonnant.
Voici la vision des vagues maintenant.
Une meute de flots terribles, des montagnes

Titre. L'ÉPOPÉE DES TRISTESSES PUBLIQUES. — LES CATASTROPHES. — SUPER FLUMINA. — LA TRAGÉDIE DES FLÉAUX. — LA LAMENTATION DES CATASTROPHES.

1-5. *LES CATASTROPHES*

I

a) *Tu ne l'as pourtant pas mérité, ma patrie !*
Oh ! quel acharnement sur la grande meurtrie,
Sur cette France en proie aux infâmes fléaux !
Quoi ! deux invasions ! les rois, les flots !
Deux naufrages ! le Nord ! le Sud !

Sur la feuille qui contient cette première ébauche on relève les indications :

La lamentation des fléaux. — La tragédie des fléaux.
Le Philosophe
Le Poète
Le Chœur.

b) *Tu ne l'as pourtant pas mérité, ma patrie !*
Oh ! quel acharnement sur la grande meurtrie,
Dont l'univers entend les augustes sanglots !

c) Après les deux premiers vers demeurés les mêmes :
a' *Quelle épouvante ! au loin, les hameaux ruinés !*
Dites-nous, flots, torrents, chaos, d'où vous venez.
b' *Un nuage a passé, lourd, belliqueux, tonnant ;*
Voici la vision des vagues maintenant ;

3. *Un nuage a passé lourd, tragique et tonnant.*

D'eau farouche, l'horreur dans les pâles campagnes,
Et l'apparition des torrents forcenés !
L'auguste France, en proie aux chocs désordonnés,
Semble un titan ayant de l'eau jusqu'aux épaules ;
Et l'on voit une fuite immense vers les pôles
De la pluie et de l'ombre et des brouillards mouvants,
Sous la cavalerie effroyable des vents ;
La mort accourt avec la rumeur d'une foule ;
Tout un peuple, sous qui l'effondrement s'écroule,
Crie et se tord les bras, prêt à couler à fond ;
Comme un flocon de neige un toit s'efface et fond ;
Une rivière, hier dans les prés endormie,
Gronde, et subitement devient une ennemie ;
Le fleuve brusque et noir surprend l'homme inquiet,
Et trahit les hameaux auxquels il souriait ;
Tout tombe, égalité des chaumes et des marbres ;
Les mourants sont par l'eau tordus autour des arbres ;
Rien n'échappe, et la nuit monte. Profonds sanglots !

LE POËTE

Quoi ! deux invasions ! Après les rois, les flots !

8-12. Addition marginale.
10. ... une fuite immense *jusqu'aux* pôles.
14. ... sur qui [l'obscurité] s'écroule
17-20. Addition marginale.
20. Et trahit [le village auquel] il souriait,
21. Tout *meurt*

---

9. V. Hugo montrait jadis ainsi les rochers des Gorges d'Ollioules « pareils à des Titans enfouis dans la terre dont on distingue les épaules ». *En voyage*, 1839, *Midi de la France et Bourgogne*.

12. Cf. dans *Masferrer* ce que le poète dit des nuages :

(Qui) prennent le galop ainsi que des cavales,

et, dans *France et Belgique*, les vagues qui accourent « comme des *cavaleries* furieuses qu'on ramène à la charge ». *Bretagne et Normandie*, lettre du 17 juillet 1836.

24. Ce sont les termes de l'article de Vacquerie dans l'article du

LE CHŒUR

Deux inondations ! L'onde après les vandales !
Ce n'était pas assez d'avoir eu les sandales
D'on ne sait quel césar tudesque sur nos fronts ;
Ce n'était pas assez d'avoir, sous les affronts,
Vu nos drapeaux hagards frissonner dans nos villes ;
Ce n'était pas assez, lorsque des hordes viles
Marchaient sur nous, souillant ce que nous adorons,
De nous être bouché l'oreille à leurs clairons ;
Le deuil succède au deuil, le ravage au ravage ;
L'onde fatale arrive après le roi sauvage ;
Et voilà de nouveau sous un noir tourbillon
L'écrasement des blés, du verger, du sillon !
O désastres ! ô chute ! où sera le refuge
Si l'eau fait un tel gouffre et l'homme un tel déluge ?
Jadis le sort frappa Rome et s'interrompit,
La laissant respirer ; mais pour nous nul répit.

LE POËTE

Deux supplices. Le Nord, le Sud. L'un après l'autre.

---

27. D'on ne sait quel césar *ténébreux*
29. Vu nos *sombres drapeaux*
31. ... ce que nous vénérons
Et l'eau
Ce flot stupide
34. *Le fleuve inepte* arrive...
36. L'écrasement des blés, du *hameau*,
O désastres sans fond
37. *O ciel mystérieux*, où sera

Rappel du 5 juillet, cf. p. 1077 : « Dieu inflige à la France, le lendemain de l'invasion, cette autre invasion d'un fleuve. »

29. Cf. dans l'*Année terrible* :

Tout à coup les drapeaux hagards en frissonnèrent.
Août 1870, *Sedan*, IV.

41. C'est le mouvement et le rythme du vers connu de l'*Expiation* :

Deux ennemis ! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
Châtiments, V, 13.

LE CHŒUR

Hier nous avions sur nous la bête qui se vautre
Cyniquement, au gré des rois épanouis,
La guerre, et des troupeaux de canons inouïs
Nous jetant l'aboiement de l'abîme; la France
Subissait, sous un ciel d'où fuyait l'espérance,
Le bombardement lâche et tortueux, crachant
L'éclair, et foudroyant le toit, le mur, le champ,
La forêt, la cité, l'homme, l'enfant, la femme;
L'eau sombre aujourd'hui vient au secours de la flamme;
Elle vient achever ce fier pays blessé;
Les fléaux avaient hâte, ils ont recommencé;
Après l'embrasement, le torrent nous accable;
A présent ce n'est plus sous l'obus implacable,
C'est dans les flots qu'on voit les villes succomber.
Dures heures de nuit que le temps fait tomber
Goutte à goutte sur nous de sa morne clepsydre!
Hier c'était le dragon, et maintenant c'est l'hydre.

---

42. ... *le monstre* qui se vautre
44-46. *La guerre; nous avions les chefs-d'œuvre inouïs*
Du meurtre, l'incendie aux cent gueules de braise,
La mitraille à grand bruit
Ce monstre, le canon, vomissant la fournaise,
48. *La flamme, et dévorant* le toit,
50. *Aujourd'hui l'onde arrive* au secours de la flamme;
51. ... ce *grand* pays blessé
54. ... sous *la flamme* implacable,
56. *Pâles* heures de nuit
57. Le ms. donne: ... de son hideux clepsydre!

---

44. Ces troupeaux de canons qui jettent un aboiement rappellent le poème écrit par V. Hugo au moment du bombardement de Paris :

LES FORTS.

Ils sont les chiens de garde énormes de Paris...
Ils tiennent en respect toute une populace
De canons monstrueux, rôdant à l'horizon...
Comme c'est beau ces forts qui dans cette ombre aboient!

L'année terrible, décembre 1870, VI.

LE POËTE

Est-ce fini? Pensif, je dis au gouffre : Après?

LE CHŒUR

O France! mourras-tu? Non. Car, si tu mourais,
Le mal vivrait, l'effroi vivrait; cette fenêtre,
L'aube, se fermerait; on verrait la mort naître.
L'immense mort de tout. France, l'extinction
De Ninive, de Tyr, d'Athènes, de Sion,
Rome oubliant son nom, Thèbes perdant sa forme,
Ne seraient rien auprès de ton éclipse énorme.
Le passé monstrueux se dresserait debout.
Ce cadavre crierait : — J'existe. Éteignez tout.
Plus de flambeaux. Vivez, spectres. La France est morte! —

---

59. Est-ce fini? pensif, je dis [à l'Ombre] : après?
66. ... auprès de *cette* éclipse énorme.

60-70. Tout ce développement est repris de l'*Année terrible* et puisé particulièrement dans *Paris incendié*, mai 1871.

61-62. On tuerait l'Univers si l'on tuait la Ville.

Année Terrible, octobre 1870, I.

65. Même idée dans l'*Année terrible*, avec un autre exemple :

Moscou de moins, qu'importe? ôtez Paris, quelle ombre!

Paris incendié, mai 1871.

69. *Vivez, spectres! La France est morte* :

Oh! l'applaudissement des spectres est terrible!...
Et l'horizon s'emplit de fantômes criant :
Ô trépassés, venez voir mourir l'Orient!

Ibid.

69-86. C'est toujours la reprise des idées de l'*Année terrible* :

Le ciel eut peur, la joie infâme des ténèbres
Eclata, l'ombre vint insulter le flambeau;
Torquemada sortit du gouffre et dit : C'est beau.
Cisneros dit : Voilà le grand bûcher de l'Homme!...
Tout ce qu'on nomme droit, principes absolus,

Alors, ô cieux profonds ! l'ombre ouvrirait sa porte ;
On verrait revenir toute l'antique horreur,
Les larves, l'ancien pape et l'ancien empereur,
Tous les forfaits sacrés, toutes les basses gloires,
Les sanglants constructeurs des religions noires,
Arbuez, l'âme terrible où se réfugia
L'affreux dogme sorti de l'antre à Borgia,
Bossuet bénissant Montrevel, les bastilles
Faisant comme des dents grincer leurs sombres grilles ;

---

71. On verrait *reparaître* (non utilisé)
[*attisant*]
77. Bossuet [*aiguisant*] Montrevel

République, raison et liberté, n'est plus !...
Et Borgia donna sa bénédiction...
... C'est fini. Plus de France !

Ibid.

75-76. *Arbuez, Borgia* : *Arbuez* (San Pedro de), né à Epila (1442-1485), docteur, chanoine de l'Eglise métropolitaine de Saragosse, fut nommé en 1484 grand inquisiteur d'Aragon et assassiné l'année suivante, en 1485, à la suite des terribles autodafés célébrés par lui à Saragosse. — En 1483, la reine Isabelle avait demandé au pape Sixte IV que tous les jugements portés en Espagne fussent définitifs et sans appel à Rome, et c'est grâce au cardinal Rodrigue de *Borgia* (pape en 1402 sous le nom d'Alexandre VI) que la décision fut prise d'instituer un juge apostolique d'appel spécial à l'Espagne. Il y a donc dans ces deux vers un souvenir historique assez précis. C'est en 1869 que V. Hugo avait écrit *Torquemada* après s'être fait adresser à Guernesey, par Paul Meurice, l'*Histoire critique de l'inquisition d'Espagne* par Llorente, 1817. On trouve dans *Llorente*, p. 163 et sq., des indications sur le rôle que joua Borgia à la Cour de Rome, et, p. 186-204, tous les détails qui concernent Arbuez d'Epila.

77. Les « brûlements » de *Montrevel* l'ont rendu célèbre. Pendant l'insurrection des Cévennes, 1702-1710, le maréchal de La Baume-Montrevel obtint de Louis XIV l'autorisation de faire brûler les villages des Camisards : il en incendia 466. Même rapprochement de Montrevel et de Bossuet dans l'*Année terrible* :

(Et) Montrevel le fauve et rude compagnon...
Dont le front au soleil des Cévennes suait,
Que conduisait Bàville et qu'aimait Bossuet.

Juillet, IX, *Les Pamphlétaires d'Eglise.*

Ces masques, Loyola, de Maistre, dont l'œil luit,
Tomberaient, laissant voir ce visage, la nuit;
Alors reparaîtraient Cisneros, Farinace,
Louvois, Maupeou, la vieille autorité tenace
Sous qui rampe la foule aux confuses rumeurs;
Et ces lugubres lois, et ces lugubres mœurs
Qui livrent aux bûchers l'Italie et l'Espagne,
Jettent au cabanon Colomb, mettent au bagne
Des peuples tout entiers, juifs ou bohémiens,
Et qui font Louis-quinze assassin de Damiens.

LE POËTE

On reverrait ce Styx, le passé! mornes rives!

---

79. Ces masques [Dupanloup], de Maistre.

---

79. *De Maistre,* Joseph-Marie, comte savoyard, dont le violent pamphlet contre la Révolution est demeuré célèbre : dans ses *Considérations sur la Révolution française,* Neufchatel, 1796, il traite celle-ci d'œuvre satanique : les opinions politiques de J. de Maistre furent, en toutes circonstances, louvoyantes et contradictoires; d'où le « *masque* dont l'œil luit ». Deux ans auparavant, dans la préface d'*Actes et paroles,* V. Hugo qualifiait ce même Joseph de Maistre « d'intelligence inintelligente ».

81. *Cisneros* : le cardinal Ximenes de Cisneros (1436-1517) fut grand inquisiteur d'Espagne ; on sait ses cruautés à l'égard des Mores et de la noblesse espagnole. — *Farinace.* Prosper Farinacci, 1554-1618, conseiller de la Sacrée Consulte sous Clément VIII, procureur fiscal de la Chambre apostolique sous Paul V, avocat de grand talent, mais de mœurs scandaleuses. On connaît le mot de Clément VIII à son sujet : « Votre farine peut être bonne, mais le sac qui la renferme est bien souillé. »

82. Des deux *Maupeou,* l'un, René-Charles (1688-1755) se signala en 1757 dans l'affaire du refus des sacrements, l'autre, René-Nicolas (1714-1792), intrigant, dépourvu de scrupules, donna son nom au Parlement-Maupeou, flétri par Beaumarchais.

87. *Bohémiens.* Les *Bohémiens* furent à plusieurs reprises en France et en Espagne l'objet d'arrêtés d'expulsion.

LE CHŒUR

Non, France. L'univers a besoin que tu vives.
Tu vivras. L'avenir mourrait sous ton linceul.

LE POËTE

France, France, sans toi le monde serait seul.

LE CHŒUR

Tu vivras.
Cependant il ne faut pas qu'on dorme.
On sent derrière soi rôder la mort difforme,
On dirait qu'ennuyé d'attendre les vivants,
Le naufrage hideux, blême et battu des vents,
Sort de la mort et vient chercher l'homme sur terre.
Une lave nouvelle ouvre un nouveau cratère.

LE POËTE

La France est prise en traître une seconde fois.

LE CHŒUR

L'eau perfide s'ajoute au guet-apens des rois.
D'où vient cette colère odieuse des fleuves ?
L'eau devient un suaire et tout meurt. Que de veuves !
Que d'orphelins ! Massacre inepte d'innocents !
L'horreur, du sombre amas des nuages pesants,

---

92. Primitivement ce vers était dit par le chœur.
98. *Est-ce que tout ce meurtre inepte est volontaire ?*
102. L'eau [*se change en*] suaire
103. ... massacre *immense* d'innocents !
104-105. *a*) *L'eau cache avril en fleurs sous ses plis malfaisants,*
Le radieux
Hélas ! le frais printemps est-il donc effaçable ?
b) *La mort* du [fauve] amas des nuages [passants]

Pleut, comme si le ciel devenait haïssable ;
La rose est sous la fange et l'épi sous le sable.
Le miasme impur flotte où flottait le parfum.
Cadavres qui passez, accusez-vous quelqu'un ?
O berceau à vau-l'eau, que criez-vous dans l'ombre ?
Est-ce qu'il se pourrait que les forces sans nombre
Dont le balancement remplit l'immensité,
Eussent on ne sait quelle étrange volonté ?
Est-ce que quelque part la nature est maudite ?
Est-ce qu'un tel malheur, ciel noir, se prémédite ?
D'un astre qu'on ignore est-ce donc le lever ?
Et les hommes tremblants se sont mis à rêver.
Les écumes au sud, dans le nord les fumées !
Tout broyé, fleurs et fruits, moissons, peuples, armées,
Sous les chars de la nuit dont l'éclair est l'essieu !
Ruine et mort. Qui donc fait tout cela ?

LE PRÊTRE

C'est Dieu.

LE POËTE

Prêtre, que dis-tu là ? Dieu serait le coupable !

LE CHŒUR

Quoi ! de tant de forfaits ce Dieu serait capable !
Quoi ! Dieu viendrait marcher sur nous comme un géant !

---

108. Cadavres qui *flottez*
113. Est-ce que *par quelqu'un*
114-116. *Est-ce que tout cela, ciel noir, se précipite ?*
De quel astre funeste est-ce donc le lever ?
Et les peuples tremblants se sont mis à rêver.
118. ... *ville,* peuples, armées
122-123. Quoi, prêtres, vous osez déclarer Dieu capable
De s'en venir marcher sur nous comme un géant !

---

120. Cf. notice, p. 1075-1077.

LE POËTE

Quoi ! prêtres ! ce chaos, ce hasard, ce néant
Promenant son niveau sur la foule innocente,
Ces désastres faisant ensemble leur descente,
Ce serait l'action de ce maître hagard !
Quoi ! cet aveuglement, ce serait son regard !
Quoi ! la Fatalité serait la Providence !
Quoi ! dans cette noirceur c'est Dieu qui se condense !
C'est là votre façon d'adorer ! Taisez-vous !

---

124. [Quoi ! cette chose faite au hasard], ce néant

Le vers 116 était tuot d'abord suivi de ce développement :

a) Se demandant s'il est un cocher qui dirige
Les quatre vents ce sombre et tortueux
Les quatre aquilons, sombre et stupide prodige,
Cet affreux char de nuit dont la foudre est l'essieu ;
malheurs
b) Hélas ! de tels *fléaux* ont-ils donc une cause ?
Les peuples dont le cœur dans la foi se repose
Rêvent dans le funeste et lugubre milieu ;
Alors le prêtre a dit ce mot { sombre : c'est Dieu ! / horrible : Dieu ! / C'est lui ! — Qui ? — Dieu ! }

III

a) Qu'avez-vous dit là ? Quoi ! Dieu serait le coupable !
b) *De ces calamités Dieu serait le coupable !*
a) *Dieu — mais nous y croyons ! — Quoi ! Dieu serait capable*
b) Quoi ! Dieu de tant d'horreur folle serait capable,
D'autant plus accablant qu'il serait impalpable ?
marcher sur nous.
Quoi ! Dieu viendrait sur nous marcher comme un géant !
s'affirme
se prouve
Qu'avez-vous dit là ? Mais Dieu se montre en créant.
Quoi ! cette chose faite au hasard, ce néant
Promenant son niveau
Qui se rue à tâtons
A tâtons répandu sur la foule innocente
Ce chaos
Ces fléaux pêle-mêle, effroyable descente

131. Un développement différent de ce même passage, et dont on retrouve des fragments utilisés plus haut, suivait d'abord le vers 121 :

Mais quoi ! ce serait Dieu qui serait le coupable.
a) Que nous dites-vous là, prêtres ! ah ! taisez-vous ;
Prêtres, c'est
D'un tel bras monstrueux, le blasphème à genoux !

Cela fait frissonner, le blasphème à genoux !
Horreur ! jusqu'à l'affront pousser l'idolâtrie !
Hélas ! nous le savons, qu'en la fauve Syrie
On aille réveiller Baal, qu'on aille au Nil
Fouiller les dieux d'Égypte au fond de leur chenil,
Du Moloch de granit au Jupiter de bronze,
Qu'on rôde, interrogeant le flamine et le bronze,
Ceux de Dodone, ceux de Tyr, ceux de Membré,
Hélas ! on trouvera Dieu toujours adoré,
Et l'on constatera toujours, dans tous les cultes,

Redoutables erreurs dont le temple est capable !
Quoi donc ! ce serait Dieu qui serait le coupable.
Il aurait fait cela, Lui ; mais nous y croyons
A ce Père ! et notre âme est un de ses rayons
Et nous ne voulons pas qu'on l'insulte, ô misère,

b) Quoi de plus effrayant qu'un
Cela fait frissonner, le blasphème à genoux !
d'un outrage
Le profond ciel frémit *d'une insulte* idolâtre ;
O damnés noirs !
Tous les cultes, grattez sous leur couche de plâtre
Les murs des panthéons payens. Allez au Nil,
Fouillez les Dieux d'Egypte au fond de leur chenil,
Parlez au brame, au mage, au blanc flamine, au bonze,
Rôdez, interrogez Thèbe, Ellorah, Membré ;
Certes, vous trouverez Dieu partout adoré,
Et vous constaterez toujours dans tous les cultes
Le même amour prouvé par les mêmes insultes ;
Synagogue ou wigwam, pagode ou parthénon,
le Père par son nom
Pas un ne sait nommer l'Etre par son vrai nom,
Leur ignorance à voir l'invisible s'obstine.

134, ... *qu'au fond de* la Syrie
138. *Qu'on interroge tous les prêtres, brame*, bonze,

---

134. La *fauve* Syrie : l'épithète de *fauve* est volontiers appliquée par V. Hugo aux contrées asiatiques : cf. le début des *Trois Cents* :

L'Asie est monstrueuse et fauve...

139. *Membré, Dodone* sont presque toujours associées dans la pensée de V. Hugo :

Dodone chuchotant tout bas avec Membré.
(*La vision d'où est sorti ce livre*, v. 57.)

141-152. Même idée et semblable énumération dans *Tout le passé et tout l'avenir* :

Le même amour prouvé par les mêmes insultes !
Synagogue ou wigwam, syringe ou parthénon,
Pas un temple ne sait nommer Dieu par son nom ;
Leur ignorance à voir l'invisible s'obstine.
O triste erreur. Védas, croix grecque, croix latine,
Koran, Talmud, tous font par Dieu même, *a Deo*,
Commettre ce forfait qu'on appelle un fléau !
Ah ! qui que vous soyez, vous qui, dans la mosquée,
Accouplant à l'erreur la vérité masquée,

---

146 et sq. Hélas, Koran, talmud, croix grecque, croix latine,
Toujours ont fait...
Tous se trompent : ils font par Dieu même, a Deo,
Commettre ce forfait qu'on appelle un fléau.
Impiété ! vous tous, qui, dans quelque mosquée
son ses
Offrant tantôt de l'ombre et tantôt des rayons
Vendez ce Dieu, sachez ceci, nous y croyons,
Et nous ne voulons pas qu'on l'insulte ! ô misère !
Quoi, lui, le paternel, quoi, lui, le nécessaire,
Il aurait fait cela ! Quoi ! c'est lui qui descend
Stupide et furieux sur un peuple innocent !
Quoi ! cet assassinat des villes et des plaines,
féroces
Quoi ! la peste exhalant ses infâmes haleines...

Ce grand Dieu se corrompt en vous, engeance folle !
Il entre dans votre âme idée, et sort idole ;
Vous l'insultez dans vos Korans ;
Vous lui donnez vos yeux, vos vices, vos visages,
Vous le faites d'argile, hélas ! comme vos sages,
Et d'airain, comme vos tyrans.

Partout bûchers, trépieds, pagodes éphémères ;
Temples monstres bâtis par des dogmes chimères ;
Thor, Vishnou, Teutatès, Ammon,
Bel qui rugit, Dagon qui siffle, Apis qui beugle,
La synagogue sourde et la mosquée aveugle,
Noirs autels pleins d'un Dieu démon.

(v. 291-302.)

143. *Wigwam,* hutte des Peaux-Rouges d'Amérique : ils n'avaient pas d'autres temples, et c'est dans des wigwams qu'ils abritaient leurs idoles. — *Syringe*, nom donné par les Grecs aux sépultures royales de Thèbes en Egypte : de σύριγξ, « parce que ces sépultures étaient creusées dans le roc comme les tuyaux de la flûte de Pan », dit Littré.

146-148. « Cette détestable doctrine des vengeances divines, disait Asseline, est vieille comme l'erreur. » Cf. p. 1076.

Offrant tantôt de l'ombre et tantôt des rayons,
Vendez ce Dieu, sachez ceci, nous y croyons !
Et nous ne voulons pas qu'on l'outrage ! ô misère !
Quoi, lui le paternel, quoi, lui le nécessaire,
Il serait sans raison, sans loi, sans cœur, sans yeux !
Il tomberait du ciel, stupide et furieux,
Comme un caillou roulant d'un mont, comme une pierre !
Et quand l'homme dirait en le voyant à terre :
Quel est ce projectile imbécile au milieu
De ce ravage atroce ? il reconnaîtrait Dieu !

LE PRÊTRE

Courbez vos fronts. C'est juste et même salutaire ;
Il faut bien que le ciel punisse enfin la terre.
Le châtiment descend des éternels sommets.

LE POËTE

Châtier ! Punir ! Quoi ? nos crimes ? Soit. J'admets

---

155. *Il serait farouche...*
156. Il *descendrait* du ciel
160. De ce ravage *affreux*.
161. *Mais, dites-vous*, c'est juste...
forfaits
162 et sq. C'est la punition des *crimes* de la terre
Il faut bien que le ciel punisse enfin la terre.
Le châtiment descend des éternels sommets.
forfaits
Punition de quoi ? de nos crimes
Punir ! Châtier ! Quoi ? nos attentats ? j'admets
parmi nous
Qu'il se fait *ici-bas* bien des actions viles
L'homme est souvent hideux. Soit ! Eh bien ! supposons
L'impossible. Entassons l'Ossa des Trahisons
Sur l'abject Pélion des Lâchetés, qu'on rêve,
Comme des flots sans fin sur une obscure grève,
faute
Toute la honte et tout le crime, et le frisson
sans borne
Et la honte infinie emplissant l'horizon ;

164. ... Quoi ? nos [forfaits] ?

Qu'il se fait ici-bas bien des actions viles;
Il est des fronts souillés, il est des cœurs serviles;
L'homme est souvent hideux. Soit. Eh bien, supposons
L'impossible, entassons l'Ossa des trahisons
Sur l'abject Pélion des lâchetés; qu'on rêve,
Comme à perte de vue un flot sur une grève,
Toute la faute et tout le crime, et le frisson
De la honte emplissant le livide horizon;
Oui, supposons l'absurde, imposture ou démence,
Le culte de l'agneau produisant l'inclémence,
Un pontife quelconque, indou, juif ou romain,
Essayant d'arrêter Dieu dans l'esprit humain,
Et ne comprenant rien au foudroyant mystère
Qui fait surgir, après Torquemada, Voltaire;
Imaginons, quoi? Tout! Qu'on en vienne à bâtir
Dans ce Paris qui fut soldat, qui fut martyr,
Devant le Panthéon sublime, une pagode;
Qu'on mette Messaline et Tartuffe à la mode;
Qu'on fasse le mensonge évêque ou sénateur,

---

166. Il est des fronts *abjects*
173. *Supposons l'imposture*
180. Dans ce Paris qui fut *saint et* qui fut martyr

182-203. Résumé de tous les attentats à la morale et au droit qui sont, aux yeux du poète, les crimes de la magistrature et du clergé au coup d'Etat et pendant le Second empire. On retrouve dans ce développement non seulement des idées, mais encore un assez grand nombre d'expressions empruntées aux *Châtiments*.

183. *Le mensonge évêque* : évidente allusion à Dupanloup; c'est Dupanloup qu'il avait tout d'abord nommé au vers 79 parmi les « basses gloires » et « les sanglants constructeurs des religions noires » :

Ces masques, Dupanloup, de Maistre, dont l'œil luit.

ou sénateur, non moins évidente allusion à Dupin, complétée plus bas : juge indigné d'un crime, qui

se ravise
Et lui prête serment, puis, sur la loi monté,

Si bien que la bassesse ait droit à la hauteur ;
Supposons ce qu'on n'a jamais vu, la chimère :
Un faussaire escroquant l'empire ; notre mère,
La France, violée et tombant tout en pleurs
Du bivouac des héros dans l'antre des voleurs ;
Supposons que trahir devienne une devise ;
Que le juge indigné d'un crime, se ravise
Et lui prête serment, puis, sur la loi monté,
Fasse de la justice une fidélité
A ce crime, toujours infâme, mais auguste ;
Supposons que le vrai soit faux, le juste injuste,
Le scélérat sacré, l'honnête homme puni ;
Et que le prêtre mente et devienne infini
Dans l'opprobre, à ce point de donner pour exemple
Le mal, et d'ébranler les colonnes du temple
Par de prodigieux Tedeums bénissant
La griffe impériale encor rouge de sang !

---

184. *Et qu'enfin* la bassesse
186. [Un escroc empereur du monde] ;
187-189. La France *garrottée et nue et* tout en pleurs
Et violée au fond d'un bois par des voleurs ;
Supposons que mentir devienne une devise,
Supposons que des lois servir soit la devise,

191. ... puis *rentre en la cité*
Et mêle la justice à sa fidélité
Et rende la justice avec fidélité
Pour
A ce crime fait prince et désormais auguste
194. *a) L'honnête homme frappé, le scélérat béni*
Le méchant couronné
b) Le scélérat loué, l'honnête homme puni.
[hosanna]
199-200. *Par on ne sait quel noir Tedeum bénissant*
César, le sceptre et l'ongle encor rouge de sang.

Fasse de la justice une fidélité
A ce crime.

Cf. plus haut le poème et la notice de *La Colère du Bronze* : Dupin était mort depuis dix ans, mais V. Hugo n'avait pas pardonné.

Tout ce que vous voudrez d'attentats, de folies;
Soit. Rêvez des horreurs sans mesure accomplies
Par n'importe quel roi, n'importe quel sénat!
Eh bien, je ne crois pas que cela me donnât
Le droit d'amonceler des gouffres de nuées,
D'appeler les autans poussant d'aigres huées
Au-dessus d'un logis paisible, et de noyer
L'humble nouveau-né, joie et rayon du foyer,
Qui dans son petit lit chante, rit, jase et cause
En tâchant de baiser le bout de son pied rose!

Non, je ne pense pas que tous ces forfaits-là,
Même en multipliant Judas par Attila,
Même en mêlant Bismarck et Bonaparte au crime,
Pourraient à quelque dieu que ce soit dans l'abîme
Donner, dans l'ombre affreuse où le jour s'engloutit,
Le droit de se ruer sur ce pauvre petit,
Et de faire, en versant sur lui l'ombre ou la flamme,
Rouler le doux berceau dans le sépulcre infâme!

LE CHŒUR

Ainsi ces deux fléaux ne sont point, l'un, l'erreur

---

201. ... [de forfaits], de folies
203. ... [quel peuple], quel sénat
204. Eh bien, je (douterais)
206. ... poussant *d'âpres* huées
212. Même en mêlant [l'erreur et l'imposture] au crime.
217. Et de faire, *en rasant le toit, l'homme et la femme*
ces
219-223. *Quoi! nos calamités ce n'est point une erreur,*
ou bien le fait d'un
De la science, un toit de prince ou d'empereur,
Nos côteaux mal boisés, nos villes mal gardées;
C'est la punition, qui sait? de nos idées
Et des pas en avant que fait le genre humain!

206-210 et plus bas 215 et 236-237. Le *Rappel* du 29 juin signale que parmi les cadavres on trouva quatre femmes tenant chacune un enfant dans leurs bras.

De la science, et l'autre, un crime d'empereur,
Des coteaux mal boisés, des villes mal gardées ;
Non, c'est le châtiment, de quoi ? De nos idées,
Et des pas en avant que fait le genre humain !

LE POËTE

C'est pour venir jeter dans notre dur chemin
Cette explication sourde, bigote, athée,
Que tu te couronnais d'une mitre argentée,
Prêtre, et que d'un camail sacré tu t'empourprais !
La France est accablée, et Dieu l'a fait exprès !

LE PRÊTRE

Oui.

LE POËTE

Quoi ! l'assassinat des villes et des plaines,
Quoi ! la peste exhalant ses infectes haleines,
Quoi ! le silence affreux mêlé d'un affreux bruit,
Quoi ! toute cette trombe éparse dans la nuit,
Immense, noyant l'homme et la terre féconde,
Et délayant la mort pour engloutir un monde,
Quoi ! ces horribles flots lâchement triomphants,
Quoi ! ces vieux laboureurs, quoi ! ces petits enfants,

---

224. ... dans notre *âpre* chemin
226-227. *Que toi, tu te coiffais* d'une mitre argentée,
latin
Et que toi du camail *romain* tu t'empourprais.
228. *Ce n'est pas un malheur,* et Dieu l'a fait exprès.
230. ... ses *abjectes* haleines
[submerger]
234. ... pour [étouffer] un monde
236 et sq. Quoi ! ces petits enfants
roulant
Nus, roses, souriants, vermeils, jetés aux fosses
Ces mères se tordant les bras

Ces nouveau-nés cherchant des seins, trouvant des fosses,
Quoi ! ces mères pleurant leurs fils, ces femmes grosses
Qui flottent, l'œil fermé, dans le gouffre écumant,
Et dont le ventre mort apparaît par moment
Sous le glissement noir de cette transparence,
Quoi ! toute cette horreur, toute cette souffrance,
L'eau jetée au hasard comme on jette les dés,
Quoi ! la brutalité des fleuves débordés,
Ce serait lui ! ce Dieu ferait ces catastrophes !
Lui qu'adore le rêve obscur des philosophes,
Lui devant qui l'on sent tressaillir la forêt,
Lui, que l'uléma chante au haut du minaret
Et que l'évêque loue en élevant sa crosse,
Lui, ce père ! il serait cette bête féroce !

Ah ! si vous disiez vrai, myopes de l'autel,

Quoi ! ces mères tordant leurs bras, ces femmes grosses
Dont le ventre apparaît
Montrant leur ventre mort sous le glissement noir
De cette transparence inexprimable à voir,
vitre
L'onde affreuse cachant et montrant le naufrage,
Quoi ! toute cette horreur, quoi ! toute cette rage

237-242. Addition marginale.
245. Ce serait lui ; *lui seul* ferait...
250. *Terre et cieux !* il serait
251. *Nouveau Moïse sauvé* — développement abandonné.

251-264. Même mouvement dans l'*Année terrible,* où l'on voit, dans l'hypothèse où comme ici Dieu serait coupable, non plus la Justice, mais la Nature entière se dresser contre lui :

Non, non ! S'il arrivait que ce Dieu me trompât...
S'il offrait la boussole et donnait le naufrage,
J'aurais tout l'infini contre ce Dieu ; ...
Je serais l'innocent, il serait le coupable...
...je le saisirais
Dans les cieux, comme on prend un loup dans les forêts,
Et terrible, indigné, calme, extraordinaire,
Je le dénoncerais à son propre tonnerre !..
Et l'univers serait le pilori de Dieu !

(*Juillet,* XII, Vianden, 19 août 1871.)

Si ce prodigieux et sublime Immortel
Avait de tels accès, et s'il était possible
Qu'ainsi qu'un archer sombre il eût l'homme pour cible,
S'il pouvait être pris dans ce flagrant délit,
S'il chassait les torrents farouches de leur lit,
S'il tuait, fou lugubre, en croyant qu'il se venge,
Alors la Justice, âpre et formidable archange,
Se dresserait devant le pâle Créateur,
Questionnerait l'être immense avec hauteur,
Et le menacerait, elle, cette éternelle,
De fuir et d'emporter l'aurore sous son aile,
Et rien ne serait plus sinistre, ô gouffre bleu,
Que le balbutiement épouvanté de Dieu!

Non! non! non! Je vous plains. J'ai l'horreur infinie
De voir comment un dogme avorte en calomnie,
Mais je vous absous. L'ombre est dans vos tristes murs;
L'obscurité n'est pas la faute des obscurs.
Plus qu'ils ne le voudraient les prêtres sont funèbres;
Votre âme est la noyée informe des ténèbres
Et flotte évanouie au fond des préjugés.
Je vous plains. Mettez-vous à genoux, et songez.

[Etait le bourreau triste]
253. [Traitait ainsi la vie]
254. *Que tel* un archer sombre
269. *Taisez-vous et priez* (fin première de la répartie du poète).

265-272. C'est la reprise de l'idée exprimée par V. Hugo deux ans auparavant dans la Préface d'*Actes et paroles, Avant l'exil* : « L'enseignement de la mosquée et de la synagogue est étrange, mais c'est innocemment qu'il est funeste ; le prêtre, nous parlons du prêtre convaincu, n'en est pas coupable ; il est à peine responsable... Le prêtre enseigne le faux, ignorant le vrai... » *Le Droit et la Loi*, juin 1873.

271. Même image dans *Le Droit et la Loi* : l'enseignement des prêtres aboutit à une telle plénitude du passé que *l'âme y est comme noyée, y devient on ne sait quelle éponge de ténèbres*, et ne peut plus admettre l'avenir.

LE CHŒUR

Et nous, les survivants, secourons ceux qui meurent.
Au-dessus des grands deuils les grands devoirs demeurent.
Donnons ! donnons ! Vidons le reste du sac d'or.
Les barbares n'ont pas tout pris. Donnons encor !
Les rois sont les plus forts et les cieux les tolèrent ;
Mais qu'importe ! faisons rougir ceux qui volèrent
Cette France, toujours prête à tout secourir.
Soyons le cœur profond que rien ne peut tarir ;
La France a toujours eu la bonté pour génie ;
Donnons, et penchons-nous sur la vaste agonie.
Donnons ! La France, hélas ! en est à ne plus voir
Que des bras suppliants dans un horizon noir ;

Le chœur, précédé du chiffre II. Chiffre qui n'implique pas un bouleversement de la suite du développement, mais une division autre et postérieure à celle des variantes de la page .

Bismarck n'a pas
276. *Les huns n'ont pas tout pris. Donnons,* donnons encor

281. *Le peuple* a toujours eu...

281 et sq. En tête d'une des pages du manuscrit on rencontre ce raccourci du développement 281-296 :

En attendant, ô France
ces maux
Penche-toi sur *ce deuil,* secours cette souffrance ;
Lutte et guéris, tiens tête aux fléaux, noirs passants,
Verse ton vaste amour sur ces agonisants,
O mère, assiste et sauve, avec tes dons sans nombre,
Cet immense radeau de Méduse qui sombre.
Donnons. Donnons. Non, non, ne désespérons pas ;
Nous sommes dans le deuil, mais non dans le trépas.

variante : En attendant, ô France,
cette insondable
Secours, *toi, cette triste* et fatale souffrance ;
Ecoute sangloter tous ces agonisants.
Viens en aide...

---

275. Cf. dans la notice, p. 1077, l'article de Vacquerie.

276. *Les barbares n'ont pas tout pris* : sur la rançon exigée par l'Allemagne, cf. dans l'*Année terrible* les poèmes de *Septembre,* II, et de *Décembre,* V, *Prouesses Borusses.*

Cette nuit qu'on nous fait, ce n'est pas notre crime,
Et nous la subissons. Soit. Le peuple est sublime
Qui n'éteint pas l'amour quand l'ombre emplit le ciel,
Et devient ténébreux mais reste fraternel.
Des misères sont là, nos âmes leur sont dues.
Ah ! que des mains vers nous soient vainement tendues,
Cela ne se peut pas ! Donnons ! donnons ! donnons !
Qu'au moins le désespoir nous ait pour compagnons ;
Que pas un affamé ne demeure livide,
Et que pas une main ne se referme vide.
Donnons. Surtout gardons l'espoir. L'espoir est beau ;
Nous sommes dans le deuil, mais non dans le tombeau.

LE POËTE

Nous sommes un pays désemparé qui flotte,
Sans boussole, sans mâts, sans ancre, sans pilote,
Sans guide, à la dérive, au gré du vent hautain,
Dans l'ondulation obscure du destin ;
L'abîme, où nous roulons comme une sombre sphère,

---

285 et sq. *Mais cette affreuse nuit, ce n'est pas notre crime,*
Nous ne l'avons pas faite,
Ce n'est pas notre faute, et le peuple est sublime
Qui garde ne soi l'amour, quand l'ombre emplit le ciel,
Et devient ténébreux, mais reste fraternel ;
Nourrissons
Secourons cette foule affamée et livide...

292. *a*) *De tout ce désespoir soyons les* compagnons ;
b) *Que tout ce désespoir* nous ait pour compagnons ;

295-296. *a*) *Donnons, donnons, surtout ne désespérons pas ;*
Nous sommes dans le deuil, mais non dans le trépas ;
b) Donnons *à tous*. Gardons l'espoir. L'espoir est beau.

---

297. C'est l'expression dont V. Hugo se servait déjà dans l'*Année terrible*, à propos de Paris assiégé :

la ville aux cent tours,
Désemparée ainsi qu'un navire qui sombre.

(*Septembre*, V, *A Petite Jeanne*.)

Murmure, comme s'il cherchait ce qu'il va faire
De ce radeau chargé de pâles matelots;
Délibération orageuse des flots.
Mais, ô peuple, ayons foi. La vie est où nous sommes.
Je le redis, la France est un besoin des hommes;
Après sa chute comme avant qu'elle tombât,
L'immense cœur du monde en sa poitrine bat.
Nous vivons. Nous sentons plus que jamais notre âme.
Ah! ce que nous a fait le destin est infâme,
Et j'en suis indigné, moi qui songe la nuit!
Hélas! Strasbourg s'éclipse et Metz s'évanouit,
Faut-il donc renoncer au Rhin, notre frontière?
Non, nous ne voulons pas. Et la volonté fière,
Avec l'accroissement de nos ongles, suffit.
Ce que le sort fait mal toujours Dieu le défit;
Espérons. Il serait en effet bien étrange
Que le peuple qui va vers l'aurore et dérange
Le vieil ordre du mal rien qu'en se remuant,
Aigle, fût désormais captif du chat-huant,
Que le libérateur du monde fût esclave,
Et que ce vaste Etna vît se figer sa lave
Sous des bouches soufflant on ne sait quels venins,
Et que ce géant fût garrotté par des nains!

---

302. [Chuchotte, ne sachant encor ce qu'il va faire]
304. Délibération [monstrueuse] des flots.
305. *Mais ayons foi. La vie est dans l'ombre où nous sommes*
311. ... moi qui [pense] la nuit.
312. *Strasbourg pour nous* s'éclipse
313. *Hélas! nous n'avons plus* le Rhin,

306-309. *Je le redis*: Cf. en effet le développement des vers 65-86.

322. Même idée, semblable image, à propos de Paris, dans l'*Année terrible* :

> Ville! ton sort est beau...
> Le nimbe de l'Etna ne craignait pas Eole,
> Et nul vent n'éteindra ta farouche auréole!
>
> (*Juillet*, XI, 3.)

Il serait inouï que cette altière France
Par qui s'est envolé l'archange Délivrance,
Après avoir sonné les sublimes beffrois,
Et mis les nations hors du cachot des rois,
Et déployé pour tous les peuples sa bannière,
Fût de la liberté des autres prisonnière,
Et livrée aux geôliers par ceux dont elle a fait
La force, en ces grands jours où le droit triomphait !
Cela ne sera pas ! Quelle que soit l'injure,
Quelque affreuse que semble être cette gageure
Du funeste Aujourd'hui contre le fier Demain,
Nous sommes les vivants profonds du droit humain ;
Ayons foi. Ces fléaux et ces rois d'un autre âge
Passeront. Quels que soient l'affront, le deuil, l'outrage,
L'énigme et la noirceur apparente du sort,
On cesse de haïr la nuit quand l'aube en sort !
Et, France, tu vaincras, ô prêtresse, ô guerrière,
Tes tyrans par l'épée et Dieu par la prière !
Oui, prêtres, nous prions. Je crois, sachez-le bien.
Comme le vert palmier craint l'autan libyen,
Nous craignons pour nos fils votre enseignement triste ;
Ah ! vous ébranlez tout, prêtres. Mais Dieu résiste.
Nous l'avons dans nos cœurs, et pas déraciné.
Je veux mourir en lui, car en lui je suis né ;

---

grande
325. ... cette *auguste* France
327. Après avoir *à tous donné ses propres droits*
non, l'aube nous le jure
333-334. Cela ne sera pas : *non, quel que soit l'outrage,*
Espérons ; quels que soient l'affront, le deuil, l'injure...
335. Du [lugubre] Aujourd'hui
336-338. Addition marginale.
339. ... quand l'*astre* en sort !
344. ... [le vent] libyen

---

345. Retour aux idées de la préface *Le droit et la loi* où il a dénoncé « l'enseignement lugubre » des prêtres.

Et je sens dans mon âme où tout l'aime et le nomme
Que c'est du droit de Dieu qu'est fait le droit de l'homme.

LE CHŒUR

Une fois que le vrai s'est mis en marche, il va
Droit au but, et toujours l'avenir arriva.

LE POËTE

Esprit humain, nul vent ne te cassera l'aile.
Jamais rien ne pourra troubler le parallèle
Entre l'ordre céleste et l'humaine raison ;
L'aurore frémirait derrière l'horizon
Des propositions que lui ferait l'abîme.
L'enchaînement sans fin suit une loi sublime ;
Toute ombre est une fuite ; et toujours le moment
Superbe, où blanchira le bas du firmament,
Vient quand il doit venir, et jamais la Chaldée
Ni l'Inde aux yeux rêveurs n'ont vu l'aube attardée ;
Nul souffle au fond du ciel n'éteint l'éternel feu ;
L'infini conscient que nous appelons Dieu
Soutient tout ce qui penche, entend tout ce qui pleure.
Aucun fléau ne peut demeurer passé l'heure ;
Nulle calamité n'a droit de s'arrêter ;
Dieu ne permettra pas à la nuit de rester.

---

355. Entre *la loi* céleste
L'infini
364-367. [L'ensemble] conscient que nous appelons Dieu
Soutient tout ce qui *tremble,* entend tout ce qui pleure
A cette fonction d'écouter ce qui pleure ;
Passé l'heure, il défend au mal de s'arrêter ;

---

366 et sq. On retrouve l'idée dans l'*Aigle du Casque,* dont la date finale inscrite est du 1[er] août 1876, mais dont la composition est peut-être antérieure :

L'éclair n'entendrait pas Dieu lui disant : Arrête !
Arriver, c'est la loi du sort.

Dieu ne laissera pas continuer le crime.
Croit-on que le soleil manquerait à la cime
Qui l'attend, lui le grand visage souriant ?
Comprendrait-on l'étoile oubliant l'Orient ?
Le devoir de l'obstacle est de se laisser vaincre.
Demain nous appartient ; rien ne pourra convaincre
Le jour qu'il ne doit pas se lever du côté
Du droit, de là justice et de la vérité.
Dieu supprime le mal, les fléaux, les désastres
Par la fidélité formidable des astres.

LE CHŒUR

France, songe au devoir. Sois grande, c'est ta loi.

LE POËTE

Et fais de ta mémoire un redoutable emploi
En y gardant toujours les villes arrachées.
Enseignons à nos fils à creuser des tranchées,
A faire comme ont fait les vieux dont nous venons,
A charger des fusils, à rouler des canons,
A combattre, à mourir, et lisons-leur Homère.
Et tu nous souriras, quoique tu sois leur mère,
Car tu sais que des fils qui meurent fièrement

Concevrait-on
Peut-on rêver
372. Et conçoit-on l'étoile oubliant l'Orient ?
376. ... de la justice et de la *Liberté*.
377. Dieu [vient à bout du mal, des] fléaux, [des] désastres,
379. France, *fais ton* devoir.
380. ... un *formidable* emploi
385. *A dormir sur la dure et*

---

377. *La fidélité formidable des astres* : c'est l'idée maîtresse des poèmes : *La Comète* et *La Vérité*.

Sont l'orgueil de leur mère et son contentement.
France, ayons l'ennemi présent à la pensée,
Comme les grands Troyens qui, sur la porte Scée,
S'asseyaient et suivaient des yeux les assiégeants.
Ces rois heureux autour de nous sont outrageants;
Aimons les peuples, mais n'oublions pas les princes.
En même temps restons penchés sur ces provinces
Qui sanglotent, en proie aux fléaux jamais las.
Soyons amers et doux. La question, hélas!
Est toute dans ce mot sans fond : les misérables;
Ceux-ci sont monstrueux; ceux-là sont vénérables;
Réprimons ceux d'en haut; secourons ceux d'en bas;
Prodiguons l'aide immense en songeant aux combats.
Peuple, il est deux trésors, l'un clarté, l'autre flamme,
Qu'il ne faut pas laisser décroître dans notre âme,
Et qui sont de nos cœurs chacun une moitié,
C'est la sainte colère et la sainte pitié.

[Peuple], ayons l'ennemi
389. O France, ayons toujours présent...
390. Comme les grands Troyens *sur la porte de* Scée
398. Ceux-ci sont *ténébreux*;
400. *Semons l'aumône* immense en [rêvant] aux combats.
401-402. *Les deux profonds trésors,* l'un clarté, l'autre flamme
Que nous devons garder âprement dans notre âme

Date du manuscrit : 16 juillet 1875.

XXIII

LES PETITS

LES PETITS
GUERRE CIVILE.

NOTICE

O mes amis, l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.
(*Feuilles d'Automne*, XV, 11 mai 1830.)

Le charme, l'innocence, la misère ou l'héroïsme de l'enfant ont inspiré V. Hugo dès ses premières œuvres : des *Orientales* (1829) à l'*Art d'être grand-père* (1877), les « petits » prennent dans l'inspiration du poète ou du romancier une place de plus en plus grande, en même temps que se multiplient et s'accentuent les antithèses créées par l'imagination de l'écrivain entre la faiblesse physique et la force morale de l'enfant, entre sa douce insouciance et son stoïque héroïsme, entre le droit au bonheur que lui créent sa grâce et sa pureté et la misère dont l'injustice ou l'intérêt des hommes l'accable. Les *Feuilles d'Automne*, les *Voix Intérieures* célébraient surtout la bienfaisante influence de l'enfant sur la pensée de l'homme et du poète [1], mais, déjà dans les *Orientales* [2], l'Enfant grec est un héros, et, dans les *Rayons et les Ombres* [3], les trois orphelins de *Rencontre* sont de douloureux martyrs. Le martyre de l'enfance devient, au temps de la

---

1. *Les Feuilles d'Automne*; XV, *Laissez, tous ces enfants sont bien là*; XIX, *Lorsque l'enfant paraît*; *Les Voix intérieures*; XX, *Regardez : les enfants se sont assis en rond*; XXII, *A des oiseaux envolés*; XXIII, *A quoi je songe, hélas !* et toutes les pièces, à peu de chose près, de l'*Art d'être grand-père*.
2. *Orientales*, XVII, 8-10 juin 1828.
3. *Les Rayons et les Ombres*, XXXI, 3 avril 1837.

création du dîner guernesien des Enfants pauvres [1], une hantise de l'imagination de V. Hugo. L'héroïne des *Misérables* (1862) est une enfant malheureuse, la petite Cosette ; les souffrances et le courage de Gwymplaine et de Dea, pendant leur enfance, ont inspiré les pages les plus émouvantes de l'*Homme qui Rit* (1869) ; et l'histoire des enfants de la Flécharde est un des épisodes les plus dramatiques de *Quatre-Vingt-Treize* (1874).

L'enfant devait trouver sa place dans les *Petites Épopées* : Nuño du *Petit Roi de Galice*, Angus de l'*Aigle du Casque* entrent à peine dans l'adolescence ; c'est une petite fille, une mendiante, qui, par la pitié qu'elle inspire à un vieillard, amène le dénouement de *Welf, Castellan d'Osbor*. Dans le second recueil de la *Légende des Siècles*, *Les Petits* montrent tour à tour le rôle bienfaisant de l'Enfant, *Guerre Civile, Fonction de l'Enfant*, et sa sensibilité dans la douleur et sa tendresse, *Petit Paul* ; sa misère, *Question Sociale.*

*
* *

Guerre Civile apparaît tout d'abord comme une anecdote historique qui se suffit à elle-même : c'est un récit dramatique qui nous jette *in medias res,* au milieu des vociférations et du courroux de la foule, à la minute qui précède une exécution sommaire ; dans le crescendo des menaces, un enfant apparaît ; on l'écarte, et la victime s'offre aux bourreaux, mais les bourreaux pardonnent. Réduit à ces éléments, *Guerre Civile* intéresse surtout par le pittoresque de l'évocation : c'est une vision d'émeute, tragique et mouvementée ; un souffle de pitié traverse soudainement cette foule dont la colère avait soif de sang ; le dénouement, logique au fond, — car l'âme de la foule a cette mobilité, — émeut par sa brusquerie et son imprévu ; et le « Rentre dans ta maison ! » est dans la formule d'un grand nombre des finales des récits de la *Légende des Siècles.* Et de plus, cette pitié de la foule révolutionnaire fait songer à la position politique prise par V. Hugo à l'égard des insurgés de la Commune [1] : il semble, — et c'est une idée qu'il ne faut point écarter — que V. Hugo ait voulu montrer tout ce qui restait de bonté et de clémence dans l'âme de ces révoltés méconnus, à qui l'on prétend ne rien pardonner, et pour qui, acharné dans sa générosité, il réclame en vain, à cette date, l'amnistie pleine et entière. Mais en réalité, le récit de *Guerre Civile* n'était tout d'abord qu'un prélude à l'idée générale développée dans *Fonction de l'Enfant* [2], et cette idée générale

1. Cf. Introduction, p. XXVI-XXVII et XXXII.
2. Cf. ici la notice de la page 1163 et le renvoi qui, dans le manuscrit, sert de titre à *Fonction de l'Enfant.*

est celle qui a le plus heureusement inspiré V, Hugo pendant toute sa vie : l'enfant médiateur, l'enfant qui apaise les passions de l'homme :

Et quelque chose fit l'effet d'une lumière.

Dans *Quatre-Vingt-Treize*, René, Alain et Georgette, en péril au milieu des flammes, ne créaient-ils pas ainsi momentanément un commun courant de pitié entre les partis, unis dans la crainte de les voir périr, exaltés dans l'admiration pour l'héroïsme du sauveur ?

V. Hugo scinda en deux le récit *Guerre Civile* et son commentaire *Fonction de l'Enfant*, comme il avait fait pour la *Comète* et la *Vérité* ; mais on ne saurait méconnaître l'idée initiale du poète.

*
* *

Où V. Hugo puisa-t-il l'anecdote de *Guerre Civile* ? Nous l'avons en vain recherchée dans quelques-uns des si nombreux ouvrages publiés sur la Commune de Paris de mai 1871 à août 1876 et chez les auteurs que leurs opinions mettaient alors en relations avec V. Hugo ; nous avons aussi sans résultat consulté un certain nombre de journaux. Il semble bien pourtant que le récit soit dans son ensemble de même allure et de même facture que celui de l'enfant à la montre composé cinq ans auparavant pour l'*Année Terrible* :

Sur une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
— Es-tu de ceux-là, toi ? — L'enfant dit : Nous en sommes.
— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. — L'enfant voit des éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aille
Rapporter cette montre à ma mère chez nous ?
— Tu veux t'enfuir ? — Je vais revenir. — Ces voyous
Ont peur ! Où loges-tu ? — Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.
— Va-t-en, drôle ! — L'enfant s'en va. — Piège grossier !
Et les soldats riaient avec leur officier,
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle ;
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,
Brusquement reparu, fier comme Viala,
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.

La mort stupide eut honte, et l'officier fit grâce.
Enfant, je ne sais point, dans l'ouragan qui passe
Et confond tout, le bien, le mal, héros, bandits,

Ce qui dans ce combat te poussait, mais je dis
Que ton âme ignorante est une âme sublime.
Bon et brave, tu fais, dans le fond de l'abîme,
Deux pas, l'un vers ta mère et l'autre vers la mort;
L'enfant a la candeur et l'homme a le remord,
Et tu ne réponds point de ce qu'on te fit faire;
Mais l'enfant est superbe et vaillant, qui préfère
A la fuite, à la vie, à l'aube, aux jeux permis,
Au printemps, le mur sombre où sont morts ses amis.
La gloire au front te baise, ô toi si jeune encore!
Doux ami, dans la Grèce antique, Stésichore
T'eût chargé de défendre une porte d'Argos;
Cinégyre t'eût dit : Nous sommes deux égaux!
Et tu serais admis au rang des purs éphèbes
Par Tyrtée à Messène et par Eschyle à Thèbes.
On graverait ton nom sur des disques d'airain;
Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,
S'ils passent près du puits ombragé par le saule,
Font que la jeune fille ayant sur son épaule
L'urne où s'abreuveront les buffles haletants,
Pensive, se retourne et regarde longtemps.

(*Sur une barricade,* juin XI.)

Or ce récit n'est autre que la mise en vers d'un fait-divers du *Figaro* du 3 juin 1871 :

« L'héroïsme va quelquefois bien mal se nicher. Nous rapportons comme absolument authentique le fait suivant qui n'a que quelques jours de date.

« Une barricade de la rue du Temple vient d'être enlevée par la troupe.

« Au nombre des prisonniers qu'on amène rue Notre-Dame de Nazareth, vis-à-vis du café Dodar, se trouve un enfant d'environ quinze ans.

« L'action a été vive, les soldats sont dans toute l'exaltation qui suit une action aussi importante ; les prisonniers n'ont pas capitulé ; on les a pris les armes à la main ; ils doivent mourir ; *c'est la loi de toutes les guerres,* même de la guerre civile[1].

« Arrive le tour de l'enfant.

« On le pousse contre le mur pour en finir.

« Il demande à parler au capitaine.

« Le capitaine s'avance et lui demande ce qu'il veut.

— Je voudrais, dit l'enfant, en tirant une montre de sa poche, porter cela avant au concierge d'en face, il saurait à qui la remettre.

1. Voyez un peu à quel degré de folie cynique étaient arrivés les journalistes du parti thiériste (Note de Da Costa).

« Le capitaine qui, même dans la fièvre de la poudre, ne voit qu'un enfant en l'insurgé, devine le naïf subterfuge du pauvre diable.

— Allons, va ! Et dépêche-toi ! lui dit-il brutalement.

« Le peloton d'exécution a compris, lui aussi, quand, tout à coup, et courant comme s'il avait une affaire urgente, l'enfant reparaît, se met devant les soldats, le dos au mur, et dit :

— Me voilà !

« Le capitaine regarde ses hommes, les hommes regardent le capitaine, tout le monde est interdit.

« Mais le commandant a une idée ; il s'avance furieux vers l'enfant, le prend par les épaules, lui lance un coup de pied plus bas, en lui disant :

— Mais va-t-en donc, b... de gamin[1] ! » (bougre)

Les conclusions de *Sur une barricade* et de *Guerre Civile* diffèrent : l'une est liée au récit et l'autre en est séparée ; dans l'une le poète exalte l'héroïsme de l'enfant, dans l'autre il considère surtout sa « fonction » parmi les hommes. Mais la composition des deux poèmes paraît bien analogue, et tout porte à croire que *Guerre Civile* a eu comme l'enfant à la montre pour point de départ un récit réel, rencontré par le poète[2]. Sans doute *Guerre Civile* est un pendant ; dans l'enfant à la montre, c'était un capitaine de l'armée versaillaise qui épargnait un insurgé, ici ce sont les insurgés qui épargnent un agent de la répression ; néanmoins nous ne pensons pas que V. Hugo ait inventé le « pendant ».

1. *Figaro* du 3 juin 1871, cité par Da Costa, *La Commune de Paris*, tome III, p. 137-138.

2. V. Hugo a pu recueillir ce récit, au cours de conversations : à la date où le poème est écrit, V. Hugo, sénateur et requérant l'amnistie, se trouve en rapport avec un grand nombre de personnalités du parti des insurgés.

BROUILLONS

DE

Guerre civile[1].

La foule était sinistre et trouble ; on criait
à mort !
— Ne faites pas de mal à mon père.
Ei moi, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.
C'est un assassin
un espion
un scélérat
un traître — c'est mon père.
A mort ! et Paris fauve et (illisible)
Comme Athène autrefois, et comme autrefois Rome,
... semblait prêter son âme contre l'homme,
(Ms. 40, fr. 332.)

Il avait tout le jour tué n'importe qui
la consigne
Dans la rue au hasard, parce que c'était l'ordre
Après avoir mordu, le loup se laisse mordre.
et n'ayant ni pitié, ni remords
ni colère, il trouvait toute simple la mort
— Va-t-en
Chez ta mère — Sa mère est morte, dit le père.
— Il n'a que vous alors ? — Qu'est-ce que cela fait ?
Marchons...
des journaux purulents
La foule était sinistre et trouble on criait
A mort, et dans la foule, altier, patiemment,
... que raillaient les âmes misérables.
... un bandit
alors on entendit
Une petite voix qui disait : C'est mon père.
Mais moi, je ne veux pas qu'on te fasse du mal.
(Ms. 40, fr. 334.)

---

1. Ces brouillons sont écrits sur le recto et le verso d'une lettre de faire-part du décès et d'annonce de l'enterrement de Louis Wolowski, sénateur, ancien député, membre de l'Institut et de la Société centrale d'agriculture, décédé le 15 août 1876.

Grâce !
Cependant on avait lâché l'homme —
le petit
tu vois bien c'est de bonne amitié.
Je vais me promener avec ces messieurs.
Monsieur, donnez-moi la main.

— va avec ta mère
— elle est morte
il n'a plus de mère, où...
l'homme doucement
— Messieurs, puisque je vous dis que c'est mon père.
l'enfant frappe les vainqueurs
— Voulez-vous bien lâcher mon père tout de suite
— Ne bats pas ces messieurs, dit le père —
— et le peuple
Dit : lequel doit la vie à l'autre maintenant?
(Ms. 40, fr. 332 verso.)

. . . .
C'est un enfant qui pleure et qui sauve son père
De sorte que le peuple apaisé, rayonnant
Dit : lequel doit la vie à l'autre maintenant?

. . . .
Voyons, que voulez-vous que devienne un pauvre être
Qui ne sait pas pourquoi le hasard l'a fait naître?

---

faites...
... et sans fiel, sans remords,
Sans peur, nous trouverons toute simple la mort.
(Ms. 40, fr. 333.)

L'homme dit à l'un d'eux qui le tenait encore
lâchez-moi le collet,
et marchons doucement ; marchons du même pas,
et prenez-moi la main, l'enfant ne verra pas.
rue
Vous me fusillerez au détour de la place
Viens. . jusque là
il s'en ira, voyant que rien ne me menace,
une voisine aura soin de lui

— Vous me fusillerez dans la rue à côté
— Laissez-moi l'éloigner
  et l'enfant s'éloigna. — c'est bien, va mon garçon
maintenant où veut-on que j'aille ? — à ta maison !
cria le peuple, va, rentre chez toi —
le peuple, les voyant tous deux à leur fenêtre
Et ce bon peuple
      suivant des yeux l'enfant et le père
Heureux de n'avoir pas tué, fier, rayonnant
Dit : lequel doit la vie à l'autre maintenant ?

(Ms. 40, fr. 334 verso.)

GUERRE CIVILE

La foule était tragique et terrible ; on criait :
A mort ! Autour d'un homme altier, point inquiet,
Grave, et qui paraissait lui-même inexorable,
Le peuple se pressait : A mort le misérable !
Et, lui, semblait trouver toute simple la mort.
La partie est perdue, on n'est pas le plus fort,
On meurt, soit. Au milieu de la foule accourue,
Les vainqueurs le traînaient de chez lui dans la rue
— A mort l'homme ! — On l'avait saisi dans son logis ;
Ses vêtements étaient de carnage rougis ;
Cet homme était de ceux qui font l'aveugle guerre
Des rois contre le peuple, et ne distinguent guère
Scévola de Brutus, ni Barbès de Blanqui ;

---

lugubre
1. La foule était *sinistre* et terrible ;
3. *Tragique et qui semblait*
4. *Toutes les voix disaient :*
5 et sq. *Cet homme qu'on avait saisi dans sa maison*
Ne s'était point caché, n'avait pas de frisson,
Pas plus ému des cris qu'un mort des coups de foudre...
11-14. *Il faisait au hasard une féroce guerre.*
Cet homme était de ceux qui font l'affreuse guerre,
Cet homme était de ceux qui ne distinguent guère
Régulus de Gracchus, ni Barbès de Blanqui,
Il avait tué tout le jour n'importe qui.
13. Scévola de Brutus *et* Barbès de Blanqui

---

13. Il y a parallélisme et opposition : on connaît le patriotisme ardent de Mucius Scævola et de Barbès ; Scævola, Barbès évoquent, pour V. Hugo, l'ardeur du patriotisme dans la guerre étrangère : Mucius Scævola tue le roi étrusque Porsenna ; Barbès, au moment de la guerre de Crimée, écrit dans sa prison de Belle-Isle une lettre qui

Il avait tout le jour tué n'importe qui ;
Incapable de craindre, incapable d'absoudre,
Il marchait, laissant voir ses mains noires de poudre ;
Une femme le prit au collet : — A genoux !
C'est un sergent de ville. Il a tiré sur nous !
— C'est vrai, dit l'homme. — A bas ! A mort ! qu'on le [fusille !
Dit le peuple. — Ici ! Non ! Plus loin ! A la Bastille !
A l'arsenal ! Allons ! Viens ! Marche ! — Où vous voudrez,
Dit le prisonnier. — Tous, hagards, les rangs serrés,
Chargèrent leurs fusils. — Mort au sergent de ville !
Tuons-le comme un loup ! — Et l'homme dit, tranquille :
— C'est bien, je suis le loup, mais vous êtes les chiens.
— Il nous insulte ! A mort ! — Les pâles citoyens
Croisaient leurs poings crispés sur le captif farouche ;
L'ombre était sur son front et le fiel dans sa bouche ;

---

21. A l'Arsenal, *suis-nous*.
24. Tuons-le *tout de suite* !
27. ... sur le *vaincu* farouche.
28-37. Addition marginale remplaçant ces deux vers :

Le dédain contractait l'amer pli de sa bouche ;
Il était plus que pris, il était envahi

---

témoigne d'un si ardent amour pour sa patrie qu'il est, malgré lui, gracié par Napoléon III ; Brutus, meurtrier de Tarquin, Blanqui membre de la Commune, et toujours resté partisan d'un coup de force contre la classe bourgeoise au profit des ouvriers, personnifient, pendant les guerres civiles l'action inexorable. Ce sont évidemment là des distinctions qui échappent à l'esprit d'un simple, esclave de la seule consigne ; ce sergent de ville est un autre Javert. Un passage des *Misérables* éclaire la pensée de V. Hugo au sujet de la guerre étrangère et la guerre civile, et, pour avoir d'autres sources que l'ignorance, la conclusion de V. Hugo n'est guère différente de celle du héros de *Guerre Civile* : « Il n'y a ni guerre étrangère, ni guerre civile... etc. » IVe partie, liv. XIII, ch. III.

25. Cf. la réflexion faite, dans l'*Année terrible*, à propos d'une prisonnière malmenée par la foule :

Je plains la misérable ; elles, je les réprouve :
Les chiennes font horreur venant mordre la louve.

Cent voix criaient : — A mort ! A bas ! Plus d'empereur !
On voyait dans ses yeux un reste de fureur
Remuer vaguement comme une hydre échouée ;
Il marchait, poursuivi par l'énorme huée,
Et, calme, il enjambait, plein d'un superbe ennui,
Des cadavres gisants, peut-être faits par lui.
Le peuple est effrayant lorsqu'il devient tempête ;
L'homme sous plus d'affronts levait plus haut la tête ;
Il était plus que pris ; il était envahi.
Dieu ! comme il haïssait ! comme il était haï !
Comme il les eût, vainqueur, fusillés tous ! — Qu'il [meure !
Il nous criblait encor de balles tout à l'heure !
A bas cet espion, ce traître, ce maudit !
A mort ! c'est un brigand ! — Soudain on entendit
Une petite voix qui disait : — C'est mon père !

---

33. *Paisible,* il enjambait,

mort
41-42. *C'est l'ennemi du peuple : à bas, c'est un bandit,*
Un gueux, un espion ! Soudain on entendit

35-36. Ce peuple en « tempête », cet homme en proie aux « affronts » rappellent la foule tumultueuse qui dans la *Comète* insulte Halley ; mais l'attitude du martyr était différente :

Les cris allaient jusqu'aux nuées
Et le pauvre homme errait, triste, sous les huées.

Cf. aussi la foule versaillaise acharnée contre une femme insurgée dans l'*Année terrible,* et le dédain de la femme pour les injures :

L'amer silence écume aux deux coins de sa bouche.
(Juin IX, *La prisonnière passe, elle est blessée...*)

Mais le souvenir qui s'impose entre tous est encore celui de Javert, cet autre « mouchard ». Javert arrêté et qu'on va fusiller « sourit d'un sourire qui était tout ce qu'on peut voir au monde de plus dédaigneux, de plus énergique et de plus résolu, et répondit avec une gravité hautaine », IVe partie, XII, 7 : « Javert obéit avec cet indéfinissable sourire où se condense la suprématie de l'autorité enchaînée. » *Ibid.,* V, 7.

Et quelque chose fit l'effet d'une lumière.
Un enfant apparut. Un enfant de six ans ;
Ses deux bras se dressaient suppliants, menaçants.
Tous criaient : — Fusillez le mouchard ! Qu'on l'assomme !
Et l'enfant se jeta dans les jambes de l'homme,
Et dit, ayant au front le rayon baptismal :
— Père, je ne veux pas qu'on te fasse de mal !
Et cet enfant sortait de la même demeure. [meure !
Les clameurs grossissaient : — A bas l'homme ! Qu'il
A bas ! finissons-en avec cet assassin !
Mort ! — Au loin le canon répondait au tocsin.
Toute la rue était pleine d'hommes sinistres.
— A bas les rois ! A bas les prêtres, les ministres,
Les mouchards ! Tuons tout ! c'est un tas de bandits !
Et l'enfant leur cria : — Mais puisque je vous dis
Que c'est mon père ! — Il est joli, dit une femme,
Bel enfant ! — On voyait dans ses yeux bleus une âme ;
Il était tout en pleurs, pâle, point mal vêtu.
Une autre femme dit : — Petit, quel âge as-tu ?
Et l'enfant répondit : — Ne tuez pas mon père !
Quelques regards pensifs étaient fixés à terre,
Les poings ne tenaient plus l'homme si durement.
Un des plus furieux, entre tous inclément, [faire ?
Dit à l'enfant : — Va-t-en ! — Où ? — Chez toi. — Pourquoi
— Chez ta mère. — Sa mère est morte, dit le père.
— Il n'a donc plus que vous ? — Qu'est-ce que cela fait ?
Dit le vaincu. Stoïque et calme, il réchauffait

---

mouchard
47. Cent voix criaient : Tuez le *brigand*, qu'on l'assomme.
50-55. Addition marginale, 50 et 55 se suivaient tout d'abord.
70-71. ... Stoïque et [rude], il réchauffait
Les deux petites mains dans sa [forte] poitrine.

66-69. Même interrogatoire haché, en phrases brèves et pressantes, dans *Quatre-Vingt-Treize*, lorsque les soldats interrogent la Flécharde, Ire partie, liv. I, ch. 1.

Les deux petites mains dans sa rude poitrine,
Et disait à l'enfant : — Tu sais bien, Catherine?
— Notre voisine? — Oui. Va chez elle. — Avec toi?
— J'irai plus tard. — Sans toi je ne veux pas. — Pourquoi?
— Parce qu'on te ferait du mal. — Alors le père
Parla tout bas au chef de cette sombre guerre :
— Lâchez-moi le collet. Prenez-moi par la main,
Doucement. Je vais dire à l'enfant : A demain!
Vous me fusillerez au détour de la rue,
Ailleurs, où vous voudrez. — Et, d'une voix bourrue :
— Soit, dit le chef, lâchant le captif à moitié.
Le père dit : — Tu vois. C'est de bonne amitié.
Je me promène avec ces messieurs. Sois bien sage.
Rentre. — Et l'enfant tendit au père son visage,
Et s'en alla, content, rassuré, sans effroi.
— Nous sommes à notre aise à présent, tuez-moi,
Dit le père aux vainqueurs; où voulez-vous que j'aille? —
Alors, dans cette foule où grondait la bataille,
On entendit passer un immense frisson,
Et le peuple cria : Rentre dans ta maison!

---

73. ... avec toi. (sans interrogation.)
78. [Je vais le renvoyer et lui dire à demain]
87. Dit le père *à la foule*;

Date du manuscrit : 22 août [1876]*.

---

* Les brouillons sont écrits sur une lettre de faire-part de la mort du sénateur Wolowski. Cf. la note de la page 1124.

PETIT PAUL

NOTICE

V. Hugo, en écrivant le poème de *Petit Paul*, a organisé dans un ensemble dramatique une série d'inspirations éparses dans ses œuvres précédentes[1]. Seule l'action est originale, tout au moins pour le dénouement, emprunté peut-être à la réalité, dans quelque fait-divers.

Le vieillard n'est autre que V. Hugo lui-même dans *l'Art d'être Grand-Père*, dont il semble que *Petit Paul* soit un poème détaché. De V. Hugo, le vieillard, qui vient ici de recueillir l'enfant, a la sensibilité familière et la tendresse bourgeoises : il s'attache à l'enfant recueilli après la mort de la mère, comme Jean Valjean à Cosette après la mort de Fantine ; avec les mêmes attitudes, il entoure des mêmes soins l'orphelin. Le martyre de cet orphelin, dédaigné et battu par sa marâtre, c'est celui de Cosette dédaignée et battue par la Thénardier. Ce que dans *Petit Paul* la femme, si cruelle au pauvre intrus, dit si tendrement au nouveauné qui est son propre fils, c'est ce que la mère du *Revenant*, dans les *Contemplations*, disait à son enfant : ici et là, mêmes idées générales dans la psychologie des sentiments maternels. Le cadre lui-même, ce jardin à la fois splendide et sauvage, nous l'avons admiré déjà aux Feuillantines, dans le parc d'Aranjuez et dans l'enclos de la rue Plumet.

1. Nous avons dû, dans les notes du texte, pour montrer ce caractère du poème du *Petit Paul*, faire d'assez nombreux rapprochements avec les inspirations antérieures du poète.

Quant à l'action, il est impossible qu'elle ne fasse point songer, pour une part, au poème d'*Angelus*, de François Coppée.

V. Hugo s'intéressa de bonne heure à Coppée : en 1867, Coppée était allé le voir à Bruxelles et avait reçu de lui le plus bienveillant accueil ; le 5 janvier 1868, V. Hugo lui envoyait à propos de l'idylle parisienne du *Banc* le témoignage d'une admiration sympathique : « Quelle élégie vous avez su tirer de ces silhouettes jusqu'ici grotesques ! » Les *Poèmes modernes*, dont la première pièce est l'histoire d'*Angelus*, parurent au début de mars 1869, et le 15 V. Hugo écrivait à Coppée : « Vos *Poèmes modernes* sont un échelon de plus gravi par votre talent robuste et charmant[1]. »

Dans *Angelus*, on retrouve le cadre et une partie de l'action de *Petit Paul*, composé sept ans plus tard par V. Hugo. Angelus, enfant recueilli et élevé par un vieux prêtre et un vieux soldat,

> Leur fait une vieillesse encore ensoleillée.

Comme Paul, Angelus s'ébat au milieu du décor d'un jardin printanier :

> Et, là-bas, le petit jardin du presbytère
> A mi-côte est rempli de fleurs et de rayons :
> Blond, rieur et chassant aux premiers papillons,
> Un bel enfant y joue et va sur la pelouse
> Du vieux prêtre en soutane au vieux bonhomme en blouse.

Comme le grand-père de Paul, le vieux prêtre s'efforce

> D'apprendre le métier de mère et de nourrice[2].

Le grand-père et le vieux prêtre ont tous deux la même idée pour élever leur nourrisson :

> « Eh ! bien, en attendant nous aurons une chèvre, »

dit le prêtre.

> Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
> La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des monts,

écrit V. Hugo.

---

1. Sur les rapports de V. Hugo et de Coppée, cf. *Victor Hugo et François Coppée d'après seize lettres inédites de Victor Hugo à François Coppée (1861-1882)*, par Jean Monval, dans la *Revue Hebdomadaire* du 4 juin 1910, p. 84-102 ; François Coppée, *Victor Hugo, Mes Souvenirs personnels*, en tête de l'édition du *Roman de Juliette et de Victor Hugo* par H. W. Wack, Paris, Librairie Universelle, octobre 1904, p. 1-29.

2. Cf. *Petit Paul*, v. 11.

V. Hugo nous montre

[Le] nouveau-né vermeil et nu jusqu'au nombril
Couché sur l'herbe en fleurs...

et il admire

la fraîche impudeur de l'innocence nue.

Coppée n'avait pas oublié d'esquisser le même tableau :

O candeur ! ils avaient des fiertés de nourrices ;
Et quand l'enfant dormait tout nu, montrant ses cuisses,
Où le sang rose et pur venait à fleur de peau,
Les yeux brillants de joie, ils disaient : « Qu'il est beau ! »

Puis ce sont les premiers pas essayés et les premiers mots bégayés :

Un beau jour il voulut marcher. Nouvelles fêtes.
Ces vieux avec leurs dos voûtés et leurs pas lents
Semblaient faits pour guider les efforts chancelants[1]...
Chacun d'eux soutenait un des bras de l'enfant ;
Et celui-ci parfois s'arrêtait, triomphant
Après un petit pas qui lui semblait immense.

(Coppée, *Angelus.*)

Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres.
Paul est brave, il se risque, appelle, hésite, espère,
Et tout à coup se met en route, et le grand-père
L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
Et chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.

(Victor Hugo, *Petit Paul.*)

Après le premier pas, ce fut le premier mot
... vague bégaiement,
Effort de la pensée éclose qui s'envole
Et qui ressemble encore à peine à la parole.

(Coppée, *Angelus.*)

Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau
Sorte d'ascension lente du mot qui vole...

(V. Hugo, *Petit Paul.*)

Sans doute, toutes ces rencontres ne sont pas fortuites ; si elles ne se décèlent point dès la première lecture, c'est que la création verbale dans la poésie des humbles met un abîme entre V. Hugo et Coppée : par là, *Petit Paul* apparaît souvent presque aussi distant

1. Constatons toutefois que ce rapprochement entre les pas hésitants du vieillard et ceux de l'enfant se rencontre chez V. Hugo, bien avant 1869, dans *Ratbert*. Cf. ici la note du vers 94.

d'*Angelus* que les *Pauvres Gens* sont loin des *Enfants de la Morte* de Charles Lafont. Dans *Petit Paul* comme dans les *Pauvres Gens*, l'impression poétique dérive pour une large part de la vision de la nature ; le jardin, le cimetière surgissent à nos yeux dans des évocations précises que complètent des sensations auditives d'une suggestive orchestration :

Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces ;
Les sources chuchotaient doucement dans les mousses ;
A tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait
Le remuement confus des feuilles s'ajoutait.

Disons aussi que l'on sent flotter dans le jardin et dans le cimetière cette « âme des choses » qui pénètre l'âme des personnages et se mêle à leur joie et à leur douleur. Rien de pareil chez Coppée : le vers de Coppée est plat et sans sonorité ; ses descriptions ne vont pas au delà de l'impression que nous donnerait la vue d'une chromolithographie conventionnelle.

Au reste, l'action d'*Angelus* et celle de *Petit Paul* ne sont parallèles qu'un instant : il n'y a pas, à proprement parler, de drame dans *Angelus* ; le pauvre orphelin meurt étiolé par l'atmosphère de vieillesse du presbytère, et Coppée se borne à suivre pas à pas les phases de sa lente agonie. Chez V. Hugo nous assistons à toute une suite d'événements : nous voyons successivement le grand-père recueillir Paul, Paul vivre heureux, puis perdre son grand-père, changer de milieu, devenir la victime d'une marâtre, s'enfuir et venir mourir à la grille du cimetière ; dénouement habilement ménagé et qui a l'imprévu d'un coup de théâtre.

V. Hugo n'a pas voulu que ce dénouement perdît quoi que ce fût de sa valeur dramatique. Il avait imaginé une autre fin du récit : dans la mort, les yeux de *Petit Paul* s'ouvraient, il revoyait son grand-père et sa mère :

Quand il fut mort, ses yeux s'ouvrirent,
    Alors deux blancheurs apparurent.
La plus proche semblait un vieillard, l'autre, au fond
Des vapeurs que les vents construisent et défont,
Était une ombre, femme en deuil. pâle lumière ;
Petit Paul éperdu ne vit que la première.
Et l'enfant se jeta vers elle. Ah ! je te vois
Grand-père ! Ah ! t'embrasser ! dit Paul avec la voix
D'un être qui s'en va de ce monde éphémère.
Et le grand-père dit : Commence par ta mère [1].

1. Nous rétablissons ces vers dans leur ordre logique, conformément aux variantes de l'édition Ollendorff. *Légende des Siècles*, tome II, p. 505. Voir ici leur disposition sur le manuscrit p. 1145.

Généreux sacrifice, trait d'héroïque abnégation, qui, placé dans un cadre de merveilleux, touchait sans conteste notre sensibilité. Un analogue dénouement séduisit l'imagination de Lamartine dans *Jocelyn* : dans un *Nouvel épilogue*, écrit en 1839, il fit après la mort du prêtre apparaître les fantômes réconciliés de Laurence et de Jocelyn. Mais, dans *Jocelyn*, cet épilogue était en harmonie avec tout un poème où Dieu, le Christ, les Anges sont sans cesse invoqués, et qui est pour ainsi dire tout entier éclairé et pénétré par le merveilleux chrétien ; il n'en était pas de même pour *Petit Paul*.

Une conclusion empruntée, sans préparation, au merveilleux risquait d'atténuer l'émotion que provoquait dans son humaine réalité l'événement tragique de la mort de l'orphelin. La préséance accordée généreusement par le grand-père à la mère retrouvée au ciel par *Petit Paul* avait sans doute en soi quelque chose d'attendrissant, mais il faut bien avouer que ce dialogue posthume apparaissait trop nettement comme une création de l'imagination du poète, et, parce qu'il était en dehors de la vie, faisait fausse note, et se montrait en désaccord avec le réalisme de l'ensemble de la pièce.

Le poète abandonna donc les deux apparitions merveilleuses et revint à son procédé ordinaire de conclusions empruntées aux faits réels, conclusions rapides, resserrées en un seul vers, et qui, d'un coup brusque, ouvrent plus sûrement la porte toute grande à la méditation et à l'émotion.

PREMIERS BROUILLONS

DE

Petit Paul[1].

1-28. Sa mère en le mettant au monde s'en alla.
Sombre distraction du sort! Pourquoi cela?
Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant naître?
Alors un vieux bonhomme adora ce pauvre être,
C'était l'aïeul ; parfois la triste nuit défend
L'aube troublante
La douce aurore : il prit entre ses bras l'enfant
Que la mère semblait oublier derrière elle
Et devint mère ; chose étrange et naturelle,
On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
D'être le bon passant, celui que vont chercher
et les souffrants
D'instinct les accablés, les malheureux sans nombre,
Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre.
vienne
Il faut bien que quelqu'un pense à ceux qui...

C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,
Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,

---

1. Nous indiquons en marge des brouillons le n° des vers qui utilisent ces brouillons.

La plupart de ces brouillons sont écrits sur papier *bleu*. *Petit Paul* a été commencé en 1876 ; et V. Hugo, à cette date, a utilisé un papier bleu semblable à celui dont il s'était servi pour *l'Aigle du Casque* et pour *Guerre Civile*. La fin de la pièce est écrite sur ce papier bleu et datée du 22 septembre 1876, p. 561 du ms. Le quatrième feuillet, p. 552, est du même papier : il porte la date du 28 juillet 1876 ; trois autres feuillets, pages 549, 550 et 557, sont également sur papier bleu. Les vers 1-23 ; 24-44 ; 70-90 ; 174-193 ; 252-270 sont donc voisins de la date finale du 22 septembre 1876. Tout le reste du manuscrit et des brouillons écrits sur papier *blanc* paraissent postérieurs à cette date. Il y a donc lieu de supposer que *Petit Paul* a été remanié au cours de la confection du recueil paru en février 1877, mais les intercalations sur feuilles blanches, remplaçant les pages antérieurement écrites sur papier bleu, ne permettent pas de supposer qu'il y ait eu modification essentielle dans le développement du poème.

Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.
Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir,

Il faut bien que quelqu'un soit doux sous le ciel noir
De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
Amène au nouveau-né qui n'a pas de nourrice
qui rôde
La chèvre aux fauves yeux au flanc des monts
Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire : Aimons !
Qui couvre de bonté la vie impénétrable
vieux, qui soit jeune
Qui soit *presque sacré* et qui soit vénérable.

(Ms. 40, fr. 335.)

77. Il faut allaiter Paul ; une chèvre y consent.
chevreau
C'est le frère de lait de l'*agneau* bondissant
Que ce doux petit Paul
et son genou
Il veut marcher : *son pied fléchit* vacille et ploie ;
l'enfant tremble

72. Paul est d'abord bien pâle et bien chétif. Qui sait ?
Vivra-t-il ? un vent noir lorsqu'il naquit passait
sait-on
Souffle d'ombre et *qui sait* si cette brise amère
Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère ?

95. Et cela s'achevait par un éclat de rire.
Oh ! pas plus qu'on ne peut peindre un rayon d'azur
la rose ou le regard du soleil triomphant
on ne peut raconter le rire d'un enfant
nul ne dira jamais
nul n'approfondira le
nul n'ira jusqu'au fond du rire des enfants.
Oh ! pas plus qu'on ne peut peindre un astre ou décrire
Ce gouffre, le lever du soleil triomphant,
Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant.
Car ce fond là, c'est Dieu
L'amour, la confiance au ciel épanouie
paix
La gloire. On ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.

(Ms. 40, fr. 343.)

L'enfant tremble, cela n'ôte rien à sa joie,
85. Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
croître
Un an c'est l'âge fier ; grandir, c'est conquérir.

L'aïeul vivait chez lui dans sa maison des champs
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude.
Hélas ! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

d'un an
L'enfant aventurier charmant
aux cheveux blonds

87. Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres
(Mères, vous le voyez en regardant les vôtres)
l'enfant est suivi par l'aïeul
Doux spectacle, *c'est l'aube ici, le couchant là*
L'aïeul suit, le petit va tout seul. — C'est cela.
L'enfant cherche un appui, se risque, appelle, espère
route
Brave et frêle, il se met en marche et le grand-père
l'âge fait
L'entoure de ses mains que les ans font trembler
Et chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.

1. Je vois que je n'ai pas encor parlé du père :
il était jeune et se remaria.
2. L'aïeul avait un fils : l'enfant avait un père
Et ce père était jeune, il se remaria.
3. Alors une autre femme entra dans la maison
4. L'enfant de la vivante et l'enfant de la morte.

(Ms. 40, fr. 343 verso.)

C'est par le tremblement de l'homme sur la terre
Que commence et finit la vie ; et les enfants
Sont tremblants comme nous vieillards, mais triomphants ;
Croître, c'est triompher — les enfants que Dieu dore
Sont chez nous, spectres noirs, des fantômes d'aurore.
Ils ont le doux frisson de ce qui va s'ouvrir,
85. Trembler n'empêche pas la branche de fleurir,
C'est le ciel qu'à travers leur douce transparence
Vous voyez derrière eux. Ils tremblent d'ignorance
Et nous, c'est de science hélas que nous tremblons.
87. Quand le cher petit être aux pâles cheveux blonds
Eut fait le premier pas, il en essaya d'autres ;
Mères vous le voyez en regardant les vôtres.

(Ms. 40, fr. 341 verso.)

Cela fait, le grand cœur terrible s'apaisa.
C'est par le tremblement de l'homme sur la terre
Que commence et finit la vie ; et les enfants
Sont tremblants comme nous vieillards, mais triomphants ;
conquérir
Croître, c'est triompher

S'épanouir, c'est vaincre. Et pour que la jeunesse
gaie
Soit fière, heureuse et *calme*, il suffit qu'elle naisse.

Oui, frisson quand on entre et frisson quand on sort.
fatal
Naître est joyeux, et vivre est triste. Sombre sort :
La vie a deux versants ainsi qu'une montagne
Et l'on reprend sur l'un ce que sur l'autre on gagne.
notre obscur destin
De là deux tremblements dans ce monde incertain :
L'un au vent du tombeau, l'autre au vent du matin ;
Les enfants, que le jour enivre, agite et dore,
Sont chez nous, spectres noirs, des fantômes d'aurore.

Ils frémissent, sans peur, pourtant prêts à s'ouvrir
Ils frémissent, joyeux, sans peur, prêts à s'ouvrir ;
85. *Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.*
C'est le ciel qu'à travers leur fraîche transparence
Nous voyons derrière eux. Ils tremblent d'ignorance,
Anges au pur sourire, aux divins cheveux blonds
ils tremblent d'ignorance
Et nous, c'est de science, hélas, que nous tremblons.

Qu'est-ce donc que la vie? ils ne le savent pas.
Pour nous par les laideurs, pour eux par les appas
Elle existe ; un zéphyr les berce et les encense ;
Leur vague confiance est faite d'innocence.
Comment craindre le mal quand on n'en a pas fait?
Leur âme avant la vie au ciel se réchauffait.

(Ms. 40, fr. 342.)

L'enfant...
et que son front se baisse ou que son œil s'élève,
on ne peut pas savoir à quoi ce doux esprit
songe, et d'où vient qu'il pleure et d'où vient qu'il sourit.

(Ms. 40, fr. 335 verso.)

94. Doux spectacle, c'est l'aube ici, le couchant là.
c'est cela
L'enfant bras cherche
Brave et frêle il se met en marche et le grand-père
L'entoure de deux mains que l'âge fait trembler
Et chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.

(Ms. 40, fr. 336)

166. *Tu ne le verras plus ton pauvre vieux grand-père*
Qui t'aimait tant, il va dormir sous une pierre
Le doux être riait et ne comprenait pas.

230. *Et le doux boute-entrain devint souffre-douleurs.*
Un jour... *comme si l'on voyait*
l'ombre des cordes de la lyre

Ms. 40, fr. 344.
Sur un morceau d'enveloppe :
Le Rappel, 21, rue de Clichy, Paris.

puis on le mit (?) dans un pré — pied rose et blanc
180. une vache couchée
regardait les passants avec maternité.

dans un pré étendue
180. Au bord du grand chemin une vache couchée
Regardait les passants avec maternité.

Ms. 40, fr. 346-347.

184. On porta le vieillard au cimetière, auprès
De l'église, humble enclos point orné de cyprès;
illustres tombeaux
Ni de marbres hautains ni d'inscriptions fausses.
On entrait dans ce champ plein de croix et de fosses,
Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
Par une grille en bois qui la nuit se fermait
Et l'on a cru plus tard se souvenir que Pierre
Qui suivait tout petit le convoi du grand-père
Regarda cette entrée avec attention.
195. Mais l'enfant devant lui n'a qu'une vision
Et toute la nature est pour lui comme un rêve
Et que son front se baisse ou que son œil s'élève
On ne peut pas savoir à qui ce jeune esprit
Songe songe
Pense et d'où vient qu'il pleure et d'où vient qu'il sourit.

Demandez le secret des flots à l'Océan,
Demandez le secret des vents à la nuée.

Le petit enfant, chose obscure et singulière,
Regarda cette entrée avec attention.

Ms. 40, fr. 336 verso.

195. Mais l'enfant devant lui n'a qu'une vision,
Et toute la nature est pour lui comme un rêve
Et que son front se baisse ou que son œil s'élève
On ne peut pas savoir à quoi ce doux esprit
Songe, et d'où vient qu'il pleure et d'où vient qu'il sourit.

Ms. 40, f. 345.

210. la mère a deux versants.
petit à l'enfant
tendre pour son enfant, dure au petit d'une autre.
ah !
grand-père, je voudrais te voir...
toi qui...

Ms. 40, fr. 348, sur fr. d'enveloppe adressée
à M. Victor Hugo, Paris.

219. Paul pleura. Tout fut sourd, il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne ;
Il ne comprenait pas ; quand il rentrait le soir
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir.
Oh ! le bon vieux baiser de ces lèvres augustes !
Où donc était-il l'homme aux regards doux et justes,
Le souriant vieillard qui disait toujours oui.
Est-ce que tout cela s'était évanoui ?
Dure énigme ! l'amour remplacé par la haine,
L'épine de la ronce après l'ombre du chêne.
Ah ! ces pauvres petits pourquoi donc sont-ils nés ?
Les yeux en s'éveillant regardaient étonnés.

Ms. 40, fr. 349.

que trois
198. Paul n'avait *pas quatre* ans
revint
Quand il *rentra* le soir
Sa chambre lui sembla quelque chose de noir.
Il pleura. Tout fut sourd, il pleura pour personne.
Comment dire les peurs du roseau qui frissonne ?
Il eut le sombre effroi
Puis le sommeil vint. Dieu calme les...
Le lendemain ses yeux cherchèrent étonnés :
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
L'aurore n'avait pas l'air de le reconnaître

Et lui l'aube n'avait plus l'air de le connaître.

Ms. 39, p. 548.

245. Il était étendu devant l'entrée et froid.
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir...
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir.
Il avait appelé dans l'ombre solitaire
En vain, puis il était tombé mort sur la terre.
La nuit, on entendit des cris dans la vapeur

Venir du champ où sont les morts et l'on eut peur.
Le lendemain hélas ! on comprit.

On se souvint de cris qu'on avait entendus
Le lendemain ce pas   ces pas perdus
On se souvint de cris qu'on avait entendus
Hélas ! on retrouva l'enfant au cimetière.

Ms. 40, fr. 340 verso.

Le sort pour les enfants est une vision,
Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve,

Hélas ! la nuit descend sur l'âme qui se lève.

le logis
Paul vit dans *la maison* entrer un inconnu,
C'était son père ; puis une femme au sein nu
Allaitant un enfant, l'enfant était son frère ;
La femme l'abhorra tout de suite. Une mère
C'est le sphinx ; c'est le cœur inexorable et doux,
Blanc du côté divin, noir du côté jaloux,
Tendre pour son enfant, dur pour l'enfant d'une autre

prêtre
Souffrir sachant pourquoi, mage, prophète, apôtre,
un ange
C'est bien ; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
martyr
Être déjà proscrit, n'étant pas homme encor !

— Oh ! le méchant enfant ! il est insupportable
Je ne veux plus le voir,
A la cave, au pain sec ! Otez-le de la table.
Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
A la cave ! au pain sec ! Et puis il est si laid !

Et Paul devint
Ainsi Paul fut pareil à celui qui se noie.
L'enfant, qui faisait tout joyeux perdit la joie.

Le lendemain ses yeux... par les larmes
Cherchèrent, il pleura ; nul ne vint, la maison
sans air, sans jour et sans fenêtre
Triste semblait n'avoir ni porte ni fenêtre
Et l'aube n'avait pas l'air de le reconnaître
Alors deux blancheurs apparurent
Et l'enfant se jeta vers l'une : Ah ! je te vois
Grand père ! Ah ! t'embrasser ! dit Paul avec la voix
D'une âme

De l'être qui s'en va de ce monde éphémère
Et le grand père dit : Commence par ta mère

semblait un vieillard
La plus proche *d'instant en instant,* l'autre au fond
Des vapeurs que les vents construisent et défont,
Etait une ombre, femme en deuil, pâle lumière
Petit Paul éperdu ne vit que la première.
Grand père, je te vois.
Laisse moi t'embrasser, cria-t-il
Quand il fut mort ses yeux s'ouvrirent.

Ms. 40, p. 337. Les fragments 336-341
sont écrits sur les pages imprimées d'une Revue de la Louisiane :
n° 1 juillet 1876.
Comptes rendus de l'Athénée Louisianais : Nouvelle Orléans.

PETIT PAUL

Sa mère en le mettant au monde s'en alla.
Sombre distraction du sort. Pourquoi cela ?
Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant vivre ?
Pourquoi par la marâtre, ô deuil ! la faire suivre ?
Car le père était jeune, il se remaria.
Un an, c'est bien petit pour être paria ;
Et le bel enfant rose avait eu tort de naître.
Alors un vieux bonhomme accepta ce pauvre être ;
C'était l'aïeul. Parfois ce qui n'est plus défend
Ce qui sera. L'aïeul prit dans ses bras l'enfant
Et devint mère. Chose étrange et naturelle.
Sauver ce qu'une morte a laissé derrière elle ;

4-7. Addition marginale.
4. Pourquoi par la marâtre, *hélas* ! la faire suivre ?
8. Alors un vieux bonhomme *adopta* ce pauvre être.
10-11. *a*) L'aïeul prit dans ses bras l'enfant
Que sa mère { *laissait au destin* / *au tombeau lui léguait* / *semblait oublier derrière elle* }
b) [Trouver] ce qu'une morte a [perdu] derrière elle

1-3. C'est ce que disait déjà le vieux Fabrice :

Ma fille est maintenant sous terre et nous oublie.
D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô dure loi !...
Les choses ne sont pas ainsi bien arrangées,
Celui qui fait le choix se trompe : il serait mieux
Que l'enfant eût la mère et la tombe le vieux.

Ratbert, VIII, 306-316.

12. *A laissé derrière elle* : encore une expression de Fabrice :

C'est égal, je plains les pauvres mères
Qui laissent leurs enfants derrière elle, ainsi.

Ibid., 348-349.

On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
D'être le doux passant, celui que vont chercher,
D'instinct, les accablés et les souffrants sans nombre,
Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre;
Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir;
Il faut bien que quelqu'un soit bon sous le ciel noir,
De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des monts ;
Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire : Aimons !
Qui couvre de douceur la vie impénétrable,
Qui soit vieux, qui soit jeune, et qui soit vénérable ;
C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,
Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,
Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.

Donc l'humble petit Paul naquit, fut orphelin,
Eut son grand œil bleu d'ombre et de lumière plein,
Balbutia les mots de la langue ingénue,
Eut la fraîche impudeur de l'innocence nue,
Fut cet ange qu'est l'homme avant d'être complet ;
Et l'aïeul, par les ans pâli, le contemplait
Comme on contemple un ciel qui lentement se dore.
Oh ! comme ce couchant adorait cette aurore !

---

30. Suivi tout d'abord d'une première ébauche des vers 35-36.
Et son aïeul pensif le regardait éclore ;
Oh ! comme ce couchant adorait cette aurore !
fit l'essai de sa
31. *Gazouilla, dit* les mots de la langue ingénue

---

26. Mais de la mère, au moins, il sied qu'on se souvienne.
Et puisqu'elle a ma place, hélas ! je prends la sienne
Ibid., 317-318.

36. Même image dans la bouche de Fabrice, ébloui par la grâce d'Isora:
L'aïeul rit : doux reflet de l'aube sur le soir.
Ratbert, VIII, 275.

Le grand-père emporta l'enfant dans sa maison,
Aux champs, d'où l'on voyait un si vaste horizon
Qu'un petit enfant seul pouvait l'emplir. Les plaines
Étaient vertes, avec toutes sortes d'haleines
Qui sortaient des forêts et des eaux ; la maison
Avait un grand jardin, et cette floraison,
Ces prés, tous ces parfums et toute cette vie
Caressèrent l'enfant ; les fleurs n'ont pas d'envie.

Dans ce jardin croissaient le pommier, le pêcher,
La ronce ; on écartait les branches pour marcher ;
Des transparences d'eau frémissaient sous les saules ;
On voyait des blancheurs qui semblaient des épaules,
Comme si quelque nymphe eût été là ; les nids

37-44. Addition marginale.
37. Le *vieillard* emporta...
38. ... un si *grand* horizon
41. Qui *venaient* des forêts...
42. Avait un *beau* jardin
44. Suivi dans l'addition marginale de quatre vers, dont les deux derniers sont utilisés en 59-60 :

Le parc était un bois sauvage sans effroi ;
On marchait en poussant les branches devant soi.
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude,
Hélas ! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

45-46. *Ce jardin était très-sauvage, sans effroi ;*
ronces
Partout on écartait les branches devant soi
48. On voyait des *rondeurs*...
49-50. ... *des* nids
Sortait l'hymne de ceux qui se sentent bénis

45-58. Pareil à ce jardin, le bois où ses petits enfants vont se promener « parmi » le frais tremblement des feuilles (ici 53-54) est un « éden » pour le poète (ici 58) et il croit y entrevoir les ménades (ici 48-49) : *L'Art d'être grand-père*, I, 9, *Georges et Jeanne*, 30 avril 1870 ; paradis aussi la forêt et la plaine où ils s'ébattent :

Voici l'heure d'aller se promener dans l'ombre
Des grands bois pleins d'oiseaux dont Dieu seul sait le nombre.
Toute la plaine en fleurs a l'air d'un paradis.

Ibid., I, 12, *Un manque*, 1870.

Murmuraient l'hymne obscur de ceux qui sont bénis ;
Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces ;
Les sources chuchotaient doucement dans les mousses ;
À tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait,
Le remuement confus des feuilles s'ajoutait ;
Le paradis, ce chant de la lumière gaie,
Que le ciel chante, en bas la terre le bégaie,
En été, quand l'azur rayonne, ô pur jardin !
Paul étant presque un ange, il fut presque un éden ;
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude,
Hélas ! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

Un jardin, c'est fort beau, n'est-ce pas ? Mettez-y
Un marmot ; ajoutez un vieillard ; c'est ainsi
Que Dieu fait. Combinant ce que le cœur souhaite
Avec ce que les yeux désirent, ce poëte
Complète, car au fond la nature c'est l'art,
Les roses par l'enfant, l'enfant par le vieillard.
L'enfant voisine avec les fleurs, c'est de son âge ;
Et l'aïeul vient, sachant qu'il est du voisinage ;
Et comme c'est exquis de rire au mois d'avril !
Un nouveau-né vermeil, et nu jusqu'au nombril,

---

52. Les sources chuchotaient *vaguement* dans les mousses ;
53. A tout ce qui *murmure*
54. Le *profond remuement* des feuilles
55-58. Addition marginale.
56. Que *l'été* chante, *ici* la terre le bégaie.
61-70. Ces vers suivaient tout d'abord le vers 36 avec ces variantes au début :

joyeux
Un jardin, c'est *charmant*, n'est-ce pas ? mettez-y
Un enfant

69. Et comme c'est *charmant* de rire...
70. ... et *troussé* jusqu'au nombril

---

70. Cf. dans l'*Art d'être grand-père* :
Col nu, pieds nus, bras nu, ventre nu, jambes nues,

Couché sur l'herbe en fleurs, c'est aimable, ô Virgile !
Hélas ! c'est tellement divin que c'est fragile !
Paul est d'abord bien frêle et bien chétif. Qui sait ?
Vivra-t-il ? Un vent noir, lorsqu'il naquit, passait,
Souffle traître ; et sait-on si cette bise amère
Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère ?
Il faut allaiter Paul ; une chèvre y consent.
Paul est frère de lait du chevreau bondissant ;
Puisque le chevreau saute, il sied que l'homme marche,
Et l'enfant veut marcher. Et l'aïeul patriarche
Dit : C'est juste. Marchons. Oh ! les enfants, cela
Tremble, un meuble est Charybde, une pierre est Scylla,

---

71. ... c'est *exquis*, o Virgile !
75. Souffre *d'ombre*, et *qui sait* si cette bise amère
81-85. *Marchons !*
... Et l'on va dans le jardin : c'est dit,
Marchons ! Oh ! les enfants, dès que cela grandit,
Cela règne : leur front tremble et leur genou ploie.
Mais ce doux tremblement n'ôte rien à leur joie,
Trembler n'empêche pas la branche de fleurir,

Une brassière blanche allant jusqu'au nombril.
L'épopée du Lion, IV, *L'Aurore*,
29 septembre [1874], *jour de naissance de Jeanne.*
Elle a aujourd'hui cinq ans.

Voir aussi les vers cités dans la note des vers 237-248.

71. Pourquoi V. Hugo invoque-t-il ici Virgile ? Sans doute « couché sur l'herbe en fleurs » rappelle un peu le *Molli consedimus herba* de l'églogue IV, 55. Mais ce rapprochement de détail n'explique pas suffisamment l'association des idées, d'autant plus qu'il n'y a pas de nouveau-né chez Virgile. C'est, bien plutôt que ce seul trait, l'ensemble de la description du jardin en pleine sève qui a ramené la pensée de V. Hugo à la quatrième églogue de Virgile : le *molli consedimus herba* y est en effet suivi d'un tableau de la nature printanière :

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus.

76-94. Cf. les vers de l'*Angelus* de Coppée, cités dans la notice p. 1134-1135.

Leur front penche, leur pied fléchit, leur genou ploie,
Mais ce frémissement n'ôte rien à leur joie.
Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
Un an, c'est l'âge fier; croître, c'est conquérir;
Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres.
(Mères, vous le voyez en regardant les vôtres.)
Frais spectacle! l'enfant est suivi par l'aïeul.
— Prends garde de tomber. C'est cela. Va tout seul.
Paul est brave, il se risque, hésite, appelle, espère,
Et tout à coup se met en route, et le grand-père
L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
Et, chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.
Et cela s'achevait par un éclat de rire.
Oh! pas plus qu'on ne peut peindre un astre, ou décrire
La forêt éblouie au soleil se chauffant,
Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant;
C'est l'amour, l'innocence auguste, épanouie,
C'est la témérité de la grâce inouïe,
La gloire d'être pur, l'orgueil d'être debout,
La paix, on ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.

92-93. Et [voilà qu'il] se met en route, et le grand-père
L'entoure de ses mains *promptes à vaciller.*

97. a) *Ce gouffre, le lever du soleil triomphant,*
b) *Le lever du soleil splendide et réchauffant,*

99. C'est l'amour, c'est *l'extase aux cieux* épanouie

---

94. Le rapprochement se rencontrait déjà dans *Ratbert,* lorsque Fabrice fait faire ses premiers pas à Isora :

La main qui tremble aidant la marche qui chancelle.
III, 130.

102. *La paix* : sur ce thème si fréquent chez V. Hugo, l'apaisement de l'homme par l'enfant, cf. Notice de *Guerre civile,* p. 1121 et dans l'*Art d'être grand-père,* I, 2 :

Certe il est salutaire et bon pour la pensée,
Sous l'entrecroisement de tant de noirs rameaux,
De contempler parfois à travers tous nos maux...
Une profonde paix, toute faite d'étoiles.

Ce rire, c'est le ciel prouvé, c'est Dieu visible.

L'aïeul, grave figure à mettre en une bible,
Mage que sur l'Horeb Moïse eût tutoyé,
N'était rien qu'un bon vieux grand-père extasié ;
Il ne résistait pas au charme, et, sans défense,
Honorait, consultait et vénérait l'enfance ;
Il regardait le jour se faire en ce cerveau.
Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau,

---

103. *a*) *Le rire d'un enfant, c'est Dieu presque visible.*
b) Ce rire, c'est le ciel *ouvert*, c'est Dieu visible.

longue barbe
104-130. *Avec sa barbe blanche à peindre en une Bible,*
L'aïeul obéissait, comme c'est juste. — Attends !
Il attendait. — Non ! viens. Il venait. *a*) *Au printemps*
L'hiver attendri cède, hélas ! c'est de son âge.
b) *Le printemps*
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
tous deux
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé !
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai.

[Admirait] consultait
108. *Contemplait, regardait* et vénérait l'enfance
Honorait ne figure pas sur le manuscrit.

104-154. Tout le développement qui va suivre est en germe dans les *Burgraves*. Cet aïeul, c'est Job ; cet enfant, c'est Otbert.

Un fils à ma vieillesse,
Quel don du ciel ! J'allais à son berceau sans cesse,
Même quand il dormait, je lui parlais souvent ;
Car, quand on est très vieux, on devient très enfant...
Il bégayait déjà des mots dont on sourit.
Il n'avait pas un an, il avait de l'esprit.
Il me riait, et moi, quand je le voyais rire,
J'avais, pauvre vieillard, un soleil dans le cœur.
II[e] partie, scène 4.

106. Cf. la note des vers 110-118.

110-118. Cf. ce que le poète dit dans l'*Art d'être grand-père* du « doux gazouillement de l'enfant » :

Murmure indistinct, vague, obscur, confus, brouillé
[Que] Dieu, bon vieux grand-père, écoute émerveillé.
I, 3, *Jeanne fait son entrée*, 5 juillet 1870.

Constatons en passant que « le bon vieux grand-père émerveillé »

Effort de la pensée à travers la parole,
Sorte d'ascension lente du mot qui vole,
Puis tombe, et se relève avec un gai frisson,
Et ne peut être idée et s'achève en chanson.
Paul assemblait des sons, leur donnait la volée,
Scandait on ne sait quelle obscure strophe ailée,
Jasait, causait, glosait, sans se taire un instant,
Et la maison était ravie en l'écoutant.
Il chantait, tout riait, et la paix était faite ;
On eût dit qu'il donnait le signal de la fête ;
Et les arbres parlaient de cet enfant entr'eux ;
Et Paul était heureux ; c'est charmant d'être heureux !

Avec l'autorité profonde de la joie
Paul régnait ; son grand-père était sa douce proie ;
L'aïeul obéissait, comme il sied. — Père, attends.
Il attendait. Non. Viens. — Il venait. Le printemps
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé !

---

117. Jasait, *riait, chantait...*
120. Ms. : entre eux
Bref, il
122. *L'enfant* était heureux ;
124. L'aïeul obéissait, *comme c'est juste.* — Attends !

---

rappelle « le bon vieux grand-père extasié » que nous rencontrons plus haut au vers 106. V. Hugo a parlé plus d'une fois avec admiration du langage de l'enfant : cf. la fin de *Georges et Jeanne* dans l'*Art d'être grand-père*, I, 6, 8 août 1870, ainsi que la notice de l'*Idylle du vieillard* et les rapprochements indiqués en note des vers 46-50 et 85, p. 860 et 862. Voir ici la note des vers 237-248.

123-125. L'idée est fréquente dans l'*Art d'être grand-père* :

Et me voilà vaincu par un petit enfant.
Victor, sed victus, I, 4, 28 juin 1874.

Jeanne dort...
Le vieux grand-père, esclave heureux, pays conquis
La contemple...
Jeanne endormie, XII.

Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai !
Comme, au milieu des nids chantant à leurs oreilles,
Erraient gaiement ces deux naïvetés pareilles
Dont l'une avait deux ans et l'autre quatrevingt !
Un jour l'un oublia, mais l'autre se souvint ;
Ce fut l'enfant. La nuit pour eux n'était point noire.
L'aïeul faisait penser Paul, qui le faisait croire.
On eût dit qu'échangeant leur âme en ce beau lieu,
Chacun montrait à l'autre un des côtés de Dieu.
Ils mêlaient tout, le jour leurs jeux, la nuit leurs sommes.
Oh ! quel céleste amour entre ces deux bonshommes !
Ils n'avaient qu'une chambre, ils ne se quittaient pas ;
Le premier alphabet, comme le premier pas,
Quelles occasions divines de s'entendre !
Le grand-père n'avait pas d'accent assez tendre
Pour faire épeler l'ange attentif et charmé,
Et pour dire : O mon doux petit Paul bien-aimé !
Dialogues exquis ! murmures ineffables !
Ainsi les oiseaux bleus gazouillent dans les fables.
— Prends garde, c'est de l'eau. Pas si loin. Pas si près.

131-141. Addition marginale, remplaçant l'ébauche :

pensif
Janvier vaincu
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai !
Et quel profond amour entre les deux bonshommes !
Paul atteignit deux ans ; la nuit mêlant leurs sommes,
Le jour mêlant leurs jeux, ils ne se quittaient pas.

138. *Ils se montraient chacun*

140. Oh ! quel *profond* amour

riantes
143. Quelles occasions *charmantes* de s'entendre !

149. Prends garde, c'est *mou*, l'eau !

Grand-père, n'est-ce pas
poétique
[Et le ciel était pur, rayonnant et superbe]

---

145. Cf. les vers cités dans la note 237-245.

149-150. C'est le ton des recommandations faites à Jeanne par son grand-père, dans l'*Art d'être grand-père*, VI, 9.

Vois, Paul, tu t'es mouillé les pieds. — Pas fait exprès.
— Prends garde aux cailloux. — Oui, grand-père. — Va [dans l'herbe.
Et le ciel était pur, pacifique et superbe,
Et le soleil était splendide et triomphant
Au-dessus du vieillard baisant au front l'enfant.

Le père, ailleurs, vivait avec son autre femme.
C'est en vain qu'une morte en sa tombe réclame,
Quand une nouvelle âme entre dans la maison.
De sa seconde femme il avait un garçon,
Et Paul n'en savait rien. Qu'importe! Heureux, prospère,
Gai, tranquille, il avait pour lui seul son grand-père!
Le reste existait-il?
Le grand-père mourut.

Quand Sem dit à Rachel, quand Booz dit à Ruth :
Pleurez, je vais mourir! Rachel et Ruth pleurèrent;
Mais le petit enfant ne sait pas ; ses yeux errent,
Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,
Avait dit : — Paul! je vais mourir. Bientôt, hélas!
Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père

166. *Disait à Paul*:

151. De même Fabrice à Isora :

Tu disais : Vois les fleurs ; et moi : Prends garde aux pierres.
Ratbert, XV, 718.

et Victor Hugo à Georges, bien que la recommandation soit différente :

Mon Georges, ne va pas dans l'herbe ; elle est trempée.
Art d'être grand-père, I, 12, *Un manque*.

161-162. Coupe analogue du récit dans l'*Aigle du Casque* :

L'aïeul mourut.
Le temps fuit, dix ans ont passé
Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé...

Qui t'aimait. — Rien n'éteint cette douce lumière,
L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants,
Continuait de rire.

Une église des champs,
Pauvre comme les toits que son clocher protége,
S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortége.
Le prêtre, murmurant une vague oraison,
Les amis, les parents, vinrent dans la maison
Chercher le doux aïeul pour l'aller mettre en terre ;
La plaine fut riante autour de ce mystère ;
On dirait que les fleurs aiment ces noirs convois ;

170-175. Premières rédactions antérieures à celle des vers 168-169 :

a) *Une église des champs, bâtie en granit nu*
Pauvre comme les toits que son clocher protège,
S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortège :
Le prêtre en blanc surplis murmurant l'oraison...

b) L'aïeul mourut.
Le prêtre avec son oraison,
Les amis, les parents, vinrent dans la maison
saisir
Le *chercher* un matin pour l'aller mettre en terre.
Chercher le doux *vieillard*

169-170. La mère alla dormir sous les dalles du cloître.
Et le petit enfant se remit à chanter.

Contemplations, I, 23, *L'enfance*, 22 janvier 1855.

172-173. L'allure générale de ce modeste convoi, au milieu de « la plaine riante » et des « fleurs », rappelle les vers de Brizeux dans *Marie* (1855), à propos de la mort de Louise :

Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil ;
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil.

176-177. Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore,
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs.

177. Ainsi dans les *Rayons et les Ombres*, la nature s'attendrit en présence des morts :

De bonnes vieilles gens priaient, mêlant leurs voix ;
On suivit un chemin, creux comme une tranchée ;
Au bord de ce chemin, une vache couchée
Regardait les passants avec maternité ;
Les paysans avaient leur bourgeron d'été ;
Et le petit marchait derrière l'humble bière.
On porta le vieillard au prochain cimetière,
Enclos désert, muré d'un mur croulant, auprès
De l'église, âpre et nu, point orné de cyprès,
Ni de tombeaux hautains, ni d'inscriptions fausses ;
On entrait dans ce champ plein de croix et de fosses,
Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
Par une grille en bois que la nuit on fermait ;
Aux barreaux s'ajoutait le croisement d'un lierre ;
Le petit enfant, chose obscure et singulière,
Considéra l'entrée avec attention.

Le sort pour les enfants est une vision ;
Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve.
Hélas ! la nuit descend sur l'astre qui se lève.

Paul n'avait que trois ans.

— Vilain petit satan !

---

avaient [leur bourgeron] d'été
182-183. Les paysans *étaient bras nus, c'était l'été*
Et le petit marchait derrière cette bière

185. *Humble*
Triste enclos, entouré d'un mur croulant, auprès
194. *Et le sort* à leurs yeux
[n'avait que quatre ans]
197. Paul *n'a que trois ans*

Dans le jardin des morts, où nous dormirons tous,
L'aube jette un regard plus calme et plus céleste,
Le lys semble plus pur, l'oiseau semble plus doux.

*Dans le cimetière de****, avril 1840

Méchant enfant ! Le voir m'exaspère ! Va-t-en !
Va-t-en ! Je te battrais ! Il est insupportable.
Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
A la cave ! Au pain sec ! Et puis il est si laid ! —
A qui donc parle-t-on ? A Paul. — Pauvre doux être !
Hélas ! après avoir vu l'aïeul disparaître,
Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
C'était son père ; puis une femme au sein nu,
Allaitant un enfant ; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère
C'est le sphinx ; c'est le cœur inexplorable et doux,
Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
Tendre pour son enfant, dur pour celui d'une autre.
Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
C'est bien ; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
Être déjà proscrit n'étant pas homme encor !

L'épine de la ronce après l'ombre du chêne !

---

203. Qu'on l'emmène
Va-t-en, monstre ! A qui donc parle-t-on de la sorte ?

204. [Vic*time* !] après avoir vu...

215-222. Les vers 215-222, repris ici, avaient été rayés sur le ms. et remplacés par un plus long développement :

Paul pleura. Tout fut sourd. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Il ne comprenait pas. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir.
Oh ! le bon vieux baiser de ces lèvres augustes !
Où donc était-il, l'homme aux regards doux et justes,

206-207. Cf. les vers cités dans la note 237-248.

208-212. « Certaines natures ne peuvent aimer d'un côté sans haïr de l'autre. La mère Thénardier aimait passionnément ses deux filles à elle, ce qui fit qu'elle détesta l'étrangère. Il est triste de songer que l'amour d'une mère peut avoir de vilains aspects. Si peu de place que Cosette tînt chez elle, il lui semblait que cela était pris aux siens et que cette petite diminuait l'air que ses filles respiraient. » *Les Misérables*, Ire partie, IV, 3.

Quel changement ! l'amour remplacé par la haine !

Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir ;
Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.
Ah ! ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés ?
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
Quand il venait : — Va-t-en ! Délivrez-moi de ça !
Criait la mère. Et Paul lentement s'enfonça
Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on noie.
L'enfant qui faisait tout joyeux, perdit la joie ;
Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs ;
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
— Il m'ennuie ! il est sale ! il se traîne ! il se vautre !
On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
Le père laissait faire, étant très-amoureux.

Le souriant vieillard qui disait toujours oui ?
    ce cœur-là
Est-ce que *tout cela* s'était évanoui ?
Dure énigme. L'amour remplacé par la haine
L'épine de la ronce après l'ombre du chêne.
Ses yeux, en s'éveillant
Ah ! ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés ?
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.

221. Ses yeux en s'éveillant *étaient de pleurs baignés.*

229. Sa *tristesse étonnait* les oiseaux et les fleurs

233. ... étant [fort] amoureux.

228. Premier jet :

Et lui, qui faisait tout joyeux, n'eut plus de joie.
Sa misère étonnait les oiseaux et les fleurs,
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
La femme, en le voyant, disait : Qu'il disparaisse...

---

228. « Cosette, si jolie et si fraîche à son arrivée dans cette maison, était maintenant maigre et blême. Elle avait je ne sais quelle allure inquiète. »

Après avoir été l'ange, être le lépreux !
La femme, en voyant Paul, disait : Qu'il disparaisse !

Et l'imprécation s'achevait en caresse.
Pas pour lui.

— Viens, toi ! Viens, l'amour ! viens, mon [bonheur !
J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,
Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un lange.
Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
Voyez comme il est beau ! Je t'aime. Tu seras

---

237. ... Viens, toi ! viens, *mon cœur* ! viens, mon bonheur

240. *a*) Voyez, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
b) Et je veux qu'il soit homme, et je veux qu'il reste ange.

237-248. L'attitude de cette mère à l'égard de son nouveau-né, l'allure générale et le détail même de ses paroles rappellent les vers du *Revenant*. Pour ne pas altérer l'impression qui se dégage du passage, nous les citons dans leur ensemble en indiquant quels vers de *Petit Paul* ont été empruntés, ici et plus haut, au poème des *Contemplations* :

Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil (v. 70)
Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait (v. 206) ;
Et souriait au faible enfant, et l'appelait
Ange, trésor, amour, et mille folles choses (v. 137)
Ah ! comme elle baisait ses beaux petits pieds roses (v. 245) !
Il grandit ; pour l'enfant, grandir c'est chanceler (v. 94)
Il eut trois ans, doux âge où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole (v. 115-116)
Et la mère disait : Mon fils ! — et reprenait :
Voyez, comme il est grand ! Il apprend, il connaît (v. 242)
Les lettres, c'est un diable...
C'est déjà très méchant ces petits hommes là...
... Je lui fais épeler l'évangile (v. 145)
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et, mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Les Contemplations, III, 23, 18 août 1854.

Un homme. Il est déjà très-lourd. Mais c'est qu'il pèse
Presque autant qu'un garçon qui marcherait ! Je baise
Tes pieds, et c'est de toi que me vient la clarté ! —
Et Paul se souvenait, avec la quantité
De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.
Il était devenu muet, ne parlait pas,
Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre et forte.

Souvent il regardait lugubrement la porte.

Un soir on le chercha partout dans la maison ;
On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison
Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piége ;
Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige...

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint de cris perdus dans le lointain ;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa !
Papa ! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha ; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid ;

---

252. Parfois, il regardait étrangement la porte.
253. Un jour
255. ... *sombre* comme un piège
260. ... l'ombre et *les vagues* huées,
264. *Muet* comme la nuit,

---

249. « Le chat et le chien étaient du reste ses commensaux habituels : Cosette mangeait avec eux sous la table dans une écuelle de bois pareille à la leur. » *Ibid.*

Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps ; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

---

272. *En vain* ; puis il était tombé...

Date du manuscrit : 22 septembre 1876 (anniversaire de la république).

FONCTION DE L'ENFANT

NOTICE

Ce court poème qui, dans le manuscrit, ne porte pas d'autre en-tête que *Voir page...* est la conclusion détachée de *Guerre Civile*; il est écrit sur le même papier bleu pâle, et de plus l'on retrouve l'ébauche de quatre des vers qu'il contient dans les brouillons de *Guerre Civile*[1].

Il est issu des idées générales du poète sur l'apaisement de l'homme par l'enfant[2], et il dérive directement pour l'expression de deux pages du roman de *Quatre-Vingt-Treize* : il est le raccourci poétique des méditations de Gauvain :

« Gauvain venait d'assister à un prodige.

« En même temps que le combat terrestre, il y avait eu un combat céleste.

« Le combat du bien contre le mal.

« Un cœur effrayant venait d'être vaincu.

« Étant donné l'homme avec tout ce qui est mauvais en lui, la violence, l'erreur, l'aveuglement, l'opiniâtreté malsaine, l'orgueil, l'égoïsme, Gauvain venait de voir un miracle.

« La victoire de l'humanité sur l'homme.

« L'humanité avait vaincu l'inhumain.

« Et par quel moyen ? de quelle façon ? comment avait-elle terrassé un colosse de colère et de haine ? quelles armes avait-elle employées ? quelle machine de guerre ? Le berceau.

« Un éblouissement venait de passer sur Gauvain. En pleine

1. Cf. ici p. 1126.
2. Cf. notice de *Guerre Civile*, p. 1119-1120.

guerre sociale, en pleine conflagration de toutes les inimitiés et de toutes les vengeances, au moment le plus obscur et le plus furieux du tumulte, à l'heure où le crime donnait toute sa flamme et la haine toutes ses ténèbres, à cet instant des luttes où tout devient projectile, où la mêlée est si funèbre qu'on ne sait plus où est le juste, où est l'honnête, où est le vrai; brusquement, l'Inconnu, l'avertisseur mystérieux des âmes, venait de faire resplendir, au-dessus des clartés et des noirceurs humaines, la grande lueur éternelle.

« Au-dessus du sombre duel entre le faux et le relatif, dans les profondeurs, la face de la vérité avait tout à coup apparu.

« Subitement la force des faibles était intervenue.

« On avait vu trois pauvres êtres à peine nés, inconscients, abandonnés, orphelins, seuls, bégayants, souriants, ayant contre eux la guerre civile, le talion, l'affreuse logique des représailles, le meurtre, le carnage, le fratricide, la rage, la rancune, toutes les gorgones, triompher; on avait vu l'antique férocité féodale, le vieux dédain inexorable, la prétendue expérience des nécessités de la guerre, la raison d'état, tous les arrogants partis pris de la vieillesse farouche, s'évanouir devant le bleu regard de ceux qui n'ont pas vécu; et c'est tout simple, car celui qui n'a pas vécu encore n'a pas fait le mal, il est la justice, il est la vérité, il est la blancheur, et les immenses anges du ciel sont dans les petits enfants.

« Spectacle utile; conseil; leçon. Les combattants frénétiques de la guerre sans merci avaient soudainement vu, en face de tous les forfaits, de tous les attentats, de tous les fanatismes, de l'assassinat, de la vengeance attisant les bûchers, de la mort arrivant une torche à la main, au-dessus de l'énorme légion des crimes, se dresser cette toute-puissance, l'innocence.

« Et l'innocence avait vaincu.

« Et l'on pouvait dire : Non, la guerre civile n'existe pas, la barbarie n'existe pas, la haine n'existe pas, le crime n'existe pas, les ténèbres n'existent pas; pour dissiper ces spectres, il suffit de cette aurore, l'enfance.

« Jamais, dans aucun combat, Satan n'avait été plus visible, ni Dieu. »

Quatre-Vingt-Treize, VI, 2, *Gauvain pensif.*

FONCTION DE L'ENFANT

Les hommes ont la force, et tout devant eux croule ;
Ils sont le peuple, ils sont l'armée, ils sont la foule ;
Ils ont aux yeux la flamme, ils ont au poing le fer ;
Ils font les dieux ; ils sont les dieux ; ils sont l'enfer ;
Ils sont l'ombre et la guerre ; on les entend bruire,
Rugir et triompher ; ils peuvent tout détruire,
Et, plus hauts et plus sourds que le sphinx nubien,
Fouler aux pieds le vrai, le faux, le mal, le bien,
Les uns au nom des droits, d'autres au nom des bibles ;
Ils sont victorieux, formidables, terribles ;
Mais les petits enfants viennent à leur secours.

L'enfant ne suit pas l'homme, ayant les pas trop courts,
Heureusement ; il rit quand nous pleurons, il pleure
Quand nous rions ; son aile en tremblant nous effleure,
Et rien qu'en nous touchant nous transforme, et, sans [bruit,

2. Ils sont *altiers*, ils sont l'armée...
L'ouragan
5. *La tempête* et la guerre ;
La correction : Ils sont l'ombre ne figure pas sur le ms.
6. *Grincer, rugir, gronder*
Le vers 6 est d'abord suivi d'une première rédaction du vers 11 :

Mais parfois les enfants viennent à leur secours

7-11. Addition marginale.
7. Et, plus hauts et plus [durs]
10. *Les hommes sont altiers,* formidables,

5-6. *On les entend bruire, rugir...* Cf. dans *Hernani* :

Les hommes ! c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer.

(Acte IV. Sc. 2.)

Met du jour dans nos cœurs pleins d'orage et de nuit.
Notre hautaine voix n'est qu'un clairon superbe ;
C'est dans la bouche rose et tendre qu'est le verbe;
Elle seule peut vaincre, avertir, consoler;
Dans l'enfant qui bégaie on entend Dieu parler;
L'enfant parfois défend son père, et, dans la ville
Frémissante de haine et de guerre civile,
Il le sauve; et le peuple, apaisé, rayonnant,
Dit : Lequel doit la vie à l'autre maintenant?

Il suffit quelquefois de ce doux petit être,
Plus brave qu'un soldat et plus pensif qu'un prêtre,
Pour rallumer soudain, sous son vol d'alcyon,
Dans une populace un cœur de nation,
Pour que la multitude aveugle ait des prunelles,
Pour qu'on voie accourir des sphères éternelles
La raison, la pitié, l'amour, la vérité,
Et pour que, sur les flots d'un noir peuple irrité,

---

21. ... défend [le] père...
22. *Pleine de folle* haine...
26. ... plus *sage* qu'un prêtre
30-33. *Et pour qu'on voie au fond des sphères éternelles*
Se dresser au-dessus d'un noir peuple irrité
La raison, la pitié, l'amour, la vérité,
La Justice, au plus haut du ciel qui se dévoile

---

32 et 36. Cf. dans l'*Art d'être grand-père* et dans un poème (I, 2), qui développe déjà, par ailleurs, l'idée de *Fonction de l'Enfant,* le vers :

La foule des vivants sans fin bouleversée

et surtout dans le monologue de don Carlos, où l'image est plus développée :

Flots vivants...
Ah ! le peuple, océan, vague sans cesse émue
Qui broie un trône...
Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient et qu'il ne connaît plus.
(*Hernani*, Acte IV, Sc. 2.)

Voir la note des vers 5-6.

La Justice, euménide effrayante et sans voile,
Se dresse, ayant au front le pardon, cette étoile !
Il arrive parfois, dans les temps convulsifs,
Quand tout un peuple écume et bat les durs récifs,
Qu'un enfant brusquement, dans cette haine amère,
Blond, pâle, accourt, surgit, voit son père ou sa mère,
Fait un pas, pousse un cri, tend les bras, et, soudain,
Vainqueurs pleins de courroux, vaincus pleins de dédain,
Hésitent, sont hagards, comprennent qu'ils se trompent,
Sentent une secousse obscure, et s'interrompent,
Les vainqueurs de tuer, les vaincus de mourir ;
Cette fragilité, faite pour tout souffrir,
Vient nous protéger tous, eux, dans leur ombre noire,
Contre leur chute, et nous contre notre victoire ;
Les hommes stupéfaits sont bons ; l'enfant le veut.
Sainte intervention ! Cette tête s'émeut
Au moindre vent, elle est frissonnante, elle tremble;

---

36. ... et bat les sourds récifs,
37-38. ... dans la tourmente amère
a) *Blond et frêle apparaît*, voit son père *et* sa mère
b) Blond, frêle, accourt, surgit
La correction « pâle » ne figure pas sur le ms.
39. ... *jette* un cri...
42-43. Sentent une secousse, *indignés* s'interrompent
Ceux-ci d'exterminer et ceux-là de mourir.
47. Les hommes *tout à coup* sont bons
Sainte *opposition*
48. *Douce* intervention
49. Au moindre [choc]

---

42. *Une secousse obscure*, préparation du trait final, de la comparaison avec l'éclair (v. 56) et avec la foudre (v. 62). V. Hugo emprunte cette image à l'une de ses pièces précédentes, où elle avait d'ailleurs une destination différente :

Quand l'enfant nous regarde, on sent Dieu nous sonder,
Quand il pleure, j'entends le tonnerre gronder,
Car penser, c'est entendre, et le visionnaire
Est souvent averti par un vague tonnerre.

(III, 2. *L'Enfant.*)

Cette joue est vermeille et délicate; il semble
Que des souffles d'avril elle attend le baiser,
Un papillon viendrait sur ce front se poser;
C'est charmant; tout à coup cela devient auguste
Et terrible; arrêtez ! l'innocent, c'est le juste!
Éblouissement! l'ombre est vaincue; on dirait
Qu'au ciel une nuée entr'ouverte apparaît
Et jette sur la terre une lueur énorme;
Tout s'éclaire; le bien, le vrai, reprend sa forme;
Et les cœurs terrassés sentent subitement
Se calmer ce qui mord, se taire ce qui ment,
Et s'effacer la haine et la nuit se dissoudre.

On croit voir une fleur d'où sort un coup de foudre.

---

52. *Le* papillon viendrait [en passant] s'y poser
54. Et terrible ; tremblez !
57. Et jette sur la foule...
furieux
59. Et les cœurs *éperdus*...
61. Et *tomber la vengeance*...

---

62. De ce « coup de foudre », de cette « sainte intervention » E. Manuel, en 1871, avait tiré, dans la *Robe*, un bel effet dramatique : un ménage d'ouvriers va se séparer, l'homme et la femme se sont déjà partagé le mobilier et les vêtements ; il ne reste plus qu'un paquet oublié, qu'ils déplient :

Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,
Intactes et dormant dans l'oubli des années,
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.

Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix ;
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois...

(*Poèmes populaires*, 1871.)

Souvent récité sur les scènes de Paris, le poème de *La Robe* était très connu et très populaire au moment de la composition de *Fonction de l'Enfant.*

Date du manuscrit : Paris, 4 septembre 1876.

QUESTION SOCIALE

NOTICE

> « Qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme ; qui n'a vu que la misérable n'a rien vu, il faut voir la misère de l'enfant. »
>
> (*Les Misérables*, 1862, IIIe partie, livre VIII, ch. v.)

Le 8 juin 1872, V. Hugo écrivait à Léon Richer, rédacteur en chef de l'*Avenir des Femmes* : « Je m'associe du fond du cœur à votre utile manifestation. Depuis quarante ans je plaide la grande cause à laquelle vous vous dévouez noblement. Il est douloureux de le dire : dans la civilisation actuelle, il y a une esclave... cette esclave, selon la réalité, c'est la femme. Dans la question de la femme, dans la question de l'enfant, il est temps que les gouvernements avisent... Apportons dans l'étude de ce problème plus même que la justice : apportons-y la vénération, apportons-y la compassion. »

Le 31 mars 1875, l'année même de la composition de *Question Sociale*, il répondait à une longue lettre que lui adressaient les membres du comité de la *Société pour l'amélioration du sort des femmes* : « Mesdames... la femme est le problème du dix-neuvième siècle, et qui dit l'enfant dit l'avenir. La question posée apparaît dans toute sa profondeur... » Ces lettres publiées dans *Après l'Exil* sous le titre de *Questions Sociales, L'enfant, la femme*, sont instructives. V. Hugo a raison, il y a quarante ans que la misère des femmes le préoccupe.

Marion Delorme, la courtisane réhabilitée, est de 1830, *Angelo*, où la Tisbé fait figure d'héroïne, fut commencée en 1833.

La pièce célèbre des *Chants du Crépuscule* :

> Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
> Qui sait sous quel fardeau sa pauvre âme succombe !
> Qui sait combien de jours sa faim a combattu !

est du 6 septembre 1835.

Le 9 janvier 1841, V. Hugo, académicien de l'avant-veille, préludait à la générosité de Jean Valjean, en s'opposant à l'arrestation et à l'emprisonnement d'une fille publique : on sait comment il a conté l'aventure dans le suggestif récit d'*Origine de Fantine*[1].

Toutes les misères de la femme ont ému sa sensibilité : il la plaint, non seulement dans sa déchéance, mais dans les souffrances de sa pauvreté chaste, *Regard jeté dans une mansarde*[2] aussi bien que dans l'humiliation de ses disgrâces physiques : *la Bossue*[3]. Aussi, dès 1845, apparaissait-il à Considérant comme le maître et le chef de file des avocats de la femme :

« V. Hugo n'a pas craint de prendre vivement, énergiquement, en toute rencontre, la défense de ces femmes... il a toujours enseigné que la chute de la courtisane était rarement volontaire, que son opprobre n'était pas ineffaçable, que l'amour pouvait la réhabiliter. N'a-t-il pas fait dire à Marion Delorme :

> Mon Didier, près de toi, rien de moi n'est resté.
> Ton amour m'a refait une virginité...?

A Marion, Didier parle ainsi :

> Et ta chute, d'ailleurs, l'as-tu pas expiée ?
> Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée,
> Comme moi. Pauvre enfant, toute jeune ils auront
> Vendu ton innocence... Ah ? relève ton front !...

En écrivant *Angelo*, l'auteur a voulu, comme il le dit dans sa préface, mettre en jeu dans une action toute résultante du cœur, la femme dans la société, la femme hors de la société ; défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris ; enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre.

« Voici comment une fille de théâtre, la Tisbé, raconte sa vie : « On « n'a pas beaucoup pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout « ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je « doive tenir beaucoup à la vie ! Songe donc que je mendiais tout enfant, « moi. Et puis, à seize ans, je me suis trouvée sans pain. J'ai été « ramassée dans la rue par des grands seigneurs. Je suis tombée d'une « fange dans l'autre. La faim ou l'orgie ! Je sais bien qu'on vous dit :

1. *Choses Vues*, I, année 1841.
2. *Les Rayons et les Ombres*, IV, juin 1839.
3. *Toute la Lyre*, I, 27. 8 mars 1854.

« Mourez de faim ; mais j'ai bien souffert, va. Oh ! oui, toute la pitié « est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. « Si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent ! Mais « nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre « femme ! marche toujours ! de quoi te plains-tu ? Tous sont contre toi. « Eh bien ! est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir, fille de joie ? »

« M. Victor Hugo a donné à ces sentiments pleins de charité leur formule la plus poétique, la plus saisissante dans une pièce insérée parmi les *Chants du Crépuscule* :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe...

« A notre avis, ce morceau de seize vers aurait suffi pour mériter à M. V. Hugo le titre de grand poète et de poète social : c'est du fond du cœur qu'il excuse et qu'il plaint la femme perdue[1]. »

L'année suivante, encouragé peut-être par ces éloges, V. Hugo renouvelait l'expression de sa pitié dans *Melancholia* ; on connaît l'épisode :

Cette fille au front doux a cru peut-être, un jour,
Avoir droit au bonheur, à la joie, à l'amour...
. . . .
C'est fini. Les enfants, ces innocents cruels,
La suivent dans la rue avec des cris de joie.
Malheureuse ! elle traîne une robe de soie,
Elle chante, elle rit !... Ah ! pauvre âme aux abois,
Et le peuple sévère avec sa grande voix,
Souffle qui courbe un homme, et qui brise une femme,
Lui dit, quand elle vient : « C'est toi ? Va-t-en, infâme ! »[2]

(*Les Contemplations*, III, II, v. 13-48, 1846.)

Mais, avant 1862, V. Hugo ne semble pas avoir pris nettement position ; ce n'est pas une prochaine intervention sociale qu'il réclame, prédit ou promet pour le soulagement de la misère des femmes ; il leur offre, avec lyrisme, des consolations morales et religieuses :

Fais filtrer ta raison dans l'homme et dans la femme ;
Montre à chacun du vrai le côté saisissant,
Plonge Dieu dans les cœurs et jette dans chaque âme
Un mot révélateur propre à ce qu'elle sent.

(*Regard jeté dans une mansarde.*)

---

1. *La Démocratie Pacifique*, rédacteur en chef, Victor Considerant, jeudi 17 avril 1845, article de tête, non signé. Cet article a été reproduit dans un livre que V. Hugo possédait à Guernesey : *La femme jugée par les grands écrivains*, de Bescherelle et Larcher, Paris, Simon, ch. XIX, *La prostitution*, p. 305-306.

2. Voir la notice de *Melancholia*, p. 512. Dans les *Contemplations*, éd. Vianey, tome II, collection des Grands Ecrivains de la France, Paris, Hachette, 1922.

Tu prendras pour miroir, de toi-même éblouie,
Ce grand ciel qui te semble aujourd'hui plein de deuil...
Tu sentiras frémir dans les brises divines
Ton corps fait de splendeur, ton sein blanc, ton front pur,
Et tu t'envoleras dans le profond azur.

(*La Bossue.*)

C'est qu'à vrai dire, jusqu'en 1840, la question de la misère et de la prostitution n'avait guère provoqué que de banales déclamations morales[1]. C'est seulement vers la seconde moitié du dix-neuvième siècle que la situation de la courtisane devint un problème social : les sociologues se trouvèrent tous d'accord pour affirmer que la faim, bien plus que le vice, menait les femmes à la déchéance ; ils rendirent la société seule responsable ; on attaqua la corruption et l'indifférence de l'homme, et l'on chercha des remèdes. « Nous avons essayé, écrit Alphonse Esquiros en 1842 dans les *Vierges Martyres*, de lever le voile sur l'état douloureux et immoral des femmes dans les classes pauvres. Puisse ce tableau émouvoir la pitié rebelle de nos hommes du jour et les engager à chercher un remède à des mœurs dont les ravages menacent la société tout entière[2]. »

L'histoire de Fantine, la déchéance d'Eponine et les réflexions qu'inspire leur malheureux sort à l'auteur des *Misérables* sont le reflet de cet état des esprits qui, au sujet de la condition des femmes, était allé se généralisant de 1840 à 1862 ; les ouvrages qui furent écrits à cette date créèrent une ambiance ; ils réagirent sur l'esprit de V. Hugo : il devint apôtre et homme d'action[3] dans une cause au service de laquelle il n'avait mis tout d'abord que sa sensibilité d'écrivain[4].

---

1. Voir par exemple l'article caractéristique d'un ouvrage de vulgarisation, qui était entre les mains de V. Hugo, le *Dictionnaire de la Conversation*, Paris, Belin, 1834. Art. *Prostitution.*

2. Alphonse Esquiros, *Les Vierges Martyres*, Paris, Delavigne, 1842. Esquiros, entré en relations en 1837 avec V. Hugo à qui il envoya son roman médiéval *Le Magicien*, devenu son collègue à l'Assemblée Législative, exilé comme lui en 1851, fit hommage de la plupart de ses œuvres à V. Hugo, et V. Hugo avait conservé un grand nombre d'entre elles dans sa bibliothèque de Guernesey, entre autres *Le Magicien* et *Les Vierges Martyres*. *Les Vierges Martyres* sont un mélange de prose et de vers, et de vers qui ne sont point sans talent. Les notes du volume renvoient à un assez grand nombre de publications antérieures sur la condition des femmes.

3. Voir, en particulier, dans les *Misérables*, auxquels V. Hugo emprunte plus d'un trait pour *Question Sociale*, les réflexions que se fait Marius à propos d'Eponine, IIIe partie, livre VIII, ch. v. — Après la publication des *Misérables*, V. Hugo reçut à Guernesey un assez grand nombre de volumes sur la condition des femmes ; nous ne les citons qu'à titre de documents ; ce ne sont pas ces écrivains qui ont inspiré V. Hugo ; après les *Misérables*, c'est V. Hugo qui inspire ces écrivains.

4. Cf. les lettres citées p. 1169.

Dans sa vieillesse, V. Hugo s'est toujours reporté volontiers au temps où, pour la première fois, il s'est fait sur une question le porte-flambeau de l'opinion publique ; tous ses anciens souvenirs de lectures reviennent alors à sa mémoire, et s'amalgament à sa pensée présente. Nous donnons à la suite de cette notice la liste des livres sur la condition des femmes que nous avons rencontrés dans la bibliothèque de Guernesey.

L'un d'eux nous paraît plus particulièrement avoir été présent à la pensée de V. Hugo lorsqu'il écrivit *Question Sociale* : c'est le *Poème de la Femme* de Louise Colet, la *Servante*, la *Femme du peuple*, *la Religieuse*, trilogie sentimentale et pathétique, où abondent les faiblesses et les platitudes, mais où il y a une vigueur de conviction et une sincérité d'émotion qui crée la sympathie.

Dans *Question Sociale*, c'est au *Poème de la Femme du peuple*[1] qu'est revenue la pensée de V. Hugo. On ne peut lire la Préface de la *Femme du peuple*, sans y reconnaître des analogies assez saisissantes avec *Question Sociale*.

Même attitude de la malheureuse :

Narguant la mort, riant du malheur qui la tue,
Le soir, aux carrefours, elle se prostitue.

(L. Colet. *Poème de la Femme*.)

La mère, gaie, avait au front d'horribles fleurs ;
Elle offrait aux passants des faveurs mal venues,
Chantante...

(*Question Sociale*.)

Comme dans *Question Sociale*, dans la Préface de la *Femme du peuple*, c'est le sort de l'enfant qui préoccupe Louise Colet :

Cependant [cette] femme à l'écart, immobile
Dans ses haillons soyeux se drapait en sibylle,
Le sourire ironique et le regard aigu,
Pressant sur son sein un enfant amaigri...
O bateleurs pompeux de clubs et d'assemblées,
Prêchant les droits de l'homme, et proclamant bien haut
Que tout meurtre est maudit, qu'infâme est l'échafaud,
Qui de vous, qui de vous — descendez dans vos âmes —
A respecté la vie éclose au sein des femmes ?...
Ah ! plaignez-moi ! Voyez cette enfant triste et blême
Ce sont des jours pareils que lui garde le sort : [2]

---

1. Louise Colet : *Le Poème de la femme — La femme du peuple*, Paris, Perrotin, 1854. *Préface en deux satires*, écrite en 1850.

2. Cf. *Question sociale* : Elle-même jadis avait été cela.
... et l'une
Regardait son passé, l'autre son avenir

(v. 27 et 35.)

Cette enfant serait femme, il lui vaut mieux la mort !
Elle fendit la foule, et, courant au rivage,
S'élança dans le fleuve...

Pour l'expression, aucune comparaison n'est à faire entre le tableau terrible puissamment dessiné par V. Hugo et le développement banalement oratoire ou maladroitement mélodramatique de L. Colet; mais il est impossible de ne pas être frappé par l'analogie de l'inspiration. Un plaidoyer d'ailleurs ne convenait pas à un recueil épique : *Question Sociale*, comme il sied, est une sombre toile, où il y a à la fois du Callot et du Gustave Doré.

Bibliographie.

Volumes relatifs à la condition des femmes rencontrés dans la bibliothèque de Guernesey.

Avant les Misérables :

Balzac (Honoré de), *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris, de Potter, 1844.
Esquiros (Alphonse), *Les Vierges Martyres*, Paris, Delavigne, 1842.
Bescherelle et Larcher, *La Femme jugée par les grands écrivains des deux sexes*, Paris, Simon, 1847.
Colet (Louise), *Le Poème de la Femme*, Paris, Perrotin, 1853-1856.
Martin et Larcher, *Les femmes jugées par les méchantes langues*, Bruxelles, Cans et Cie, 1858.
Michelet (Jules), *La Femme*, Paris, Hachette, 1860.

Après les Misérables :

Niboyet (Eugénie), *Le vrai livre des femmes*, Paris, Dentu, 1862.
Oberthal (Marie), *Éducation morale de la femme*, Paris, Saint-Malo, 1865.
Daubié (Julie-Victoire), *La femme pauvre au XIXe siècle*, Paris, Guillaumin, 1866.
Lataste (R. P. Jean-Joseph), *Les réhabilitées*, Paris, Poussielgue, 1866.
Thouzery (Paul), *La femme au XIXe siècle*, Paris, Faure, 1866.
Grandveau (Antoine), La *Prostitution dans Paris*, Paris, chez l'auteur, 1868.
plus un manuscrit d'Adèle Hugo, fille du poète, intitulé *Le Bien manifeste de la femme*, non daté [1].

1. Sur Adèle Hugo pendant l'exil, voir l'Introduction, tome Ier, p. xix.

QUESTION SOCIALE

O détresses du faible ! ô naufrage insondable !
Un jour j'ai vu passer un enfant formidable,
Une fille ; elle avait cinq ans ; elle marchait
Au hasard, elle était dans l'âge du hochet,
Du bonbon, des baisers, et n'avait pas de joie ;
Elle avait l'air stupide et profond de la proie
Sous la griffe, et d'Atlas que le monde étouffait,
Et semblait dire à Dieu : Qu'est-ce que je t'ai fait ?
Dieu. Non. Elle ignorait ce mot. Le penseur creuse,
L'enfant souffre. Elle était en haillons, pâle, affreuse,
Jolie, et destinée aux sinistres attraits ;
Elle allait au milieu de nous, passants distraits,
Toute petite avec un grand regard farouche.

---

souffrance
1. ... ô *misère* insondable
3. ... elle avait *trois* ans...
9-11. *Dieu. Non. Elle ignorait ce mot. Elle était pâle*
on sentait en elle l'inconnu
Blême, affreuse ; elle était la passante fatale,
Le spectre d'âme humaine et l'oiseau des forêts
12. ... *marcheurs* distraits.

4-5. Cf. les confidences de Cosette à Jean Valjean au sujet de ses jouets, *Les Misérables*, IIe partie, livre III, 7.

6-7. Ainsi apparaît Cosette dans les *Misérables* : « Nulle pitié... L'idéal de l'oppression était réalisé par cette domesticité sinistre... La pauvre enfant passive se taisait. »

7. L'image d'*Atlas* complète l'impression créée par l'antithèse du vers 2 : l'enfant *formidable*.

10-16. Cf., dans les *Misérables*, le portrait d'Eponine, IIIe partie, liv. VIII, 4, et celui de sa sœur cadette, *Ibid.*, 6.

Le pli d'angoisse était aux deux coins de sa bouche ;
Tout son être exprimait Rien, l'absence d'appui,
La faim, la soif, l'horreur, l'ombre, et l'immense ennui.
Quoi ! l'éternel malheur pèse sur l'éphémère !

On entendait quelqu'un rire, c'était sa mère ;
Cette femme, une fille au fond d'un cabaret,
N'avait pas même l'air de savoir qu'on errait
Dehors, là, dans la rue, en grelottant, sans gîte,
Sous le givre et la pluie, et qu'on était petite,
Et que ce pauvre enfant tragique était le sien.
Cette mère, pas plus qu'on ne remarque un chien,
N'apercevait cet être et sa sombre guenille.
Sorte de rose infâme ignorant sa chenille.

Ah! l'éternel malheur
17. *Ainsi l'éternel deuil* pèse sur l'éphémère
19 et sq. En haut de la page du manuscrit on lit ce brouillon :

Elle ne parlait pas, ne pleurait pas, rôdait.
Et jadis elle-même avait été cela.
S'il arrivait parfois que la mère et la fille
rencontrassent
Se *regardassent*, l'une
Regardait son passé, l'autre son avenir
Voyait...
Rôdait terrible avec un air d'étonnement.
du pain
On lui donnait parfois un sou qu'elle prenait
Muette...
Cette femme après tout, était-elle sa mère ?
On ne savait. Ses bras maigres et ses mains rouges.

23. ... ce pauvre enfant *sinistre*...

19-23 et plus bas 48-49 : Le poème de *Rencontre* dans *Les Rayons et les Ombres* offre un tableau qui n'est pas sans analogie :

Ils errent. Le petit sous sa pâleur malsaine
Chante sans la comprendre une chanson obscène,
Pour faire rire, hélas ! — lui qui pleure en secret —
Quelque immonde vieillard au seuil d'un cabaret,
Si bien que quelquefois du bouge qui s'égaie
Il tombe à leur faim sombre une abjecte monnaie...
(3 avril 1847.)

26. *Rose infâme, chenille* : L'épithète de *chenille* est celle dont on

Elle-même jadis avait été cela.

Maintenant, Margoton changée en Paméla,
Elle offrait aux passants des faveurs mal venues,
Chantante ; elles étaient toutes deux demi-nues,
L'une pour les affronts, l'autre pour les douleurs ;
La mère, gaie, avait au front d'horribles fleurs ;
Il arrivait parfois, vers le soir, à la brune,
Que la mère et l'enfant se rencontraient, et l'une
Regardait son passé, l'autre son avenir.

Voir l'une commencer et voir l'autre finir !
O misère !

L'enfant se taisait, grave, amère.

---

31. L'une, pour le *plaisir*
33-34. *S'il* arrivait parfois, *dans leur sombre infortune,*
Que la mère et l'enfant se *rencontrassent,* l'une
navrant *seule*
37. C'était *sombre.* L'enfant se taisait, *morne,* amère.

1846 V. Hugo qualifiait l'entremetteuse qui voulait lui vendre une fillette :

O pauvre colibri, que vend une chenille !
(*Les Quatre vents de l'Esprit,* I, 22.)

Cette épithète provoque ici une image différente et qui fait songer à ce qui est dit à propos d'Eponine, la fille des Thénardier, dans les *Misérables* : « Ames écloses hier, fanées aujourd'hui, pareilles à ces fleurs tombées dans la rue que toutes les boues flétrissent... » Le chapitre a pour titre : *Une rose dans la misère.*

28. C'est encore ici un souvenir des *Misérables* : « Plus tard, quand les cheveux romanesquement pleureurs commencèrent à grisonner, quand la mégère se dégagea de la *Paméla,* la Thénardier ne fut plus qu'une grosse méchante femme ayant savouré des romans bêtes. » Quelle est cette Paméla ? Les « cheveux romanesquement pleureurs » font songer tout d'abord à la Paméla de Richardson. Mais il se peut que V. Hugo ait pensé à *la belle Paméla,* surnom de lady Edward Fitz-Gérald, dont la vie fut aventureuse, et dont la beauté était célèbre à Paris, où elle mourut en 1831, en plein romantisme.

Cette femme, après tout, était-elle sa mère?
Oui. Non. Ceux qui mêlaient autour d'elles leurs pas
En parlaient au hasard et ne le savaient pas.
L'infortune est de l'ombre, et peut-être cet ange
N'avait-il même pas une mère de fange,
Hélas! et l'humble enfant, seul sous le firmament,
Marchait terrible avec un air d'étonnement.
Elle ne paraissait ni vivante ni morte.
— Mais qu'a donc cet enfant à songer de la sorte?
Disait-on autour d'elle. — Est-ce qu'on la connaît?
Non. Les gens lui donnaient du pain qu'elle prenait
Sans rien dire; elle allait devant elle, indignée.
Pour moi, rêveur, sa main tenait une poignée
D'invisibles éclairs montant de bas en haut;
Ses yeux, comme on regarde un plafond de cachot,
Regardaient le grand ciel où l'aube ne sait naître

41-42. La *misère* est de l'ombre et peut-être [cette] ange
[N'avait-elle pas même] une mère de fange...

49. *a*) *Muette et sombre, allait devant elle, farouche.*
b) *Sans remercier, morne, affamée, indignée,*
ses petites mains tenaient

50. *Et sa petite main tenait une poignée*

53-54. ... où l'aube ne [peut] naître.
Que [pour la nuit]...

50-51. C'est encore ici l'enfant « coup de foudre » pour les hommes. Cf. la note du vers 42 dans *Fonction de l'enfant*, p. 1167. Même image, même idée précédemment dans l'*Art d'être grand-père* :

Prenez garde à ce petit être :
Il est bien grand, il contient Dieu!...
S'ils ont faim, le paradis pleure
Et le ciel tremble, s'ils ont froid...
Ah! quel *tonnerre* au fond des cieux,
Quand Dieu, cherchant les êtres frêles
Que, dans l'ombre où nous sommeillons,
Il nous envoie avec des ailes,
Les retrouve avec des haillons.

(XV, Laus puero, 5, *Les enfants pauvres*, 3 janvier 1870).

Que pour s'éteindre, et tout l'ensemble de cet être
Était on ne sait quoi d'âpre, de bégayant,
Et d'obscur, d'où sortait un reproche effrayant;
La ville avec ses tours, ses temples et ses bouges,
Devant son front hagard et ses prunelles rouges
S'étalait, vision inutile, et jamais
Elle n'avait daigné remarquer ces sommets
Qu'on nomme Panthéon, Étoile, Notre-Dame;
On eût dit que sur terre elle n'avait plus d'âme,
Qu'elle ignorait nos voix, qu'elle était de la nuit
Ayant la forme humaine et marchant dans ce bruit;
Et rien n'était plus noir que ce petit fantôme.

La quantité d'enfer qui tient dans un atome
Étonne le penseur, et je considérais
Cette larve, pareille aux lueurs des forêts,

---

55. d'âpre [et] de bégayant
60. ... *regarder* ces sommets
67. Etonne le [songeur]

54-70. *Tout l'ensemble de cet être Était on ne sait quoi*... etc. Ce portrait présente plus d'une analogie avec celui des filles de la Thénardier à Paris : « Ces misérables êtres qui n'étaient ni des enfants, ni des filles, ni des femmes, espèces de monstres impurs et innocents produits par la misère. Tristes créatures sans nom, sans âge, sans sexe, auxquels ni le bien, ni le mal ne sont plus possibles, et qui, en sortant de l'enfance, n'ont déjà plus rien dans ce monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la responsabilité. » *Les Misérables*, III[e] partie, livre VIII, ch. IV.

58. De même Eponine regarde avec de « sanglantes prunelles rouges ». *Ibid.*

61. *Panthéon, Étoile, Notre-Dame*. Y a-t-il une intention dans ce choix? Sans doute ces monuments sont emblématiques : dans sa souffrance et son inconscience l'enfant ignore le rôle social du citoyen, du soldat, du prêtre, et ne sait rien des monuments qui le symbolisent : elle « ignore nos voix », et ce sont pour elle des « visions inutiles ».

68. *Larve* : Encore une expression des *Misérables*, à propos d'Eponine : « La vraie misère [Marius] venait de la voir. C'était cette *larve* qui venait de passer sous ses yeux. » III[e] partie, livre VIII, ch. V.

Blême, désespérée avant même de vivre,
Qui, sans pleurs et sans cris, d'ombre et de terreur ivre,
Rêvait et s'en allait, les pieds dans le ruisseau,
Némésis de cinq ans, Méduse du berceau.

---

72. Némésis de *trois* ans,

Date du manuscrit : Paris, 13 novembre 1875.

O mes petits enfants, ayez pitié des autres.

XXIV

LA-HAUT

QUERELLE D'ASTRES

LA-HAUT

NOTICE

Le poème de *Là-Haut* est la première en date des compositions épiques inspirées à Victor Hugo par les comètes : *Là-Haut* a été achevé le 30 novembre 1869.

Nous ne reviendrons pas ici sur la curiosité de V. Hugo pour les sciences astronomiques et sur la grande place qu'ont toujours occupée dans son imagination et dans son inspiration les spectacles du ciel étoilé [1].

* * *

Depuis Newton et Voltaire les savants et les lettrés partageaient au sujet du rôle des comètes dans l'univers une singulière croyance, dont les théories actuelles ont démontré l'erreur : ils s'imaginaient que les comètes avaient, pour maintenir l'équilibre du monde céleste, la fonction de disloquer par leur choc les astres éteints, et d'aller, grossies de leurs débris, nourrir les soleils en combustion et les mondes naissants :

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
Dans une ellipse immense achevez votre cours,
Remontez, descendez près de l'astre des jours,
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

dit Voltaire, dans l'*Épître à Uranie*.

1. Cf. Notice de la *Comète*, p. 695 et sq.

Lamartine admet de plus, comme Laplace, que les comètes se forment dans les nébuleuses, et, perdant leur fixité première, s'élancent de là à travers la voûte céleste :

Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux ;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.
C'est de là que, prenant leur vol au jour écrit,
Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,
Ils commencent sans guide et décrivent sans trace
L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,
Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,
Renouveler des cieux toujours à leur matin.

Telle est la théorie scientifique dont s'inspire le poème de *Là-Haut*. Étoile d'abord, un monde sidéral est devenu comète, et cette comète dialogue avec une étoile, jadis sa sœur ; ici, le symbole intervient, l'étoile c'est la virginité et l'harmonie ; la comète, c'est la volupté et la liberté. Ce dernier thème est l'occasion d'un double développement : l'étoile, dans un premier discours, reproche à la comète « fille publique » ses débauches et son impudeur ; la comète, dans sa réponse, exalte et sanctifie l'amour libre et fécond, condition de la vie dans l'univers.

* * *

Il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qu'offre le poème *Là-Haut* avec l'*Eloa* d'Alfred de Vigny.

Coïncidence curieuse : l'apparition d'Eloa, volant vers Dieu pour rejoindre le chœur des Anges, suscite dans l'esprit d'Alfred de Vigny la vision d'une comète :

Ses cheveux partagés, comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons glorieux.

(*Eloa*, v. 55-58.)

C'est évidemment une rencontre de hasard et un détail qui serait entièrement négligeable, si par ailleurs dans l'ensemble de l'inspiration d'*Eloa* et de *Là-Haut* ne se rencontraient un décor et un thème général tout à fait semblables.

Comme la comète de *Là-Haut*, « le cœur brûlant d'amour », Eloa, « dans l'ombre éternelle où le chaos commence », parcourt le domaine

des univers lointains et sa venue y fait renaître le bonheur et l'amour :

> Quelques mondes punis semblaient se consoler :
> Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
> S'il arrivait aussi qu'en ses routes nouvelles
> Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
> Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment...
> Et, surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
> Les amants séparés s'unissaient aux autels.
>
> *Eloa*, v. 277-290.

> Depuis ce jour-là j'erre, et je vais en tous lieux
> Rappeler à l'hymen les mondes oublieux...
>
> *Là-Haut*, v. 53-54.

Tout aussi bien que la comète de *Là-Haut* « ayant au front l'amour », le Lucifer d'*Eloa* vante la puissance de la volupté : l'astre et le démon apportent tous deux à l'univers le désir et l'extase. Sans doute, il y a, dans la sensualité d'Alfred de Vigny, une douceur et une délicatesse caressantes qu'on ne retrouve pas dans « l'impudeur » de la comète et dans le « rut démesuré » qu'elle suscite dans le chaos ; mais, malgré cette différence essentielle du ton, les deux inspirations se rejoignent parfois ; il arrive aux deux poètes de rencontrer une même image, quand ils prêtent l'un et l'autre aux éléments une même sensibilité humaine et les mêmes signes d'émotion physique qui dérivent de cette sensibilité : dans *Eloa*, au contact d'une lèvre de femme, l'eau « soupire et bouillonne », « il est, dit la comète, de sombres mers que je gonfle éperdues. »

Faut-il conclure qu'*Eloa* est une source certaine de l'inspiration primitive de *Là-Haut*? Ce serait trop dire ; sans aucun doute, des réminiscences, plus ou moins conscientes, du poème d'Alfred de Vigny ont flotté dans la pensée de V. Hugo, lorsqu'il écrivit *Là-Haut* : rencontres au cours de la composition, qui ne décèlent pas sûrement une pensée commune à l'origine. Il y a chez Vigny recherche de la douceur, impression finale d'enlisement délicieux dans une enveloppante volupté, il y a parti-pris de violence chez V. Hugo ; chez l'un palpite l'émotion première du désir, chez l'autre se déchaîne l'âcre fureur de la possession. Chez Vigny, c'est proprement un hymne où dominent l'*andante* et l'*amoroso* :

> L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
>
> *Eloa*,

dit le Lucifer d'*Eloa* ; la même idée est transposée chez Hugo dans une image épique :

> De mes accouplements l'espace est ébloui.

Le poème d'*Eloa* est donc intéressant à rapprocher de *Là-Haut* ; il ne saurait en être considéré comme l'idée première.

La véritable source de V. Hugo dans *Là-Haut*, c'est V. Hugo lui-même.

*
* *

Les violences épiques de « l'épouse en feu qui vient », son besoin de possession et de liberté et le dédain même qu'elle a pour la virginité de l'étoile fixe, tout cela a déjà été dit par V. Hugo, en 1866, dans l'*Homme qui Rit*. La comète de *Là-Haut*, c'est la duchesse Josiane, cette « olympienne qui se fait fille publique ».

Presque tout le développement du poème de *Là-Haut* est indiqué dans le développement imaginé par le romancier sur la psychologie de cette femme « fatale, aux yeux d'Aldébaran, ayant on ne sait quoi de louche et de sidéral[1] » :

« On a aperçu une étoile au fond des espaces. On l'a admirée. Elle est si loin ! que craindre d'une étoile fixe ? Un jour, — une nuit, — on la voit se déplacer. On distingue un frisson de lueur autour d'elle. Cet astre, qu'on croyait impassible, remue. Ce n'est pas l'étoile, c'est la comète. C'est l'immense incendiaire du ciel. L'astre marche, grandit, secoue une chevelure de pourpre, devient énorme. C'est de votre côté qu'il se dirige. O terreur, il vient à vous ! La comète vous connaît, la comète vous désire, la comète vous veut. Épouvantable approche céleste. Ce qui arrive sur vous, c'est le trop de lumière, qui est l'aveuglement ; c'est l'excès de vie, qui est la mort. Cette avance que vous fait le Zénith, vous la refusez. Cette offre d'amour du gouffre, vous la rejetez. Vous mettez votre main sur vos paupières, vous vous cachez, vous vous dérobez, vous vous croyez sauvé... — Vous rouvrez les yeux. L'étoile redoutable est là. Elle n'est plus étoile, elle est monde. Monde ignoré. Monde de lave et de braise. Dévorant prodige des profondeurs. Elle emplit le ciel. Il n'y a plus qu'elle. L'escarboucle du fond de l'infini, diamant de loin, de près est fournaise. Vous êtes dans sa flamme.

« Et vous sentez commencer votre combustion par une chaleur de paradis. »

Livre VII, *La Titane*, ch. III, *Ève*.

Cette identification de Josiane avec une comète hante à ce point tout le livre de la *Titane*, qu'à mainte reprise des images astronomiques illustrent les discours mêmes que la duchesse, « dans sa sombre

1. Cf. dans l'*Homme qui Rit*, à propos de Josiane, apparaissant aux yeux de Gwymplaine : « C'était comme l'arrivée d'une planète inconnue », IIe partie, livre III, ch. VII.

rage épique », adresse à Gwymplaine : « La distance impossible était entre nous. J'étais dans Sirius et tu étais dans Allioth [1]. Tu as fait la traversée démesurée et te voilà. Mêler le haut et le bas, c'est le chaos. Tout commence et finit par le chaos. Qu'est-ce que le chaos : une immense souillure, et avec cette souillure, Dieu a fait la lumière... » Ailleurs, Josiane s'assimile à Canidie et c'est à Canidie que V. Hugo compare les comètes dans les *Contemplations* [2].

Et, vraiment, quand il s'agit d'une femme qui s'abandonne, toute cette astronomie peut sembler hors de propos : il est manifeste que le visionnaire oublie un peu son héroïne terrestre, pour ne contempler plus que l'espace sidéral, Aldébaran, Sirius, Allioth, et la comète, qui fut le point de départ de tout ce spectacle céleste.

L'œuvre du poète a été de dégager de la comparaison où ils étaient impliqués tous les traits qui pouvaient convenir à la comète distributrice d'amour dans l'univers, de les ramener clairement à leur véritable et directe destination, de les organiser en un ensemble, et de donner librement à cet ensemble, dans un cadre approprié, toute la magnificence épique qu'il comportait.

---

1. Cf. dans *Là-Haut*, le vers 71.
2. Cf. Notice de la *Comète*, p. 697.

LA-HAUT

Un jour l'étoile vit la comète passer,
Rit, et, la regardant au gouffre s'enfoncer,
Cria : — La voyez-vous courir, la vagabonde ?
Jadis, dans l'azur chaste où la sagesse abonde,
Elle était comme nous étoile vierge, ayant
Des paradis autour de son cœur flamboyant,
Et ses rayons, liant les sphères, freins et brides,
Faisaient tourner le vol des planètes splendides ;
Rien n'égalait son nimbe auguste, et dans ses nœuds
Sa chevelure avait dix globes lumineux ;
Elle était l'astre à qui tout un monde s'appuie.
Uu jour, tout à coup, folle, ivre, elle s'est enfuie.

---

1. *a*) L'étoile alors voyant la comète passer
b) Alors l'étoile vit...
4. Jadis, dans l'azur [calme] *où l'harmonie* abonde.
6. *Dix univers liés à* son cœur flamboyant
7. *a*) [Et ses longs rayons d'or, flottant comme des guides.]
b) Et ses rayons, liant les *astres*, freins et brides,
10. [Son diadème] avait

---

10. C'est sous cet aspect que V. Hugo voit, non seulement les comètes, mais encore les soleils et les étoiles fixes :

Tous ces grands chevelus des feux et des rayons
Les Soleils à la face énorme...
Dans leur crinière immense ont des vermines d'astres.

Dernière Gerbe, II, *Pendant l'Exil*, *Les Planètes*.

Chaque étoile, au front d'or qui brille, laisse pendre
Sa *chevelure* d'ombre en ce puits effrayant.

Contemplations, *La Bouche d'Ombre*, 1-13 octobre 1855, v. 572-573.

Un vertige l'a prise et l'a jetée au fond
Des chaos où Moloch avec Dieu se confond.
Quand elle en est sortie, elle était insensée ;
Elle n'a plus voulu suivre que sa pensée,
Sa furie, un instinct fougueux, torrentiel,
Mauvais, car l'équilibre est la vertu du ciel.
Devant elle, au hasard, elle s'en est allée ;
Elle s'est dans l'abîme immense échevelée ;
Elle a dit : Je me donne au gouffre, à volonté !
Je suis l'infatigable ; il est l'illimité.
Elle a voulu chercher, trouver, sonder, connaître,
Voir les mondes enfants, tâcher d'en faire naître,
Aller jusqu'en leur lit provoquer les soleils,
Examiner comment les enfers sont vermeils,
Voir Satan, visiter cet astre en sa tanière,
L'approcher, lui passer la main dans la crinière,
Et lui dire : Lion, je t'aime ! Iblis, Mammon,
Prends-moi, je viens m'offrir, déesse, à toi démon !
Elle s'est faite, ainsi que l'air, fuyante et souple,
Elle a voulu goûter l'âcre extase du couple ;
Et sans cesse épouser des univers nouveaux ;

---

l'enfer
14. Des chaos où *Satan* avec Dieu se confond.
17-18. Sa furie, un instinct, *dont l'âpre aveuglement*
Rompt l'équilibre saint, vertu du firmament.
20. Elle s'est dans l'espace immense échevelée ;
21-22. Addition marginale.
21. *a*) Elle a tout violé, par curiosité.
b) Elle a dit. Je me donne au gouffre, à *la clarté* !
22. *Il est tout ; je ne puis sonder l'illimité.*
23. ... trouver, [fouiller], connaître.
naissants
24. Voir [des] mondes *nouveaux*,
25. *Echanger des baisers avec d'ardents soleils,*
26. *Etudier* comment...
27. *Approcher Lucifer, entrer dans la* tanière,
29. ... Iblis, [Ammon]
33. Et sans cesse épouser des *firmaments* nouveaux ;

Elle a voulu toucher les croupes des chevaux
De la foudre, et, parmi les bruits visionnaires,
Rôder dans l'écurie énorme des tonnerres ;
Elle a mis de l'éclair dans sa fauve clarté ;
Elle a tout violé par curiosité ;
Et l'on sent, en voyant ses flamboiements funèbres,
Que sa lumière s'est essuyée aux ténèbres.
Les soleils tour à tour l'ont. Elle a préféré
A la majesté fixe au haut du ciel sacré,
On ne sait quelle course, audacieuse, oblique,
Étrange, et maintenant elle est fille publique.

Et la comète dit à l'étoile : — Vesta,
Tu te trompes. Je suis Vénus. Quand Dieu resta,
Après que le noir couple humain eut pris la fuite,
Seul dans le paradis, Satan lui dit : Ensuite?
Et Dieu vit que l'amour est un besoin qu'on a,
Et que sans lui le monde a froid; il m'ordonna
D'aller incendier le gouffre où tout commence,
Et Dieu mit la sagesse où tu vois la démence.
Depuis ce jour-là, j'erre et je vais en tous lieux
Rappeler à l'hymen les mondes oublieux.
J'illumine Uranus, je réchauffe Saturne,
Et je remets du feu dans les astres; mon urne

42. A la [chasteté] fixe au *fond* du ciel sacré,
43. On ne sait quelle course *étrange, errante,* oblique,
44. *Errante,* et maintenant
48. ... [Lucifer dit :] Ensuite?
51. D'aller incendier *la profondeur immense.*
54. Rappeler à *l'amour* les *astres* oublieux.

34-36. Image issue d'une vision habituelle du poète :

La nuée aux croupes sans nombre

écrit-il dans les *Contemplations,* VI, 23, *Les Mages,* 24 avril 1855 ; et, en dérivation de cette expression, cf. les exemples cités dans la note du v. 163 de *Masferrer.*

Reverse un flot d'aurore aux fontaines du jour ;
Je suis la folle auguste ayant au front l'amour ;
Je suis par les soleils formidables baisée ;
Si je rencontre en route une lune épuisée,
Je la rallume, et l'ombre a ce flambeau de plus ;
L'océan étoilé me roule en ses reflux ;
Sur tous les globes, nés au fond des étendues,
Il est de sombres mers que je gonfle éperdues ;
J'éveille du chaos le rut démesuré ;
Voici l'épouse en feu qui vient ! l'astre effaré,
Regarde à son zénith, à travers la nuée,
L'impudeur de ma robe immense dénouée ;

---

58. Je suis la folle *immense*
63-70. Addition marginale.
63-64. Sur tous les globes *noirs, roulant dans l'étendue*
En me voyant les mers
67. ... [où flotte une nuée]

---

57. *Urne.* Encore une des expressions qu'on rencontre souvent dans le vocabulaire astronomique de V. Hugo :

Ceux dont les yeux pensifs contemplent la nature
Voyaient l'urne d'en haut, vague rondeur obscure,
Se pencher dans les cieux
Et verser sur les monts, sur les campagnes blondes
Et sur les flots confus pleins de rumeurs profondes,
Le soir silencieux.

Contemplations, III, 30, *Magnitudo parvi*, I.

Cf. aussi la dernière strophe de la pièce XVI, 5 mai 1839, dans *Les Rayons et les Ombres.*

64. Voir dans les *Sept Merveilles* la note du vers 541 :

La mer au sein lascif, cette prostituée.

68. L'image correspond ici exactement à une impression visuelle : la traînée flottante de lumière que laisse derrière elle la comète. Elle est différente en cela des expressions similaires venues à l'esprit du poète après des personnifications toujours un peu artificielles : telles dans les *Orientales* :

La nuit descend lugubre et sans robe étoilée,
(*Mazeppa*, mai 1828.)

ou même dans la *Légende des Siècles*, où l'idée est pourtant voisine

Qu'après avoir dompté l'Athos, quelque Alexandre,

De mes accouplements l'espace est ébloui ;
Dès qu'un gouffre me veut, j'accours et je dis : Oui !
Je passe d'Allioth à Sirius ; ma bouche
Se colle au triple front d'Aldebaran farouche ;
Et je me prostitue à l'infini, sachant
Que je suis la semence et que l'ombre est le champ ;
De là des mondes ; Dieu m'approuve quand j'ébauche
Une création que tu nommes débauche.
Celle qui lie entr'eux les univers, c'est moi ;
Sans moi, l'isolement hideux serait la loi ;
Étoiles, on verrait de monstrueux désastres ;
L'infini subirait l'égoïsme des astres ;
Partout la nuit, la mort et le deuil, augmentés
Par la farouche horreur de vos virginités.
J'empêche l'effrayant célibat de l'abîme.
Je suis du pouls divin le battement sublime ;
Mon trajet, à la fois idéal et réel,
Marque l'artère énorme et profonde du ciel ;
Vous êtes la lumière et moi je suis la flamme ;
Dieu me fit de son cœur et vous fit de son âme ;
O mes sœurs, nous versons toutes de la clarté,
Etant, vous l'harmonie, et moi la liberté.

---

69. De mes [consentements] *le gouffre* est ébloui ;
75. ... Dieu *m'applaudit* quand j'ébauche ;
79. Plus d'amour : on verrait de monstrueux désastres ;
87. *Vous, vous êtes lumière, étoiles. Je suis flamme.*

Sorte de héros monstre aux cornes de taureau,
Aille donc relever sa robe à la Jungfrau.

Le Régiment du Baron Madruce.

Date du manuscrit : 30 9bre 1869.

XXV

LES MONTAGNES

DÉSINTÉRESSEMENT

NOTICE

Ce poème porte un double titre : *Les Montagnes, Désintéressement* ; il est presque entièrement descriptif, et par là s'explique aisément le premier titre ; le second n'est justifié que par les deux derniers vers :

> **Il est plus haut, plus pur, plus grand que nous ne sommes**
> **Et nous l'insulterions si nous étions des hommes.**

Il est bien évident qu'il s'agit ici, sous la figure du mont Blanc, du poète lui-même qui, insulté dans son exil par les écrivains et la presse du Second Empire, se proclame « plus haut, plus pur, plus grand » que ses insulteurs.

C'est une riposte, issue d'un état moral analogue à celui où étaient Guizot, quand il s'écriait : « Vos injures ne montent pas à la hauteur de mes dédains », et Lamartine quand, en 1831, il répondait à Barthélemy, le pamphlétaire de la *Némésis*.

La publication des *Châtiments*, introduits en France sous le manteau à plusieurs milliers d'exemplaires, avait avivé les colères des bonapartistes contre V. Hugo. Un rédacteur du *Siècle*, M. de la Bédollière, en décembre 1853, avait communiqué à Veuillot, sur sa demande, les vers qui le concernaient. Le critique de l'*Univers* les inséra dans un de ses articles : ils comptent parmi les plus violents. Au cours de son article, Veuillot affectait le mépris et la modération, mais il concluait : « Pauvre glorieux de chiffon ! Comme la verge qui flagelle l'orgueil lui a fait vite et durement son compte ! Il a reçu de Dieu le talent, des rois les honneurs, du peuple la popularité. Rien n'a profité dans ses mains : il a tout perdu, et, lorsqu'un semblant d'infortune lui permettait de rentrer en lui-même, d'envelopper

au moins la ruine de son sort, il manqua à cette dernière grâce ; il déchira avec frénésie ce dernier manteau ; il se rend odieux et ridicule jusque dans le malheur. »

V. Hugo, qui pardonnait à peine les réserves dans l'admiration, s'indignait avec violence contre l'injustice de la critique : il eut à en subir les assauts répétés pendant l'année qui suivit. Gustave Planche, en 1854, réunit dans ses *Nouveaux Portraits littéraires* une série d'articles qu'il avait précédemment écrits et où il malmenait fort « Olympio », la plupart du temps avec une ironie douce et continue, bien faite pour mener à l'exaspération. Certains jours, il dépassait toute mesure ; en 1838, à propos de Ruy-Blas, il avait écrit : « M. Hugo affirme et chante sa divinité : il célèbre son génie tout-puissant dans des hymnes où la rage se cache sous le mépris. De cette piété constante envers soi-même, de cet orgueil à la folie, il n'y a qu'un pas, et ce pas M. Hugo vient de le franchir [1]. »

Malséantes déjà en 1838, ces critiques republiées en 1854, à une date où elles n'avaient plus d'intérêt d'actualité, devaient paraître et paraissaient à l'exilé et à ses amis n'être plus que l'indélicate satisfaction d'une basse rancune.

Deux mois avant *Désintéressement*, fin décembre 1854, fut imprimé en Hollande, dans un pays où V. Hugo comptait des admirateurs, le recueil des articles d'Henri Heine dans la *Gazette d'Augsbourg*, sous le titre de *Lutèce* [2]. Henri Heine mettait en cause, avec une ironie mordante, les prétendues difformités physiques et morales de V. Hugo, il le traitait insolemment de « bossu manqué ». Ailleurs, il comparait ses œuvres à des « beignets chinois », à des « glaces frites ». Il n'en fallait pas tant pour déchaîner les colères du poète. L'état d'esprit de V. Hugo écrivant *Désintéressement* n'est donc pas douteux.

Il faut bien reconnaître que le titre de *Désintéressement* n'a pas, en cette circonstance, la clarté habituelle des titres choisis par le poète. Néanmoins on n'aperçoit guère d'autre signification possible que celle-ci : « Les montagnes n'ont pas les basses passions des hommes ; elles sont sereines sans jalousie et sans envie, désintéressées là où

---

1. Gustave Planche, *Nouveaux Portraits littéraires*, Paris, Amyot, 1854, tome Ier, p. 284.

2. Henri Heine, *Lutèce*, recueil des articles écrits pour la *Gazette d'Augsbourg* (1840-1843), Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1854. C'est à la calomnie de Henri Heine que V. Hugo faisait plus tard allusion quand il écrivait plaisamment au bas d'un de ses portraits :

> Voici les quatre aspects de cet homme féroce :
> Folie, Assassinat, Ivrognerie — et Bosse.

Cf. Claretie, *Victor Hugo*, Souvenirs intimes, 1902.

l'intérêt pousse l'homme à l'injustice et à l'insulte. » Et cette signification implique une conclusion qui n'est pas exprimée, mais qui vient aisément à la pensée quand on se reporte à tout ce qu'a dit l'exilé de lui-même et des grands génies, aussi bien dans les *Contemplations* que dans la *Légende des Siècles*; et cette conclusion, la voici : « Puisque symboliquement tout poète et tout mage est la plus haute montagne de l'humanité, puisque je suis par excellence le poète-mage, prenez tous, à mon égard, la dignité d'attitude des montagnes à l'égard du Mont-Blanc. »

Désintéressement n'est certes ni dans la manière de Guizot, ni dans celle de Lamartine ; si les circonstances sont analogues et semblable le sursaut de l'homme sous l'insulte, la forme de la riposte est toute différente : ici, ni formule oratoire, ni développement lyrique ; c'est un fragment d'épopée où tout une longue description sert de prologue à l'idée et la fait attendre, si bien que celle-ci, surgissant en conclusion, prend, dans une expression brève et ramassée, une saisissante vigueur : c'est le procédé ordinaire de composition du poète.

* * *

Quant à la partie descriptive, elle n'est pas autre que le ressouvenir des spectacles que le poète a contemplés en montant au Montanvers en Savoie ou en Suisse au Rigi.

Par deux fois, V. Hugo a visité la Suisse.

En 1825, après entente avec Urbain Canel pour la publication d'un volume intitulé *Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix*, il partit avec Nodier, rendit visite à Lamartine dans le château de Saint-Point[1], visita Genève, fit l'ascension de Montanvers, et, les fonds disponibles étant épuisés, revint en France. Le manuscrit y fut achevé pour être remis à Urbain Canel, mais celui-ci, ayant fait de mauvaises affaires, se déroba : V. Hugo prit le parti de publier quelques pages de son Voyage dans la *Revue de Paris* en 1829, dans la *Revue des Deux Mondes* en 1831 ; et, par la suite, il inséra la totalité de son manuscrit en 1863 dans *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

Quatorze ans plus tard, en 1839, il fit un assez long séjour en Suisse : il partit de Strasbourg à la fin d'août pour remonter le Rhin jusqu'à la cataracte, gagna le lac des Quatre-Cantons, visita Lucerne, Zurich et leurs environs, et fit l'ascension du Rigi.

Les notes de ce dernier voyage furent utilisées pour le Rhin en

1. Lamartine devait être le troisième voyageur, mais il s'excusa sur la convalescence d'une fièvre tierce.

1842 (lettres XXIX à XXXIX), et le reliquat parut dans *Alpes et Pyrénées* (*Alpes*, 1839 ; I à V)[1].

Dans la nuit du 26 au 27 mars 1855, les souvenirs de ces voyages se sont présentés à l'imagination de V. Hugo ; c'était l'époque où son cerveau, surexcité par les expériences spirites, hyperesthésiait sa mémoire ; et jamais ne furent plus grandes la puissance et la précision de ses hallucinations poétiques.

Il a retrouvé toute la fraîcheur de ses premières impressions, il a eu la vision nette de tous les spectacles qui s'étaient déroulés devant ses yeux de touriste, et, instinctivement, sont revenues sous sa plume la plupart des expressions dont il s'était servi en 1825 et en 1839.

Tous les éléments du décor, évoqué dans le poème qui a pour titre *Les Montagnes*, sont déjà, avec leurs mêmes lignes et leurs mêmes couleurs, dans le *Fragment du Voyage aux Alpes*, dans le *Rhin* et dans *Alpes et Pyrénées*. L'ensemble du panorama est une réplique du début du *Voyage aux Alpes* :

« Il est difficile de ne point éprouver quelque profonde émotion lorsque, par une belle matinée du mois d'août, en descendant la pente sur laquelle Sallenche est assise, on voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes toutes diverses de couleur, de forme, de hauteur et d'attitude, masses énormes, tour à tour éclatantes et sombres, vertes et blanches, distinctes et confuses, dont un large rayon du soleil encore oblique inonde chaque intervalle, et au-dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le Mont Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige. »

Août-Septembre 1825.

Toutes ces images, la pierre du serment dans le cercle druidique, la tiare, le manteau, et bien d'autres encore, ont été recréées par le poète en 1855.

On constate qu'il en est de même pour tout le détail de la description quand on confronte le texte des *Montagnes* avec le texte des récits de 1825 et de 1839. Toute la partie descriptive des *Montagnes* se trouve expliquée et commentée par V. Hugo lui-même.

---

1. Le volume *Alpes et Pyrénées* parut seulement après la mort de V. Hugo, en 1890, à la librairie du *Victor Hugo illustré*.

DÉSINTÉRESSEMENT

Le Mont-Blanc que cent monts entourent de leur chaîne,
Comme dans les bouleaux le formidable chêne,
Comme Samson parmi les enfants d'Amalec,
Comme la grande pierre au centre du cromlech,
Apparaît au milieu des Alpes qu'il encombre ;
Et les monts, froncement du globe, relief sombre
De la terre pétrie aux pieds de Jéhova,
Croûte qu'en se dressant quelque satan creva,
L'admirent, fiers sommets que la tempête arrose.
— Grand ! dit le Mont-Géant. — Et beau ! dit le Mont-[Rose.

---

4. ... au *milieu* du cromlech,
6. Et *ces* monts...

---

3. *Les enfants d'Amalec* : les Philistins ; les Amalécites faisaient, à l'époque de Samson et des Juges, partie de la pentapole philistine.

4. Cf. le début du *Fragment du voyage aux Alpes* cité dans la notice, p. 1186.

6-8. En 1839, l'image était plus simple : « Les granits ridés se plissaient dans les lointains comme des fronts soucieux. » *Alpes et Pyrénées*, II, *Berne, le Rigi*, 17 septembre. Le recul aux époques mystérieuses de la formation du globe, Satan, dressé comme le Titan d'*Entre Géants et Dieux* sur la croûte terrestre éventrée, ajoutent ici un élément de grandeur épique à la vision du poète.

10-12. *Mont-Géant, Mont-Rose, Combin, Cervin*, c'est tout d'abord le spectacle qu'on aperçoit du mont Blanc dans la direction des Alpes Pennines : l'aiguille du *Géant*, le *Dru*, le *Combin*, le *Cervin* s'étagent dominés à l'horizon par le mont *Rose* ; puis le panorama s'élargit, nous voyons tour à tour surgir le *Pilate*, voisin de Lucerne, le *Titlis* au Sud et le *Rigi* au Nord du lac des *Quatre-Cantons*, autour du Rigi, le *Schwytz* (cf. note du vers 15) et les *Mythen*, au lointain

Et tous, Cervin, Combin, le Pilate fumant
Qui sonne tout entier comme un grand instrument,
Tant les troupeaux le soir l'emplissent de clarines,
Titlis soufflant l'orage au vent de ses narines,
Le Baken qui chassa Gessler, et le Rigi
Par qui plus d'ouragan sur le lac a rugi,
Pelvoux tout enivré de la senteur des sauges,
Cenis qui voit l'Isère, Albis qui voit les Vosges,
Morcle à la double dent, Dru noir comme un bourreau,

---

15. Le Baken qui *hait* Gessler...

---

l'*Albis* dominant le lac de Zurich et qui est presque à la hauteur des Vosges, plus loin encore, dans l'Oberland Bernois, la *Jungfrau,* enfin à la limite du cercle visuel le *Pelvoux* et le *Cenis* aperçus au Sud des Alpes françaises. L'ordre des emplacements de montagnes à l'horizon n'est sans doute pas observé strictement par V. Hugo, il ne s'agit pas ici de dresser une carte, mais de créer une impression ; la vision, proposée par le poète, est large et grandiose ; elle évoque facilement toute la Suisse montagneuse aux yeux de ceux qui en connaissent le spectacle ; pour les autres lecteurs elle est tout autre chose qu'une monotone énumération de noms géographiques : des traits précis, des épithètes caractéristiques donnent habilement la vie et le pittoresque au décor.

11. *Le Pilate fumant* : Sur le nuage qui « enchâpasse » la cime du mont Pilate, voir les nombreux détails donnés par V. Hugo dans *Alpes et Pyrénées,* I, *Lucerne et le mont Pilate*, septembre 1839.

12-13. « Le Pilate n'est pas seulement une montagne formidable, c'est une énorme mamelle qui nourrit quatre mille vaches, cela fait un orchestre de quatre mille clochettes que j'écoute en ce moment. » *Ibid.*

13. *Le Baken qui chassa Gessler.* Vraisemblablement le Haken ; c'est le Haken qui est indiqué dans le décor de la première scène du *Guillaume Tell* de Schiller : « Au delà du lac, on voit les vastes prairies, les villages et les fermes du canton de Schwytz, éclairés d'un brillant soleil. A la gauche du spectateur se montrent les pointes du *Haken* entourées de nuages. » Le *Manuel du voyageur en Suisse,* Ebel, 1831, qui était le guide en usage au moment du voyage de V. Hugo, donne p. 309 cette indication : « Haken (Schwytzer Haken, Hake, Mythen), montagne considérable du canton de Schwytz. »

19. La raideur du profil et la couleur sombre du *Dru,* vu de la

L'Orteler, et la Vierge immense, la Jungfrau
Qui ne livre son front qu'aux baisers des étoiles,
Schwitz tendant ses glaciers comme de blanches toiles,
Le haut Mythen, clocher de la cloche Aquilon,
Tous, du lac au chalet, de l'abîme au vallon,
Roulant la nue aux cieux et le bloc aux morènes,
Aiguilles, pics de neige et cimes souveraines,
Autour du puissant mont chantent, chœur monstrueux :
— C'est lui ! le pâtre blanc des monts tumultueux !

---

21. ... qu'aux *lèvres* des étoiles,
La correction du texte est également raturée dans le ms.
[morènes]
25. *Tendant* la nue aux cieux et le bloc aux *moraines*
28. — C'est lui ! *c'est le pasteur des rocs* tumultueux !
— *C'est lui ! c'est le mont Blanc ! le maître aux flancs noueux*

---

mer de Glace, avait frappé V. Hugo, au cours de son excursion aux environs de Chamonix : « L'horizon est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée. » *Fragment d'un voyage aux Alpes.*

24. *Le haut Mythen, clocher :* il est déjà question de la forme conique d'un des Mythen dans *Alpes et Pyrénées* : « Je suis monté sur l'observatoire [du Rigi] et de là j'ai dessiné le Mythen, prodigieux *cône* de granit au sommet duquel il y a une pierre rougeâtre qui fait que le Mythen semble avoir été raccommodé avec du ciment romain comme le pyramidion de Luxor. Vu du Rigi, le Mythen a la forme exacte des pyramides d'Egypte. » II. *Berne et le Rigi.* Dans le *Fragment d'un voyage aux Alpes*, en 1825, c'est le Dru que V. Hugo comparait à un *clocher* ; cf. v. 19.

28. *Le pâtre blanc des monts tumultueux* : reprise de l'image connue des *Contemplations* :

Et là-bas devant moi, le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,
Le pâtre promontoire au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis...
(V, 23, *Pasteurs et troupeaux*, 19 déc. 1854.)

L'image était déjà en germe en 1825, dans le *Fragment d'un voyage*

Il nous protége tous et tous il nous dépasse ;
Il est l'enchantement splendide de l'espace ;
Ses rocs sont épopée et ses vallons roman ;
Il mêle un argent sombre aux moires du Léman ;
L'Océan aurait peur sous ses hautes falaises,
Et ses brins d'herbe sont plus fiers que nos mélèzes ;
Il nous éclaire après que l'astre s'est couché ;
Dans le brun crépuscule il apparaît penché,
Et l'on croit de Titan voir l'effrayante larve ;
Il tresse le bleu Rhône aux cheveux d'or de l'Arve ;
Sa cime, pour savoir lequel a plus d'amour
Et quel est le plus grand du regard ou du jour,
Confronte le soleil avec le gypaëte ;
La nuit, quand il se dresse, énorme silhouette,
Croit voir un monde sombre éclore à l'horizon ;
Il est superbe, il a la glace et le gazon ;
L'archange à son sommet vient aiguiser son glaive ;

---

s'avance
36. ... il *se dresse* penché ;
39. Sa cime, pour savoir *quel a le plus de jour*
40. Et quel est le plus *beau*...
42. ... quand *apparaît sa noire* silhouette
44. Il est *sublime*...
45-60. Addition marginale.
45. *Il est la meule où vient l'ange* aiguiser son glaive

---

aux Alpes : « Lorsqu'on aperçoit le Dru confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blanches vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds. »

32. « Il (le mont Blanc) dresse à pic ses murailles d'argent. » *Ibid.*

38. « De temps en temps l'*Arve* investit ce roc de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncelle, surmonte le rocher qui reste quelque temps inondé de tous les flots dorés comme d'une chevelure blonde. » *Fragment d'un voyage aux Alpes*, 1825.

44. Même opposition chez Alfred de Vigny dans le *Cor* :

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons.

Il a, comme son dogue, à ses pieds le Salève ;
Il tisse, âpre fileur, les brouillards pluvieux ;
Sa tiare surgit sur nos fronts envieux ;
Ses pins sont les plus verts, sa neige est la plus blanche ;
Il tient dans une main la colombe Avalanche
Et dans l'autre le vaste et fauve aigle Ouragan ;
Il tire du fourreau, comme son yataghan,
La tourmente, et les lacs tremblent sous sa fumée ;
Il plonge au bloc des nuits l'éclair, scie enflammée ;

---

47. Il tisse, *noir* fileur...
51. ... *le fauve et sombre* aigle Ouragan.
53. La *tempête,* et les *monts* tremblent...

---

45. Même image dans *Masferrer,* dérivée d'un souvenir d'*Hernani.* Cf. ici, p. 621, *Masferrer,* v. 37-38.

46. C'est la continuation de l'image du vers 28.

48. *Tiare.* Cf. le passage du *Fragment d'un voyage aux Alpes* cité dans la Notice, p. 1186. L'image a été souvent reprise par le poète :

La bruyère violette
Met au vieux mont un camail,
Afin qu'il puisse à l'abîme,
Qu'il contient et qu'il bénit,
Dire sa messe sublime,
Sous sa mitre de granit.
(*Les Contemplations, Autrefois,* I, 14, *A Granville,* juin 1836.)

Voir aussi *Eviradnus,* v. 164 et les *Raisons du Momotombo,* v. 12.

50. « Et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois [des parois du Dru, ce clocher] sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. » *Fragment d'un voyage aux Alpes.*

54. Pour V. Hugo, dit M. Huguet, *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de V. Hugo,* p. 269, « l'ombre forme des blocs ; on en coupe des morceaux » :

Les ténèbres en décombres,
Emplissent de leurs blocs sombres
L'antre immense de la nuit.
(*Les Quatre Vents de l'Esprit, Livre Lyrique,* XL. *La nuit pendant que les pêcheurs sont en mer.*)

L'immensité le baise et le prend pour amant ;
Une mer de cristal, d'azur, de diamant,
Crinière de glaçons digne du lion Pôle,
Tombe, effrayant manteau, de sa farouche épaule ;
Ses précipices font reculer les chamois ;
Sur son versant sublime il a les douze mois ;
Il est plus haut, plus pur, plus grand que nous ne sommes ;
Et nous l'insulterions si nous étions des hommes.

Oh ! les hideux cachots : il semble qu'on ait mis
Un morceau de la nuit du tombeau dans ces caves.

(*Les Années funestes,* XIII, *En plein XIXe siècle, Rosalie Doise.*)

Quant à la comparaison de l'éclair avec une lame d'acier, une épée le plus souvent, elle est fréquente chez V. Hugo : « C'est une métaphore usuelle », dit M. Huguet qui en cite de nombreux exemples p. 221-223. Dans l'image de la scie, amenée par la singulière idée du découpage des blocs d'ombre, il y a excès d'ingéniosité : la scie évoque aux yeux du poète la forme zigzagante et la couleur d'acier de l'éclair.

58. *Tombe, effrayant manteau* : « A l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le mont Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix ». *Fragment d'un voyage aux Alpes,* 1825.

Les monts sont vieux : cent fois et cent fois séculaires,
Muets, drapés de nuit dans leurs manteaux polaires.

(*Dieu, L'Autre voix* (la 2e), 1855.)

Cf. le *Parricide.* v. 56, p. 149, tome Ier. — *De sa farouche épaule* : cette personnification du mont Blanc, à la fois montagne et géant, rappelle les vers de Virgile à propos d'Atlas :

cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri ;
Nix humeros infusa tegit : tunc flumina mento
Præcipitant senis et glacie.

(*Énéide,* IV, 248-251.)

Date du ms. : Nuit du 26 au 27 mai 1855.

XXVI

LE TEMPLE

LE TEMPLE

NOTICE

On rencontre parmi les brouillons et les ébauches destinés au poème *Dieu* cette indication :

Il faut un culte, un temple, un autel
(cathédrale-monde) Peindre.

Peindre : est-ce le mot qui incita, par la suite, V. Hugo à exécuter en 1860 l'aquarelle qui est l'illustration avant la lettre du poème intitulé *Le Temple* ? Cette aquarelle, qu'on peut voir au Musée Victor Hugo[1], représente l'extérieur d'un temple de « granit nu », vers lequel est en marche la longue théorie d'une foule cosmopolite et bigarrée qu'il est aisé de reconnaître à ses costumes pour celle dont il est question dans *Le Temple* :

... payens, chrétiens, parsis, indous,
Tous ceux, fakir, santon, rabbin, flamine, bonze,
Qu'une religion tient dans sa main de bronze.

V. Hugo a fixé par le dessin et la couleur la vision du *Temple* qu'il rêvait, avant de le décrire en vers.

Le jour où il a composé le poème, c'est encore par le dessin qu'il a débuté ; ce n'est plus l'extérieur du temple qu'il a représenté cette fois, mais il a esquissé le schéma de la statue, impassible et voilée, qui doit se dresser devant le sanctuaire ; autour de la forme conique du voile reposant sur l'idole invisible, sont tracées des lignes rayonnantes et le schéma est accompagné en haut de cette légende : *Le*

1. Musée Victor Hugo, Troisième vitrine, n° 296.

Temple de l'Avenir, et, en bas sur le côté, *Anima mundi*, *haute figure voilée dardant de la lumière*[1]. C'est par avance le vers :

Tout en étant Mystère, il n'est pas moins Soleil.

L'aquarelle de 1860 et ce dessin se complètent; V. Hugo a fixé dans une aquarelle et dans un croquis à la plume la physionomie de la foule, l'aspect du temple et les contours de la statue voilée qu'il avait le projet de peindre dans son poème. Ce procédé, dont plusieurs autres de ses brouillons nous donnent des exemples [2], nous éclaire une fois de plus sur la nature de son imagination visionnaire.

*
* *

Le Temple est issu d'une sorte de contamination de l'esprit de la Bible et de l'esprit de la Révolution.

V. Hugo s'est souvenu du ton et des expressions du livre des *Rois* racontant la construction du temple de Salomon, et il a eu présente à l'esprit la vision du temple d'Ezéchiel ; mais ce qui plus encore a inspiré V. Hugo, ce sont les cérémonies du culte révolutionnaire : son temple de la *Réalité suprême* s'apparente aux temples de l'*Être suprême*, de la *Raison*, de la *Vérité*, de la *Nature*, de la *Sagesse* ; la montagne sur laquelle il est construit est emprunté au symbolisme révolutionnaire ; le poème du *Temple* est, pour une large part, la paraphrase des strophes de l'hymne de Desargues, exécuté par Méhul et le musicien de Sarrette :

Père de l'Univers, Superbe Intelligence...
Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes,
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

---

1. Sur un fragment de lettre de faire-part ; « Monsieur et Madame Oscar Commettant ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle... »
2. Voir entre autres les manuscrits du *Théâtre en Liberté*.

LE TEMPLE

Joie à la terre, et paix à celui qui contemple !
Écoutez, vous ferez sur la montagne un temple,
Et vous le bâtirez la nuit pour que jamais
On ne sache qui l'a placé sur ces sommets ;
Vous le ferez, ainsi l'ordonne le prophète,
Du toit aux fondements et de la base au faîte,
Avec des blocs mis l'un sur l'autre simplement,

Titre : Le triomphe de l'Avenir. *ANIMA MUNDI.*
5. Vous le ferez, ainsi [je le veux, moi,] prophète,

---

1. Début inspiré par les paroles de l'Ange dans l'évangile de saint Luc : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Cf. dans *Dieu* : « Paix, vie et gloire à la voûte éternelle. » *Le Griffon.*

2 et sq. A l'onction et à la majesté douce de cette invitation à construire le *Temple* il est intéressant de comparer la sécheresse de l'ordre donné par Dieu, dans le *Travail des Captifs*, p. 420 :

> Dieu dit au roi : Je suis ton Dieu ; je veux un temple.

Les deux préambules s'opposent comme les deux temples : l'un creusé dans le roc souterrain, l'autre

> Entouré de l'abîme et seul sur la hauteur.

2. *Écoutez...* « Fils de l'homme, dit le Seigneur dans *Ézéchiel* en montrant le Temple au prophète, voyez bien de vos yeux, écoutez bien de vos oreilles... » xl, 4 et xliv, 5.

5-8. « Tous ces bâtiments depuis les fondements jusqu'au haut des murs étaient construits de pierres parfaitement belles, dont les deux paremens, tant l'intérieur que l'extérieur, avaient été sciés dans la même forme et d'une même mesure. » III, *Rois*, vii, 9. V. Hugo utilise les formules bibliques ; mais, à l'art des bâtisseurs du temple de Salomon, il substitue la simplicité d'une construction cyclopéenne.

Et ce temple, construit de roche sans ciment,
Sera presque aussi haut que toute la montagne.
Les forêts qu'un murmure éternel accompagne,
L'Océan qui bondit ainsi que les troupeaux
Et n'a point de fatigue et n'a point de repos,
Les monts sans tache, blancs comme les cœurs sans vice,
C'est tout ce que verront du seuil de l'édifice
Les hommes qui viendront par cent chemins divers ;
Car vous aurez compris qu'il faut que l'univers
Ait autour de ce temple une grave attitude.
Et vous l'aurez bâti dans une solitude,
Afin qu'il soit tranquille, et pour que l'horizon
Convienne à cette auguste et farouche maison.
Et les hommes, pasteurs, apôtres, patriarches,
Regarderont le temple, et monteront les marches,
Et sous la haute porte ils baisseront le front.
Quand ils seront entrés, voici ce qu'ils verront :

Au-dessous d'une voûte en granit, située
Si haut qu'il semblera qu'elle est dans la nuée,
Entre quatre grands murs nus et prodigieux,
Dans une ombre où partout on sentira des yeux,
Tout au fond d'une crypte obscure, une statue
Se dressera, d'un voile insondable vêtue,
Et de la tête aux pieds ce voile descendra ;

11-14. Addition marginale.
11. *Les autres monts, groupés ainsi que des* troupeaux,
18. Et vous l'aurez [construit]...
20. Convienne à cette *sombre et*...maison ;
22. *Monteront lentement un degré*
25. Au-dessous d'une voûte en *pierre*...
[étrange]
29. Tout au fond d'une crypte *énorme*...

28-29. *Ombre, crypte obscure* : « Alors Salomon dit : l'Eternel veut habiter dans l'obscurité. » III, *Rois*, VIII, 12.

Et, plus que sur Isis, et plus que sur Indra,
Plus que sur le Sina, plus que sur le Calvaire,
Les ténèbres seront sur ce spectre sévère,
Colosse par une âme inconnue habité ;
Et l'on n'en verra rien que son énormité.
La figure sera haute de cent coudées,
Et d'un seul bloc ; jamais les Indes, les Chaldées,
Et les sculpteurs d'Égypte ayant l'énigme en eux,
N'auront rien maçonné de plus vertigineux.
Nul ne pourra lever le voile aux plis de pierre.
Personne ne saura s'il est une paupière
Pouvant s'ouvrir, un œil pouvant verser des pleurs,
Sous ce masque, et s'il est quelqu'un sous les ampleurs
De ce suaire aux yeux humains inabordable ;
Et tous contempleront l'Ignoré formidable.
Pourtant on sentira que ce spectre n'est pas
La haine, le glacier, le tombeau, le trépas ;
Qu'il semble un spectre, étant sous le plus lourd des voiles,
Mais que ce noir linceul peut-être est plein d'étoiles ;
On sentira qu'il aime, et que l'on est devant
Le seul être, le seul esprit, le seul vivant.
Grands, petits, faibles, forts, le géant et l'atome,
Sentiront l'univers présent dans ce fantôme ;
D'une peur confiante envahis par degrés,

37-40. Addition marginale.
52. *Un fantôme qui, seul, ô nuit sombre, est vivant.*
53-56. Addition marginale.
55. D'une peur [filiale]...

---

32. La statue du *Temple* ressemble en effet à certaines idoles voilées d'Isis : cf. v. 41.

41. Le mortel qui voulait « soulever le voile d'Isis » était puni de son audace par la mort : « Un homme étant entré dans le temple d'Isis à Copte pour savoir ce qui se passait dans les mystères de cette déesse et en rendre compte au gouverneur, il en fut en effet témoin, s'acquitta de la commission, mais il mourut aussitôt après, dit Pausanias. » Noël, *Dictionnaire de la fable*, 1804. Art. Isis.

Ils seront effrayés et seront rassurés;
Le vieillard et l'enfant, l'ignorant et le mage,
Frémissants, comprendront qu'ils sont devant l'image
De la Réalité suprême, et qu'en ce lieu
Jéhova, Jupiter et Brahma pèsent peu;
Que là s'évanouit tout dogme et toute bible,
Et que rien n'est méchant, quoique tout soit terrible.

Oui, terrible, mais bon; formidable, mais doux.
Dans ce temple, payens, chrétiens, parsis, indous,
Tous ceux, fakir, santon, rabbin, flamine, bonze,
Qu'une religion tient dans sa main de bronze,
Sentiront cette main s'ouvrir et les lâcher.

Le ciel; de l'idéal pétri dans du rocher,
On ne sait quoi de tendre au fond de cette pierre,
Une forme de nuit debout sur la frontière
De l'inconnu, muette et rigide, et pourtant
D'accord avec le monde immense palpitant,
L'âme qui fait tout naître et sur qui tout se fonde,
Voilà ce que ce temple, en son ombre profonde,

---

57. Le vieillard et l'enfant, [et le pâtre] et le mage
58. Frémissants, *sentiront*...
62. Et que rien n'est [menteur]...
63. Oui, terrible, mais *doux*; formidable, mais *bon*.
64. *Juifs, musulmans,* païens...
65. Tous ceux, fakir, santon, *muphti*...

---

59. *Réalité suprême* : cf. notice, p. 1196.

64-67. « Le peuple, écrit Lequinio dans un rapport sur les cérémonies religieuses au temps de la Révolution, a juré de n'avoir plus de religion que celle de la vérité : les catholiques et les protestants réunis en société populaire, un jour dans le temple des catholiques, le lendemain dans celui des protestants, se sont embrassés en frères, ils ont anéanti le nom de prêtre et celui de ministre. » Cité par G. Pariset, dans l'*Histoire de France contemporaine* d'E. Lavisse, tome II, p. 223.

Fera vaguement voir à ceux qui passeront.
Les autres temples, faits de ce qui se corrompt,
Bâtis avec l'erreur, la démence et la fable,
Faux et vains, et faisant bégayer l'ineffable,
Autels que la raison en montant submergea,
Se seront écroulés depuis longtemps déjà
Au vaste ébranlement du genre humain en marche;
Mais celui-ci, n'ayant point de koran, point d'arche,
Point de prêtres, aucun pontife, aucun menteur,
Entouré de l'abîme et seul sur la hauteur,
Demeurera debout sur la terre où nous sommes,
Et ne craindra pas plus le passage des hommes
Que l'étoile ne craint le vol des alcyons.

---

79. Autels que *par degrés la raison* submergea;
En addition marginale, cette variante :

[efforts]
[Chaires qu'en leurs *travaux* l'enfer encouragea,]

84. *Debout sur de la neige et sur de la hauteur*
Entouré *d'un* abîme et seul *dans sa* hauteur,

76-80. Cf. dans *Religions et Religion* :

L'homme, être mixte, au front sublime, au pied impur,
Va toujours refaisant et transformant ses arches;
Chaque âge avance; on voit sur chacune des marches
Du sombre esprit humain montant dans l'ombre à Dieu,
Un Temple où de l'amour grandit le chaste feu,
Passant d'un ciel plus noir dans un air plus salubre,
De moins en moins cruel, de moins en moins lugubre;
Chaque temple nouveau, grec, juif, égyptien,
A sa base au niveau du faîte de l'ancien;
Sur celui qui s'élève un autre monte encore;
Et le plus haut fronton se dissout dans l'aurore.

[*Les Voix* (11e voix)].

84. Pendant la Révolution, dans le chœur de Notre-Dame, transformée en Temple de la Raison, on érigea une Montagne surmontée d'un Temple antique avec l'inscription *A la philosophie*. On sait aussi que le cortège de la fête de l'Etre suprême se déroula sur les flancs d'une « Montagne immense », surmontée d'un arbre de la liberté.

Il n'expliquera point au cœur les passions,
A l'esprit le problème, et la tombe à la vie ;
Mais il fera germer chez tous l'ardente envie
De monter, de grandir, et de voir au delà.
Où ? Plus loin. Le zénith que Thalès contempla,
Les constellations, ces effrayants fulgores,
Que regardaient errer les pâles Pythagores,
Les orbes de la vie obscure entre-croisés,
La science qui cherche et dit : Jamais assez !
Ne contesteront point ce temple, et, dans l'espace,
Par tout le gouffre et par toute l'ombre qui passe
Il sera vénéré, n'ayant point ici-bas
Aggravé par l'erreur nos douleurs, nos combats,
Nos deuils, et n'ayant point de reproche à se faire.

Sous l'âpre voûte ayant la rondeur d'une sphère,
La statue, impassible et voilée, aura l'air
De rêver, attentive aux forêts, à la mer,
Aux germes, à l'azur, aux nuages, aux astres ;
Pas de frises aux toits ; aux murs pas de pilastres ;

---

90. Mais il fera germer *en* nous...
94. Que regardaient errer *là haut les*
95. Les orbes de la vie *immense* entre-croisés,
96. La science qui [sonde]...
102-103. Addition marginale.
103. La statue, *immuable*...
105. Aux *hommes*...

---

94. *Ces effrayants fulgores* : « V. Hugo, écrit M. Huguet à propos de cette expression, compare aussi les astres à des fulgores : l'étoile semble voler comme l'insecte lumineux, et la métaphore est analogue à celles qui nous montrent dans l'infini des alcyons, des oiseaux de feu. » *La couleur, la lumière et l'ombre dans les Métaphores de V. Hugo*, p. 158-159.

104. *Aux forêts, à la mer :*

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes,

dit Desorgues dans son hymne : cf. Notice, p. 1196.

Le granit nu qu'aucun ornement n'interrompt;
Et, rien ne remuant, les hommes trembleront;
Et les méchants seront mal à l'aise; et les justes,
Et les bons, et tous ceux dont les cœurs sont augustes,
Les sages, les penseurs, sentiront le plein jour
Sur leur âme, leur foi, leur espoir, leur amour,
Comme sous le regard d'une énorme prunelle.

Derrière la statue, une lampe éternelle
Brûlera, comme un feu dans l'antre aux visions,
Et, cachant le foyer, montrera les rayons
De façon à lui mettre une aurore autour d'elle,
Pour enseigner au peuple ému, grave et fidèle,
Que cette énigme est bien une divinité,
Et que si c'est la nuit c'est aussi la clarté.
Le colosse sera noir sur cette auréole;
Et nul souffle, nul vent d'orage, nul éole
Ne fera vaciller l'immobile lueur.
Les sages essuieront à leur front la sueur
Et sentiront l'horreur sacrée en leurs vertèbres,
Devant cette splendeur sortant de ces ténèbres,
Et comprendront que l'Être ignoré, mais certain,
Brille, étant le lever de l'éternel matin,
Et pourtant reste obscur, car aucune envergure,

---

107. *Nul ornement, la pierre...*
115. Brûlera, *feu sacré de l'*antre aux visions,
116. *Et cachera sa flamme en montrant ses* rayons
121. *La figure sera noire sur* l'auréole;

---

107. *Le granit nu* : c'est la simplicité de l'église des champs décrite dans *Petit Paul* :

Une église des champs bâtie en granit nu.
(Variante du vers 170.)

109. Cf. le début de *Verset du Coran*, p. 429.
113. Cf. la fin du poème *Le Titan*, v. 434, p. 117.

Aucun esprit ne peut saisir cette figure ;
Il est sans fin, sans fond, sans repos, sans sommeil.
Et pour être Mystère il n'est pas moins Soleil.

---

131. Il est sans fin, sans fond, *car il est sans pareil,*

Date du manuscrit : 16 avril 1874.

XXVII

A L'HOMME

A L'HOMME

NOTICE

Passer en revue toutes les philosophies et toutes les religions, pour démontrer à l'homme qu'il ne sait rien et ne peut rien savoir, est un thème d'où V. Hugo a tiré d'intarissables développements. La matière est riche en pensée et en pittoresque : ici, tous les mystères, tous les problèmes, toutes les solutions les plus étranges de la métaphysique ; là, les questions morales ou sociales, qui fournissent l'occasion d'indignations ou d'exaltations passionnées, enfin, la description des diverses croyances de l'homme sur sa destinée après la mort, les cérémonies des cultes divers, les anecdotes rares, les noms sonores des philosophes, des mages et des devins inconnus, qui provoquent les associations d'idées et les rimes rares. Tout cela détermine chez le poète une sorte d'ivresse de production, une surexcitation continue et inlassable de sa fécondité cérébrale ; *La fin de Satan*, *Dieu* (1855), *l'Ane* (1857), *Religion et Religions* (1857-1870-1872) n'épuisèrent pas son inspiration sur ce point : le reliquat de *Dieu* est un des reliquats les plus étendus parmi ceux que le poète a laissés dans ses manuscrits. Le 12 août 1870, V. Hugo écrivait : « Ce manuscrit contient le poème *Dieu*, premier jet. Il pourrait être publié ainsi. Mais, dans ma pensée, il doit être complété et précédé d'un autre poème (très avancé et presque fait) intitulé le *Seuil du Gouffre*. »

Dieu ne fut publié qu'en 1891 : depuis 1855, ce poème était sur le chantier et V. Hugo, qui, tantôt sur les conseils d'Hetzel [1], tantôt

---

1. Cf. *Légende des Siècles* de 1859, tome Ier, *Introduction*, p. XXXVIII à XLI.

de sa propre volonté, retardait la publication, ne cessait, jusque dans ses dernières années, de songer à cette œuvre, de la remanier et de la compléter. C'est pour *Dieu* qu'a été composé le poème intitulé plus tard *A l'homme*, ainsi qu'en fait foi l'indication écrite au coin de la première page du manuscrit :

Pour le poème Dieu.

L'indication a été biffée et remplacée par cette autre : *Légende des Siècles*. Le manuscrit porte deux dates : après le vers 90, *6-7bre 1875* et à la dernière page : 11 octobre 1876.

Les quatre-vingt dix premiers vers, écrits en 1875, forment un tout ; ce sont des conseils de prudence que le penseur donne à l'homme dans la recherche de l'Ignoré ; les trente-deux vers de conclusion, datés de 1876, précisent l'attitude personnelle du poète : il se proclame « gouffre » et « mage », et s'assimile à ces antiques prophètes dont il a évoqué l'attitude dans *Clarté d'Ames* ; on retrouve dans *A l'Homme* le désert et les lions :

> Je fuis, et je préfère à toute cette fête
> La rive du torrent farouche où le prophète
> Vient boire dans le creux de sa main en été
> Pendant que le lion boit de l'autre côté.

C'est là ce qui donne à la fin du poème une physionomie originale : car, pour le reste, il n'est que la répétition d'une idée développée à satiété dans *Dieu*, dans *l'Ane* et dans *Religions et Religion*, et le premier titre du poème *A l'Homme*, *Efforts*, se retrouve deux fois parmi les titres des reliquats de *Dieu*[1].

C'est presque à toutes les pages de *Dieu*, de *l'Ane* et de *Religions et Religion* qu'il faudrait se reporter pour se rendre compte de la prodigieuse variété verbale avec laquelle V. Hugo a exprimé cette seule pensée : « Homme, tu ne peux rien savoir de l'Inconnu ». C'est ce que, dans *Dieu*, l'Esprit répète constamment au poète, sous quelque forme qu'il lui apparaisse ; c'est ce que redisent et reprennent les vers des reliquats :

> Quoi ! t'imagines-tu, songeur, qu'on puisse avoir
> Une discussion avec l'horreur sacrée... etc. [2]

> O Dieu ! problème ! essence insondable ! unité !
> Vérité haute, au point de toucher à la fable !
> Tu veux t'imaginer, homme, cet ineffable !
> Ah ! tu le veux toucher et voir absolument !
> Soit. Edifie, avec n'importe quel ciment,

---

1. *Dieu*, édition Ollendorff, Paris, 1911, p. 618, 622.
2. *Dieu: op. cit.*, p. 526-527.

Sculpte dans les azurs, dans les brouillards funèbres,
Mets sur le piédestal monstrueux des ténèbres
Un être ayant le monde entier pour fondement...

Bien ! Que concluras-tu de cette statuette ? [1]

C'est ce qu'on retrouve dans tous les fragments dont nous nous bornons à citer ici les titres : *Les Religions*, *Les lueurs auxquelles on arrive*, *Vanité de l'effort pour trouver Dieu*, *Périls des songes sur Dieu* [2].

L'idée même que la marche en avant dans la recherche se suffit à elle-même, sans l'arrivée au but, est implicitement contenue dans *Dieu*, où le penseur ne se décourage jamais d'interroger l'Esprit. Comme il est dit, dans un fragment du poème, l'homme ne saurait « rester en bas » :

T'es-tu mis dans l'esprit qu'on vient au bout du gouffre ?
Que le mystère, mer infranchissable, souffre
Des passants, des plongeurs, des navires, des ponts...

A cette apostrophe, l'homme répond :

Je n'attends pas. Je vais plus loin.
— Un dernier mot :
C'est ta loi, reste en bas !
Et je criai : — Plus haut ! [3]

***

Le poème *A l'Homme* est donc un raccourci des idées exprimées dans *Dieu*, *l'Ane*, *Religions et Religion*, où V. Hugo a montré l'homme sondant toutes les philosophies et toutes les religions pour arriver à la vérité. Sa seule originalité, en dehors de sa conclusion, est de souligner et de préciser une pensée optimiste que le poète n'a pas toujours aussi nettement exprimée : c'est que, somme toute, cette recherche vaine, à qui l'Ane et l'Esprit ont souvent prodigué leurs sarcasmes, est profitable à la grandeur de l'homme :

Les hommes en travail sont grands des pas qu'ils font.
Leur destination, c'est d'aller portant l'arche ;
Ce n'est pas de toucher le but, c'est d'être en marche.

1. *Dieu*, p. 527-528.
2. *Ibid.*, p. 602-626.
3. *Ibid.*, p. 522.

A L'HOMME

*

Si tu vas devant toi pour aller devant toi,
C'est bien ; l'homme se meut, et c'est là son emploi ;
C'est en errant ainsi, c'est en jetant la sonde
Qu'Euler trouve une loi, que Colomb trouve un monde.
Mais, rêvant l'absolu, si c'est Dieu que tu veux
Prendre comme on prendrait un fuyard aux cheveux,
Si tu prétends aller jusqu'à la fin des choses,
Et là, debout devant cette cause des causes,
Uranus des païens, Sabaoth des chrétiens,
Dire : — Réalité terrible, je te tiens ! —
Tu perds ta peine.

Titre : EFFORTS DE L'HOMME ET DES ÉGLISES (peu lisible) ; on ne distingue nettement que les mots *Efforts, Eglises.*

3. C'est en errant ainsi, *d'une façon...*

---

6. Image semblable à celle qu'on rencontre dans DIEU :

Faut-il saisir, je le puis,
Une étoile aux cheveux dans la fuite des nuits ?

(*Dieu,* I, 1, *L'Esprit humain,* 26 avril 1856.)

9. *Sabaoth* est, comme *Ouranos,* le Dieu du ciel : le sens propre de Jehovah-Sabaoth est *dieu des armées* ; mais ces armées, ce sont les astres, considérés comme des bataillons célestes rangés sous le commandement de Dieu : « J'ai roulé des milliers de fois cette pensée dans mes yeux et dans mon esprit, dit Lamartine dans son commentaire de l'*Infini dans les Cieux,* en voyant *l'armée des étoiles* commencer, sous un beau firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu. »

*

Ajuste, ô fils quelconque d'Ève,
N'importe quel calcul à n'importe quel rêve,
Ajoute à l'hypothèse une lunette, et mets
Des chiffres l'un sur l'autre, à couvrir les sommets
De l'Athos, du Mont-Blanc farouche, du Vésuve,
Monte sur le cratère ou plonge dans la cuve,
Fouille, creuse, escalade, envole-toi, descends,
Fais faire par Gambey des verres grossissants,
Guette, plane avec l'aigle ou rampe avec le crabe,
Crois tout, doute de tout, apprends l'hébreu, l'arabe,
Le chinois, sois indou, grec, bouddhiste, arien,
Va, tu ne saisiras l'extrémité de rien.
Poursuivre le réel, c'est chercher l'introuvable.
Le réel, ce fond vrai d'où sort toute la fable,

---

16. ... ou *descends* dans la cuve,
17. *Creuse, rampe,* escalade...
21. ... sois [parsi], *payen, guèbre,* arien,

12-14. Dans la *Comète* (4 sept. 1874) V. Hugo présente Halley comme

... perdu dans des recherches sombres
Après le chiffre, après le rêve, après des ombres,
Guetteur pâle, appliquant des verres grossissants
Aux faits connus, aux faits possibles...

18. *Gambey,* 1789-1847, fut un constructeur renommé d'appareils de précision : on lui doit une part des principaux instruments d'astronomie de l'Observatoire de Paris.

22. *Tu ne saisiras l'extrémité de rien.* C'est ce que dit Pascal : « Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas... elles nous échappent ou nous à elles. »

23. V. Hugo a répété cette idée dans l'*Ane*, dans *Dieu*, dans *Religions et Religion*, sous les formes les plus diverses :

Il sonde, il fouille, il pèse,
Tremblant, une hypothèse avec l'autre hypothèse,
Il y joint la science et le raisonnement ;
Mais c'est de la fumée et du rêve...

24. Halley, dans *La Comète*,

[Regarde] le ciel spectre au fond du télescope.

C'est la nature en fuite à jamais dans la nuit.
Le télescope au fond du ciel noir la poursuit,

26-35. Ces dix vers sont le raccourci d'un poème de *Dernière Gerbe* : l'*Infiniment Petit,* qui n'est lui-même que le développement épique d'une page de Pascal : « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? Mais pour lui présenter un prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites... Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre, non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre en la même proportion que le monde visible... »

> Tu serais Dieu, le jour où tu pourrais, toi, l'homme
> Voir le commencement et la fin d'un ciron.

écrit V. Hugo et, continuant à suivre Pascal, comme il le suit ici :

> L'infiniment petit contient les mêmes mondes
> Que l'infiniment grand...
> La fourmi sous sa patte a des sphères aussi,
> L'intervalle que font les ailes d'une mouche
> Contient tout un azur où se lève et se couche
> Un soleil invisible éblouissant au loin
> De profonds univers qui n'ont pas de témoin...
> Montez ou descendez ! tout s'ouvre sans rien clore...
> L'imperceptible est fait de la même grandeur
> Que les cieux qui n'ont pas encore eu de sondeur.

Quant au rapprochement antithétique du télescope et du microscope, M. Lanson me signale avec raison qu'il est dans Michelet, qui s'est superposé dans la pensée de V. Hugo, à Pascal : « Que savait-on de l'infini, avant 1600 ? Rien du tout. Rien de l'infiniment grand, rien de l'infiniment petit. La page célèbre de Pascal, tant cité sur ce sujet, est l'étonnement naïf de l'humanité, si vieille et si jeune, qui commence à s'apercevoir de sa prodigieuse ignorance, ouvre enfin les yeux au réel et s'éveille entre deux abîmes. Personne n'ignore qu'en 1610, Galilée, ayant reçu de Hollande le verre grossissant, construisit le télescope, le braqua et vit le ciel. Mais on sent moins communément que Swammerdam, s'emparant avec génie du microscope ébauché, le tourna en bas et le premier entrevit l'infini vivant, le monde des atomes animés ! Ils se succèdent. A l'époque où meurt le grand Italien, naît ce Hollandais, le Galilée de l'infiniment petit. » L'*Insecte*. Paris, 1857, ch. VIII.

Le microscope court dans l'abîme après elle;
Elle est inaccessible, imprenable, éternelle,
Et n'est pas moins énorme en dessous qu'en dessus.
Des aspects effrayants sont partout aperçus;
Le spectre vibrion vaut le soleil fantôme ;
Un monde plus profond que l'astre, c'est l'atome;
Quand, sous l'œil des penseurs, l'infiniment petit
Sur l'infiniment grand se pose, il l'engloutit ;
Puis l'infiniment grand remonte et le submerge.
Mère terrifiante et formidable vierge,
Multipliant son jour par son obscurité
Et sa maternité par sa virginité,
Chaste, obscène, et montrant aux mornes Pythagores
Son ventre ténébreux d'où sortent les aurores,
La nature fatale engendre éperdûment
Des chaos d'où jaillit cette loi, l'élément.
Elle est le haut, le bas, l'immense ombre, l'aïeule ;
Toute sa foule étant elle-même, elle est seule;
Monde, elle est la nature; âme, on l'appelle Dieu.
Tout être, quel qu'il soit, du gouffre est le milieu ;

---

30. *Des gouffres sont en bas comme en haut* aperçus ;
[remonte]
34. Sur l'infiniment grand *se place...*
La correction du texte ne figure pas sur le ms.
37. Multipliant *sans fin son feu par sa clarté,*
41. La nature *terrible...*

36-41. C'est le développement de l'image indiquée dans le *Satyre* :

Mais qu'importe à la Terre. Au chaos contiguë
Elle fait son travail d'accouchement sans fin.
(v. 332-333, 17 mars 1859.)

42. Ce sont encore là les expressions dont V. Hugo s'est servi dans le *Satyre* :

Oui, peut-être on verra l'homme devenir loi,
Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre
Cette anarchie au point de faire jaillir l'ordre
(*Ibid.*, v. 590-592.)

46. « L'homme, dit Pascal, est un milieu entre rien et tout. »

Pas de sortie et pas d'entrée; aucune porte;
On est là. — C'est pourquoi le chercheur triste avorte;
C'est pourquoi le ciel juif succède au ciel romain;
C'est pourquoi ce songeur épars, le genre humain,
Entend à chaque instant vagir de nouveaux cultes;
C'est pourquoi l'homme, en proie à tant de noirs tumultes,
Rêve, et tâte l'espace, et veut un point d'appui,
Ayant peur de la nuit tragique autour de lui;
C'est pourquoi le messie est chassé par l'apôtre;
C'est pourquoi l'on a vu crouler, l'un après l'autre,
Ayant tous fait fléchir aux peuples le genou,
Brahma, Dagon, Baal, Odin, Allah, Vishnou.
L'idolâtrie échoue. Elle est, sur tout abîme,
Et dans tous les bas-fonds, le même essai sublime
Et la même chimère inutile, créant
Toujours le même Dieu pour le même néant.

---

49. C'est pourquoi le *dieu* juif succède au *dieu* romain;
50. C'est pourquoi le *marcheur sans fin*,..
53. *Songe*,...
54. Ayant peur de la nuit *profonde*...
55. C'est pourquoi le *prophète*...
57. Ayant tous fait fléchir aux *vivants* le genou.
58. *Jupiter, Jéhovah*, Baal, *Brahma*, Vishnou,
59. L'idolâtrie *étant partout*, sur toute cime

56-62. Même développement dans *Religions et Religion* (1870-1872) :

Combine, tu le peux, d'autres idolâtries...
Après ces larves, Bel, Ammon, Janus, Rhea,
Osiris, Odin, Thor que la guerre créa...
Après Magog, après Chronos, après Dagon,
Apportés, remportés par les nuits grandissantes,
...Qu'importe à l'infini que tu semes
Une religion de plus...
Promener sur ton front son souffle de fantôme...
Toute religion, homme, est un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.
(II, *Philosophie*.)

*

Il est pourtant, ce Dieu. Mais sous son triple voile
La lunette avançant fait reculer l'étoile.
C'est une sainte loi que ce recul profond.
Les hommes en travail sont grands des pas qu'ils font ;
Leur destination, c'est d'aller, portant l'arche ;
Ce n'est pas de toucher le but, c'est d'être en marche ;
Et cette marche, avec l'infini pour flambeau,
Sera continuée au delà du tombeau.
C'est le progrès. Jamais l'homme ne se repose,
Et l'on cherche une idole, et l'on trouve autre chose.
Cherchez l'Ame ; elle échappe ; allez, allez toujours !

*

Teutatès, Mahomet, Jésus, les antres sourds,
Les forêts, le druide et le mage, et ces folles
Augustes, qu'Apollon emplissait de paroles,
Et les temples du sang des génisses fumants,
N'arrivent qu'à des cris et qu'à des bégaiements.

---

certes
63-65. *Il est pourtant, ce Dieu ; mais dans son crépuscule*
A mesure que l'homme avance, Dieu recule,
La loi de l'homme étant de s'avancer toujours.
auguste
65. C'est une *grande* loi...
66. Les *peuples* en travail...
71. *Dieu le veut...*
74. *C'est pourquoi* Mahomet...

---

63. *Il est pourtant, ce Dieu.* Cf. dans la fin de *Religions et Religion,* l'affirmation répétée qui se termine ainsi :

Il est, il est, il est, sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

et déjà dans *Dieu*, l'*Ange* (1855) :

... Il est, il est, il est éperdûment.

76. De même dans *Dieu,* V. Hugo apostrophait les sibylles, vainement en quête du Dieu mystérieux :

Ah ! vous l'avez cherché sans l'entrevoir, Sibylles !
Ce Dieu mystérieux des azurs immobiles.

L'à peu près, c'est la fin de toute idolâtrie.
La vérité ne sort que difforme et meurtrie
De l'effort d'engendrer, et quel que soit l'œil fier
Du fœtus d'aujourd'hui sur l'embryon d'hier,
Quelque mépris qu'Orphée inspire à Chrysostome,
Quel que soit le dédain du koran pour le psaume,
Et quoi que Jéhova tente après Jupiter,
Quoi que fasse Jean Huss accouchant de Luther,
Quoi qu'affirme l'autel, quoi que chante le prêtre,
Jamais le dernier mot, le grand mot, ne peut être
Dit dans cette ombre énorme où le ciel se défend,
Par la religion, toujours en mal d'enfant.

C'est parce que je roule en moi ces choses sombres,
C'est parce que je vois l'aube dans les décombres,
Sur les trônes le mal, sur les autels la nuit,
C'est parce que, sondant ce qui s'évanouit,
Bravant tout ce qui règne, aimant tout ce qui souffre,
J'interroge l'abîme, étant moi-même gouffre;
C'est parce que je suis parfois, mage inclément,
Sachant que la clarté trompe et que le bruit ment,
Tenté de reprocher aux cieux visionnaires

83-86. Addition marginale.
87. ... quoi que *fasse* le prêtre,
89. ... où *la nuit* se défend,
La pièce se terminait tout d'abord au vers 90 et était datée : *6 7bre 1875.*
93. ... *dans les temples* la nuit,

---

86. On sait que Jean Huss, qui en 1412 protesta contre les indulgences, prêcha ensuite dans les campagnes contre Rome, écrivit le *De Ecclesia* et fut condamné au bûcher en 1475, fut un précurseur de la Réforme et de Luther; un épisode de la *Pitié suprême* (1858) évoque Jean Huss sur son bûcher.

96-111. C'est l'attitude du poète des *Contemplations* : cf. la *Bouche d'ombre* et les *Mages,* notamment v. 160.

Leur crachement d'éclairs et leur toux de tonnerres;
C'est parce que mon cœur, qui cherche son chemin,
N'accepte le divin qu'autant qu'il est humain;
C'est à cause de tous ces songes formidables
Que je m'en vais, sinistre, aux lieux inabordables,
Au bord des mers, au haut des monts, au fond des bois.
Là, j'entends mieux crier l'âme humaine aux abois;
Là je suis pénétré plus avant par l'idée
Terrible, et cependant de rayons inondée.
Méditer, c'est le grand devoir mystérieux;
Les rêves dans nos cœurs s'ouvrent comme des yeux;
Je rêve et je médite; et c'est pourquoi j'habite,
Comme celui qui guette une lueur subite,
Le désert, et non pas les villes; c'est pourquoi,
Sauvage serviteur du droit contre la loi,
Laissant derrière moi les molles cités pleines
De femmes et de fleurs qui mêlent leurs haleines,
Et les palais remplis de rires, de festins,
De danses, de plaisirs, de feux jamais éteints,
Je fuis, et je préfère à toute cette fête
La rive du torrent farouche, où le prophète
Vient boire dans le creux de sa main en été,
Pendant que le lion boit de l'autre côté.

---

104. Que je *m'enfuis*...
108. ... de *lumière* inondée.
114. Sauvage, *vénérant le droit, fuyant* la loi,
120. La rive du [ruisseau]...

120-125. C'est le décor du désert où méditent les philosophes dans *Clarté d'âmes*, v. 7-16.

Date du ms. : 11 octobre 1876.

XXVIII

ABIME

ABIME

NOTICE

La vision du ciel étoilé a toujours agi puissamment sur l'imagination de V. Hugo : il s'est cru de bonne heure un spectateur privilégié de la voûte céleste :

Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie ;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit ;
Et l'heure vainement me frappe de son aile
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme ;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné ;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne,
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé !

Feuilles d'Automne, XXI ; novembre 1829.

Ces vers sont datés de 1829. Presque à la même date, Lamartine composait l'*Infini dans les Cieux* (12 juillet 1828), publié deux ans après, en 1830, dans les *Harmonies poétiques et littéraires*.

Entre tous les poèmes inspirés à V. Hugo par la contemplation des astres, *Abîme* est celui qui présente au premier abord le plus de points de contact entre la pensée de V. Hugo et celle de Lamartine[1] :

---

1. Voir les comparaisons que M. Vianey a été amené à faire avec l'*Infini dans les Cieux*, à propos de *Saturne* (1859), II, p. 137 et de *A la fenêtre*

non seulement la matière de la description semble identique : la terre, le zodiaque, la voie lactée, Saturne, les comètes ; mais encore les deux poèmes aboutissent en conclusion à glorifier la puissance de Dieu.

En réalité, de profondes différences séparent la méditation de Lamartine de la description de V. Hugo.

Au ciel, V. Hugo n'a guère emprunté avant *Abîme* que des éléments poétiques, visuels ou intellectuels ; il a décrit, et avec quelle précision, quelle magnificence, quel éblouissement de lumière ! il a imaginé de troublantes hypothèses métaphysiques : ces univers aperçus exercent sur nos destinées une mystérieuse influence (*Le Rhin*, IV, tome I, 1842, p. 46) ; il se peut que ces univers soient des enfers flottants dans l'espace (*Saturne*, 1839) ; ils recèlent des formes monstrueuses, car la vie y est distribuée dans la matière autrement que sur notre globe (*Magnitudo parvi*, 1846 [1]). Thèmes d'inspiration bien propres à suggérer, par la vue et l'imagination, l'horreur sacrée dont le poète est lui-même pénétré. Dans *Abîme*, il présente les astres comme des créatures d'orgueil et de présomption ; il leur prête ainsi un état d'âme éminemment propre à leur faire étaler et détailler leur splendeur et leur puissance : chacun prend la parole à son tour, méprise celui qui s'est précédemment glorifié, exalte sa propre gloire ; et c'est une progression continue dans la lumière et dans le mystère de l'infini ; rien ne fait prévoir l'intervention de Dieu qui apparaît, comme d'ordinaire, dans les clausules des poèmes de Hugo, sous la figure du *Vindex* inattendu à la fin du drame.

La méditation de Lamartine est d'un tout autre caractère : elle est pénétrée tout entière par la sensibilité religieuse du poète, absente chez V. Hugo ; l'admiration, le respect et l'amour pour le Créateur en font l'unité, et il se dégage de l'*Infini dans les Cieux* une impression continue d'hymne sacré.

Nous ne pensons pas d'ailleurs que l'*Infini dans les Cieux* ait été pour V. Hugo, en 1853, autre chose qu'une réminiscence flottante et qu'une inconsciente suggestion ; nous n'en avons rapproché certains passages dans les notes du texte qu'à titre de comparaison.

Ce qui a inspiré V. Hugo, c'est le spectacle qu'il avait sous les yeux la nuit à Marine-Terrace, soit en se promenant devant sa maison sur la grève, soit en contemplant le ciel de sa fenêtre. Lui, qui avait toujours aimé, recherché et célébré dans ses voyages les aspects du ciel étoilé, en Suisse, en Espagne, sur le Rhin, avait maintenant

---

pendant la nuit, poème postérieur à celui d'*Abîme* et composé en avril 1854. *Contemplations*, édition Vianey, p. 271-286.

1. C'est du moins la date qu'avec beaucoup de vraisemblance M. Vianey attribue au début de la composition de *Magnitudo parvi*.

devant lui chaque soir la féerie des scintillements stellaires sur les horizons de l'océan et du firmament confondus à l'illimité :

Le dôme obscur des nuits semé d'astres sans nombre
Se mirait dans la mer resplendissante et sombre...

(*Les Orientales*, III, *Les Têtes du Sérail*, 1. Juin 1826.)

L'océan et le ciel furent, pendant son séjour à Jersey, des incitations quotidiennes à la joie des yeux et à la fermentation de la pensée du poète. Jamais pendant tout son exil, à Jersey d'abord, à Guernesey ensuite, où son lock-out vitré était un merveilleux poste d'observation, il ne se lassa de cette contemplation. Dans cette vision du ciel, non seulement il puisa la matière de poèmes entiers, mais encore elle lui inspira maintes fois, au cours d'autres inspirations, des images dont la grandeur et l'originalité ont là leur source et leur explication.

Nous avons dit dans notre Introduction comment le poème d'*Abîme* fermait intentionnellement le second recueil de la *Légende des Siècles* sur une déclaration déiste de V. Hugo ; mais il faut ajouter qu'il clôt magnifiquement le recueil sur une impression de pittoresque grandiose : il évoque deux aspects de V. Hugo. *Abîme*, qui affirme une fois de plus la croyance en Dieu du philosophe, manifeste en même temps une dernière fois l'ingéniosité et la grandeur de l'artiste.

Bibliographie.

V. Robert. — Le poème du ciel dans l'œuvre de V. Hugo. *Mémoires de l'académie de Nîmes*, VIIe série, tome XI, année 1888, Discours d'ouverture, p. v-xxi.

ABIME

L'HOMME

Je suis l'esprit, vivant au sein des choses mortes.
Je sais forger les clefs quand on ferme les portes ;
Je fais vers le désert reculer le lion ;
Je m'appelle Bacchus, Noé, Deucalion ;
Je m'appelle Shakspeare, Annibal, César, Dante ;
Je suis le conquérant ; je tiens l'épée ardente,
Et j'entre, épouvantant l'ombre que je poursuis,
Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits.
Je suis Platon je vois ; je suis Newton, je trouve :
Du hibou je fais naître Athène, et de la louve
Rome ; et l'aigle m'a dit : Toi, marche le premier !
J'ai Christ dans mon sépulcre et Job sur mon fumier ;
Je vis ! dans mes deux mains je porte en équilibre
L'âme et la chair ; je suis l'homme enfin, maître et libre !

---

1. Je suis *l'âme, vivante* au sein des choses mortes.
2. ... quand [Dieu] ferme les portes ;
7. Et j'entre, [refoulant] l'ombre...
11. ... [les cieux m'ont dit] :...
14. Un premier brouillon donne, faisant suite au vers 14, ce développement :

l'antique
Je suis le vieil Adam, malgré le sombre archange,
J'ai reconquis
Je reconquiers l'Eden ; je vis, j'aime, je sens :

---

2. L'image se rencontre à plusieurs reprises dans *Dieu* (1855) :

Où vas-tu de la sorte ?
As-tu trouvé la clef, que tu cherches la porte ?

Je suis l'antique Adam ! j'aime, je sais, je sens ;
J'ai pris l'arbre de vie entre mes poings puissants ;
Joyeux, je le secoue au-dessus de ma tête,
Et, comme si j'étais le vent de la tempête,
J'agite ses rameaux d'oranges d'or chargés,
Et je crie : — Accourez, peuples ! prenez, mangez !
Et je fais sur leurs fronts tomber toutes les pommes ;
Car, science, pour moi, pour mes fils, pour les hommes
Ta séve à flots descend des cieux pleins de bonté,
Car la Vie est ton fruit, racine Éternité !
Et tout germe, et tout croît, et, fournaise agrandie,
Comme en une forêt court le rouge incendie,
Le beau Progrès vermeil, l'œil sur l'azur fixé,
Marche, et tout en marchant dévore le passé.

Je tiens
J'ai pris l'arbre de Vie entre mes poings puissants,
Joyeux, je le secoue au-dessus de ma tête,
Et comme si j'étais le vent de la tempête,
J'agite ses rameaux, de pommes d'or chargés,
Et je crie : — Accourez, peuples ! prenez, mangez !!
Et je fais sur leurs fronts tomber toutes les pommes,
Car, science, pour moi, pour mes fils, pour les hommes,
La sève à flots descend des cieux pleins de clarté,
Car la vie est ton fruit, racine Eternité !
O globe, aplanis-toi sous l'homme qui chemine,
Terre ! je suis ton roi.

23. ... des cieux pleins de [clarté],

---

19. *Oranges d'or* ; variante : *pommes d'or* ; la Genèse ne fournit aucune indication précise sur la nature de l'arbre de vie ; mais la plupart des artistes italiens, en représentant la scène où Ève cueille le fruit défendu pour l'offrir à Adam, y figurèrent un oranger.

25-50. Lorsque V. Hugo écrivit *Abîme*, 26 novembre 1853, il y avait six mois qu'il venait de célébrer le progrès scientifique du XIXe siècle dans des termes analogues : *Force des choses*, 23 mai 1853 :

Cherchez !
Et chaque jour surgit une clarté nouvelle,
Et le penseur épie et le hasard révèle...
Tout va, pense, se meut, s'accroît.

Les Châtiments, VII, 13.

Je veux, tout obéit, la matière inflexible
Cède ; je suis égal presque au grand Invisible ;
Coteaux, je fais le vin comme lui fait le miel ;
Je lâche comme lui des globes dans le ciel.
Je me fais un palais de ce qui fut ma geôle ;
J'attache un fil vivant d'un pôle à l'autre pôle ;
Je fais voler l'esprit sur l'aile de l'éclair.
Je tends l'arc de Nemrod, le divin arc de fer,
Et la flèche qui siffle et la flèche qui vole
Et que j'envoie au bout du monde, est ma parole.
Je fais causer le Rhin, le Gange et l'Orégon
Comme trois voyageurs dans le même vagon.
La distance n'est plus. Du vieux géant Espace
J'ai fait un nain. Je vais, et, devant mon audace,
Les noirs titans jaloux lèvent leur front flétri ;
Prométhée, au Caucase enchaîné, pousse un cri,
Tout étonné de voir Franklin voler la foudre ;

---

36. ... [l'effrayant] arc de fer,

---

31. Cf. *Force des choses* :

L'aérostat
Passe et du haut des cieux ensemence les hommes.

Ibid.

34-35. Paris, Londres, New-York, les continents énormes
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers ;
Une force inconnue empruntée aux éclairs
Mêle au courant des flots le courant des idées.

Ibid

39-40. On songe aux vers de Musset, dont le ton est cependant si différent :

Sur deux rayons de fer, un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république ;
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.

Dupont et Durand, juillet 1838.

Fulton, qu'un Jupiter eût mis jadis en poudre,
Monte Léviathan et traverse la mer ;
Galvani, calme, étreint la mort au rire amer ;
Volta prend dans ses mains le glaive de l'archange
Et le dissout ; le monde à ma voix tremble et change ;
Caïn meurt, l'avenir ressemble au jeune Abel ;
Je reconquiers Éden et j'achève Babel.
Rien sans moi. La nature ébauche ; je termine.
Terre, je suis ton roi.

LA TERRE

Tu n'es que ma vermine.
Le sommeil, lourd besoin, la fièvre, feu subtil,
Le ventre abject, la faim, la soif, l'estomac vil,
T'accablent, noir passant, d'infirmités sans nombre,
Et, vieux, tu n'es qu'un spectre, et, mort, tu n'es qu'une
[ombre.

---

51. ... au [doux] Abel ;
52. [Je rentre dans] Eden...
53. [La muette] nature ébauche ; je termine !
[Je lutte] ; la nature ébauche ;...
[J'ai vaincu] ;...
55. ... la fièvre au feu subtil,
54-65. Un premier brouillon donne le développement suivant :
Tu n'es que ma vermine
cendre
Tu t'en vas dans la tombe, et moi, je reste au jour.
Je suis plus jeune après des millions d'années,
Je rougis de l'Etna les sombres cheminées,
J'ai détruit les monstrueux typhons.
j'enfante
Comme je fais le ver, j'ai produit les typhons
Globe vivant je suis vêtu des bois profonds,
Et des monts et des mers ainsi que d'une armure,

46-49. C'est également Fulton, Galvani et Volta que V. Hugo citait dans *Force des choses* :

Ici Fulton, ici Galvani, là, Volta,
Sur tes secrets profonds que chaque instant nous livre,
Rêvent ; l'homme ébloui déchiffre enfin ton livre.

Tu t'en vas dans la cendre, et moi je reste au jour ;
J'ai toujours le printemps, l'aube, les fleurs, l'amour ;
Je suis plus jeune après des millions d'années.
J'emplis d'instincts rêveurs les bêtes étonnées.
Du gland je tire un chêne et le fruit du pepin.
Je me verse, urne sombre, au brin d'herbe, au sapin,
Au cep d'où sort la grappe, aux blés qui font les gerbes.
Se tenant par la main, comme des sœurs superbes,
Sur ma face où s'épand l'ombre, où le rayon luit,
Les douze heures du jour, les douze heures de nuit
Dansent incessamment une ronde sacrée.
Je suis source et chaos ; j'ensevelis, je crée.
Quand le matin naquit dans l'azur, j'étais là.
Vésuve est mon usine, et ma forge est l'Hékla ;

62-85. Rédaction marginale.
64. Je *verse l'urne immense...*
Je tiens l'urne et la verse...
67. Sur ma *sphère* où s'épand l'ombre, où *la clarté* luit,

59-61. C'est ce que disait Vigny dans la *Maison du Berger,* publiée neuf ans avant *Abîme,* dans la *Revue des Deux Mondes* :

Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divers balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers.

v. 295-301, 15 juillet 1844.

64. Dans les *Contemplations,* c'est le ciel qui est ainsi comparé à une urne :

Ceux dont les yeux pensifs contemplent la nature
Voyant l'urne d'en haut, vague rondeur obscure,
Se pencher dans les cieux,
Et verser sur les monts, sur les campagnes blondes,
Et sur les flots confus, pleins de rumeurs profondes
Le soir silencieux.

Magnitudo Parvi, 1846-1855.

Je rougis de l'Etna les hautes cheminées.
En remuant Cuzco, j'émeus les Pyrénées.
J'ai pour esclave un astre ; alors que vient le soir
Sur un de mes côtés jetant un voile noir,
J'ai ma lampe : la lune au front humain m'éclaire ;
Et si quelque assassin, dans un bois séculaire,
Vers l'ombre la plus sûre et le plus âpre lieu
S'enfuit, je le poursuis de ce masque de feu.
Je peuple l'air, la flamme et l'onde ; et mon haleine
Fait, comme l'oiseau-mouche, éclore la baleine ;
Comme je fais le ver, j'enfante les typhons.
Globe vivant, je suis vêtu des flots profonds,
Des forêts et des monts ainsi que d'une armure.

SATURNE

Qu'est-ce que cette voix chétive qui murmure ?
Terre, à quoi bon tourner dans ton champ si borné,
Grain de sable, d'un grain de cendre accompagné ?
Moi dans l'immense azur je trace un cercle énorme ;

---

en mon orbe
75-77. J'ai pour esclave un astre, *à me suivre arrêté* ;
Quand le soir obscurcit ma sphère d'un côté.
Ma lampe veille ; un astre au front humain m'éclaire.
79. Vers l'ombre la plus *noire*...
86. Qu'est-ce que cette voix *qui dans l'ombre* murmure ?
87. [A quoi bon se mouvoir] dans [ce] champ si borné

77-80. *Lampe, masque* : mêmes images différemment utilisées dans *Toute la Lyre* :

Quand la lune s'évade et rampe,
Quand l'éclipse sur cette *lampe*,
Masque sinistre, vient souffler.

78. *Et si quelque assassin*... rappelle le clair de lune du tableau de Prud'hon : *La justice poursuivant le crime.*

89-93. L'aspect de Saturne s'est précisé, dans la vision de V. Hugo, probablement après la lecture de l'Astronomie de John Herschell,

L'espace avec terreur voit ma beauté difforme;
Mon anneau, qui des nuits empourpre la pâleur,
Comme les boules d'or que croise le jongleur,
Lance, mêle et retient sept lunes colossales.

---

90. L'espace avec *horreur*...
92. ... que *mêle* le jongleur,
93. Lance, *croise* et retient sept lunes colossales.

---

conservée dans sa bibliothèque : Herschell, *Traité d'astronomie*, traduit de l'anglais par Cournot, de Grenoble. Paris, Paulin, 1836, et qu'il a dû lire en 1839. Dans le *Rhin*, il était presque aussi vague que Chateaubriand, comparant Saturne à « une veuve inconsolable » qui porte un anneau, *Martyrs*, III, ou que Lamartine :

Et Saturne obscurci de son anneau lointain.
Harmonies, II, 4.

« Un peu au-dessus [de Mars], écrit-il dans la lettre datée de *Givet*, 29 juillet 1838, brillait doucement, avec son apparence de blanche et paisible étoile, cette planète monstre, ce monstre effrayant et mystérieux que nous nommons Saturne. » Mais, en avril 1839, il est plus instruit : il sait que l'anneau de Saturne est double, et que Saturne a sept lunes :

Son atmosphère flotte en zones tortueuses.
Deux anneaux flamboyants, tournant avec fureur,
Font, dans son ciel d'airain, deux arches monstrueuses,
D'où tombe une éternelle et profonde terreur.

Ainsi qu'une araignée au centre de sa toile,
Il tient *sept lunes* d'or qu'il lie à ses essieux;
Pour lui notre soleil, qui n'est plus qu'une étoile,
Se perd sinistre au fond des cieux
Les *Contemplations*, III, 3.

Or ces renseignements — *deux anneaux*, *sept lunes* — correspondent à une date spéciale de la science astronomique : les astronomes de nos jours ont fait à propos de Saturne des constatations assez différentes; les détails donnés par V. Hugo, en 1839, sont empruntés manifestement à la page 334 du *Traité* d'Herschell : « Saturne : ce satellite n'a pas moins de *sept lunes* : il est en outre entouré de *deux anneaux* plats. » Quand le 10 septembre 1839, dans *Alpes et Pyrénées*, V. Hugo montre Saturne qui, « avec quatre belles étoiles d'or au milieu desquels il est placé, dessine dans le ciel un sablier », il n'y a pas contradiction : ces quatre étoiles indiquaient la situation dans le ciel de l'univers saturnien, et ne sont nullement les lunes de Saturne.

LE SOLEIL

Silence au fond des cieux, planètes, mes vassales !
Paix ! Je suis le pasteur, vous êtes le bétail.
Comme deux chars de front passent sous un portail,
Dans mon moindre volcan Saturne avec la Terre
Entreraient sans toucher aux parois du cratère.
Chaos ! je suis la loi. Fange ! je suis le feu.
Contemplez-moi ! Je suis la vie et le milieu,
Le Soleil, l'éternel orage de lumière.

SIRIUS

J'entends parler l'atome. Allons, Soleil, poussière,
Tais-toi ! Tais-toi, fantôme, espèce de clarté !
Pâtres dont le troupeau fuit dans l'immensité,
Globes obscurs, je suis moins hautain que vous n'êtes.
Te voilà-t-il pas fier, ô gardeur de planètes,
Pour sept ou huit moutons que tu pais dans l'azur !
Moi, j'emporte en mon orbe auguste, vaste et pur,
Mille sphères de feu dont la moindre a cent lunes.
Le sais-tu seulement, larve qui m'importunes ?
Que me sert de briller auprès de ce néant ?
L'astre nain ne voit pas même l'astre géant.

---

102. *Que dit l'atôme? Allons, tais-toi, soleil,* poussière !
104-109. Rédaction marginale qui remplace ce vers :
J'emporte
Je roule en mon orbite immense, illimité
108. ... en mon orbe [éclatant]...
[étoiles]
109. Mille *globes* de feu dont *le* moindre a cent lunes.
Cent planètes de feu dont la moindre a *vingt* lunes,
111. [*Que sert de rayonner*] auprès de ce néant ?

---

109. On sait que Sirius est entouré d'une foule de planètes et de satellites, mais l'état actuel de la science n'a pas encore permis de les situer et de les dénombrer.

ALDEBARAN

Sirius dort ; je vis ! C'est à peine s'il bouge.
J'ai trois soleils, l'un blanc, l'autre vert, l'autre rouge ;
Centre d'un tourbillon de mondes effrénés,
Ils tournent, d'une chaîne invisible enchaînés,
Si vite, qu'on croit voir passer une flamme ivre,
Et que la foudre a dit : Je renonce à les suivre !

ARCTURUS

Moi, j'ai quatre soleils tournants, quadruple enfer,
Et leurs quatre rayons ne font qu'un seul éclair.

113-120. Addition marginale.
113. *Je vis. Sirius dort.* C'est à peine s'il bouge.
114-116. 1re rédaction :

Mes trois soleils, l'un bleu, l'autre vert, l'autre rouge,
en feu
Tournent comme une foudre, hydre d'un triple enfer,
Et de leurs trois rayons ne font qu'un seul éclair.

114. J'ai trois soleils, l'un [bleu], l'autre [blanc]...
115. ... de *sphères effrénées,*
[un monde]
117. ... qu'on croit voir [l'ouragan passer] ivre
le vent
que l'espace en les voyant s'enivre
qu'Aquilon...

---

114. En 1864, V. Hugo a précisé lui-même dans *Choses de l'infini* l'idée qu'il se faisait d'*Aldébaran* : « Il existe des étoiles doubles, des étoiles triples, des étoiles quadruples. Trois soleils, un vert, un jaune et un rouge tournant l'un sur l'autre et se poursuivant avec une vitesse de quatre-vingt mille lieues par seconde, voilà Aldébaran. » Cette description d'Aldébaran n'est pas entièrement conforme à celle qu'il en donnait dans le *Rhin* en 1838 : « Ce phare, c'était Aldébaran, le soleil tricolore, l'énorme étoile de pourpre, d'argent et de turquoise qui se levait majestueusement dans la vague et sinistre blancheur du crépuscule. » En 1853, mieux ou tout au moins autrement renseigné, il ne considère plus Aldébaran comme un soleil unique.

119. *Arcturus.* C'est l'étoile fixe de première grandeur de la constellation du Bouvier.

LA COMÈTE

Place à l'oiseau comète, effroi des nuits profondes !
Je passe. Frissonnez ! Chacun de vous, ô mondes,
O soleils ! n'est pour moi qu'un grain de sénevé !

SEPTENTRION

Un bras mystérieux me tient toujours levé ;
Je suis le chandelier à sept branches du pôle.
Comme des fantassins le glaive sur l'épaule,
Mes feux veillent au bord du vide où tout finit ;
Les univers semés du nadir au zénith,
Sous tous les équateurs et sous tous les tropiques,
Disent entre eux : — On voit la pointe de leurs piques ;
Ce sont les noirs gardiens du pôle monstrueux. —
L'éther ténébreux, plein de globes tortueux,
Ne sait pas qui je suis, et dans la nuit vermeille
Il me guette, pendant que moi, clarté, je veille.
Il me voit m'avancer, moi l'immense éclaireur,
Se dresse, et, frémissant, écoute avec horreur
S'il n'entend pas marcher mes chevaux invisibles.
Il me jette des noms sauvages et terribles,

---

127. *On aperçoit nos feux dans l'éther qui brunit*
[Nos] feux veillent...
128. Les univers, *épars du zénith au nadir,*
130. Disent : [on voit là-haut] la pointe de leurs piques ;
Disent [tout bas] :...
132. *L'espace vivant...*
133. ... et dans *l'ombre* vermeille
135. Il me voit *cheminer...*
136. ... avec *terreur*

124-131. *Septentrion.* La constellation de sept étoiles placée près du pôle Nord.

Et voit en moi la bête errante dans les cieux.
Or nous sommes le nord, les lumières, les yeux,
Sept yeux vivants, ayant des soleils pour prunelles,
Les éternels flambeaux des ombres éternelles.
Je suis Septentrion qui sur vous apparaît.
Sirius avec tous ses globes ne serait
Pas même une étincelle en ma moindre fournaise.
Entre deux de mes feux cent mondes sont à l'aise.
J'habite sur la nuit les radieux sommets.
Les comètes de braise elles-mêmes jamais
N'oseraient éclairer des flammes de leurs queues
Le chariot roulant dans les profondeurs bleues.
Cet astre qui parlait je ne l'aperçois pas.
Les étoiles des cieux vont et viennent là-bas,
Traînant leurs sphères d'or et leurs lunes fidèles,
Et, si je me mettais en marche au milieu d'elles
Dans les champs de l'éther à ma splendeur soumis,
Ma roue écraserait tous ces soleils fourmis!

LE ZODIAQUE

Qu'est-ce donc que ta roue à côté de la mienne?

---

142. *Les flambeaux éternels dans les nuits éternelles;*
144. Sirius avec tous ses *mondes*...
Une étoile a parlé
151. *Ce soleil* qui parlait...
154. [Mais], si je me mettais en marche...

139-140. Voir les notes des vers 124 et 150 : la *bête errante dans les cieux* fait allusion à l'appellation d'Arctos ou Grande-Ourse; les *chevaux* à celle de Septentrion : *trĭo, triōnis* (de tero), désigne une bête de labour ; la dénomination de *Chariot*, qui est d'origine grecque et se rencontre dans Homère, est antérieure à celle de Septentrion, qui dérive d'une même idée, mais qui est essentiellement latine.

150. Le Chariot, c'est le nom qu'Homère donnait déjà à la Grande-Ourse :

'Αρκτόν θ', ἣν καὶ ἄμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν.
Odyssée, V, 273.

De quelque point du ciel que ta lumière vienne,
Elle se heurte à moi qui suis le cabestan
De l'abîme, et qui dis aux soleils : Toi, va-t-en !
Toi, reviens. C'est ton tour. Toi, sors. Je te renvoie !
Car je n'existe pas seulement pour qu'on voie
A jamais, dans l'azur farouche et flamboyant,
Le Taureau, le Bélier, et le Lion fuyant
Devant ce monstreux chasseur, le Sagittaire,
Je plonge un seau profond dans le puits du mystère,
Et je suis le rouage énorme d'où descend
L'ordre invisible au fond du gouffre éblouissant.
Ciel sacré, si des yeux pouvaient avoir entrée
Dans ton prodige, et dans l'horreur démesurée,
Peut-être, en l'engrenage où je suis, verrait-on,
Comme l'Ixion noir d'un divin Phlégéton,
Quelque effrayant damné, quelque immense âme en peine,
Recommençant sans cesse une ascension vaine,

---

160. ... et qui dis aux *astres*..,
171. ... en l'engrenage [éternel]...

---

164 et sq. Le *Taureau*, le *Bélier*, le *Lion*, le *Sagittaire* et le *Zodiaque* lui-même : à l'origine de chacun de ces noms est une légende ; mais V. Hugo use du procédé de Lamartine, qui dans l'*Infini dans les Cieux* restituait à ces appellations leur sens propre et tirait de là une peinture assez pittoresque de la voûte du ciel :

Là, l'antique Orion, des nuits perçant les voiles,
Le Navire fendant l'éther silencieux,
Le Bouvier dont le char se traîne dans les cieux,
La Lyre aux cordes d'or, le Cygne aux blanches ailes,
Le Coursier qui du ciel tire des étincelles,
La Balance inclinant son bassin incertain...
Le Bélier, le Taureau, l'Aigle, le Sagittaire.

Chez Lamartine, l'image, issue de la dénomination, est une et sobrement indiquée ; c'est tout un développement et toute une série d'images que provoque, dans l'imagination de V. Hugo, la seule vision de la zone du Zodiaque.

Et, pour l'astre qui vient quittant l'astre qui fuit,
Monter les échelons sinistres de la nuit !

LA VOIE LACTÉE

Millions, millions, et millions d'étoiles !
Je suis, dans l'ombre affreuse et sous les sacrés voiles,
La splendide forêt des constellations.
C'est moi qui suis l'amas des yeux et des rayons,
L'épaisseur inouïe et morne des lumières.
Encor tout débordant des effluves premières,
Mon éclatant abîme est votre source à tous.

---

dans l'ombre [étrange]
du temple
178. Je suis *au fond de l'ombre* et sous les [profonds] voiles
La correction : *affreuse* ne figure pas sur le ms.
182-191. Addition marginale.
183. Mon *abîme éclatant*..

175-176. Cette théorie qui fait des astres des sortes d'enfers ou de purgatoires pour les âmes damnées se trouve pour la première fois dans les *Contemplations*, où le poète dit à propos des méchants :

Ceux-là, Saturne, un globe horrible et solitaire,
Les prendra pour le temps où Dieu voudra punir...
Saturne, sphère énorme, astre aux aspects funèbres,
Bagne du ciel, prison dont le soupirail luit.
III, 3, *Saturne*, 30 avril 1839.

Après *Abîme*, la même théorie se retrouve dans *Inferi*, 11 juin 1854 ; dans *Tout le Passé et tout l'Avenir*, 7-17 juin 1854 ; dans *Explication*, 5 octobre 1854 ; et dans la *Bouche d'ombre*, 13 octobre 1854.

182. *Effluves premières* ; effluve est un substantif masculin. L'erreur est au reste commune. Le *Dictionnaire des Rimes* de Morandini (1886) donne *effluve* comme un substantif féminin.

183. *Mon éclatant abîme est votre source à tous*. Ici V. Hugo ne suit plus Herschel, non plus que dans les vers 220-224 à propos des nébuleuses. La voie lactée est en réalité, et d'après Herschel lui-même, une immense nébuleuse, constituée, comme toutes les nébuleuses, par un amas d'étoiles innombrables, mais d'étoiles déjà formées. V. Hugo se conforme ici aux doctrines saint-simoniennes (Hippolyte Renaud, *Vue synthéthique sur la doctrine de Fourier*, Librai-

O les astres d'en bas, je suis si loin de vous
Que mon vaste archipel de splendeurs immobiles,
Que mon tas de soleils n'est, pour vos yeux débiles,
Au fond du ciel, désert lugubre où meurt le bruit,
Qu'un peu de cendre rouge éparse dans la nuit !
Mais, ô globes rampants et lourds, quelle épouvante
Pour qui pénétrerait dans ma lueur vivante,
Pour qui verrait de près mon nuage vermeil !
Chaque point est un astre et chaque astre un soleil.
Autant d'astres, autant d'immensités étranges,
Diverses, s'approchant des démons ou des anges,
Dont les planètes font autant de nations ;
Un groupe d'univers, en proie aux passions,
Tourne autour de chacun de mes soleils de flammes ;
Dans chaque humanité sont des cœurs et des âmes,
Miroirs profonds ouverts à l'œil universel,

184-188. Un premier brouillon de ces vers figure au bas de la page 576 du ms. :

Je suis si loin de vous, ô les astres d'en bas,
Que de splendeurs immobiles
Que mon tas de soleils n'est pour vos yeux débiles
Au fond du ciel muet, abîme où meurt le bruit
Qu'un peu de cendre rouge éparse dans la nuit :

[muet désert]
187. ... désert [sinistre] où meurt le bruit
189. Mais ô globes rampants et [noirs]...
[souffrant]
196. Un groupe [humain, vivant], en proie aux passions.

---

rie Sociétaire, 1847, p. 186-187 ; Boucher de Perthes, *De la création : essai sur l'origine et la progression des êtres,* 1839-1841, p. 253) et parle de la voie lactée, *berceau des mondes,* dans les mêmes termes que Lamartine :

Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les Dieux ;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a pour les temps semés
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.

Dans chaque cœur l'amour, dans chaque âme le ciel !
Tout cela naît, meurt, croît, décroît, se multiplie.
La lumière en regorge et l'ombre en est remplie.
Dans le gouffre sous moi, de mon aube éblouis,
Globes, grains de lumière au loin épanouis,
Toi, zodiaque, vous, comètes éperdues,
Tremblants, vous traversez les blêmes étendues,
Et vos bruits sont pareils à de vagues clairons,
Et j'ai plus de soleils que vous de moucherons.
Mon immensité vit, radieuse et féconde.
J'ignore par moments si le reste du monde,
Errant dans quelque coin du morne firmament,
Ne s'évanouit pas dans mon rayonnement.

LES NÉBULEUSES

A qui parles-tu donc, flocon lointain qui passes ?
A peine entendons-nous ta voix dans les espaces.
Nous ne te distinguons que comme un nimbe obscur
Au coin le plus perdu du plus nocturne azur.
Laisse-nous luire en paix, nous, blancheurs des ténèbres,

203-208. Rédaction marginale qui remplace ces vers :
au vide
Globes lointains aux cieux ensemble nous errons
Mais j'ai plus de soleils que vous de moucherons,
204. Globes [*points lumineux*]...
Toi, [septentrion]
205. *Toi, rouge Aldébaran...*
[mornes]
206. ... les [sombres] étendues
La correction *blêmes* ne figure pas sur le ms.
207. [Votre bruit est semblable]...
Et vos bruits sont [plus sourds que] de vagues clairons,
Roulant [*sombre*]
211. *Voguant* dans quelque coin du *vague* firmament
213. ... flacon *neigeux* qui passes ?
215. ... que comme un *point* obscur
216. [Au fond mystérieux du formidable azur].

Mondes spectres éclos dans les chaos funèbres,
N'ayant ni pôle austral ni pôle boréal ;
Nous, les réalités vivant dans l'idéal,
Les univers, d'où sort l'immense essaim des rêves,
Dispersés dans l'éther, cet océan sans grèves
Dont le flot à son bord n'est jamais revenu ;
Nous les créations, îles de l'inconnu !

L'INFINI

L'être multiple vit dans mon unité sombre.

DIEU

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

[cachés, pareils aux rêves]
221. [Nos univers profonds, où Dieu mit tous ses rêves]
[Les univers profonds, fauves, pareils aux rêves]
La correction du texte ne figure pas sur le ms.
225. [J'existe hors du temps, de l'espace et du nombre]

221-224. Cf. la note du vers 183.

Date du manuscrit : 26 9bre 1853.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND

Rue Fulbert, 9